

UNIVERSAL
LIBRARY

OU_220534

UNIVERSAL
LIBRARY

220534

VIE
DE
MAHOMET
D'APRÈS
LA TRADITION

PAR
E. LAMAIRESSE

Ancien Ingénieur en Chef des Etablissements Français dans l'Inde

ET

GASTON DUJARRIG

Directeur de la „ Revue DE L'ISLAM „ et de la „ Revue LA GEOGRAPHIE „



PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE
J. MAISONNEUVE, ÉDITEUR

6, Rue de Mézières, et Rue Madame, 26.

1898

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

- Aboulféda.** — Géographie, traduite de l'arabe par MM. REINAUD et STANISLAS GUYARD. et accompagnée de notes et d'éclaircissements. *Paris, Imprim. Nationale, 1848-83, 2 tomes en 3 vol. in-4 br, pl., 1091 pages. . . 30 fr.*
- Belot (le P. J.-B.).** S. J. — Vocabulaire arabe-français à l'usage des étudiants, 4^e édition entièrement recomposée et augmentée de plus de 5.000 mots. *Beyrouth, 1896, in-8 v 993 p. 15 fr.*
- Bernard (H.).** — Notice géographique et historique sur l'Egypte. 2^e édition. *Paris, 1869, in-8 br., carte.. 3 fr.*
— Vocabulaire français-égyptien (*arabe en caractères Latins*). 3^e édition, augmentée d'un aperçu historique de la basse Egypte. *Paris, 1877, in-18 br. 3 fr. 50*
- Bernard (II.) et Tissot (E.).** — Itinéraire pour l'Isthme de Suez et les grandes villes d'Egypte (suivi d'un vocabulaire français-arabe en lettres latines). *Paris, 1869, in-18 toile, carte 3 fr. 50*
- Boucher (E.).** — Deux poètes ante-islamiques. Notice sur Orwa ben-el-Ward et sur Zou'l-Asba-el-Adouaui. *Paris, 1867, in-8 br., 50 pp. 2 fr. 50*
— Divan de RERAZDAC, récits de Mohammed ben-Habid d'après Ibn-el-Arabi (A. H., 12-23, de J.-C. 634,644). Publié sur le mss. de Sainte-Sophie de Gonstanlinople avec une traduction française. *Paris, 1870-1875. 4 liv. in-4 br., tout ce qui a paru 727 pp. de traduction et 240 pp. de texte arabe (60 fr.). 15 fr.*
- Calligaris.** — Le compagnon de tous, dictionnaire polyglotte. Onze langues : français, latin, italien, espagnol, portugais, allemand, anglais, grec moderne, arabe parlé en caractères européens, turc avec la prononciation. *Turin et Paris, 1804-70, 2 vol. in-4 br. 90 fr.*
- Calligraphie.** — Spécimens de 100 écritures arabes pour la lecture de mss. anciens et modernes, par un Père de la C^{ie} de Jésus. *Beyrouth, 1885, in-8 cart . . . 3 fr. 50*
- Caspari (C. P.).** — Grammaire arabe, traduite de la quatrième édition allemande et en partie remaniée par E. URICOECHEA. *Paris, 1881, un beau vol. gr. in-8 de vu et 532 pages, cartonné. 45 fr.*
- Catalogue** des manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale. Manuscrits arabes, par de SLANE, 3 fascicules. *Paris, 1883-95, in-4 br. 45 fr.*
- Caussin de Perceval (A. P.).** — Grammaire arabe vulgaire pour les dialectes d'Orient et de Barbarie, 5^o édit. *Paris, 1880, in-8. cart. toile, 177 pages. - 5 fr.*
- Clément-Mullet (J. J.).** — Le livre de l'agriculture d'Iu.x-AL-AWAM (*Kitab-al-Félahah*), trad. de l'arabe. *Paris, 1864-67, 3 v. in-8 br., 1434 pp. 20 fr.*

Principaux ouvrages de M. E. Lamairesse

Le Japon : *Histoire, Religion, Civilisation* (Paris : CHAL-LAMEL, 1892).

L'Inde avant le Bouddha (Paris: G. CARRÉ, 1802).

La Vie du Bouddha, *saicie du Bouddhisme dans l'Indo-Chine* (Paris, G. CARRÉ, 1892).

L'Inde après le Bouddha (Paris : G. CARRÉ, 1892).

L'Empire chinois : *Le Bouddhisme en Chine et au Thibet* (Paris : G. CARRÉ, 1894).

Le Kama Soutra : *Rèyles dr l'Amour de Vatsyayana, Morale des Brahmanes* (Théologie Hindoue, trad.) (Paris: G. CARRÉ, 1891).

Le Prem-Sagar : *Océan d'amour (Episodes reliyieux et romanesques de la Vie de Krischna)*. (Théologie Hindoue, Trad.) (Paris : G. CARRÉ, 1893).

Rauzat-us-Safa -(Jarddin de Purete), *Biblle de 'l'Islam - d'près MIRKOND* (Theologie musulmane.) (Paris :G. CARRÉ 1894.)

Etc., etc.

Principaux ouvrages de M. Gaston Dujarric

Autour du mystère. (Paris: SAVINE, 1892.)

Souvenirs d'Escales et de Traversées. (Paris : FAIVRE et TEILLAH, 1891.)

Pages de contrebande. (Paris: FISCHBACHER et Cie, 1897.)

Etc., etc.

La Revue de l'Islam, publication bi-mensuelle fondée en 1893. (Paris: 59, rue de Grenelle.)

La Géographie, publication hebdomadaire fondée en 1887. (Paris, 59, rue de Grenelle.)

VIE _____ NIVE
DE
MAHOMET
D'APRÈS
LA TRADITION

PAR

E. LAMAIRESSSL.

Anvien Ingénieur en Chef des Etablissements Français dans l'Inde.

ET

GASTON DUJARRIG

Directeur de la « REVUE DE L'ISLAM », et de la Revue « LA GEOGRAPHIE ».

~~~~~  
TOME SECOND

(Depuis la bataille d'Ohod jusqu'à l'élection d'Abu Beokr)

~~~~~

•
PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

J. MAISONNEUVE, ÉDITEUR

6, Rue de Mèzières et Rue Madame, 26.

—
1898

VIE DE MAHOMET

TOME II

CHAPITRE XXXI

AN III DE L'HÉGIRE (suite) **BATAILLE. DOHOD (Janvier 625)**

Après leur défaite à Bedr, les Idolâtres mirent en sûreté dans la maison de l'Assemblée, leur caravane (I) qu'Abu Soflan avait réussi à amener à La Mecque, et tous les chefs des Koréish lui proposent de consacrer à la guerre contre Mahomet le bénéfice très considérable que cette caravane avait rapporté. Il leur confirma son ardent désir de venger la mort des principaux nobles qui venaient d'être tués, et sa conviction que les Béni Abd Munaf se joindraient à lui. Les Koréish les plus influents firent décider que Ton enverrait dans les tribus arabes, pour obtenir leur aide, quatre d'entre eux doués d'un grand talent de persuasion. Le plus éloquent était le poète Abu-el-Uzza, auquel Mahomet avait récemment accbrdé la vie sauve et la liberté sans rançon, sur sa promesse de ne plus exciter les Arabes contre les musulmans. Pour cette raison, il

(I) C'est-à-dire les marchandises apportées par la caravane.

refusa longtemps de s'associer aux projets des Koréish, et ne céda qu'aux instances réitérées de son meilleur ami Jobyr B. Mottàm.

Pour s'exciter à comballre et s'interdire toute velléité de retraite, les Koréish emmenèrent avec eux les femmes en deuil de pères, de maris ou de fils tombés à Bedr et dont la douleur saignait encore ; ils les firent monter dans des howlahs portés sur des chanîeaux. Abu Aamer qui avait pris part à la journée de Hedr, se joignit aux Idolâtres avec cinquante hommes de la tribu des Aws, promettant que, lorsqu'il serait en présence de Mahomet, il ne resterait pas avec le Prophète deux hommes de ceux de cette tribu qui s'étaient ralliés à l'Islam (I). Lorsque l'armée quitta La Mecque, elle comptait trois mille hommes dont 700 revêtus de cuirasses, 200 chevaux, trois mille chameaux et cinquante howdahs. Elle était suivie de jeunes chanteuses qui, à chaque halle, psalmodiaient des plaintes sur les victimes de Bedr, afin d'alliser la haine contre l'ennemi.

Abbas B. Abd-ul-Muttaleb (oncle de l'Apotre) qui habitait alors La Mecque, paya généreusement un homme des Béni Ghul'ar pour se rendre en trois jours à Médine avec une lettre marquée de son sceau, dans laquelle il donnait à Mahomet les renseignements les plus complets sur les projets et les forces des Idolâtres. Cet émissaire ne trouvant point le Prophète à Médine s'en alla à Oabar où il lui remit la

(I) Ce personnage avait abjuré l'idolâtrie pour embrasser le judaïsme, et il avait mené longtemps la vie ascétique, vêtu grossièrement, s'imposant toutes les austérités, à l'exemple des ermites chrétiens. Aussi lui donnait-on à La Mecque le surnom de *crràhib*, ou *moine* (Caussin de Perceval ; *Essai sur l'histoire des Arabes*).

lettre. Quand le Prince eut pris connaissance de cette missive, il s'entretint confidentiellement de son contenu avec Sad B. Al Rabyi ; mais la femme de celui-ci entendit leur conversation, de sorte que le secret n'en fut point gardé.

Les idolâtres s'arrêtèrent trois jours à Dzul-Khalifah, et le Prophète envoya pour les observer d'abord Anys et Mûnus, fils de Fadhâlah, puis Habbab B. Almundhar. Tous trois confirmèrent les détails donnés par Ahbas sur les forces supérieures de l'ennemi.

L'armée de La Mecque suivit la route ordinaire du littoral et après dix jours de marche. Un jeudi au matin, elle arriva à la station de Dzul-Huleifa, dans la vallée de Ackich, à cinq milles à l'Ouest de Médine (se reporter à la description donnée aux Préliminaires). Le même jour, remontant une vallée-sur la gauche, elle s'avança de quelques milles dans la direction du Nord et campa dans la vaste et fertile plaine de Watta à deux lieues environ à l'Ouest d'Ohod, qui est situé au Nord-Est de Médine en allant vers le Nedjed, c'est-à-dire du côté de Médine opposé à La Mecque. Les chevaux et les chameaux trouvèrent là une nourriture abondante et l'armée se reposa le vendredi. Entre cette plaine basse et Médine se dresse une ligne de rochers qui enclôt en quelque sorte la ville au Nord et la rend inattaquable de ce côté. Mais plus loin la route passe à l'Ouest, sous Ohod, et par un circuit atteint sans obstacle les faubourgs. Les Koréish n'osèrent pas marcher sur la ville par cette route, parce qu'ils craignirent que les Musulmans ne se postassent dans les maisons, qui la bordaient très avantageusement **pour la** défense.

Les cultivateurs de la plaine étaient rentrés en

ville a temps avec leurs serviteurs et leur bétail; mais la destruction de leurs récoltes leur fut très sensible ; les Koréish l'avaient commise principalement pour attirer les Musulmans dans la plaine, où leur cavalerie leur donnait l'avantage. Cependant, personne à Médine ne donna le moindre signe de mécontentement. On put alors mesurer l'empire que Mahomet avait pris sur les esprits; tous les habitants, sans protester, se rangèrent sous ses ordres pour la défense. Dans la nuit du jeudi, plusieurs chefs des Bcni Aws et des Béni Khazraj, avec un fort détachement de Musulmans armés, veillèrent sur sa demeure et sur la Mosquée. Le sommeil du Prince fut agité. D'après la tradition unanime, il rêva qu'il était couvert d'une cotte de mailles, que la pointe de son épée était brisée, qu'on immolait une vache et qu'il chevauchait sur un bélier.

Le lendemain, vendredi, on s'assembla, et Mahomet discuta la conduite à tenir. Il fit part de son rêve et l'interpréta ainsi :

« Mon épée brisée présage que je serai blessé et l'immolation de la vache, que les miens éprouveront quelque échec; avoir pour monture un bélier signifie faire un grand carnage de l'ennemi; être revêtu d'une cotte de mailles symbolise Médine fortifiée et défendue. Rester dans la ville, c'est le salut; en sortir, c'est la défaite et le désastre. »

Les principaux Mohajers et les Anssars partagèrent son sentiment et Abdullah B. Abu Salul l'appuya énergiquement en rappelant que jusqu'à ce jour, les habitants de Médine avaient toujours été victorieux en restant dans ses murs. Mais Hamzah B. Abd-ul-Muttaleb, Sad B. Abadah et beaucoup des Aws et des Khazraj opinèrent :

« Si nous nous retranchons dans la ville, l'en-

nemi attribuera cette tactique à notre infériorité et s'enhardira. Dieu nous a donné la victoire à Bedr Lien que nous ne fussions que trois cent cinquante combattants. Aujourd'hui nous sommes nombreux et depuis longtemps nous soupirons après l'occasion qui se présente. » La plupart ajoutèrent qu'ils souhaitaient le martyr et que rien ne les ferait reculer devant les Infidèles (1). Les plus jeunes furent les plus ardents et les plus pressants, bien qu'ils dussent plus tard, dans l'action, se montrer les moins fermes. D'ailleurs, depuis le succès de Bedr, les musulmans se croyaient invincibles. Le Prophète se trouva ainsi forcé, contre son propre sentiment, de sortir pour combattre hors des murs de Médine.

Il rentra dans son appartement privé après les prières de l'après-midi, suivi d'Abu Beckr et d'Omair, qui lui enveloppèrent à moitié la tête d'un turban et couvrirent son corps d'une cuirasse. La foule était aux portes, attendant qu'il se montrât. Sad et Azyd invitèrent les croyants à se calmer et à respecter la volonté de l'Apôtre, qui recevait et leur transmettait les ordres du ciel.

A ce moment le Prophète sortit, revêtu de la cotte de mailles, avec une ceinture de peau de chèvre, l'épée au côté, une lance à la main, le casque en tête et le bouclier suspendu à l'épaule (2).

Quand ses familiers le virent dans cet appareil guerrier, ils se repentirent de l'avoir pressé outre mesure et protestèrent de leur soumission à son jugement. Le Prince répondit :

(1) Les plus pressants étaient ceux qui n'avaient pas assisté à la bataille de Bedr, « Marchons, Prophète de Dieu, disaient-ils ; que les idolâtres ne puissent pas se vanter de nous avoir intimidés ! »

(2) *Târikh-cl-Khamiçy.*

« Je vous l'ai exprimé et vous ne m'avez pas écouté. Maintenant il serait indigne d'un Prophète, après s'être armé, de se désarmer avant que le Très Haut n'ait prononcé entre lui et ses ennemis. Faites donc ce que je vous dis. Marchez au nom d'Allah ; la victoire est à vous, si vous restez inébranlables. » »

Il remit l'étendard (le commandement) des Aws à Sad-ben-Abadah, celui des Khazraj à Habbab et le drapeau des Mohajers qui était le sien propre à Ali : et l'on marcha sur Ohod. Le Prophète s'arrêta aux Sheykhyin (les deux vieillards), il y passa l'armée en revue et renvoya les fils trop jeunes des Musulmans (1). Après une nuit de repos, on se remit en marche et à la pointe du jour on arriva à Anjar où l'on fit la prière du matin. Là Abdullah (Sâul) mécontent de ce qu'on n'avait pas suivi son avis, quitta l'armée avec 500 hommes, et s'en retourna à Médine, emportant les malédictions des autres chefs (2). Après la prière, l'Elu rangea ses troupes en bataille de manière à faire face à Médine, à avoir derrière soi la montagne d'Ohod et à gauche la passe d'Ayn. Il y avait dans le mont Ghahyb une gorge où l'on craignait que les idolâtres ne s'embusquassent pour fondre sur les Musulmans.

Le Prince y envoya 50 archers sous la conduite de Zobayr, avec ordre d'empêcher à tout prix l'enne-

(1) Le Prophète conserva seulement, de ces jeunes gens agés de moins de quinze ans, Rafyi fils de Khodaïdj et Soumra fils de Djondab, eu égard à leur constitution robuste et à leur adresse à tirer de l'arc Dic. auteurs).

(2) Des historiens ont rangé ceux qui tirent ainsi défection parmi les *monnaficoun* ou hypocrites, niais leur chef aurait été froissé principalement de ce que Mahomet, apprenant que sa troupe était composée en grande partie de juifs, aurait dit : « Qu'ils se retirent. Je ne veux pas de l'assistance des infidèles ! »

mi de s'emparer de cette position et de ne la quitter dans aucun cas, car elle protégeait les derrières de l'armée et empêchait de la prendre à revers.

Akashah B. Mohsia reçut le commandement de l'aile droite, Abu Moslamah celui de l'aile gauche, Abu Obaydah Jurrah et Sad B. Woqqàss celui de l'avant-garde, et Moqdàd B. Amru celui de l'arrière-garde.

Bientôt les Koréish se présentèrent, également en ordre de bataille, l'aile droite conduite par KhAled B. Waled, l'aile gauche par Akramah et les archers, au nombre de 100, par Abdullah B. Ray.

Comme l'arrivée des Idolâtres à Ohod avait précédé celle des Musulmans, ils avaient pu prendre quelques dispositions avantageuses. Abu Aamer avait fait creuser des trous habilement dissimulés, dans lesquels devaient choir les assaillants, et qui leur lurent en effet très funestes. Il engagea le combat avec 50 archers qui, tout en poussant de grands cris, firent tomber sur les Musulmans une pluie de flèches, puis il cria : « C'est moi qui suis Abu Aamer ! » espérant que ce cri appellerait sur ses compagnons et sur lui l'attention des Aws qui étaient dans l'armée de Mahomet, et que ceux-ci s'empresseraient de quitter le Prophète pour passer aux Mecquains. On lui répondit : « Tu es le mal venu, maudit ! » Alors arrivèrent des esclaves des Koréish, qui lancèrent des pierres. Les Musulmans ripostèrent par une grêle de flèches qui mit en fuite les assaillants.

Les femmes des idolâtres s'avancèrent sur le front de bataille, elles criaient les noms des victimes de Bedr pour exciter les guerriers, et s'accompagnaient sur le tajnbourin en chantant ;

Nous sommes les filles de l'Etoile <lu matin.

Nous marchons sur des tapis délicats.

Nos cols sont ornés de perles, nos cheveux parfumés de
[muse,

Si vous avancez hardiment, nous vous embrasserons.

Si vous tournez le dos, nous vous repousserons avec dégoût.

Puis elles se retirèrent en arrière. Alors les infidèles couvriront d'une nuée de (lèches les croyants qui fléchirent.

Ttolhah H. Ttolhah, porle-élondard de La Mecque, s'avança et demanda à très haute voix un champion. Alors apparut Ali, le lion des batailles, dont l'épée glaçait de crainte même la constellation du Lion, et dont le portrait est tracé par les deux vers de Firdousi :

Pour le corps, c'est un bel éléphant ; pour l'ame, c'est l'ange
[Gabriel.

Pour le combat, c'est Ahriman; pour le eteur, c'est le nid
[débordant.

Ali s'élança comme un torrent du printemps qui se précipite de la montagne, et abattit Ttolhah d'un coup sur la tête. Puis il reprit sa place dans les rangs. Ses amis lui demandèrent pourquoi il n'avait pas achevé son antagoniste.

Ali expliqua que, les parties sexuelles de Ttolhah s'étaient découvertes dans sa chute, ce qui lui avait fait détourner les yeux et prendre le blessé en pitié. Un guerrier musulman le tua.

L'Apotre fit retetir le Takbîr à la louange d'Ali. Les Musulmans, enflammés de courage, firent plusieurs trouées dans les rangs ennemis. Cependant les femmes, se tenant on "arrière, continuaient à exciter les guerriers. Elles vociféraient, ou s'accompagnant du tambourin :

« Courage, défenseurs des femmes !

Frappez du tranchant de vos glaives ! »

Les femmes de La Mecque à la journée d'Ohod se montrèrent particulièrement acharnées contre les musulmans.

Quand Ttolhah tomba, son frère releva l'étendard, et reçut aussitôt après, de Sad B. Abu Woqqass, un coup qui lui abattit le poignet droit ; alors il saisit la hampe de la main gauche qui fut également tranchée ; enfin il le tint serré contre sa poitrine avec ses deux bras ; et il fut tué par Sad.

Le drapeau fut relevé par Monâfi B. Ttolhah, que Aassum Thabet perça d'une flèche. On le porta expirant à sa mère Solâqah, qui fit serment de boire du vin dans le crâne de Aassum, et promit cent chameaux à qui lui apporterait la tête du meurtrier de son fils. A son tour, Hareth, frère de Monâfi, prit l'étendard, et il fut blessé mortellement par une flèche d'Aassum. Le drapeau passa alors aux mains de son frère Kelâbque Zobayr B. Alaswam tua de sa main. Quatre autres nobles Koréish eurent successivement le même honneur et un sort pareil.

Qorban, un des mécontents, était resté à Médine le jour du départ général, mais, le lendemain, exaspéré par les sarcasmes des femmes, il s'était mis en route et avait rejoint l'armée au moment où elle se déployait pour combattre. Il se plaça au premier rang, lança une des premières flèches et se battit si vaillamment qu'il tua plusieurs infidèles. Comme il était sur le point de mourir de ses nombreuses blessures, Qobâdah le félicita d'avoir gagné le martyre.

« Ce n'est point, déclara-t-il, pour la religion que j'ai combattu, c'est pour que les Koréish ne cueillent pas une feuille de nos dattiers. » Cependant, il souffrait cruellement de ses blessures ; il se jeta sur

son épée après en avoir tourné la pointe contre sa poitrine. En apprenant sa fin, le Prophète dit : « Assurément Dieu est venu en aide à ce pays par le bras d'un mécréant. »

Mahomet avait à la main un cimenterre sur la lame duquel étaient gravés ces mots : « La lâcheté déshonore, la valeur ennoblit. Un lâche n'échappe jamais à son destin. » Il l'offrit à celui qu'il croyait capable d'en taire le meilleur usage. Abu Dujânah, le Ansar, sur lequel tomba son choix, se jeta avec furie au plus fort de la mêlée et traversa l'armée ennemie en tuant tout ce qui s'opposait à son passage (1). Il arriva ainsi jusqu'au pied de la montagne, où se trouvaient Hind, mère de Moawiah et d'autres femmes qui tambourinaient, chantaient des hymnes guerriers et poussaient des cris lamentables. Malgré sa colère à leur vue, il ne voulut pas souiller l'épée du Prophète du sang de ces femmes.

Khâled B. Waled avait essayé plusieurs fois, sans succès, de déloger Abdullah Jobyr du poste que l'Apôtre lui avait confié. Mais une partie des idolâtres étant venue à plier, les Musulmans profitèrent de ce moment de faiblesse des Mccquaius pour se ruer dans leur camp et commencer à le piller. Abdullah ne put, malgré tous ses efforts, empêcher ses archers de quitter leur poste pour aller prendre part au butin, et il n'en resta que six avec lui (a).

(1) Ce Abu Dujânah était un rude homme, si l'on en croit certains auteurs. L'on savait que lorsqu'il ceignait sa tête d'un turban rouge, cela voulait dire qu'il était résolu à se battre en désespéré. Le jour d'Ohod, ayant mis ce turban menaçant, il paraissait avant l'action, entre les deux armées, avec une contenance si hautaine et si provocante, que le Prophète s'écria : « Voilà un orgueil qui déplairait à Dieu dans toute autre circonstance que dans celle-ci. »

(a) « En vain Abdullah, fils de Djohayn, leur rappelle les

Kkâled B. Waled en profita pour l'attaquer et le tuer ainsi que ses compagnons, puis faisant un détour avec sa cavalerie, il fondit sur les derrières des Musulmans, en lit un grand carnage et les mit dans une complète déroule (1). Alors d'après l'inspiration de Satan, il cria et (il crier de tous côtés: « Mahomet a été tué! » Cette nouvelle jeta une

ordres du Prophète : « Il faut que nous ayions noire pari des dépouilles, répondent-ils. Qui sait si le Prophète les distribuera par lots égaux, comme après la journée de Bedr? Peut-être dira-t-il que chacun garde ee qu'il aura pris. » (Caussin de Perceval : *Essai, sur l' lllisloire do» Arabes*, t. III).

(1) La bataille d'Ohod paraît avoir été conduite avec une certaine habileté stratégique du côté des Koréïsh. Les trous de loup et chausse-trappes creusés sur leur front indiquent une certaine science militaire contre des gens sans discipline ni organisation, comme l'étaient les Musulmans. Le désordre mis dans leurs rangs par le pillage fut probablement le résultat d'un stratagème et d'un appât jeté à leur avidité. La manœuvre de Kûled B. Waled prenant à dos l'armée ennemie avec sa cavalerie, a toujours réussi. Dans nos guerres d'Afrique, la cavalerie française a toujours, par cette méthode, vaincu et dispersé les cavaliers arabes. César l'a employée à Alésia pour mettre en déroute avec ses cavaliers germaines, la nombreuse cavalerie des Gaulois venus pour le forcer à lever le siège.

Les Musulmans n'étaient évidemment ni organisés, ni disciplinés, mais ils étaient très braves et très accoutumés à la fatigue, aux privations et aux périls.

Le nombre 66 des Mohajers, qui fut très grand par rapport à celui des Anssars, frappés mortellement et même à celui (22) des ennemis morts, montre que tout le poids de la bataille tomba sur les Mohajers qui enipèchèrent la déroute de se changer en un désastre irréparable, et Mahomet d'être pris ou tué.

Par là il vit qu'il pouvait compter bien plus, sinon sur le dévouement, du moins sur la solidité des Mohajers. Aussi depuis cette époque on le voit saisir toute occasion de favoriser les Mohajers.

telle confusion parmi les croyants qu'ils rompirent leurs rangs et tournèrent leurs armes les uns contre les autres, ce qui porta à son comble l'audace de l'ennemi. Satan, qui apparut sous la forme d'Ebn Sorâqah lut sur le point d'être frappé par les Musulmans qui l'avaient entendu crier trois fois : « Assurément Mahomet est tué ! »

Les attaques furieuses des idolâtres mirent en fuite ou hors de combat un certain nombre de Musulmans, mais le Prophète tint ferme sur le champ de bataille. Sept des plus braves des Mohajers, parmi lesquels Abu Beckr et Ali, et sept des plus vaillants des Anssars restèrent inébranlables à ses côtés. Ils immolèrent un grand nombre d'idolâtres mais par la grâce du Très Haut et Glorieux, aucun d'eux ne fut atteint. Les anges assistaient au combat, mais cette fois sans y prendre part.

Gabriel et Michel, vêtus de blanc, se tenaient l'un à droite, l'autre à gauche du Prophète pour le défendre. Il combattait en lançant contre les ennemis tantôt des pierres, tantôt des flèches.

Les idolâtres revinrent trois fois à la charge contre Mahomet, chaque fois avec une troupe fraîche, et chaque fois furent repoussés. Ali et Ttolhah B. Abduilah firent des prodiges de valeur. Ali reçut seize blessures.

Quelques biographes racontent que Mahomet en combattant, tomba dans une cavité d'où il ne put se tirer, ayant les pieds engagés et étant embarrassé par son équipement. Avec l'aide de Ttolhah, il parvint à se relever, mais il ne pouvait sortir du trou. Ttolhah y descendit et le hissa sur son dos tandis qu'Ali, lui tendant la main, l'attira au dehors. On le porta au défilé, derrière les rochers duquel la plus grande partie de l'armée avait déjà trouvé une

retraite sûre. Ou eut de la difficulté à lui oter son casque parce que les mentonnières en étaient entrées profondément dans les joues (1).

Les Musulmans ne restèrent point maîtres du champ de bataille ou au moins ne s'y établirent point, puisque Abu Sofian put y chercher Mahomet parmi les morts ; il y trouva son propre fils.

Bien que la présence d'Abu Beckr au moment critique vienne d'être signalée, des biographes racontent qu'Omar et lui disparurent pendant trois jours et qu'à leur retour le Prophète leur dit : « Certes, vous êtes allés prendre le frais au large. »

Les Musulmans perdirent à Ohod 70 hommes dont 4 Anssars et 66 Mohajers. Ceux-ci supportèrent donc presque tout L'effort. L'ennemi eut 22 tués,

(1) « Pendant ce temps, Abou Doudjana (Abu Dujanah) le corps courbé sur le Prophète, lui servait de bouclier, et recevait dans le dos les flèches des ennemis. Deux anneaux du casque de Mahomet étaient entrés dans son visage ; Abou Obaydah, fils de Djarrah, les arrachait avec ses dents, et s'en brisait deux dans cette opération... Malik, fils de Sinàn, père d'Abou Saïd-el-Khoudri, suçait le sang de ses blessures (*des blessures du Prophète*) et l'avalait. Mahomet lui dit : « Celui qui mêle mon sang avec le sien ne sera pas atteint par le feu de l'enter. » (*Caussin de Perceval: Op. cit.*).

CHAPITRE XXXII

LES PRINCIPAUX HÉROS ET MARTYRS D'OHOD.

1. Wohod B. Kabus et Hareth B. Otbah. — 2. Janan B. Alurwah et Abu Ttolbah. — 3. Amru B. Jambu, le Boiteux. — 4. Hamzah B. Abd-ul-Mutlaleb, Prince des Martyrs. — 5. Cinq autres Martyrs. — 6. Nazibah B. Kab.

1. Wohod B. Kabus et Hareth B. Otbah.

Par suite de retards involontaires, Wohod B. Kabus Mozany et Hareth B. Otbah n'arrivèrent sur le champ de bataille d'Ohod qu'au moment où Khaled B. Waled avec ses guerriers assaillait les Musulmans qui s'étaient débandés pour piller. Ils se jetèrent aussitôt dans la mêlée et combattirent vaillamment. En ce moment un flot d'idolâtres s'avança contre le Prince, qui demanda :

— Qui va repousser cette horde ?

— Moi ! répondit Hareth ; et il arrêta en effet les infidèles.

Un nouveau flot arriva ; Hareth le brisa encore.

Aidé de Wohod, il repoussa une troisième troupe, et le Prophète des'érier :

— Bonnes nouvelles du Paradis !

A la fin, les infidèles entourèrent Wohod et le percèrent de leurs glaives et de vingt coups de lance. **Mahomet lui adressa ces paroles ;**

— Que Dieu te récompense, je suis content de toi!

Et son neveu Hareth B. Otbah continua de combattre jusqu'à ce qu'il reçût à son tour le martyre.

A ce moment parut Obba H. Kalf, criant :

— Où est Mahomet ! Il me faut sa vie !

Le Prince, saisissant la lance d'El Hareth, renfonça dans la gorge d'Obba avec tant de vigueur qu'il fut renversé de cheval et expira. Quelques années auparavant, à La Mecque, il avait dit à Mahomet :

— Tu ne mourras que de ma main !

Et le Prophète avait répliqué :

— C'est moi-même qui te tuerai !

Quatre idolâtres s'étaient concertés pour attaquer ensemble Mahomet et le tuer. Une grosse pierre lancée par l'un d'eux, Abu Woqqâss, le blessa grièvement à la figure. Avec sa reda, il essuya le sang qui coulait, en disant :

— Gomment se trouve-t-il des gens aussi acharnés contre le Prophète qui les appelle à Dieu ? Et il ajouta : O Dieu, pardonne-leur car ils sont inconscients ! (1)

Cependant, quelques Musulmans crurent un instant que le Prophète venait d'être tué sur le coup, et le bruit de sa mort gagna rapidement de proche en proche. Aussitôt qu'il fut connu à Médine, Fatimah Zorah, sa fille bien-aimée, accourut à Ohod avec d'autres femmes de sa famille. Quand elle vit son père vivant, mais les dents brisées et souffrant cruellement de sa blessure, elle se jeta tout en larmes sur lui et l'embrassa. Puis, assistée d'Ali, son mari, elle s'efforça d'étancher le sang avec de l'eau

(1) Voir la note du dernier paragraphe du ch. XXXI.

pure, mais sans y parvenir. Elle n'y réussit qu'en appliquant sur la blessure des cendres obtenues en brûlant un ingrédient particulier.

2. Janan B. Alurwah et Abu Ttolhah.

Les deux archers qui faisaient le plus de mal aux Musulmans étaient Janan B. Alurwah et son frère Mâlek B. Zobayr. L'Apôtre leur opposa Sad B. Abu Woqqâss et applaudissait à ses coups constamment heureux, lorsqu'une flèche décochée par Janan perça la robe d'Omin Aïman, servante de Mahomet, en ce moment occupée à donner de l'eau à boire aux blessés. L'effroi la lit tomber à terre, le corps en partie découvert. Le Prince, choqué à cette vue, passa à Sad une flèche sans pointe, destinée à Janan. Elle frappa le Mecquain à la poitrine avec tant de force qu'il tomba à la renverse, découvert comme l'avait été Omm Aïman, ce qui lit rire l'Apôtre du meilleur cœur.

Parmi les croyants, le meilleur archer était Abu Ttolhah, un Anssar qui avait la voix très forte. Il couvrit le Prophète de son corps, sortit ses flèches du carquois, les rangea à terre et commença à les lancer. A chaque coup il criait :

— O Apôtre d'Allah ! ma vie pour sauver la tienne ! Que Dieu me prenne en sacrifice pour toi !

Quand il eut épuisé ses flèches, le Prophète lui tendit un bâton do;it il se servit comme d'une excellente flèche, et il dit : « La voix de Ttolhah valait 40 guerriers. »

3. Amru B. Jambu, le Boiteux.

Amru B. Jambu, Anssar, était boiteux. Il avait quatre fils dans les rangs de l'armée de Médine,

On l'engagea très fort à ne point les suivre.

— Voulez-vous, répondit-il à ses amis, que je reste avec vous alors qu'ils seront en Paradis ?

Sa femme, Hind B. Abdullah dit alors :

— Il tournera le dos et s'en reviendra ici.

Amru indigné s'arma et pria :

— O Dieu, ne me renvoie pas à ma famille le dos tourné à l'ennemi !

Il rejoignit le Prophète et lui exprima l'espoir d'entrer en Paradis malgré son infirmité (1).

Mahomet répondit :

— Dieu t'a ennobli et t'a exempté du devoir de combattre.

Néanmoins il persista dans sa résolution et fut tué à côté d'un de ses fils.

Ce jour-là Aïsehah descendit avec d'autres femmes sur le théâtre du combat pour en connaître le résultat, car à cette époque l'usage de tenir les femmes séparées des hommes n'avait pas encore prévalu. Sur son chemin elle rencontra la femme d'Amru, qui avait chargé sur un chameau le corps de son mari ainsi que ceux de son frère et de son fils, pour les enterrer à Médine.

Elle lui demanda : « Quelles nouvelles ? » Hind répondit : « Le Prophète est sain et sauf; tout autre malheur est réparable. » A ce moment le chameau lléchit les genoux. Aïsehah observa qu'il était trop chargé. « Non, répliqua Hind, il porte ordinairement double charge sans donner aucun signe de fatigue. » Puis elle se remit en marche ; mais quelques pas plus loin, le chameau s'agenouilla de nouveau, et Hind lui ayant tourné la tête vers Ohod, il

(1) On croyait alors communément qu'une infirmité était l'expiation de quelque faute dans une autre vie, ou une marque de malédiction.

se mit à courir de ce côté. A Ohod, le Piophète expliqua à Hind que le chameau avait réalisé le vœu exprimé par Amru, de ne pas retourner en arrière et il ajouta : « O Hind, ton époux, ton frère et ton fils sont ensemble en Paradis ! » Alors Hind de s'écrier : « O Apôtre ! intercède pour moi auprès d'Allah afin qu'il me réunisse à eux ! »

4. Hamzah B. Abd-ul-Muttaleb, Prince des martyrs.

La fille d'Hareth H. A amer, qui était mort à Bedr avait promis la liberté à son esclave nègre 'Wohshy à la condition qu'il tuerait ou Mahomet, ou Ali, ou Hamzah. Dans la journée d'Ohod. Sabaa B. Abdul-Uzza s'e-lant avancé vers les Musulmans et ayant demandé un champion, Hamzah se présenta et l'outragea en lui rappelant le métier de sa mère, entre-metteuse à La Mecque ; puis il l'abattit d'un coup de cimeterre qui le jeta en pâture aux chiens.

Hamzah cependant se rapprochait tout en combattant d'un rocher derrière lequel "Wohshy se tenait embusqué ; et quand il fut à la portée de l'idolâtre, celui-ci lui lança une javeline qui le transperça : entrée par le nombril elle sortit par le dos. Hamzah fit encore quelques pas en avant, puis tomba, et Wohshy s'enfuit. Plusieurs des amis d'Hamzah accoururent vers lui et l'appelèrent par son nom, mais sans recevoir de réponse. Lorsqu'ils se furent éloignés, Wohshy revint, retira sa javeline du corps d'Hamzah et acheva de lui ouvrir le ventre ; il lui arracha le foie et le présenta à la mère de Moawiah en lui disant : « Voici le foie du meurtrier de ton père. » Elle le porta à sa

bouche et le mâcha, puis ne pouvant l'avaler, elle le cracha. Elle donna à Wohshy tous les bijoux et parures qu'elle portait sur elle et promit de lui donner dix deniers d'or à son retour à La Mecque. Ensuite elle se lit conduire à l'endroit où le cadavre était resté, lui coupa les oreilles, le nez et les parties sexuelles ; elle emporta le tout à La Mecque où depuis lors on l'appela : « La mangeuse de foie. »

Quand, après le départ des idolâtres, les Musulmans eurent fait sur le champ du carnage la reconnaissance de leurs morts et de leurs blessés, le Prophète se transporta de sa personne près du corps de Hamzah et, le voyant horriblement mutilé, jura qu'à la première occasion, il ferait arracher les entrailles à 70 idolâtres.

Alors Gabriel descendit du ciel pour lui apporter le verset :

« Vous pouvez user de représailles, mais vous ferez mieux d'être patients. » En conséquence l'Apôtre dit : « Je serai patient » et il renonça à cette vengeance (1).

Le Prophète pria sur le corps d'ilamzah ; on apporta auprès de lui les autres martyrs encore vêtus et souillés de sang, et l'on pria sur chacun d'eux, en sorte que Hamzah bénéficia de ces 70 prières. On enterra les corps tels qu'ils étaient, sans purification (a). Une même tombe réunit tous les amis du Prophète.

(1) C'est également à ce moment que Mahomet reçut cette révélation : « Le nom d'Hamzah est inscrit au nombre des élus du septième ciel, avec ce titre glorieux : Hamzah, fils d'Abd-ul-Muttaleb, Lion de Dieu et de son Prophète. »

(a) Mahomet défendit que les musulmans emportent leurs morts à Médine pour les y enterrer. Il ordonna : « Enterrez-les là où ils ont succombé. Enterrez-les sans la*ver leur

Quand il rentra à Médine, Mahomet entendit des lamentations et des gémissements poussés par les femmes dans les maisons de la plupart des Anssars et comme aucune plainte ne s'entendait dans celle d'Hamzah, il demanda :

Est-ce que Hamzah n'a pas de femmes pour le pleurer ? » Alors tous les Anssars dirent à leurs femmes : Allez à la maison d'Hamzah, pleurer sur lui. Ensuite vous reviendrez chez vous, crier et vous lamenter pour vos propres parents. » En conséquence, les femmes des Anssars, depuis le soir jusqu'à minuit, accomplirent ces manifestations de douleur dans la demeure du martyr. Leurs cris réveillèrent le Prophète ; en ayant appris la cause, il s'écria : « Que Dieu vous récompense, ainsi que vos enfants et les enfants de vos enfants ! »

5. Cinq autres martyrs.

Dans la journée d'Ohod, Abu B. Maiek, voyant beaucoup de Musulmans abattus par la nouvelle de la mort du Prophète, et irrésolus, leur dit :

« Fondez sur l'ennemi et mourez comme l'Apôtre de Dieu. » Puis il se rua sur les infidèles, reçut plus de quatre-vingts blessures et partit pour les jardins du Paradis.

Malek B. Alaswam, en passant près de Kharjah atteint de dix blessures mortelles lui dit : « Sais-tu que Mahomet a été tué ? » Kharjah répondit : « Si Mahomet est tué, Dieu le Très Haut et Glorieux ne l'est

sang. Ils paraîtront, au jour de la résurrection, avec leurs blessures saignantes qui exhaleront rôdeur du musc ; et je témoignerai qu'ils ont péri martyrs pour la Foi. » En effet, les musulmans l  rent enterrés deux par deux, trois par trois.

pas. Va-t-en combattre pour la religion. » Mālek ayant répété la mauvaise nouvelle à Sad B. Rabyi qui gisait près de là, mourant de vingt blessures, celui-ci affirma : « Je témoigne que Mahomet a été l'interprète de Dieu ! » et il ajouta : « Persiste dans la religion, car Dieu est toujours vivant et ne meurt pas. »

Alors survint un Anssar envoyé par le Prophète pour rechercher Sad et savoir s'il était au nombre des vivants ou des morts. Le trouvant expirant, il lui répéta les paroles du Prophète. Sad répondit : « Je suis au nombre des morts. Porte mes salutations à l'Apôtre de Dieu, et dis-lui qu'Allah lui donnera la plus haute récompense. Dis aussi aux Musulmans que s'ils mollissent dans le service de l'Apôtre, ils n'auront aucune excuse ni devant le Prophète, ni devant le Maître de la Gloire. » L'Anssar rapporta ces paroles au Prince de ce Monde qui s'écria :

« O Dieu, sois content de Sad B. Rabyi comme je le suis moi-même de lui. »

Amru B. Thabet était resté sceptique jusqu'à la journée d'Ohod. Ce jour-là Dieu toucha son cœur. Il combattit héroïquement et ou le trouva au milieu des morts, expirant et disant : « Dieu soit loué de ce que j'ai cru, et gagné le martyre. » Le Prophète alors déclara : « Assurément, il est en Paradis. »

Majariq, prêtre juit converti à l'Islam, se battit vaillamment à Ohod après avoir légué tous ses biens à Mahomet. Il but le breuvage du martyre et le Prophète le proclama : « le meilleur des Juifs. »

Mais quelque bravoure qu'eût déployée un combattant, il n'avait point le bénéfice du martyre s'il mourait sans la foi. Ghozman, un mécontent de Médine, lit des prodiges de valeur et tua de sa main

huit Koréish. A son dernier moment il déclara à ceux qui le félicitaient d'entrer en Paradis :

« Je ne me suis pas battu pour la foi, mais pour mes compatriotes et ma ville natale. » Quand on rapporta ces paroles à Mahomet il dit :

Malgré ses services, Chozmaïrèst destiné au feu de l'Enfer » (Wackidi et Hisham).

6. Nazybah fille de Kab.

Nazybah, fille de Kab, était une femme au cœur de lion qui, habituellement combattait à côté de son époux et de ses fils Ammarah et Abdullah.

Le jour d'Ohod, au moment où les Musulmans fuyaient, elle s'arma du bouclier de l'un d'eux et, avec ses deux fils, se battit près du Prophète, si vaillamment qu'elle reçut treize blessures. Attaquée par un cavalier, elle blessa son cheval qui s'abattit avec lui. Comme il se dégageait, l'Apôtre d'Allah cria à Abdullah :

« Cours au secours de ta mère ! » A eux deux ils tuèrent l'infidèle. Quelques instants après Abdullah reçut une blessure, sa mère la banda et le renvoya au combat ; alors le Prophète lui désigna l'ennemi qui avait blessé son fils. D'un coup de sabre, elle lui coupa la jambe, et l'envoya en enfer aux applaudissements du Prophète. Puis Ebn Qalniah porta à Nazybah un coup si terrible qu'il fallut une année pour guérir sa blessure. Aussitôt le Prophète renvoya Abdullah au secours de sa mère et s'écria :

« Que la bénédiction d'Allah soit sur vous ! Vous êtes au-dessus de beaucoup de membres de ma famille. » Alors Nazybah lui dit :

« O Apôtre de Dieu, invoque-le pour que, en Para

dis, je sois au nombre de les familiers! » Le Prophète pria : « O Dieu ! qu'ils soient tous deux mes amis dans le ciel ! » Et Nazybah déclara : « Maintenant tout ce qui peut m'arriver m'est indifférent ! »

Les faits, gestes et dires de chacun des Héros et Martyrs d'Ohod ont été racontés dans de longues biographies. Ils ont été glorifiés dans le Koran par des versets impérissables.

CHAPITRE XXXIII

APRÈS LA BATAILLE D'OHOD

1. Abu Sofian el son fils Humtallnli. — a. Los deux armées s'éloignent d'Ohod, — 3. Retours offensifs ; Ghazwah de Hamruh Ahisad. — 4. Appendice.

1. Abu Sofian et son fils Hamtallah,

L'on sait qu'une pierre lancée par Abu Woqqàss avait atteint le Prince à la lèvre inférieure et lui avait brisé deux dents de devant. Puis Ebn Qamiah d'un coup de sabre L'ayant fait chanceler, le poids de ses deux cuirasses (1) Pavait fait tomber à terre. Ebn Qamiah alors disparut, et Satan cria sur le champ de bataille : « Mahomet vient d'être tué ! » Ce bruit, connue ou l'a vu, se répandit jusqu'à Médine et jeta le trouble et l'abattement parmi les Musulmans. Abu Sofian ajouta foi aux paroles de Satan et demanda : « Quel est celui des Koréïsb qui a tué Mahomet ? » — « Moi », répondit Ebn Qamiah. Abu Sofian promit : « Nous te promènerons à cheval en procession triomphale, comme les Persans promènent leurs champions. » Pour s'assurer du fait, Abu Sofian s'en alla avec Abu Aamer visiter le champ de bataille ; il n'y trouva pas le corps du Prophète,

(1) On a vu que le Prophète avant de quitter Médine avait endossé *une* cuirasse, et qu'il portait en outre une ceinture (ou plutôt un large ceinturon) en peau de chèvre. Sans doute est-ce là ce qu'il faut entendre par *deux* cuirasses,

mais il reconnut parmi les morts son propre, fils Hamtalah, l'être qui lui était le plus cher au monde, malgré sa conversion à l'Islam. Il venait d'épouser Jamylah, fille d'Abu Salùl et, avec la permission du Prophète, il l'avait visitée la veille de la bataille et s'était uni à elle. Au moment du départ pour Ohod, Jamylah avait amené à son mari quatre témoins, pour qu'il attestât devant eux qu'il l'avait déflorée. Elle avait pris cette précaution parce que, la nuit précédente, elle avait vu en songe son mari entrer au ciel.

2. Les deux armées s'éloignent d'Ohod.

Dès que les croyants surent l'Apôtre en vie, ils accoururent de tous côtés se ranger autour de lui, et il s'engagea dans la passe d'Ohod pour gagner la montagne.

Epuisé de fatigue, il mit le pied sur le dos de İto-Ihah pour franchir une roche qui lui barrait le chemin, et il déclara que Tloliali avait gagné Je Paradis de ce fait.

A peine les guerriers s'étaient ils retirés du champ de bataille que, suivant l'adage :

**Quand le lion disparaît du désert,
Le chacal se donne carrière.**

Hind et toutes les femmes des instigateurs de la guerre, dégagèrent les corps des Musulmans morts. à l'exception de celui d'Hamtallah, leur ouvrirent l'estomac, leur arrachèrent le foie, leur coupèrent le nez et les oreilles et s'en firent des colliers et des bracelets.

Au moment de repartir pour La Mecque, les idôlâtres voulurent s'assurer si Mahomet était mort ou

vivant. Abu Sofian s'approcha de la hauteur qu'occupaient les Musulmans et cria à très liante voix :

— Mahomet est-il parmi vous?

Le Prophète défendit de répondre.

— Et Abu Bckr ?

Même silence.

— Et Omar?

— Ils sont tous morts, s'écria alors Sofian. autrement ils parleraient ! A ces mois Omar perdit patience et s'écria : « Tu mens, tous ces morts sont bien vivants ! »

Abu Sofian : « A nous la gloire du triomphe ! »

Omar : « A nous, à nous seuls, par la protection d'Allah ! »

Abu Sofian : « Les journées ne se ressemblent pas; les batailles sont des sentences variables. » Il voulait dire par là qu'Ohod était la revanche de Bedr. Il ajouta : « Vos morts ont été outrageusement mutilés; ce n'est pas par mes ordres, mais je n'en suis pas lâché. Je vous donne rendez-vous à Bedr pour l'année prochaine. »

— Soit, répondit le Prophète.

Abu Sofian, peu satisfait, reprit avec son armée le chemin de La Mecque qui, on l'a vu, a un embranchement sur Médine, tout près d'Ohod.

Le Prophète craignant qu'il ne se dirigeât sur Médine pour la mellre à sac, le lit suivre par Sad Abu Wacklas auquel il donna cette instruction :

— Si les infidèles s'en vont sur leurs chameaux et conduisent leurs chevaux par la bride, ils retournent à La Mecque. Si, au contraire, ils montent leurs chevaux et emmènent leurs chameaux, c'est qu'ils marchent sur Médine. Dans ce cas, je les prévenirai et les châtierai.

Abu 'Sofian, en toute occasion irrésolu, craignit

de s'engager dans les rues de Médine défendues par les habitants au secours desquels accourraient les Musulmans.

Rassurés sur ce point essentiel, les Musulmans se mirent en marche pour Médine le jour même où ils avaient enterré leurs morts. Dans les tribus qu'ils traversèrent, hommes et femmes, malgré leurs deuils personnels, rendaient grâces à Dieu d'avoir sauvé le Prophète et lui disaient : « Tout malheur autre que ta perte est facile à supporter ! »

3. Retours offensifs; Ghazwah de Hamra Alasad.

En s'en retournant les idolâtres se repentirent et se dirent entre eux :

— Quel résultat avons-nous obtenu? Après avoir réuni une armée et fait de grands efforts, nous avons tué quelques nobles, quelques amis de Mahomet, puis nous nous sommes arrêtés court, sans l'avoir anéanti avec ses compagnons. Il nous faut retourner sur nos pas pour les exterminer et en finir pour toujours avec eux (1).

Safuvan B. Ommyah remarqua : « Le désastre qu'ils viennent d'éprouver les a cruellement humiliés et a allumé dans leur cœur une haine implacable ; si nous les attaquons plus tard, les Aws et les Rhazraj qui, cette fois sont restés chez eux, prendront alors part à la lutte ; après avoir été vainqueurs, nous pourrions être vaincus. »

(1) Il faut penser que la cause principale qui empêcha Abu Sofian de profiler de sa victoire fut l'épuisement de ses provisions de bouche et la difficulté de faire subsister dans un pays presque désert une armée relativement nombreuse.

Le Prince mettait tous ses soins à relouer les courages et empêcher qu'on crût à une défaite. Avant même de savoir que l'ennemi revenait sur ses pas, il résolut de l'intimider en lui montrant que les Musulmans avaient conservé toute leur ardeur. En conséquence, le lendemain de la bataille d'Ohod, un dimanche, il fit crier par Bellal l'avis suivant :

L'Apôtre de Dieu vous ordonne de vous préparer en toute hâte à attaquer l'ennemi. Il n'admettra parmi les combattants que ceux qui assistaient à la bataille d'Ohod. » Les principaux Anssars et Mohajers obéirent, quoique blessés pour la plupart. Le Prophète s'arma et prit position sur la route, afin que les croyants vinssent se grouper autour de lui, ainsi qu'il a été révélé dans le verset :

« Ceux qui, après avoir été délivrés (de l'ignorance) se sont bien comportés, auront une haute récompense. »

Tous répondirent à son appel. Il confia l'éteudard à Ali et s'avança jusqu'à Hamra Alasad, où il fit allumer 500 feux pour passer la nuit. Là, il reçut la visite de Moabd Khozary qu'il regardait comme son ami, bien qu'il ne fût pas musulman, parce qu'ils avaient été liés du temps de l'ignorance (1).

Moabd se rendait à La Mecque ; il présenta au Prophète ses condoléances au sujet des victimes d'Ohod. Continuant son voyage, il rencontra en route les idolâtres avec; Abu Sofian, qui l'interrogea au sujet de Mahomet. Il lui apprit que celui-ci était parti de Médine avec de nombreux combattants d'Ohod, pour prendre une revanche, et qu'il campait à Hamra Alasad.

(1) Les Khozaa, bien qu'idolâtres, étaient assez attachés au Prophète. Quelques-uns d'entr'eux avaient embrassé l'Islam.

Gomme on lui témoignait quelque surprise, il ajouta :

— Bientôt vous verrez apparaître des cavaliers musulmans.

Snfuvau déclara alors :

— Ce que nous craignons s'est accompli : il nous faut quitter le pays, sous peine d'être vaincus après avoir été vainqueurs.

Les autres idolâtres furent également impressionnés par le langage de Moabd, et l'année se retira en toute hâte sur La Mecque- Moabd envoya immédiatement un courrier à l'Apôtre pour l'aviser de cette retraite.

Avant d'arriver sur leur territoire, les Mecquains croisèrent une caravane des Beni-Abdelcays, qui se dirigeait vers Médine. Abu Sofian cria aux gens qui la composaient : « Dites à Mahomet que nous reviendrons bientôt en force, et que nous l'écraserons, lui et les siens ! »

Les Abdelcays trouvèrent le Prophète à Hamra et lui rapportèrent les paroles d'Abu Sofian. Il répondit : « Je mets ma confiance en Dieu ! »

A Hamra Alasad, les Musulmans avaient fait deux prisonniers ; le poète Abu-ei-Uzza que le Prince fit mettre à mort pour le punir d'avoir violé sa promesse, et Moawiah B. Moghairah auquel, sur la demande d'Othman, le Prophète accorda la vie à condition qu'il ne resterait pas plus de trois jours à Médine (1). Comme il s'y tint caché après l'expira-

(1) Abu-el-Uzza ten la d'obtenir sa grâce une seconde fois. Comme il suppliait le Prophète de lui laisser la vie sauve, celui-ci lui répondit : « Non, non ! Je ne veux pas que lu ailles te caresser le menton à La Mecque en disant : J'ai dupé deux fois Mohammed 1 »

Et on lui trancha la tête.

tion de ce délai, on l'arracha de son asile et on l'exécuta.

Le Prince lit également exécuter Harith, fils de Subeib, un des chefs des Béni Khazraj, tué neuf ans auparavant par Al Mujaddzir, Codhaïte allié aux Béni Aws de Médine. Harith avait profité de la confusion de la déroute d'Ohod, pour frapper à mort traîtreusement Al Mujaddzir, le meurtrier de son père.

4. Appendice au Chapitre XXXIII.

Le Koran et la défaite d'Ohod.

Les victoires postérieures de l'Islam ont entouré les héros d'Ohod d'une auréole de gloire. Mais, à l'époque, il s'en fallut de beaucoup qu'à Médine, on rendit universellement hommage à la mémoire de tous.

La défaite souleva de nombreux murmures. La Tradition passe légèrement sur ce sujet désagréable et s'étend avec complaisance sur le traitement ignominieux que subirent Abdallah B. Obcy et les Juifs qui se hasardèrent à déprécier le Prophète, et sur les menaces que leur fit Omar (1). Mais le Koran tient un autre langage.

On y voit clairement que les partisans de Mahomet eux-mêmes furent ébranlés par ce revers inattendu. C'était inévitable. La victoire de Bedr avait été présentée comme "une preuve de l'assistance di-

(1) Les juifs surtout étaient dans l'allégresse. On avait bien vu maintenant, disaient-ils, que Mahomet n'était qu'un général comme les autres, et non pas un prophète, car un vrai prophète n'avait jamais été battu comme lui. Même les croyants sincères chancelaient dans leur foi, » (Dozy : *Essai sur l'Histoire de l'Islamisme*).

vine ; par la raison inverse, la défaite d'Ohod infirmait presque la mission Prophétique. Les Juifs ne se lassaient point de répéter cet argument (Wackidi). Il fallut toute l'adresse de Mahomet pour écarter cette dangereuse objection, maintenir la confiance dans sa cause et reconforter ses néophytes. Il y réussit principalement à l'aide du passage du Koran qui forme la seconde moitié de la sourate III. Un ton de liante assurance règne dans les explications étudiées et dans les remontrances qu'il contient et qui sont, comme Je reste du Koran, présentées comme venant directement de Dieu. Une part considérable⁴ dans le succès de Bedr y est adroitement faite à l'intervention divine. Le revers d'Ohod était nécessaire pour trier les vrais croyants de ceux qui étaient infidèles au fond du cœur. Les légères afflictions alors éprouvées n'étaient que le prélude des gloires éternelles du Paradis.

Les fidèles enviaient le sort des martyrs de Bedr et bridaient de gagner la même félicité ; puis quand la mort se présenta à eux, ils s'enfuirent terrifiés. En tout cas on ne pouvait éviter le carnage, en suivant les conseils de ceux qui étaient restés chez eux, car l'heure de la mort est fixée pour chacun et inévitable (1). Le succès final est assuré, si les croyants conservent leur fermeté et leur courage. A Ohod, le Seigneur avait déjà mis la victoire dans leurs mains, quand la lâcheté et la désobéissance appelèrent sur eux la défaite.

Si même Mahomet avait péri dans le combat, les croyants n'auraient pas dû en être ébranlés. Il n'est que l'envoyé de Dieu, comme les autres Prophètes

(1) Ce passage du Koran montre le parti que Mahomet a tiré du fatalisme pour rendre les guerriers intrépides.

morts avant lui. La cause (de la religion) elle-même est immortelle et divine.

Citons quelques versets :

« Dieu vous a aidés à Bedr où vous étiez en nombre très intérieur; en conséquence, craignez-le et soyez-lui reconnaissants.

« 'Tu as dit aux croyants: n'est-ce pas assez que Dieu envoie à votre secours 3,000 anges. — Non, si vous persévérez et craignez Dieu, quand l'ennemi viendra vous attaquer soudainement, il enverra à votre secours 5,000 anges parfaitement armés.

« Ne soyez point abattus ni affligés, vous vaincrez si vous êtes de vrais croyants.

« Si vous avez été frappés, l'ennemi Ta été également. La fortune des combats varie», afin que Dieu reconnaisse ceux qui croient et anéantisse les infidèles.

« Vous aspiriez à la mort avant de la voir en face et elle s'est présentée terrible.

« Maboinet n'est qu'un Apôtre semblable à ceux qui l'ont précédé. S'il venait à mourir ou à être tué, tourneriez-vous les talons? celui qui tourne le dos n'amoindrit Dieu d'aucune façon ; mais Dieu récompensera les pieux.

« D'ailleurs personne ne meurt que par la permission de Dieu, selon ce qui est écrit et prédestiné.

« Parmi vous, les uns s'attachent à la vie présente ; les autres à la vie future.

« Dieu vous a fait fuir pour vous éprouver (mais maintenant il vous a pardonné, parce qu'il est miséricordieux), lorsque vous courûtes vers la montagne sans regarder derrière vous, sans écouter l'appel de l'Apôtre.

« Et après l'affliction, il vous a envoyé la sécurité, et à une partie d'entre vous le sommeil ; mais parmi

vous il en est qui ont eu l'âme troublée, et qui, dans leur ignorance, ont mis en question la révélation de Dieu.

« Ils disent : « Si ce qui nous a été annoncé était réel, nous n'aurions pas en «le tués dans la plaine d'Ohod. »

« Réponds « quand même vous seriez restés dans vos maisons, ceux qui, par décret divin, devaient combattre se seraient dans nui; sortie avancés jusqu'à L'endroit où ils ont reçu la mort. Il en a été ainsi pour que Dieu pût éprouver leurs eu»urs. Il a pardonné à ceux que Satan a égarés dans le cours de l'action.

« Quant à ceux qui ont été tués dans la voie du Seigneur ne les considérez pas comme des morts, Ils vivent et sont assis au banquet du Seigneur, ravis de la faveur que Dieu leur prodigue et attendant avec joie ceux dont ils se trouvent séparés, mais qui les suivront. »

CHAPITRE XXXIV

AN IV DE L'HÉGIRE

(Du 13 juin 625 au 1er juin 626).

1. Seriah des Dénî Asad. — 2. Guel-apeus de Rajya. —
3. Abdullah H. Anys tue Sofian B. Khaled, le maudit. —
4. Dura Moawiah.

1. Seriah des Béni Asad.

Au commencement de la 4⁰ année après la fuite, le Prince apprit que Ttolhah et Salmah, des Béni Asad, fomentaient la guerre contre lui dans cette tribu et probablement feraient une incursion sur le territoire de Médine. Pour prévenir leur attaque, il envoya Abu Moslamah avec 150 hommes ravager leur pays. Celui-ci prit pour guide Waled B. Zoliayr et s'avança jusqu'à l'un des campements des enfants d'Israël ; là il s'empara des grains et du bétail et de quelques Juifs ; ceux qui s'échappèrent se réfugièrent dans les autres fractions de la tribu et leur apprirent le grand nombre et la vaillance des Musulmans. Tous, pris de peur, abandonnèrent leurs habitations qui furent mises à sac. Les croyants s'en revinrent à Médine, chargés de butin et emmenant beaucoup de bestiaux (1).

(1) « Mahomet, après avoir récompensé le guide de sa fidélité, partagea les dépouilles entre ceux qui avaient été de cette expédition, en s'en réservant un cinquième... Le butin était si considérable que chacun eut pour sa part

2. Guet-apens de Rajya (1).

Solàqah, fille de Sad et épouse de Tto] 5. Abu Ttolhah qui avait été tué a Ohod, fit à La Mecque le vœu de donner 100 bons chameaux à celui qui lui apporterait la tête d'Aassuni B. Thâbet. Cette promesse excita la cupidité de Sofian B. Khàled et il envoya à Médine sept scélérats de sa tribu, qui se présentèrent au Prophète et après avoir fait une fausse profession de l'Islam lui exposèrent qu'une grande partie de leur tribu ayant embrassé la Foi, il serait bon d'y envoyer quelques croyants pour y enseigner le Koran. Ces hypocrites étaient logés dans la maison du père d'Aassuni; et jour et nuit ils comblèrent ce dernier de cajoleries pour le décider à venir dans leur tribu. Au bout de quelques jours, le Prophète adjoignit à Aassum pour cette mission neuf compagnons. Les dix firent route ensemble jusqu'à Hodhayl. marchant la nuit et se déroband le jour. Là, celui des sept scélérats qui leur servait de guide les quitta, rejoignit sa tribu et informa Sofian B. Khàled qui partit immédiatement avec 2,000 hommes (a) pour anéantir la petite troupe. Elle gravissait une éminence quand apparurent

sept chameaux et un grand nombre de brebis. » Cette expédition n'avait duré que dix jours {*Histoire universelle depuis le commencement du monde*, etc., édit. d'Amsterdam et Leipzig, 1760, t. XV ; d'après *Al Jannabi et le Koran*).

(1) C'est le nom d'un puits ou d'une source, appartenant à la tribu d'Hodhayl. Plusieurs historiens mentionnent le guet-apens de Hajya, sans dire s'il fut ou non tendu à l'instigation de Solàqah, fille de Sad.

(a) L'exagération évidente de ce nombre prouve que les chroniqueurs arabes que notre auteur reproduit ont souvent donné carrière à leur imagination enflammée par la piété.

les idolâtres précédés du traître. Aassimi reconnut alors la perfidie de ses hôtes et invita ses compagnons à combattre. Les infidèles leur offrirent quartier ; mais Aassum qui avait été choisi comme chef et qui aspirait au martyre déclara : « J'ai juré de ne jamais accepter la vie d'un idolâtre, et de ne jamais serrer la main d'un infidèle. »

Puis il lança toutes ses flèches, et combattit ensuite avec sa lance jusqu'au moment où elle se brisa dans ses mains. Alors il tira son cimeterre en invoquant la protection de Dieu. Il savait que Solàqah avait fait Vœu de boire du vin dans son crâne. Quand il eut cueilli la palme du martyre, les idolâtres voulurent lui trancher la tête pour l'envoyer à Solàqah. Mais, par décret du Très-Haut, une nuée de frelons s'abattit sur le corps d'Aassum et l'en empêcha rapprocher jusqu'à la nuit ; puis Dieu fit couler un torrent qui emporta le cadavre, au grand dépit des idolâtres.

Six autres Musulmans, à l'exemple d'Aassum combattirent jusqu'au martyre. Les trois survivants, Habyb B. Ady, Abdullah Ebn Tareq et Zaïd acceptèrent le quartier qu'on leur offrait, mais les infidèles violant leur promesse, leur lièrent les mains avec des cordes d'arcs.

Quand Abdullah vit cette perfidie, il dégagea ses mains à force d'adresse, s'empara d'un sabre et se battit jusqu'à ce qu'il fut envoyé en Paradis par une grêle de pierres dont les infidèles l'accablèrent. Ceux-ci emmenèrent Habyb et Zaïd à La Mecque et les vendirent aux Koréish qui les tinrent en prison jusqu'à la fin des mois consacrés (1), et ensuite les cru-

(1) Tout homicide était défendu pendant la durée des cérémonies du pèlerinage.

cifièrent dans un endroit nommé Tamayn. Habyb fut suspendu de telle façon qu'il tournait le dos au Qiblali et il s'écria : « Je me console de ne pouvoir tourner la tête vers la Kaaba, puisque le tout Glorieux et Magnifique a dit : De quelque côté que vous vous tourniez, vous serez toujours devant la face de Dieu. » On lui dit alors : « Renonce à l'Islam et tu seras libre. » Il répondit : « Ce n'est rien, de mourir pour la cause de Dieu » et il ajouta : « Je ne vois autour de moi que des ennemis, et pas un ami pour porter mes salutations à ton Favori ! » Alors un idolâtre le perça de sa lance de part en part ; il proféra encore une fois la formule du monothéisme et expira.

On rapporte qu'à ce moment même les signes de la révélation divine se manifestèrent sur le Prophète, qui était au milieu de ses amis, et qu'à la fin il leur dit : « Les Koréish ont mis à mort Habyb, et Gabriel vient de m'apporter ses salutations. »

Zaïd fut amené au pied de la croix et subit les mêmes épreuves avec la même fermeté. On le fit tuer par l'esclave de Ssafuvau H. Ommyah(1).

Habyb B. Ady resta attaché à la croix : la nouvelle s'en répandit dans les tribus et parvint rapidement aux oreilles du Prince qui s'écria : << Quelqu'un de vous veut-il descendre Habyb de la croix et gagner ainsi le Paradis ? »

(1) Ce récit du supplice des deux Musulmans offre de l'intérêt et le lecteur pourra le rapprocher de l'admirable description des martyrs de Lyon faite par Renan. De pareils actes commis par les idolâtres, la barbarie des temps et la cruauté qui, d'après l'histoire, même de notre temps, est commune aux races sémitiques, expliquent les atrocités que l'on reproche aux Musulmans même pendant la vie de Mahomet.

Obéissant à cet appel, Zobeyr B. Alaswam et MoqâfB. Aswad se mirent en route immédiatement, et marchant la nuit, se cachant le jour, arrivèrent la nuit à Tamayn. ils y trouvèrent 40 gardes endormis autour de la croix. Ils descendirent doucement liabylv Après 40 jours son corps était encore sain et le sang coula de ses blessures quand ils les sondèrent avec leurs mains.

Zobeyr chargea le corps sur son cheval et les deux amis reprirent le chemin de Médinc. Au point du jour les Koréish virent ce qui était arrivé et s'élancèrent à la poursuite des deux fugitifs dont ils regagnèrent l'avance. A leur approche, Zobeyr descendit le corps d'Habyb, le tira à l'écart et le couvrit de terre. Quand les infidèles lurent tout près de lui, il ôta son turban, proclama son nom et sa généalogie et offrit le combat singulier. Les idolâtres ne voyant aucun profit à en tirer, tournèrent bride et les deux amis effectuèrent heureusement leur retour à Médinc, où ils lurent reçus en grand honneur par le Prince des Justes. Gabriel, dit-on, assista à cette réception et dit: « () Mahomet, les anges portent envie à tes deux compagnons. »

3. Abdullah B. Hanys s'en va tuer Sofian B. Khaled; que la malédiction de Dieu s'appesantisse sur lui !

Sofian B. Khàled Hodayli avait mis à mort plusieurs Musulmans et en avait persécuté plusieurs autres; il réunissait une armée contre l'Apôtre de Dieu. Celui-ci chargea Abdullah B. Anys d'étouffer ses complots, et comme Sofian était inconnu d'Abdullah il lui en fit le portrait afin qu'il ne fût pas épou

vanté lorsqu'il le rencontrerait, probablement assisté de Satan. Abdullah obtint du Prophète l'autorisation d'user de tout subterfuge de langage pour atteindre son but, puis se rendit au Bat tin de Gboranah. Là il vit, s'avançant au milieu d'un groupe de familiers, un personnage qui lui inspira de l'effroi et qu'il reconnut à ce signe. Soflan B. Khàled ayant aperçu Abdullah l'interrogea ; il déclara: « Je suis de la tribu des Khozaay ; j'ai appris que tu enrôles des guerriers pour combattre Mahomet et je suis venu t'offrir mes services. » Puis il accompagna Sofian en l'amusant par des flatteries, des vers, etc., jusqu'à sa tente où il entra avec sa suite. A la nuit, ses amis le quittèrent et Abdullah étant furtivement rentré dans la tente lui coupa la tête qu'il emporta en s'enfuyant vers Médine. Dans le trajet il se cacha dans une grotte dont, par ordre de Dieu, une araignée dissimula l'entrée, en y filant sa toile. Les gens de Sofian qui coururent après Abdullah ne le découvrirent point et s'en retournèrent désappointés. Alors il reprit sa route, marchant de nuit et se cachant le jour, jusqu'à ce qu'il eût atteint Médine. Là il trouva le Prophète dans la Mosquée, et déposa à ses pieds bénis la tête maudite, à la grande joie de l'Apoire et de ses amis.

4. Bara Moawiah.

Abu Aamer B. Malek vintele la tribu de Najd à Médine. et par une feinte adhésion à l'Islam décida le Prophète à envoyer dans sa tribu, pour la convertir, 70 Musulmans qu'il prit hypocritement sous sa protection.

La petite troupe lit halte à Bara Moawiah et deux d'entre eux, Amru B. Ommyah et Hareth B. Qohay-

ni emmenèrent les chameaux au pâturage. Un troisième, Hazàm B. Marjan chargé par eux de remettre la lettre (le message), que le Prophète envoyait aux Béni Aamer et aux chefs des Najd pour les inviter à se convertir, la remit aux mains de Aamer B. Ttosayl, frère de la mère d'Abu Aamer. Mais à ce moment Abu Aamer donna un signal convenu et Hazàm reçut le martyre pendant qu'il conversait sans défiance. En même temps des infidèles ramassés par Abu Aamer dans les tribus de Salym, d'Ossyah et de Dhakwan, entourèrent les Musulmans qui furent tous martyrs (c'est-à-dire moururent en combattant). Amru et Hareth en ramenant les chameaux, virent du haut d'un monticule le spectacle du camp après le carnage et surent ainsi ce qui était arrivé. Amru proposa de retourner à Médine pour en rendre compte au Prophète. Mais Hareth aima mieux se jeter au milieu des idolâtres ; il en tua quatre et gagna enfin le martyre.

Les gens de la tribu des Aamer n'avaient pas voulu se joindre à Abu Aamer pour ce guet-apens, et son oncle Abu Bara en mourut de chagrin.

Aamer B. Ttosayl mit Amru en liberté et le laissa retourner à La Mecque. En route, Amru rencontra deux idolâtres des Béni Aamer et les tua, ignorant qu'ils étaient sous la protection du Prince. A son arrivée à Médine, il se présenta au Conseil du Prophète et raconta le massacre des Musulmans à Bara Moawiah et le meurtre de deux idolâtres qu'il avait accompli. L'Apôtre blâma ce dernier acte et se chargea de payer la rançon du sang aux héritiers des deux victimes. Il appela la malédiction d'Allah sur les traîtres et leur punition ne se fit pas longtemps attendre.

CHAPITRE XXXV

I Ghazwnh des Beni Nadhir. — 2. Ghazwah de Bedr,
de la Promesse ou Petit Bedr.

1. Ghazwah des Béni Nadhir.

Les Béni Nadhir étaient les alliés «les BeniAamer dont Amru B. Ommyah avait inconsidérément tué deux hommes. Ces Juifs formaient une, des plus riches et des plus puissantes tribus. Ils se retiraient dans un chateau-fort qui n'était qu'à trois milles de Médine, sur la route de La Mecque.

Le Prophète se rendit au milieu d'eux avec quelques-uns de ses familiers pour régler la rançon de ce meurtre.

Pendant l'entrevue, il était adossé au mur d'une maison et faisait face à ses compagnons. Les Juifs complotèrent de le tuer en faisant tomber du toit une grosse pierre sur sa tête. Mais avant qu'ils eussent pu exécuter leur mauvais dessein, Gabriel avertit le Prophète ; il s'éloigna comme pour satisfaire un besoin naturel et repartit de suite pour Médine, sachant que lui sauf, ses compagnons seraient épargnés.

Ceux-ci, ignorant son départ, l'attendirent longtemps ; puis, perdant patience, ils s'en revinrent également à Médine, où le Prince leur apprit le complot des Juifs qui lui avait été dévoilé par Gabriel. Ensuite il envoya Mohammed B. Moslamah porter aux Béni Nadhir le message suivant :

« Comme vous avez voulu attenter à ma vie, je

vous invite à émigrer dans les dix jours; passe ce délai, celui de vous qui n'aura pas quitté le pays sera décapité. »

Les Juifs commençaient leurs préparatifs de départ, quand survint un envoyé d'Ahdulluh B. Abu Salul leur apportant cet avis :

— Ne quittez pas votre pays, mais retranchez-vous dans vos forts et soyez sans crainte, car je viendrai à votre secours avec deux mille guerriers éprouvés. En outre, les Juifs Béni Korittah et leurs alliés les Béni Ghattafan ne vous refuseront pas leur aide. »

Ainsi encouragés, les Béni Nadhir refusèrent d'obéir à la sommation du Prince : aussitôt les Musulmans entrèrent en campagne avec Ali, à qui avait été confié l'étendard (le commandement), et firent leurs dévotions dans la plaine des Béni Nadhir. Les Juifs du haut de leurs remparts leur lancèrent des lèches et des pierres jusqu'à la nuit. Les monothéistes liront alors la prière du soir e". Le Prophète se retira dans sa tente avec dix de ses fidèles, tandis que le reste de Tannée assiégea les Juifs en faisant retentir le Takbir.

La tente de Mahomet avait été dressée dans la plaine de Hattmah. Un archer juif du nom de Gurrur la traversa d'une fèche et on la changea de place. Mais pendant la nuit, Ali apporta la tête de Gurrur aux pieds du Prophète. Il l'avait attendu en embuscade, pensant qu'il ferait une sortie pour surprendre l'Apôtre, et, quoique seul, l'avait frappé mortellement pendant qu'il s'avancait suivi de neuf guerriers. Ali se mit ensuite* avec quelques braves à la poursuite des compagnons de Gurrur, les atteignit à la porte du fort. les tua et suspendit leurs têtes aux portes des habitations des Béni Khutbah.

Pour forcer les Juifs à se rendre, on détruisa la

campagne et on coupa les arbres a fruits. Mais Ebn Sullam chargé de cette besogne épargna les bons dattiers en disant :

« Os terres vont appartenir à des Musulmans. Il faut en conserver les meilleurs arbres. » A cette occasion lut révélé le verset 5, ch. LIX du Koran.

« Vous avez coupé quantité de leurs palmiers et vous en avez basse un certain nombre debout. Ce, fut avec la permission de Dieu, pour apaiser les impies (1). »

Abdullah B. Abu Salûl n'ayant point tenu sa promesse et aucun autre secours ne leur venant d'ailleurs, les Juifs se repentirent de leur résolution et, après quinze a vingt jours de siège, demandèrent au Prophète l'autorisation d'émigrer sans être molestés. Il y consentit à la condition qu'ils n'emmèneraient que tout ce que leurs bêtes de somme pourraient emporter et qu'ils laisseraient toutes leurs armes. Ils s'en allèrent les uns en Syrie, les autres au Kayber et au Yémen, abandonnant beaucoup de richesses. Ils laissèrent aux mains des assiégeants cinquante cuirasses, cinquante casques et trois cents sabres; ces armes furent distribuées aux Musulmans qui en manquaient (2).

Comme on n'avait eu besoin pour cette conquête ni de chevaux ni de chameaux, les terres cultivées et le mobilier furent attribués exclusivement à Mahomet. Il partagea les dépouilles entre les Mohajers à l'exclusion des Anssars, et fit quelques largesses à Sahal et à Abu Dahana de Médine qui étaient fort

(1) Traduction Kasimirski.

(2) Dans les premières armées de l'Islam, la plus grande; partie des combattants étaient sans organisation, presque nus et mal armes.

pauvres, ainsi qu'à deux Juifs des Béni Nadhir, qui se firent Musulmans.

Sur les produits des récoltes mis en réserve, le Prince prit la provision d'une année pour sa famille et abandonna le reste à Tannée.

Les terres, qui étaient très fertiles, furent partagées entre les réfugiés de La Mecque ; Abu Beckr, Omar, Zobeir et les autres compagnons du Prophète furent ainsi dotés de beaux domaines qui leur assurèrent une situation indépendante et fortunée. (Voir l'appendice au chapitre 35.)

Cette année, le Prophète perdit sa femme Zaynab, fille de Kozaymah et épousa (février 626) Omm Solmah, veuve d'Abu Solmah, mort d'une blessure reçue à Ohod.

2. Ghazwah de Bedr, de la Promesse, ou Petit Bedr.

A son retour d'Ohod, Abu Sofian avait annoncé aux Musulmans qu'il leur livrerait une nouvelle bataille à Bedr l'année suivante et le Prince, eu réponse, avait dit à Omar: Oui, s'il plaît à Dieu. »

Il commença les préparatifs d'une campagne, mais à contre-cœur, à cause de la disette qui régnait à La Mecque. Pour ne pas avoir l'air de se désister, il essaya de retenir les Musulmans à Médine en y faisant parvenir par un émissaire salarié de fausses nouvelles sur l'importance de ses forces et l'imminence de son attaque.

Intimidés, les Croyants se refusaient à marcher. Mais enflammé par Abu Beckr et par Omar, le Prophète déclara :

« Je jure par Allah que nous entrerons en campagne, n'eussions-nous personne avec nous. »

Il marcha contre l'armée de Satan avec 1,500 hommes pourvus seulement de dix chevaux, mais emportant avec eux une énorme quantité de marchandises qu'ils vendirent à Bedr avec bénéfice de un pour un. N'ayant point rencontré d'ennemis, ils s'en retournèrent gaiement à Médine.,

Abu Sofian. de son côté, était sorti de La Mecque avec 2,000 hommes de pied et 100 chevaux et s'était avancé jusqu'à l'Ouadi Tsuhrau. Là, il apprit que les Musulmans étaient à Bedr et décida le retour à La Mecque, à cause ou sous prétexte de l'insuffisance du lait des chameaux dans cette année de disette. On se moqua de lui à sa rentrée et on appela ses guerriers qui n'avaient emporté avec eux d'autres provisions que du sawyq : « les guerriers du sawyq ».

Cette année, le Prophète, conformément à la Thorah et à la religion d'Uzza, fit lapider un Juif et une Juive convaincus d'adultère. En vain, leurs coreligionnaires, par pitié, prétendirent-ils que, d'après la Thorah, on devait seulement les promener autour de la ville sur un chameau, tournés en arrière et la face noircie. L'étude de la Thorah que Mahomet fit faire à cette occasion démontra la fausseté de cette interprétation.

En cette année encore, Tamah B. Abzaq, qui avait été bandit avant de se faire Musulman, vola une cuirasse dans la maison de Qotadah et la porta dans celle du Juif Zaïd B. Ayémifl, que Qotadah en conséquence accusa de ce vol. Le Prophète était sur le point de le condamner, mais il eut la révélation du verset :

« Nous t'avons révélé le livre dans la vérité, pour que tu juges entre les hommes, etc. » En conséquence, il acquitta le Juif et ordonna de couper le poignet à Tamah. Mais celui-ci s'enfuit, reprit son

ancien métier de voleur et encourut la damnation éternelle (1).

(Test aussi cette *annéc* que fut révélé le verset interdisant l'usure du vin (2.).

Appendice au Chapitre 35.

Le Korani et les Juifs.

Le Koran ne mentionne point le complot contre la vie de Mahomet, attribué aux Béni Nadhir, et la Tradition n'indique pas que ce complot se soit traduit par aucun commencement d'exécution, mais seulement par un avertissement secret de l'Ange Gabriel. Il est donc très vraisemblable que Mahomet, dans l'entrevue qu'il eut avec eux, s'efforça par persuasion ou par menaces à décider les chefs de la tribu à se ranger à l'Islam et que, n'y réussissant pas, il les quitta brusquement avec des intentions hostiles.

Outre que leur opposition religieuse nuisait à sa propagande, il était dangereux pour sa politique d'avoir, presque sous les murs de Médine, un bourg fortifié, indépendant et riche, qui pouvait à un moment critique s'allier avec les mécontents de Médine ou à un ennemi extérieur.

(1) On peut induire de ce passage que beaucoup de maraudeurs du désert se faisaient Musulmans pour échapper à des représailles et dans l'espoir de continuer dans des expéditions fréquentes la vie de rapine qu'ils avaient menée avant leur conversion.

(2) « On t'interrogera sur le vin et les sorts (jeux de hasard). Réponds : Ce sont de grands péchés (Koran, ch. II, 216). — O vrais Croyants, certainement le vin, les sorts, les images, la divination par les lèches sont abomination et œuvre de Satan » (Koran, ch, V, 92.

et mettre ainsi les Musulmans en péril ; d'autre part, il avait besoin de terres pour établir sur le sol autour de lui les réfugiés de Médine.

Abdullah B. Abu Salûl s'efforça de concilier le différend «Mitre les Juifs et Mahomet, mais il eul bien vite pereé à jour les intentions du Prophète et alors il avertit les Béni Nâdhir. Il comptait sans doute pouvoir leur venir en aide ou pensait que leurs coreligionnaires du Nedjed, les Béni Korittah, leur porteraient secours. Ceux-ci ne bougèrent pas, soit par envie, soit par crainte (le Koran accuse les Juifs de manquer d'union) et ils en furent cruellement punis deux ans plus lard.

L'expulsion des Béni Nâdhir était un résultat matériel considérable. Un à un, Mahomet brisait tous les établissements des Juifs aux alentours de sa résidence. La sourate LIX toute entière est consacrée à cette victoire qu'il attribue à la terreur dont le Tout-Puissant, glaça le cœur des assiégés. Les versets suivants dessinent les traits principaux de l'événement.

« C'est le Tout-Puissant qui a arraché de leurs habitations les Juifs rebelles à la Foi et ies a envoyés rejoindre dans leur exil les Béni Caynokaa. Ils pensaient que leurs forteresses les défendraient contre Dieu. Mais Dieu les a visités par un endroit qu'ils n'imaginaient pas et il a jeté la terreur dans leurs cœurs. Ils ont démoli leurs maisons de leurs propres mains et les Croyants les ont rasées (1).

« Parce qu'ils se sont élevés contre Dieu et son

(1) Les Nâdhir partirent pour la Syrie au son du tambourin et de la musique, emportant les portes et les lin-teaux des maisons, dont, après leur départ, les Musulmans achevèrent la démolition.

Prophète ; la vengeance divine atteint promptement les rebelles. »

Si on a abattu d'abord des dattiers et si on en a ensuite conservé, c'était par ordre de Dieu, pour châtier les pervers.

<(Les biens des habitants que Dieu a livrés sont au Prophète et à ses parents, aux orphelins, aux indigents, aux voyageurs; le butin n'est point destiné au riche. Ce que le Prophète vous donne, recevez-le; le reste, renoncez-y de vous-même, et craignez Dieu, car il est terrible dans sa vengeance.

« C'est la part des réfugiés pauvres, de ceux qu'on chasse de leurs maisons et de leurs propriétés à cause de leur attachement à Dieu et à son Apôtre. Ce sont des Croyants sincères.

« Ceux qui les ont précédés dans la possession de la ville (de Médine) et de la Foi, aiment les réfugiés auxquels ils ont donné asile, et ne désirent point une part des dépouilles; ils font passer leurs hôtes avant eux, fussent-ils eux-mêmes dans le besoin.

« Les Juifs ne vous attendront jamais de pied ferme, ils ne combattent que dans des villes enceintes ou derrière des murs.

« Ils sont armés et fortifiés, mais seulement pour se défendre; vous croyez qu'ils sont unis, mais leurs cœurs sont divisés, parce que c'est un peuple qui ne comprend pas.

« Ils sont comme Satan qui a dit à l'Homme : « Sois Infidèle. » Et quand l'Homme eut transgressé, le Tentateur a dit: « J'ai les mains pleines de ton infidélité. Assurément, je crains te Seigneur de tous les Mondes. » Finalement, tous deux sont précipités dans le feu pour y demeurer éternellement. C'est ainsi que les transgresseurs seront punis. »

CHAPITRE XXXVI

AN V DE L'HÉGIRE

(2 juin 626 à 22 mai 627)

- I. Glialiwahs de Dhatu-R-Raqaa et de Dumal-el-Juiidul. —
2. Ghazwah de Rabyi ou des Beni Mossalalaq, — 3. La Calomnie,

1. Ghazwahs de Dhatu-R-Raqaa et de Dumat-el-Jandal.

Ghazwah de Dhatu-R-Raqaa. — Au mois de Moharrem de la 5^e année¹ après la fui le (de La Mecque), le Prince fut informé que les Beni Athmar et Thalebah avaient réuni une armée et étaient sur le point d'attaquer les Musulmans. Il se mit en marche avec 500 hommes dans la dixième nuit de ce mois et s'arrêta à Dhatu-R-Raqaa, place qui appartenait aux Idolatres(1). Les Musulmans n'y trouvèrent que des femmes, les hommes s'étant retirés dans les montagnes. Ils se gardèrent bien de se livrer au pillage, dans la crainte que les Infidèles ne profitent de leur désordre pour sortir de leur embuscade et les assaillir.

C'est à cette occasion et en cet endroit que fut instituée la « prière de la crainte » dont il est question dans le verset 103 du ch. IV du Koran :

(1) Dhalu-R-Raqaa : *le lieu d'infatnation*. Des historiens placent cette expédition après la seconde expédition de Bedr. Les uns disent que le Prophète la lit avec 400 hommes, d'autres avec 700.

— « O Prophète! quand tu seras au milieu d'eux et que tu te mettras en prières, qu'une partie d'entr'eux prient en armes avec toi et que les autres viennent ensuite également en armes prier avec toi à leur tour, autrement l'ennemi pourrait vous surprendre. Ce n'est point une faute d'abrégér la prière quand on craint une attaque ou de quitter les armes avec les précautions nécessaires par une pluie torrentielle. »

Ghaswah de Dumat-el-Jandal. — Dumat-el-Jandal est une localité située à six journées de Médine et cinq de Damas, à égale distance de Kufah et de Damas et aussi de la mer Rouge et du golfe Persique, et qui produit en abondance des dattes et de l'orge. Elle était défendue par le fort Dmna-thu fondé sur le roc. Akyindar B. Abd-ui-Malek, gouverneur de cette contrée, avait réuni, pour attaquer le Prophète jusque dans Médine, des bandes de maraudeurs que la rigueur de la famine y avait attroupés. Quand celui-ci en eut avis, il se mit en route vers le fort avec un millier d'hommes, un lundi du mois de Rabi, marchant la nuit et se reposant le jour. Quand il ne resta plus à faire qu'une journée de marche, le Prince apprit que les troupes des ennemis étaient tout près de l'endroit où il faisait halte, et il ordonna de les capturer. Les pâtres s'enfuirent et portèrent au fort la nouvelle de ce désastre. Les défenseurs et les habitants se dispersèrent; les Musulmans entrèrent dans la place et y restèrent plusieurs jours. On envoya des détachements pour fourrager dans le pays; l'un d'eux ramena un prisonnier, qui déclara que tous les habitants avaient fui à l'approche de Mahomet. Ce prisonnier se fit Musulman, et le Prophète rentra à Médine après un mois d'absence pendant la saison

chaude. Cette campagne endurcit les Musulmans aux marches longues et fatigantes et porta jusqu'en Syrie la terreur du nom de Mahomet,

Au commencement de cette année, Mahomet épousa sa septième femme. Zaynab, fille de Jash et femme de Zaïd R. Harelh. son affranchi et fils adoptif. Son mari lui donna l'attestation de divorce afin qu'elle put devenir la femme de Mahomet. C'est à propos (Telle qu'on a reproché à Mahomet d'avoir eu la passion des femmes et un trop grand nombre d'épouses et de concubines.

Mahomet s'était épris de Zaynab un jour qu'ayant besoin d'entretenir son mari d'une affaire urgente, il était entré brusquement chez elle et avait vu ses charmes à nu (1). Pour étouffer le scandale de cette

(1) C'était Mahomet qui avait tait épouser Zaynab à Zaïd 15. Hareth. « Mais un jour Mahomet étant venu chez Zaïd pour quelque affaire, ne le trouva point. Il jeta par hasard les yeux sur Zaynab qui était dans un négligé qui laissait voir toute sa beauté, et en fut si frappé d'admiration qu'il ne put s'empêcher de s'écrier : *Dieu soit loué, qui change les cœurs et les tourne comme il lui. plaît !* Il n'en dit pas davantage et sur le champ se retira. Zaynab n'avait pas si peu de pénétration qu'elle ne s'aperçut qu'elle avait fait la conquête de Mahomet et elle ne manqua pas d'informer son mari, à son retour, de ce qui s'était passé. Zaïd lit de sérieuses réflexions sur cette aventure et résolut de se séparer de sa femme, en faveur de son bienfaiteur, etc.

..... Rien n'approche de la magnificence du festin nuptial, que Mahomet donna (à l'occasion de son mariage avec Zaynab). Une infinité de personnes de l'un et de l'autre sexe y furent invitées, La table fut couverte des viandes les plus délicates qu'on pût avoir, de tous les fruits les plus exquis de l'Arabie et des pays voisins, et de toutes les friandises qui étaient connues aux Arabes, sans parler d'une grande quantité de toutes les liqueurs les plus délicieuses. Cependant ce superbe festin et le grand nombre, de ceux qui vinrent

union, il fut décidé que Zaïd cesserait de s'appeler le « fils du Prophète » et reprendrait son nom patrimonial : fils d'Hareth.

11 parut nécessaire de prendre des précautions pour garder de surprises semblables les épouses de Mahomet d'abord, et ensuite celles des Mifsulmans. En vertu d'une révélation, les premières durent se voiler et prendre le nom de « Mères des Croyants », qui signifiait qu'elles n'auraient point d'autres époux que le Prophète.

Les femmes des Musulmans, de leur côté, durent, dans leurs sorties en ville, se dérober aux regards et aux propos licencieux des habitants de Médine, en s'enveloppant de leurs vêtements de manière à cacher leurs visages et leurs formes. Les indiscrets furent menacés d'expulsion et de mort (S. XXXIII, verset 57) ; les femmes sévèrement admonestées (S. XXIV, v. 3i) :

(Dis aux femmes de retenir leurs yeux. et de garder leur chasteté ; qu'elles n'étaient pas leurs ornements ; qu'elles voilent leurs seins et ne les exposent qu'à la vue de leurs époux, pères, etc. ; que les mouvements de leurs jambes ne découvrent jamais leurs charmes secrets. »

En même temps, furent prescrites des règles, des restrictions, des avertissements préalables pour les visites entre voisins et connaissances, de manière à sauvegarder l'intimité de chacun.

féliciter Mahomet le jour qu'il le donna, n'empêchèrent pas que ce mariage ne causât un grand scandale parmi ses disciples (*Hist. universelle* ; d'après *Al Jannabi*, *Al Beidawi*, *Jalao'ddin*, etc.).

La mère de Zaynab était une tante de Mahomet.

2. Ghazwah de Rabyi ou des Béni Mosstalaq.

Rabyi est le nom d'un puits près duquel les Bcm Mosstalaq avaient dressé leurs tentes. Il alimentait la population entre La Mecque et Médine, depuis la région de Qadid jusqu'à la côte. Harcth B. Abu Dliarar, chef du clan des Béni Mosstalaq avait engagé plusieurs tribus arabes à s'unir à lui pour attaquer le Prophète.

Celui-ci envoya Buridah B. Abassib pour recueillir des renseignements exacts dans cette tribu. Il s'y rendit, fut interrogé au sujet du Prophète et dit : « J'ai appris que vous vouliez faire la guerre à Mahomet et je suis venu vous offrir mes services. » Sur la réponse affirmative de ces gens, il promit d'amener une armée à leur aide et repartit. Il fit toute diligence pour regagner Médine. Alors le Prophète prépara son armée, donna l'étendard (le commandement) des Mohajers à Ali et celui des Anssars à Sad B. Abadah ; il désigna Omar pour conduire Pavantgarde et Zaïd B. Harcth pour commander l'aile gauche; il garda auprès de lui Akramah B. Mohsan. Dans cette expédition, les Mohajers avaient vingt chevaux et les Anssars autant, Un certain nombre de mécontents, attirés par l'espoir du butin, se joignirent cette fois aux Musulmans. Omar s'empara d'un espion qui, pressé très étroitement, avoua avoir été envoyé par un chef des Mossstalaq. Il fut amené devant le Conseil et le Prophète, après l'avoir interrogé sur ses agissements, lui proposa de se faire Musulman. Sur son refus, Omar le tua. Sa «mort jeta la consternation parmi les enne-

mis (1). Les gens des pays voisins qui s'étaient rassemblés autour d'Iiarelh se dispersèrent et il ne resta avec lui que les Béni Mosstaiq.

Le Prophète, emmenant avec lui ses épouses Aischah et Omin Solmah, franchit rapidement la distance qui le séparait du puits Rabyi et vint s'y établir. Les Infidèles marchèrent au combat sous la conduite de Ssafuivan. Quand les deux armées l'eurent en présence, le Prince ordonna à Omar de s'avancer vers les Idolâtres et de crier très haut : « Déclarez qu'il n'y a de Dieu qu'Allah et que Mahomet est son Prophète, et vous conserverez votre vie et vos biens. » Ils s'y refusèrent et Mahomet donna l'ordre de les attaquer sur le champ. Abu Qotadalt tua le porte-étendard (le commandant) des Infidèles. Allah le Très Haut envoya en aide aux Musulmans ses Anges puissants, et remplit de crainte le cœur de leurs ennemis. Après que dix Idolâtres eurent été tués, les autres furent terrifiés et toute cette multitude d'hommes et de femmes furent la proie livrée aux croyants par le destin. Dans le partage du butin, Jarirah, fille d'Iiareth, échut à Thabet B. Quays, qui en fit présent au Prophète. Celui-ci l'épousa après qu'elle eût embrassé la Foi (décembre 626); ce fut sa huitième femme. Par là il contracta une parenté avec les Béni Mosstaiq. Alors ses compagnons d'armes se dirent : « Il ne convient pas que des parents du Prince des enfants d'Adam soient dans l'humiliation et l'esclavage », et ils affranchirent tous les prisonniers de la tribu des

(1) Il n'est pas vraisemblable que la mise à mort d'un seul homme produisît un tel effet si elle n'avait pas été accomplie avec une cruauté trop fréquente à cette époque entre ennemis et que le Koran autorise dans un verset que nous avons déjà cité.

Béni Mosstalaq, qui durent ainsi leur liberté à Jafirah.

L'armée resta campée plusieurs jours aux puits de Moraïsi. Là une querelle éclata entre les Mohajers et les Anssars ; les chefs des Mohajers l'apaisèrent, mais Abdallah R. Abu Salûl, chef des mécontents de Médine, souilla la discorde en ravalant et menaçant les Mohajers. D'une puissante famille de Médine, il avait exercé la principale autorité jusqu'à l'arrivée de Mahomet, qui avait pris le pas sur lui. Hen avait gardé un grand ressentiment. Sommé de se justifier, il nia avec serment les menaces dont on l'accusait et que l'Apôtre aurait voulu oublier ou pardonner; mais comme elles étaient avérées, les Musulmans lui tournèrent le dos à cause de sa déloyauté, en lui appliquant ce verset du Koran (eh. LXIII, 5) : « Lorsqu'on leur dit : venez, afin que l'Apôtre de Dieu demande pardon pour vous, ils détournent la tête et s'éloignent avec dédain. »

Le fils d'Abdullah, Musulman fervent, ayant appris qu'Omar pressait Mahomet de faire tuer son père par un Anssar, vint trouver le Prince et devant son Conseil, lui dit : « Si tu as résolu de faire tuer mon père, charge-moi de l'exécution ; je jure par Allah que je t'apporterai sa tête avant que tu quittes le Conseil. Tout mon clan (les Khazraj) sait la manière dont je le traite et que, depuis quelque temps, il ne prend d'aliments que de ma main; s'il est frappé par un-autre, je vengerai sa mort et je serai puni éternellement en enfer. Cependant ta bonté et ta magnanimité sont au-dessus de tout. » L'Apôtre lui répondit : « Je ne veux point la mort de ton père ; je n'ai chargé personne de le tuer (1) et je le traiterai bien tant qu'il restera parmi nous. »

(1) Nous avons conserve' ce récit parce qu'il montre bien

Alors le jeune homme prononça les distiques suivants :

« Le monde est plein de sujets d'étonnement ; mais plus étonnantes sont ces paroles que j'ai entendu Omar dire au Prophète :

« Ordonne qu'on t'apporte la tête d'Ebn Abus! »

« Je dis alors à l'Apôtre:

« S'il doit périr, ordonne que ce soit de nia main.

« J'ai le bras fort et le cœur ferme.

Ma résolution est inflexible comme le 1er et le bronze.»

Lorsque l'année lit son entrée à Médine, il demanda encore au Prophète l'autorisation de commettre le parricide et reçut celle réponse : « Laisse vivre ton père et sois bon pour lui. »

Quelques jours auparavant, pour retrouver un collier perdu par Aïsebab, le Prince s'était arrêté sur sa route dans un endroit sans eau, en sorte qu'on en manqua pour l'aire les ablutions qui doivent précéder les prières pour qu'elles aient de la vertu.

Alors fut révélé au Prophète le verset 9, eh. Y du Koran : « Si vous êtes malades ou en voyage, ou si l'un de vous vient des communs ou s'est pollué avec une femme, prenez du sable lin bien pur et frottez-vous-en la ligature et les mains (1). »

L'état d'esprit des sectateurs de Mahomet. Au reste, tout fait présumer que la conduite d'Abdallah fut bien plutôt imprudente que déloyale.

(1) A partir de cette année, la révélation du Koran devient principalement un bulletin de faits ou d'ordres de guerre. Elle annonce les victoires, promet les succès, raconte les actions; elle explique les revers, exalte les braves et stigmatise les lâches et les désobéissants; elle commande les mouvements politiques et militaires. — Le tout à titre de communication directe de la divinité.

3. La Calomnie.

La tradition attribue à Aïschah le récit suivant :

« A une balte (pendant le retour à Médine), je retournai sur mes pas pour chercher un bijou tombé un peu auparavant. Comme le howdab dans lequel je me tenais sur le chameau pendant la marche ne permettait pas de voir ce qu'il renfermait et comme j'étais très légère, rien n'indiqua au conducteur mon éloignement au moment du départ de nuit. Je fus ainsi laissée en arrière et je m'endormis de fatigue sur place. Le lendemain matin, Ssafuvan B. Moatal qui, pour quelque motif, suivait l'armée à une certaine distance, arriva en ce lieu, m'aperçut et s'écria : « Nous venons d'Allah et certainement nous retournons à lui ! » Alors je m'éveillai et me voilai la ligure. Ssafuvan Ht agenouiller son chameau, détourna la télé pendant que je montais, puis le conduisit par la bride jusqu'au point où l'armée s'était arrêtée pour y stationner pendant la chaleur du jour.

Alors des méchants, au nombre desquels se trouvait Mosattah IL Asàinah, exprimèrent sur mon compte l'opinion que la circonstance leur suggéra. Arrivée à Médine, je tombai malade et ne sus rien du bruit qui y courait, mais je m'aperçus d'un refroidissement du Prophète à mon égard. J'en appris la cause dans une visite que je fis à la mère de Mosattah, un jour que, courroucée contre son fils, elle venait de lui adresser des reproches sur les propos qu'il avait tenus. Cette découverte aggrava mon indisposition et je m'en retournai à ma demeure. Quand l'Apôtre de Dieu vint m'y voir, je lui demandai la permission de retourner chez mon

père, afin de pouvoir faire une enquête sur la calomnie qui circulait. Ma mère me reçut et me consola de son mieux.

Le Prophète se confia à trois intimes qui, tous trois, justifièrent Aïschah.

— « Gomment, dit Omar, le Très-Haut te laisserait-il infliger une souillure, lui qui ne permet pas même aux mouches de se poser sur toi, parée que leurs pattes ont trempé dans des impuretés? » — « Certainement, dit Dhu-n-Nuryn, les mécréants mentent, car Dieu qui ne laisse pas ton ombre se projeter sur le sol de peur qu'elle y soit salie ou foulée, empêcherait certainement ton épouse sacrée d'être souillée d'une lâche. » — Ali, à son tour, déclara : « L'Ange Gabriel qui t'a informé qu'il fallait ôter tes sandales pour la prière, t'aurait aussi averti de quitter une femme polluée. Le Très-Haut fera éclater l'innocence » d'Aïschah. »

Ce langage réjouit si fort le cœur du Prophète qu'il se rendit de suite près de moi et me dit : « Si tu es innocente, le Très-Haut ne tardera pas à te récompenser; mais si tu es coupable, repens-toi, demande-lui pardon et retourne » à son obéissance, car Dieu pardonne au repentir du pécheur. » Ces paroles scellèrent mes larmes et je m'écriai : « Je le jure par Dieu, je ne puis trouver pour moi de meilleure consolation que les paroles de Joseph (1) : *Le mieux est la patience, etc.* » Je voulus aussi parler de Jacob, mais ma mémoire me trahit, en sorte que je détournai la face et me penchai en arrière. Comme j'étais innocente, je savais que le Prophète m'absoudrait de tout blâme. Je n'espérais pas qu'un verset du Koran serait révélé à mon intention et que

(1) Voir dans la *Bible de l'Islam* l'histoire de Joseph.

Dieu parlerait d'une aussi humble créature que moi. Je pensais seulement que l'Apôtre aurait un songe qui le convaincrat de mon innocence. Mais il ne nous avait pas encore quittés et personne de nous n'était encore sorti, que les signes de la révélation se manifestèrent. Quand ils se montraient, les personnes qui étaient avec le Prophète les reconnaissaient. Alors ma mère mit sous la tête de l'Apôtre un coussin de peau de chèvre et jeta sur lui un manteau de l'Yémen qu'il écarta de sa ligure aussitôt que l'inspiration divine se développa. Sur sa face bénie perlaient des gouttes de sueur; il se mit à sourire et les premiers mots qu'il prononça furent :

« Bonnes nouvelles, ô Aïschah ! Le Très Haut t'a disculper et a témoigné de la pureté (1). »

Alors ma mère m'invita à me lever et à rendre grâce au Prophète, et je refusai, déclarant que, dans toute cette affaire, je n'avais d'obligation qu'à Dieu et ne devais glorifier que Celui qui avait envoyé ma justification.

La révélation sur la pureté d'Aïschah se compose des versets qui commencent par les mots : « Quant à ceux d'entre vous qui ont publié la calomnie » (Knran, ch. XXIV, 11) et Unissent par ceux-ci : « Les femmes vicieuses aux hommes vicieux. — Les honnêtes femmes aux honnêtes gens. — Celles-ci seront lavées des calomnies dont on les ternit; elles obtiendront le pardon et une honorable réparation. » (Koran, ch. XXIV, 26.)

Quelques jours avant cette justification, Dieu

(1) Sans doute Mahomet a jugé cette révélation nécessaire parce que cette calomnie servait aux Idolâtres pour contester sa mission prophétique. — Gomme celle de César, la femme de l'Apôtre devait être au-dessus du soupçon,

approuvant le blâme qu'exprima Ayub (Job) contre les détracteurs d'Aïschah avait révélé le verset 15 du ch. XXIV : « Il ne nous appartient de rien dire à cet égard, c'est une cruelle calomnie. »

Aussitôt après la justification, le Prophète fit donner quatre-vingts coups de fouet à chacun des quatre principaux calomniateurs, parmi lesquels était une femme.

L'un d'eux, Mosattah B. Asamal, très pauvre, vivait de la générosité de son parent Abu Bakr qui lui-même n'était pas riche; celui-ci jura alors qu'il ne lui donnerait plus rien. Mais alors le Très-Haut, le Magnifique, révéla le verset suivant (22 du ch. XXIV du Koran) : « Que ceux de vous qui sont dans l'abondance et en situation de faire du bien, ne jurent jamais de ne pas donner à leurs parents ou aux pauvres qui ont abandonné leur pays par amour pour la vraie religion; qu'ils pardonnent et qu'ils exercent la bienfaisance envers eux. Ne voulez-vous pas qu'Allah vous pardonne? Allah est clément et miséricordieux. » Quand ce verset fut récité à Abu Bakr, il s'écria : « En effet, j'ai besoin que Dieu me pardonne ! » Et il pourvut à la nourriture et à l'entretien de Mosattah comme auparavant, jusqu'à la fin de sa vie.

GHAPITRE XXXVII

GAZWAH DU FOSSÉ OU DES CONFÉDÉRÉS.

(Février et mars 627).

Chassés des environs de Médine par le Prophète, les Béni Nadhir (Juifs), s'étaient dispersés dans le pays. Une partie s'en allèrent à la suite de Hay B. Akhttab, Sollam B. Al-Tayq et Kennahab B. Babyi, s'établir au Khayber. Jour et nuit ils ne rêvaient qu'aux moyens de se venger des Musulmans ; enfin ils vinrent au nombre d'une vingtaine à La Mecque, avec le moine Abu Aamer, pour engager les Koréish idolâtres à faire la guerre aux sectateurs de l'Islam. Ils déclarèrent à Abu Sofian : « Nous sommes venus faire alliance avec vous pour l'anéantissement de Mahomet et pour sceller noire union par un traité. » Sofian répondit : « Vous êtes les bienvenus. Les gens que nous aimons le mieux sont ceux qui détestent le plus Mahomet, et qui veulent nous seconder de toutes leurs forces contre lui. » Alors les Juifs demandèrent à Abu Soflun d'envoyer 70 hommes, l'élite des Koréish, pour entrer dans l'intérieur de la Kaaba et en toucher les murs de leurs poitrines étroitement appliquées. Par là ils contractèrent l'engagement sacré d'être inébranlables et unanimes dans leur inimitié contre le Prophète et de le combattre toute leur vie. Abu Sofian dit aux Juifs, de la part des Koréish : « Nous entretenons en bon état

les bâtiments de la Kaaba, nous immolons des dromadaires pour nos hôtes, nous pourvoyons aux besoins des pèlerins, nous adorons les dieux de nos pères comme ils les ont adorés. Mahomet, apporte une nouvelle religion et de nouveaux usages. Dites-nous, vous qui avez la science et la possession du Livre (le Penlateuque), quelle est la meilleure, de sa religion ou de la notre?» Malgré leur haine de l'idolâtrie, les Juifs donnèrent raison aux Koréish, et alors le Très-Haut révéla le verset suivant :

« Méprise ceux à qui a été donnée une partie du Livre ; ils croient à Jibt et à Thagut (deux idoles des Arabes) et disent aux infidèles que leur voie est meilleure que celle des croyants. Allah les a maudits, etc. », jusqu'à la fin du verset (Koran. ch. IV, r>4).

Les Koréish et les Béni Nadhir se concertèrent pour les préparatifs de guerre, puis ils rallièrent à leur cause la tribu de Ghattafan en lui promettant une récolte de dattes d'une année, et d'autres tribus par des promesses semblables. Abu Sofïan rassembla Tannée, et partit de La Mecque avec 4,000 hommes, 1,500 chameaux et 300 chevaux. L'étendard (du commandement) fut donné à Numam B. Tholbjah. A Mara-Atzahran, les chefs des Béni Ghattafan, des Béni Asad et de plusieurs autres tribus vinrent avec leurs hommes se joindre aux Koréish, ce qui porta l'arinée à un nombre prodigieux de combattants, qui marchèrent ensemble contre Médine.

Ayant été informé de ces faits, l'Apôtre convoqua les principaux Mohajers et Anssars pour les consulter. Abdullah B. Abu Salûl était d'avis de se renfermer dans la ville et c'était le sentiment du plus grand nombre. Le persan Salman représenta que, en Perse, toutes les fois qu'une place était menacée par des

forces supérieures, on creusait un fossé autour de la vilîe. On arrêta le plan de campagne sur cette base. Nous savons que, au Nord-Est, une ligne continue et compacte de rochers abrupts empêchait d'accéder à la ville. Mais il existait un intervalle entre ces rochers et la partie de la ville close par une suite d'édifices reliés entre eux ou par des remparts. Pour fermer l'accès de la place complètement on se résolut à creuser dans cet intervalle un fossé profond, en rejetant les terres en cavalier du côté de la ville.

Mahomet fixa le tracé et distribua la besogne. Il emprunta des paniers, des pelles et autres outils à la tribu juive des Béni Korittah avec laquelle il était alors dans des termes d'amitié (1).

Mahomet lui-même y travailla en chantant ces vers

Soigneur lu as été notre seul guide.

Seul lu nous as appris à faire l'aumône et à prier.

Donnes-nous lu continuer et affermis nos pas dans le combat.

**Car les idolâtres se sont levés contre nous et ont voulu nous
(corrompre.**

Mais nous avons refusé ! Oui refusé.

Pendant ce travail, les Musulmans étaient éprouvés par le froid et par la faim ; cependant ils l'achevèrent en six jours, puis ils mirent en sûreté leurs femmes, leurs enfants et leurs objets de valeur dans les forts de Médine. Ces dispositions à peine terminées, on signala l'ennemi du côté d'Ohod. Mahomet se posta aussitôt avec ses hommes à cheval sur la route d'Ohod, ayant devant lui le fossé et der-

(1) On verra plus loin Mahomet emprunter à des Juifs des bêtes de somme et des engins de guerre. Ceux-ci étaient bien aveugles de ne pas voir que le triomphe de Mahomet était leur anéantissement dans la péninsule arabique.

rière lui le quartier Nord-Est de Médine et le terrain montant de Sila. Le côté du Nord était le plus vulnérable, les approches du côté de l'Est étant couvertes par des murs et des palissades de palmiers.

Abu Sofian, ayant appris que les Juifs Béni Korittah s'étaient engagés envers le Prophète à ne point aider ses ennemis à condition que les Musulmans ne leur feraient aucun mal, envoya vers Kab ben Asad leur chef. Ha y B. Akhttab pour le décider à violer sa promesse et à faire alliance avec lui.

Le Mecquain vint frapper à la porte du fortin où Kab se tenait. Celui-ci redoutant ses séductions lui fit refuser l'entrée par le porlier ; alors l'émissaire des Koréish l'appela par son nom, mais il confirma son refus en alléguant son alliance avec Mahomet. Ce que voyant, Hay invoqua le droit à l'hospitalité, droit qu'un Arabe respecte toujours, et Kab se crut obligé de le recevoir. Aussitôt entré, Hay lui exposa la ligue qu'avaient formée contre Mahomet toutes les tribus qui entouraient Ohod et le pressa d'y entrer. Kab résista longtemps. Hay jura que si les confédérés n'étaient pas victorieux, il se renfermerait avec Kab dans son fort pour partager son sort, et le Juif finit par céder.

Hay rendit compte aux Koréish du succès de sa mission. Quand la nouvelle en fut portée au Prophète, il en fut vivement affecté. Avec sa permission, Zobeyr H. Alaswam s'en alla chez les Heni Korittab pour voir ce qui s'y passait, et les trouva en train de réunir leurs troupeaux et de réparer leur fort. Alors le Prophète délégua auprès d'eux trois de ses amis pour entrer en pourparlers. Ceux-ci trouvèrent les BeniKorittah dans les pires dispositions; en conséquence, ils commencèrent à parlementer avec Kab B. Asad, mais sans succès ; des paroles

aigres furent même échangées, et les trois délégués finirent par s'en retourner à Médine où ils rendirent compte au Prophète de leur échec. L'Elu alors proclama à liante voix : « Nous avons confiance en Allah, c'est un bon défenseur ! »

Les Koréish avec leurs alliés campèrent d'abord sur le même emplacement que dans leur première expédition, à Jorf et à Rheghaba, près d'Ohod; puis ils passèrent sans opposition sur le théâtre de leur ancienne victoire et trouvant le pays désert ils s'engagèrent résolument sur la route d'Ohod à Médine et vinrent former plusieurs camps en face de l'armée musulmane dont les Lentes louchaient le fossé.

La cavalerie des idolâtres se montra la première. Puis Malek B. Awful et Othah B. Assyn, avec les Béni Asad, les Ghattafan et les Béni Qorarah, descendirent de la partie supérieure de l'Ouadi, située à l'Est de Médine, tandis que les Koréish avec les Boni Kanànah apparurent à l'extrémité inférieure de cet Ouadi. Parmi les Musulmans, le cœur manqua aux faibles et leurs yeux furent éblouis par l'aspect formidable de cette multitude d'ennemis, ainsi que le Très-Haut l'a exprimé :

C(Quand il arrivèrent contre vous du haut et du bas (de l'amont et de l'aval), votre vue se troubla et votre cœur battit jusqu'à vous couper la respiration (par la crainte) et vous vous figurâtes mille imaginations sur Allah ; alors les fidèles lurent éprouvés et tremblèrent très fort (Koran, ch. XXXIII, 10, 11).

Moghaytt B. Qayssar, un faux croyant, tint à l'occasion du siège, ce langage :

« Mahomet nous a promis les trésors de l'Empereur et du Kesra(1), et voici que nous ne pouvons

(1) Kosrôès Anourchivan, roi de Perse,

même pas nous écarter pour nos besoins naturels ; les promesses d'Allah et de son Prophète ne sont donc qu'imposture. » Dieu avait en vue ces propos quand il a dit :

« Les faux croyants et les lâches ont accusé Allah et son Apôtre de n'avoir fait que des promesses mensongères » (Koran, eh. XXXIII, 12).

Des mécréants conseillaient aux Musulmans de s'en retourner chez eux et d'abandonner le Prophète. Un certain nombre allèrent lui demander la permission de regagner leurs demeures sous prétexte qu'elles étaient sans défense, à la discrétion de l'ennemi. Alors fut révélé le verset suivant :

« On leur dit : « O habitants de Yatrib, il n'y a plus (ici) de sûreté pour vous. Retournez-vous-en donc. » Une partie demandèrent congé au Prophète prétextant que leurs habitations étaient exposées sans défense au pillage. Mais cela n'était point vrai et ils ne pensaient qu'à fuir. »

Quand les idolâtres arrivèrent au fossé, ils furent étonnés et déroulés, parce que ce mode de défense n'était point usité chez eux, et déclarèrent que c'était un indigne subterfuge auquel les Arabes n'avaient jamais eu recours (1). Ils se mirent en devoir d'assiéger les Musulmans et les hostilités commencèrent des deux côtés en lançant des flèches. Les infidèles projetèrent d'enlever la tente du Prince, mais ils ne réussirent point à franchir le fossé, gardé par des guerriers éprouvés. A cause de la hâte avec laquelle on l'avait ouvert, il était resté inachevé en un point. Craignant que les assiégeants n'en-

(1) Suivant d'autres auteurs, les deux armées restèrent pendant 29 jours en présence, sans se livrer aucun combat, mais en se provoquant mutuellement.

trassent dans le camp par cette lacune, le Prophète veillait en personne chaque nuit sur ce point, et comme il faisait très froid, il venait de temps en temps se réchauffer dans le sein d'Aïschah. Dans aucune expédition il ne souffrit autant qu'à la Guerre du Fossé, où la disette sévit en même temps que le froid.

Voulant abrégier les maux de l'armée, Mahomet consentit à céder le tiers du produit du territoire de Médine aux Ghattafan et aux Qorarah pour les détacher du parti des idolâtres. Mais avant de signer ce traité, il consulta Sad B. Moadah et Sad B. Abadah, qui tous deux lui dirent :

« Si ce traité est ordonné par une révélation divine, nous n'avons qu'à nous incliner. Mais s'il t'est dicté par des motifs humains, nous ne pouvons l'approuver. Quand nous étions idolâtres comme nos voisins, ils n'ont jamais mangé une seule de nos dattes autrement que comme nos hôtes. Aujourd'hui que nous avons été élevés à l'honneur de l'Islam, pourquoi subirions-nous une pareille humiliation et serions-nous ainsi ravalés? Nous jurons par Allah de ne leur rien donner que des coups d'épée, jusqu'à ce que le Très-Haut ait prononcé entre eux et nous. »

Sur un signe du Prophète Sad B. Moadah mit le traité en pièces et les chefs de Ghattafan et des Qorarah se retirèrent déconcertés et confus.

Amru B. Abdud, idolâtre, était un guerrier aussi fameux parmi les Arabes que llustam parmi les Persans. Une blessure grave l'avait forcé de quitter le champ de bataille de Bedr et empoché d'assister à celle d'Ohod. Dans le ghazwah des confédérés, il brûlait de faire oublier ses éclipses et de recouvrer son ancien prestige. Un jour que les idolâtres s'a van-

cèrcnt en ordre de combat jusqu'au bord du fossé, ayant découvert un endroit où il était le plus étroit, Amru sauta par dessus à cheval, suivi d'autres cavaliers. Puis il cria à Abu Sofian qui attendait avec sa troupe rangée le long du fossé : « Est-ce que vous n'alléz pas suivre mon exemple ? » Abu Sofiaif répondit : « Nous le ferons si cela devient nécessaire. »

Aussitôt Amru demanda à très haute voix un champion pour un combat singulier. Mais comme les Musulmans connaissaient sa valeur, ils restèrent immobiles, la tête basse, comme s'ils oiseaux avaient été perchés dessus (1).

Bref, personne ne répondit au cartel et le Prophète de s'écrier : « N'ai-je pas un ami qui veuille se battre contre cet ennemi de Dieu ? » Ali s'offrit à l'Apôtre, qui ne répondit rien. Alors Amru renouvela sa provocation. Ali demanda derechef la permission de combattre, mais encore sans l'obtenir. Mais Amru cria une troisième fois : « N'y a-t-il parmi vous personne qui veuille entrer en lice ? » Cette fois l'Apôtre accepta l'offre d'Ali, il remit dans ses mains l'épée de Dieu, nommée Dhul-Fikâr et le revêtit de sa propre cuirasse. Pour écarter de lui le mauvais œil (2), il lui donna son turban et lorsqu'il en eut enveloppé sa tête, il pria en levant les mains : « O Dieu Grand ! tu m'as pris Obaydah à la journée de Bedr, et Hamzaji dans celle d'Ohod ! Voici aujourd'hui Ali, mon frère et mon cousin ! Ne

(1) Allusion aux chameaux qui ont la teigne, que les corbeaux viennent fouiller avec leurs becs. Ils restent tranquilles afin de ne point faire envoler les corbeaux.

(a) La superstition du mauvais œil est commune à tout l'Orient. On la trouve surtout dans l'Inde,

nous fais pas périr un à un, Tu es le meilleur des héritiers !» Quand l'Apôtre eut achevé, Ali s'avança à pied contre Amru qui était à cheval et lui dit : « Tu as déclaré que si quelqu'un t'adressait trois demandes, tu accéderaïs toujours au moins à l'une d'elles. Voici mes trois demandes :

— « Fais-toi Musulman. » Amru répondit : « Mon bon cousin, nous causerons de cela une autre fois. »

— « Reste neutre dans cette guerre. » Amru qui avait fait vœu à Bedr de ne pas s'oindre d'huile tant qu'il n'aurait pas tué le Prophète, répliqua : « Les femmes koréish diraient que j'ai manqué à mon vœu. »

— « Descends de cheval pour te mesurer avec moi. » Amru se mit à rire et s'écria : « Je n'aurais jamais pensé qu'un guerrier arabe pût me faire pareille proposition. Va-t-en, tu es encore trop jeune et je ne voudrais pas verser ton sang à cause de mon ancienne amitié pour ton père. » Ali répliqua : « Si tu ne veux pas verser mon sang, moi je vais faire couler le tien ! »

Ces mots allumèrent la colère d'Amru, il sauta de son cheval et fit face à Ali, le cimeterre à la main. Celui-ci se couvrit la tête de son bouclier, qu'Amru fendit d'un coup assez fort pour ouvrir un rocher. Les deux guerriers luttèrent longtemps sans arriver à se mettre hors de combat. Enfin Ali usa d'un stratagème. Il dit à son adversaire : « Nous sommes convenus qu'aucun de nous ne serait secouru, et cependant voici ton frère. » Amru détourna la tête pour vérifier le fait, et Ali profita de cette distraction pour lui porter un coup qui lui trancha la cuisse. Amru s'écria : « C'est un subterfuge. » Ali répondit : La guerre n'est que subterfuges. » Alors

Amru lança sa cuisse au visage d'Ali(1) qui lui coupa la tête, et lit ensuite retentir le Takbir. Le Prophète reconnut sa voix et apprit ainsi l'issue du combat (2).

Après la mort d'Amru, Dhurar B. Alkhattab et Hobeyrali B. Abu Wohob vinrent pour combattre Ali, mais l'aspect du Lion de l'attaque terrifia le premier et il s'enfuit. Il avait vu de ses propres yeux, dit-il plus tard, l'image même de la mort. Hobeyrali lutta quelque temps contre Ali et finit par prendre aussi la fuite. Eu chevauchant, Naofil B. Abdullah fut précipité de sa selle dans le fossé, où les Musulmans l'accablèrent de pierres. Il leur cria : « Mieux vaudrait me tuer d'un seul coup. » Alors Ali, par pitié, descendit dans le fossé et l'acheva d'un coup de sabre.

Après ces exploits et d'autres encore, Ali s'en vint, radieux comme le soleil, jeter la tête d'Amru aux pieds du Prophète, aux grands applaudissements des chefs Musulmans.

Quand Dhurar B. Alkhattab et Akramah B. Abu Jahl, après avoir fui, rejoignirent leur armée et y annoncèrent la mort d'Amru et de Naofil, Abu Soïian prit la fuite avec les Koréish et la tribu de Ghat-tafan ; ils ne s'arrêtèrent qu'à Ackich d'où ils envoyèrent un homme pour racheter les corps d'Amru et de Naofil. Le Prophète dit alors : « Nous n'avons que faire des corps de ces maudits. Qu'on les enlève ! »

Le lendemain les idolâtres repartirent ensemble d'Ackich pour Médine.

(1) *Sic.*

(2) Mirkhond raconte très au long ce combat singulier pour glorifier Ali. Les anciens biographes le relatent brièvement et attribuent à Amru l'âge de 90 ans.

Les Béni Korittah, juifs, qui avaient rompu leur traité avec le Prophète, s'enhardirent et vinrent de tous les côtés pour assaillir les Musulmans. Depuis l'aube jusqu'à la nuit on s'envoya des lèches par-dessus le fossé. Abu Soïfan avait établi un détachement en l'ace de la tente de l'Apôtre, en sorte que les Musulmans durent rester dans leur position. Le combat lût si vif ce jour-là que les Musulmans ne purent faire leurs prières de midi et d'après-midi. Quand le carnage cessa, Bellal reçut l'ordre de faire l'appel à la prière et l'omission fut réparée. Alors Naym B. Masud de la tribu de Ghattafan, touché par la grâce du Très-Haut, se présenta au Prophète et adhéra à la Foi ; puis il se fit fort de rompre la ligue des Confédérés, si l'Apôtre lui permettait de tenir le langage nécessaire à ses lins. Le Prophète l'y autorisa en disant : « La guerre n'est qu'une tromperie. » Naym se hâta d'accomplir son dessein avant que sa conversion à L'Islam lût divulguée. Il se rendit d'abord chez les Béni Koritlah et, au nom « de leur ancienne amitié avec lui, leur représenta que les Koréish et les Ghattafan qui habitaient fort loin de là, pourraient, s'ils étaient vaincus, Les abandonner à la vengeance des Musulmans à laquelle les exposait leur proximité. Il leur persuada d'exiger de leurs alliés des otages qui répondraient de leur fidélité à leurs engagements.

Il visita ensuite les chefs des Koréish, des Ghattafan et des autres tribus idolâtres et leur dit sous le sceau du secret : « Les Juifs se sont repentis d'avoir rompu leur traité avec Mahomet et lui ont écrit que s'il leur pardonnait, ils lui livreraient un certain nombre de Koréish et de Ghattafan qu'ils garde-

raient on apparence comme ôtages mais en réalité pour les décapiter. Après quoi, ils se joindraient à lui. Je vous engage donc à refuser aux Korittah les Otages qu'ils vous demanderont. »

(le lut un vendredi que Naym visita Abu Sofian ; il impressionna si fort le chef idolâtre que celui-ci envoya de suite aux Beni Korittah le message suivant :

« Notre séjour dans ce pays s'est prolongé et nous avons perdu nos animaux de marche. Nous sommes donc obligés de faire ce soir des préparatifs de combat, et d'attaquer demain l'ennemi avec vous. »

Les Juifs répondirent : « Demain c'est le Sabbat et nous ne pouvons nous battre. Nous sommes cependant tous prêts à marcher avec vous, si vous Voulez nous donner pour ôtages quelques nobles ; ils seront garants que, dans aucun cas vous ne vous éloignerez d'ici, nous laissant exposés à la vengeance des Musulmans. Les idolâtres refusèrent et par là, leur ligue avec les Juifs fut dissoute.

Sur ces entrefaites, un terrible cyclone (envoyé par Dieu à la prière du Prophète) s'abattit sur l'armée de La Mecque et la bouleversa, arrachant les tentes, brisant tout dans le camp et éteignant tous les feux (1). Ce désastre s'ajoutant à la rigueur du froid et à la disette mit à bout le courage d'Abu Sofian et il s'écria :

« Koréish, notre séjour ici s'est trop prolongé, notre bétail a péri, nos armes sont hors de service et les Beni Korittah sont contre nous. Je quitte la partie. » Puis il monta sur son chameau avec tant de précipitation qu'il oublia de lui faire délier les

(1) Il veinait déjà un vent d'Est, froid et piquant, qui sans doute se mit à souffler en tempête.

jambes. Ce que voyant, Akranuih B. Abu Jahl. l'apostropha :

« Toi, notre chef, où ten vas-tu ainsi, nous abandonnant à ce fféau destructeur ? » Abu Sofian cul honte, descendit et délia les jambes du chameau, le prit par la bride et parcourut le camp en Faisant crier tres haut: « Ou'on se hâte pour le départ. » C'est ainsi que les Koréish, les Ghattaian, les Kanànah et les Qorarah s'éloignèrent dans la confusion et rabattement, et il ne resta dans le pays aucun des infidèles qui y étaient venus avides du sang et des biens des Musulmans.

Le siège avait duré 29) jours, pendant lesquels six Anssars avaient conquis le martyre et trois des principaux idolâtres avaient été précipités dans TKnfer (1). lui apprenant la retraite de l'ennemi, le Prophète s'écria : « .l'ai rempor lé la vicloire à la laveur du vent d'Orient, et j'ai smcomhé quand celui d'Occident souffllail. » Puis il se tourna vers ses compagnons d'armes et leur dit :

« Maintenant on ne viendra plus vous attaquer, et c'est vous qui porterez la guerre chez les inlidèles. »

(1) Ce fut Hodeifah, fils de Yamùn, qui apporta au Prophète la nouvelle de leur retrai le précipitée, le lendemain de leur fuite. Celle nouvelle fut si agreable à Mahomet qu'il admit Hodeifah dans son intimité et dans la suite te traita toujours avec distinction. Cet Hodeifah fut plus lard un de. ceux dont l'opinion lit le plus autorité dans l'interprétation du Koran.

Ce gahzwuh fut aussi appelé « guerre des nations » à cause du grand nombre et de la diversité des tribus qui y prirent part *Divers auteurs musulmans.*

CHAPITRE XXXVIII

GHАЗWAH DES BENI KORITTAH (Mars 627)

I Ghazwah des Bein Korittah. — a. Appendice.

Quand le Prophète rentra victorieux à Médine avec ses compagnons d'armes, il se rendit à la demeure de sa fille Fatimah Zohra, la Princesse des femmes de ce monde, purifia sa tête et son corps de la poussière et de la boue qui les souillaient et fit sa prière du matin. Il venait de l'achever quand arriva le Fidèle Gabriel, un turban sur la tête, monté sur une mule et le visage tout poudreux, qui lui dit : « Tu te désarmes déjà, et les Anges n'ont pas quitté leurs armes pendant quarante jours et quarante nuits. Il faut que tu frappes un grand coup contre les Infidèles possesseurs du Livre (c'est-à-dire les Béni Korittah (Juifs). Par Allah ! je vais abattre leur fort et le briser comme un œuf qu'on écrase contre une pierre. » En conséquence, l'Apôtre fit publier à haute voix dans Médine par Bel lai qu'aucun Croyant ne réciterait ce jour-là ses prières du soir ailleurs que chez les Béni Korittah. Puis il remit à Ali l'étendard, l'envoya en avant-garde avec une troupe de Mohajers et le fit suivre par d'autres corps marchant à distance. Un grand nombre de Béni An-Najjar et des Abdul-Ashhal se joignirent à ceux-ci.

Après le départ d'Ali le Prince mit son casque et sa cuirasse, prit son bouclier et sa lance, monta son cheval Najyf, en gardant deux autres chevaux tout

sellés, et se mit en marche, ayant Abu Beckr à sa droite el Omar à sa gauclic. Ions deux à cheval, et, devant lui, les principaux Mohajers et les nobles Anssars. En tête se dressait fièrement Khaled, frère de Reliai, également à cheval et la lance à la main. Le Prophète priait et récitait le Koran. L'armée comptait en tout trois mille Musulmans et trente-six chevaux (1). Dans le cours de la marche arrivèrent les Beni An-Najjar en tenue de combat ; l'Ange Gabriel, sous la forme de Vohyah Kalby, leur avait annoncé qu'il allait par un tremblement de terre l'aire tomber le fort des Béni Korittah.

Quand Ali arriva au pied du fort, il planta en terre son étendard, et les Juifs, du haul des murs, vomirent des injures contre l'Apotre de Dieu. Ali s'en vint lui dire : « N'approche pas des Juifs; le Très-Haut va les couvrir de honte. » Mais lui, devenant : « Je vais les réduire au silence. » Et s'en venant tout près du fort, il cria : « () vous, frères des singes et des porcs, nous voici arrivés. Videz la place, car Dieu vous en jettera dehors. »

Les Juifs répliquèrent : « O Père de Oàsim (2), jusqu'à présent, tu t'es abstenu de sottises et d'insultes, d'où vient que tu t'y livres aujourd'hui? »

Le Prophète ressentit si violemment cet outrage que sa lance lui échappa de la main et sa reda tomba de ses épaules. Azyd B. Khadzur s'écria : « () ennemis de Dieu, nous ne quitterons pas le seuil de ce fort, tant que vous serez vivants ; vous êtes

(1) Remarquons le petit nombre de chevaux qui figurent dans chaque expédition. Gela prouve le petit nombre de ceux que possédait chaque tribu.

(a) Abu-I-Qàsim, Abul Kassem; un des noms de Mahomet. Suivant la coutume on appelait un Arabe « (ils de un tel » ou « Père de un tel »,

conque des renards qu'on ne peut faire sortir de leurs tanières. » — Les Juifs ripostèrent : « Nous sommes tes amis et la conduite a de quoi nous surprendre. » — Azyd : « Knlre vous et moi, il n'existe ni traité ni amitié, et l'Islam a mis à néant tous les traités. »

Le Prince ordonna à Sad B. Abu Woqqàs d'assailir les assiégés de flèches, ce qu'il lit jusqu'à une heure après la fin du jour, pendant que l'Apotre restait dans sa tente, gardé par les trente hommes montés. L'année se nourrit des dattes que Sad B. Ahadah avait apportées sur ses chameaux..

Après vingt-cinq jours de siège, Dieu remplit d'effroi le cœur des Juifs; ils cessèrent de combattre et envoyèrent Nyàsh B. Qays vers le Prophète pour lui offrir de se rendre aux conditions qu'il avait accordées précédemment aux Beni Nadhir.

Le Prince déclara qu'ils devaient se rendre sans conditions.

Quand Nyàs eut rapporté cette réponse, Kah lien Asad, chef des Béni korittah, réunit les principaux: d'entre eux et leur dit : « Nous avons à choisir entre trois partis seulement :

— En nous appuyant sur la Thorah, embrasser la Foi et suivre Mahomet, ce qui sauvera notre vie, notre liberté et nos biens. » On lui répondit unanimement : « Pas d'apostasie! »

— Tuer nous-mêmes nos femmes et nos enfants, et ensuite nous faire jour par une sortie.

Les Béni Korittah répondirent : « Subirtout, plutôt que d'égorger nos femmes et nos enfants. »

— Attaquer cette nuit les Musulmans; ils ne sont pas sur leurs gardes, parce que c'est aujourd'hui la veille du Sabbat.

Et tous s'écrièrent : « Dieu anéantit ceux qui violent le Sabbat. »

Exténués, à bout de foires, les assiégés se rendirent à discrétion. Le Prince chargea Mohammed B. Moslamah de mettre des fers aux mains des hommes et Abdullah B. Sollam de prendre possession des femmes, des enfants, des armes et des biens de toute nature. On trouva dans le fort vingt mille moutons, cinq cents sabres, cinq cents cuirasses, trois cents boucliers, d'innombrables chameaux, bœufs et autre bétail, et un immense butin d'autre sorte (1).

Alors les nobles et les chefs des Boni Aws intercédèrent auprès du Prophète en laveur des Béni Korittah leurs amis, lui rappelant la clémence avec laquelle, par égard pour Abdullali IL Abu Salul, il avait traité les Béni Caynokaa et épargné sept cents hommes dont quatre cents portaient des cuirasses. Le Prince laissa sans réponse les sollicitations des Béni Aws et lorsque leurs instances dépassèrent les bornes, il leur demanda : « Voulez-vous que l'un de vous-mêmes prononce sur leur sort ? » — « Oui ! » — « Kh bien, ce sera Sad B. Moadh ; il sera fait selon sa décision.

Le Prince envoya chercher Sad à Médine où une blessure le retenait pendant le ghazwah actuel.

Dès son arrivée, et avant qu'il eût vu personne, il fut entouré et obsédé par les Béni Aws le suppliant

(1) Suivant d'autres auteurs, tous les hommes n'auraient pas été mis à mort, puisque quelques-uns disent que le Prophète « envoya Saad fils de Zaïd, dans la province de Najd (Nedjed) avec les captifs, avec ordre de les vendre ou de les échanger pour des chevaux et des armes. Mahomet réserva pour sa propre part une captive, la plus belle de toutes, Rihàna fille d'Amru, qu'il convertit plus tard à l'islamisme et qu'il garda toujours avec lui (*Al Jannabl, Abul-féda, Ibn Ishak, etc.*).

de sauver les Béni Korittah. Il garda longtemps le silence et ne le rompit que pour dire :

« Ce n'est pas le moment Je reprocher à Sad un manque de zèle pour ce qui concerne Dieu Très-Haut et Glorieux! » faisant ainsi allusion au danger que lui faisait courir sa blessure.

Entendant ces paroles, deux chefs des Béni Aws s'écrièrent : « Malheur à nos amis! » Et Aatlub B. Ommiah (un Korittah) dit en gémissant : « A la fin de ce jour, il ne restera pas trace de ma tribu. »

Quand Sad se présenta au Conseil du Prophète. les Béni Aws présents, bien qu'ils n'eussent pas le droit de prendre la parole, firent appel à sa clémence et au souvenir des services que les Korittah lui avaient rendus. Sad leur demanda : « Promettez-vous d'accepter ma décision et de vous y soumettre? » — « Oui. » — Alors il se tourna vers le Prophète, et, pour ne point l'interpeller directement, il interrogea : « Tout le monde ici adhérera à ma sentence sur les Juifs? » Le Prophète répondit : « Elle sera leur jugement. » Sad prononça : « Tous les hommes seront mis à mort, les femmes et les enfants seront esclaves, tous les biens seront partagés entre les Musulmans. »

L'Apôtre s'écria : « Ton jugement est celui que Dieu Très-Haut et Glorieux a décrété du plus haut des sept ci eux. » Puis il ordonna de conduire les Korittah à Médinc, les mains liées derrière le dos, et de les tenir emprisonnés dans le serai d'Asâmatâh. Quant aux femmes et aux enfants, on les garda dans la maison de Xahmlah, fille d'Hareth, de la tribu des Béni An-Najjar.

On abandonna aux prisonniers, pour s'en nourrir, plusieurs charges d'ânes de dattes; mais, liés

comme ils l'étaient, les Juifs ne purent manger que en happant ces fruits avec la bouche et le ventre contre terre.

Ils passèrent la nuit qui précéda leur mise à mort à réciter la Thorah et à s'encourager mutuellement à la résignation et à la fermeté. L'Apotre de Dieu lit ouvrir une tranchée- dans un lieu approprié où on les amena par escouades de la maison d'Asâmah. Ali et Zobeir, par ordre de l'Apotre, les décapitèrent en faisant couler leur sang dans la tranchée. On rapporça qu'au moment où on les emmenait, ils demandèrent à Kah B. Asad : « Où nous conduites-on? » Il répondit : « Vous ne savez donc que disputer partout! Ne voyez-vous pas qu'aucun de ceux que l'on emmène ne revient? Par Allah ! vous n'avez à attendre que l'égorgement et je ne vous ai jamais prédit autre chose. » Toujours aveugles, ils répliquèrent : « () Kah! ce n'est pas le moment de nous adresser des reproches et des injures! » Quand Hay B. Akhtah fut amené au Prince les mains liées, celui-ci s'écria : « () ennemi de Dieu! enfin le Très-Haut et Glorieux t'a livré en mon pouvoir et m'a fait ton juge! » Il répondit : « Je ne me reproche pas d'avoir été ton ennemi. Je voulais m'élever ; Dieu t'a donné la victoire. Je me résigne. Pareil malheur est arrivé souvent aux enfants d'Israël. » A ce moment, le Lion de l'attaque tira Dhul-Fikar pour le frapper et Hay dit : « Un noble reçoit la mort de la main d'un noble. » Mais Ali répliqua : « Les méchants tuent les bons et les bons les méchants. Mais malheur à ceux qui tuent les bons et bonheur à ceux qui tuent les méchants (1). » Hay

(1) ha naïveté de ces récits montre que Mahomet et les Musulmans, à mesure que leur succès grandissait, en arri-

repartit : « Gela est vrai ; je te prie seulement de laisser mon corps couvert de ma robe. » « Cela, promit Ali, m'est plus facile encore que de te tuer. » Hay tendit le cou et Ali le dépéea avec son cimeterre.

Ensuite on présenta Kab, les mains lices sur le cou, à l'Apotre qui lui dit : « kab, pourquoi n'us-tu pas profité de lavis du jeune homme (l'Ange) qui t'a invité à suivre ma voie en le disant : « Quand tu verras Mahomet. trausmels-lui mes salutations. » Kab répondit : « Je craignais que les Juifs n'attribuassent à la peur mon adhésion à l'Islam. » Sur un signe de l'Apôlrc, on l'envoya rejoindre les siens.

Ce jour-là, Ali et Zobeyr furent occupés jusqu'au soir à mettre à mort les koriltah ; l'exécution s'acheva la nuit à la lueur des torches. Mahomet y assista jusqu'à la lin.

Pendant le massacre, les femmes des victimes qui, jusqu'au dernier moment, avaient conservé de l'espoir, se précipitèrent la tête rasée, courant de tous côtés, éperdues, et poussant jusqu'au ciel des cris déchirants.

Un Juif éminent, éprouvé par l'âge et les chagrins, Zobeyr B. Mâttya lit tous ses ellbrls pour les calmer et les consoler. Peu auparavant, il avait rendu à la liberté et traité admirablement l'Anssar Thabet B. Qays, fait prisonnier en combattant. Celui-ci vint le trouver alors et lui déclara qu'il voulait acquitter sa dette de gratitude, il obtint du Prophète la vie de Zobeyr, la liberté de sa famille

raient à considérer et à punir comme sacrilège toute résistance à leur Foi et a leurs armes. On ne comprend pas autrement la complaisance avec laquelle l'auteur s'étend sur toutes le* rigueurs exercées.

et la restitution de ses biens. Quand il annonça cette grâce à Zobeyr, le juif lui demanda: « Qu'est devenu Kab B. Asad, notre vaillant chef? — Il est mort. — Que sont devenus May B. Akhttab, si habile, et Nabâsh Ben Qays? — Morts. — Et les autres nobles et personnages éminents de la tribu? — Tous exécutés. » Zobeyr alors s'écria : « O Thabet. je le jure par Dieu, mieux vaut mourir que survivre à la perte de tous ses amis. Je t'adjure, au nom des services que je t'ai rendus, de me réunir par le glaive à mes amis. » Thabet le remit aux mains du fils d'Alaswum qui fit tomber sa tête.

Les « Juifs exécutés étaient au nombre de sept cents.

Après ce massacre, la blessure de Sad B. Moadb se rouvrit et son agonie commença. Il reçut alors la visite et les bénédictions de l'Apôtre qui pria avec ferveur pour qu'il obtint sa récompense. Une heure après il fut reçu dans la miséricorde de Dieu (1). Gabriel descendit avec son turban resplendissant de lumière et annonça au Prophète que les portes des cieux étaient ouvertes pour celui de ses amis qui venait d'expirer et que le trône de Dieu avait tremblé au moment de sa mort.

Appendice au Chapitre 38.

Los Juifs et la Légende arabe.

A la suite de ce chapitre, nous ne pouvons nous empêcher de faire ce rapprochement : Les Juifs ont crucifié Jésus-Christ; Mahomet a crucifié les Juifs.

(1) Il semble que Sad était mortellement blessé lorsqu'il fut appelé à décider du sort des Koryttali et qu'il ne vécut que juste le temps de voir leur exécution.

A mesure que Mahomet avance dans sa carrière, il devient plus terrible contre ses ennemis, soit dans un but d'intimidation, soit parce qu'il considère comme sacrilège toute opposition à l'accomplissement de son œuvre.

On cite le terrible supplice qu'il infligea à des membres de la tribu de Baqaila, en leur faisant couper les membres par petits morceaux. Il y est fait allusion dans le verset suivant *du Koran* (ch. V, 37): « La récompense de ceux qui combattent contre Allah et son Prophète et qui se vendent sur la terre sera d'être égorgés ou crucifiés, ou d'avoir un pied et une main coupés de deux côtés opposés, ou d'être exilés. »

Cette extermination totale d'une tribu juive par Mahomet est probablement l'origine d'une légende accréditée chez les Arabes d'Algérie. Ils croient que le Prophète a exterminé tous les Juifs et qu'ensuite prenant pitié des veuves il leur a permis d'aller s'unir aux cadavres pour être fécondées. C'est pourquoi ils appellent les Juifs « fils de charognes ». Ils prétendent reconnaître les Juifs même sous le costume européen à leur odeur, odeur *sui genevis* qu'ils croient cadavérique. Ils attribuent à cette origine la lâcheté juive supposée et la mollesse des chairs chez les femmes israélites. Un Arabe qui a commerce avec une Juive perd le bénéfice d'un jeûne commencé, fût-ce celui du Ramadhan. Il doit faire la grande purification, tandis que si c'est avec une chrétienne, la purification ordinaire suffit.

CHAPITRE XXXIX

1. Crime d'Abu Sofian : attentat à la vie du Prophète, représailles.— 2. Seriah d'Abu Obaydah Jurrah. — 3. Combat des Mohammed H. Moslamah contre les Béni Kallab. — 4. Supplice de huit Béni Oraïu. — 5. Appendice.

1. Crime d'Abu Sofian, attentat à la vie du Prophète; représailles.

De retour à La Mecque après la Guerre du Fossé, Abu Sofian ne craignit, pas de dire à plusieurs personnes : « Quelqu'un d'ici n'ira-t-il pas à Médine tirer vengeance de Mahomet, qui circule seul dans les bazars, et va promulguant sa prétendue doctrine sans s'inquiéter d'amis ni d'ennemis. » Un Arabe du désert qui passait ayant entendu Sofian proférer ces paroles, vint le trouver dans sa maison et lui dit en particulier : « Si tu veux m'en fournir les moyens, je me charge d'expédier Mahomet. Je connais bien les chemins, j'ai un excellent poignard et je ne crains personne. »

Abu Sofian, très satisfait, loua le dessein de l'Arabe ci lui donna des vivres et un chameau, en exigeant un secret absolu. L'Arabe partit de La Mecque la nuit, et se rendit rapidement à Médine. A son arrivée, il apprit que l'Apôtre était dans la tribu des Bein Abdu-el-Ashal et s'en alla à pied à sa recherche. L'Elu était alors eu conversation avec plusieurs de ses familiers à la porte de la Mosquée. L'Arabe s'approcha du groupe et demanda : « Lequel devons est le petit-fils d'Abd-ul-Muttaleb? » L'Apôtre répondit : « C'est moi. » Aussitôt l'Arabe

se dirigea vers lui connue pour lui parler ; mais Azyd B. Khadzyr l'arrêta brusquement en disant : « Arrière, maudit ! » Et jetant la main sur sa ceinture, il sentit l'arme sous sa robe et s'écria : « C'est un traître ! » L'Arabe alors tomba à ses pieds en demandant la vie. Tandis qu'Azyd le tenait fortement, l'Apôtre interrogea : « Déclare la vérité. Qui es-tu ? Qu'es-tu venu faire ? Si lu es sincère je t'en tiendrai compte ; sinon, Dieu me fera connaître ton dessein. »

L'Arabe, après avoir obtenu la promesse de la vie, avoua tout. Puis sur un signe du Prince, Azyd le mit en prison. Le lendemain il comparut devant le Prophète qui lui dit : « Tu es libre d'aller où tu voudras. Ce que tu as à faire de mieux que de tels actes, c'est d'embrasser la Foi. » L'Arabe prononça aussitôt la formule d'adhésion et ajouta : « Je n'ai jamais tremblé devant personne ni devant aucune arme, mais j'ai été intimidé par ton aspect auguste. » Quelques jours après il quitta Médine (1).

Comme Abu Sofian renouvela sa tentative criminelle, le Prince invita Amru B. Ommyah, Domairi et Sollàm B. Moslamah à se rendre à La Mecque et à y épier une occasion favorable pour le frapper. Le premier, assassin de profession avant d'être Musulman, a narré ainsi cette aventure.

« Pendant que nous faisons dévotement le tour de la Kaaba, un idolâtre nous reconnut et cria : « Habitants de la Mecque, voici Amru ! Soyez sur vos gardes ! » Nous quittâmes la ville aussitôt. Ebn

(1) Cet attentat n'est point relaté par les plus anciens biographes. Il paraît peu vraisemblable, à cause des attaches de famille qu'Abu Sofian avait avec le Prophète et de sa réconciliation finale avec lui. William Mûir a remarqué avec beaucoup de raison que les traditionnistes ont pris à tâche de noircir les principaux adversaires de Mahomèt,

Moslamah monta sur son chameau et se sauva à Médine; moi je gagnai rapidement la montagne. Je poignardai Othman B. Malek qui me barrait le chemin et je me cachai d'abord dans une grotte, puis dans une autre, où j'entendis un berger borgne qui blasphémait contre le Prophète. J'attendis qu'il fût endormi et j'enfonçai un des bouts de mon arc dans son œil unique jusqu'au cavet. A la sortie de la grotte, je rencontrai deux espions des Koréish. Avec une flèche, j'envoyai l'un d'eux en Enfer; l'autre s'enfuit. Nous arrivâmes tous les trois sains et saufs à Médine et fûmes admis à l'honneur du baise-pieds du Prophète. »

Quand Abu Sofian apprit le danger qu'il avait couru, il s'entoura de grandes précautions.

2. Seriah d'Abu Obaydah Jurrâh.

Dans le mois de Dulhajja, le Prophète envoya Abu Obaydah Jurrâh a Sayiu-el-Hajar avec des dattes pour seules provisions. Au commencement, chaque guerrier vécut d'une seule datte par jour et à la fin de l'expédition, d'une demi datte; enfin Dieu poussa vers eux au bord de la mer un monstre marin dont la chair les nourrit au nombre de 300 pendant un mois. Il était si grand qu'un chameau pouvait passer sous ses côtes. Quand les vivres manquèrent, Qays B. Sad B. Aburdali demanda: « Quelqu'un veut-il me vendre des dattes en échange de chameaux qui lui seront livrés au retour, à Médine? » Sa demande fut acceptée parce qu'on savait que son père, fort libéral, acquitterait cette dette contractée par zèle pour la religion. C'est ainsi que la troupe subsista dans les derniers jours, grâce à la générosité de Qays,

3. Combat de Mohammed B. Moslamah contre les Béni Kallâb.

Le Prophète envoya Mohammed D. Moslamah contre les Jieni Kallâb en lui disant : « Peut-être vaincras-tu Thamànah B. Athâl Annakhay. »

Mohammed marcha avec 30 hommes l'anuit, se dérobant pendant le jour. Il livra aux Béni Kallâb un combat où ils perdirent 2 hommes. Le reste s'enfuit laissant aux mains des Musulmans 50 chameaux et 3,000 moutons. Le départ de Médine eut lieu le 10 du mois de Moharrem et la rentrée Pavant-dernier jour du même mois.

Quant à Thamanah, il fut capturé l'année suivante (la 6 de l'Hégire), par un parti de Musulmans envoyés dans la Nedjed, et amené au Prophète qui le fit lier à une colonne de la Mosquée.

Le lendemain, quand l'Apôtre le visita, il lui déclara sa volonté d'embrasser l'Islam et de le servir avec autant de zèle qu'il en avait mis à le combattre. En effet, après avoir, sur l'ordre du Prince, accompli le pèlerinage de La Mecque, il s'en retourna dans sa tribu et la décida à ne plus amener ses grains à La Mecque, ce qui produisit la disette chez les Koréish. Ceux-ci écrivirent alors à Médine pour que le Prophète invitât Thamanah à approvisionner comme par le passé les habitants du territoire du sanctuaire. Celui-ci y consentit autant par bonté que parce que les pèlerins recevaient gratuitement l'hospitalité à La Mecque.

4. Supplice de huit Béni Oraïn.

Selon une tradition rapportée par Wackidi, huit hommes de la tribu arabe des Béni Oraïn Vinrent à

Médine et se firent Musulmans. Comme ils avaient contracté la fièvre, le Prophète les envoya à la campagne dans le lieu où pâturaient ses troupeaux, pour y boire du lait de ses chameaux. Lorsqu'ils eurent recouvré la santé, ils égorgèrent le berger et s'enfuirent en emmenant les chameaux. Le Prophète envoya sur le champ à leur poursuite des cavaliers qui les rejoignirent avant le lever du soleil et les ramenèrent enchaînés à Médine. L'Apôtre leur lit couper les pieds et les mains et crever les yeux avec un fer rouge ; puis on les empala.

A la réflexion Mahomet trouva ce supplice excessif et il promulgua une révélation limitant la peine capitale à la mort par le glaive ou au crucifiement. Quant au vol, il fut puni de l'amputation d'une main ou d'un pied. Pour chaque récidive c'était une nouvelle amputation.

5. Appendice au Chapitre XXXIX.

Révélation du Koran pendant les cinq premières années de l'Hégire.

Voici dans l'ordre chronologique les sourates qui furent révélées à Médine (1):

94 : II. — 95 : XLVII. — 96 : LVII. — 97 : VIII. — 98 : LVIII. — 99 : LXV. — 100 : XCVIII. — 101 : LXII. — 102 : LIX. — 103 : XXIV. — 104 : LXIII. — 105 : XLVIII. — 106 : LXI. — 107 : IV. — 108 : III. — 109 : V. — 110 : XXXIII. — 111 : LX. — 112 : LXVI. — 113 : XLIX. — 114 : IX.

Les sourates révélées dans les premiers temps de

(1) Dans le dernier tableau chronologique de la révélation des Sourates, que nous avons donné p. 257, t. I^r, la S. CXIV a été omise : ce fut la 93 révélée (à La Mecque).

Quelques erreurs s'étant glissées dans le classement des sourates par ordre chronologique, nous prions le lecteur de consulter l'*Errata*, à la fin du présent volume.

la résidence à Médine s'adressaient principalement aux Juifs. De même que les dernières promulguées à La Mecque, elles abondent en légendes juives basées sur l'Ancien Testament et la Tradition des Rabbins (le Talmud) et étaient manifestement destinées à gagner la faveur des Juifs et à obtenir d'eux l'attestation publique que leurs écritures établissaient la légitimité et la preuve de la mission de Mahomet (i).

Mais ceux-ci, à quelques exceptions près refusèrent de reconnaître le nouveau Prophète, qui ne remplissait à leurs yeux aucune des conditions du Messie attendu. Ils consentaient volontiers à vivre avec lui dans des termes d'amitié et de bon voisinage, mais ils rejetaient ses prétentions spirituelles. Il attribua leur refus à l'envie et à la malice. « Les Juifs, arguait-il, ne peuvent supporter que la dignité de Prophète passe de leur race à un autre peuple. Ils ont bien les prophéties concernant l'Islam, mais ils étouffent leurs convictions, suppriment les déclarations éclatantes de leurs Ecritures et en altèrent le sens, en disloquant leur enchaînement ou en produisant des gloses fausses des Rabbins. Leurs cœurs sont endurcis et fermés à toute persuasion. Le Koran ne saurait les convertir, car ils sont déjà restés sourds à la parole de Dieu révélée dans l'Ancien Testament (S. II, *passim*.)

Ils marchent sur les traces de leurs ancêtres obs-

(1) La S. II, la première révélée à Médine dit, verset 59 : « Certes ceux qui croient et ceux qui suivent la religion juive et les Chrétiens et les Sabéites (secte chrétienne), en un mot quiconque croit en Dieu et au Jour dernier et qui aura pratiqué les bonnes œuvres ; tous ceux-là recevront une récompense de leur Seigneur ; la crainte ne descendra point sur eux et ils ne seront point affligés. »

Ce verset est reproduit textuellement par le verset 73 de la S. V. (voir page suivante, note 1),

tinés qui tuaient les Prophètes et abandonnaient le culte du vrai Dieu pour adorer leurs propres créations. » Citons quelques passages de la S. II (c'est toujours Dieu qui parle).

« Assurément nous avons donné à Moïse les Ecritures, et depuis lui, nous avons envoyé les Apôtres en accordant à Jésus, fils de Marie, des miracles éclatants et en le fortifiant par l'Esprit saint.

« Chaque fois qu'un Apôtre vient vers vous avec une mission qui vous déplaît, votre orgueil se révolte ; vous le chassez comme un menteur on vous le mettez à mort.

« Ils disent ; « Nos cœurs sont incirconcis. » Oui ! le Seigneur les a maudits à cause de leur incrédulité.

« Et quand on leur apporta un Livre attestant leurs Ecritures—et véritablement ils avaient auparavant imploré cet aide (celui du Koran) contre les infidèles — et quand vinrent vers eux ceux qu'ils reconnaissaient (dans leurs Écritures) ils refusèrent de croire en eux (Mahomet et le Koran.) Aussi la malédiction de Dieu est sur eux » (1).

Ces accusations et cette malédiction contre les Juifs ne purent que les blesser profondément et leur ôter toute confiance dans les précédentes déclarations de Mahomet en faveur de leur religion. Ils dissimulèrent leur haine par crainte, mais elle trans-

(1) La S. 111 révélée immédiatement après la bataille de Bedr, dans le verset 79 est considérée comme abrogeant le verset 50₂ de S. II : Quiconque désire un autre culte que la résignation à Dieu (Islam), ce culte ne sera point reçu de lui, et il sera dans l'autre monde du nombre des malheureux- » Mais le verset 59 de la S : II (*cité page précédente : note 1*), est reproduit textuellement par le verset 73 de la S. V, qui paraît postérieure à la S : III, ce qui semblerait infirmer l'abrogation en question.

pira de diverses manières, notamment par des phrases à double sens qui piquèrent au vif Mahomet, ainsi que, l'expriment le verset 49 de la sourate IV et plusieurs versets de S : V.

« () croyants, ne prenez pas pour amis ceux qui font des gorges chaudes de votre religion, aussi bien ceux de l'Ancien Testament que les infidèles.

« Vous dirai-je le cruel châtement que Dieu leur réserve ? Ceux que Dieu a maudits dans sa colère et qu'il a changés en singes et en pourceaux (punition infligée d'après une légende, aux violateurs du sabbath), sont, aussi bien que les idolâtres, dans un mauvais cas. . . . Tu les verras courir en foule à la perversité et à l'injustice et manger les aliments défendus. Hélas, ce sont leurs œuvres.

« Et pourquoi leurs Rabbins et leurs prêtres ne les cmpcehenl-ils point de profère/' des impiétés et de manger ce qui est défendu? Hélas, c'est à cause de leurs péchés !

« Les Juifs disent : « La main de Dieu est enchaînée ». Ce sont leurs propres mains qui sont liées et Dieu étend les siennes (pour des faveurs) vers qui il lui plail. Ce que Dieu a bien voulu leur révéler augmente la rébellion et l'impiété de la plupart. Nous avons jeté entre eux l'inimitié et la haine jusqu'au jour du jugement. Chaque fois qu'ils allumeront le feu de la guerre, Dieu l'éteindra (dans leur sang). Ils se plairont à faire le mal sur la terre, et Dieu déteste ceux qui font le mal. »

Un passage necuse même les Juifs d'encourager tes Koréish à persévérer dans l'idolâtrie, en la représentant comme préférable à la religion de Mahomet.

Nous avons déjà vu et nous verrons encore que

Mahomet ne se contenta pas de menacer les Juifs de la colère céleste. Il ne devait rester place dans l'Arabie qu'à la foi musulmane.

Une fois devenu l'ennemi des Juifs, Mahomet n'a plus que faire d'invoquer leurs Écritures et leurs légendes ; par suite elles disparaissent presque complètement du Koran, qui n'est point un système d'ensemble préparé à l'avance de toutes pièces, mais la manifestation successive et presque journalière des sentiments et des besoins nés des circonstances de chaque moment. Toutefois ce *Livre*, dans le petit nombre de passages où il est question de l'Ancien ou du Nouveau Testament en parle toujours avec vénération et ne conteste jamais leur autorité.

A mesure qu'on s'éloigne de l'Hégire, le style du Koran, quoique fort inégal en force et en vigueur, perd le plus souvent la vivacité d'images et le feu poétique qui animent les sourates des premières périodes. Il devient terne et presque vulgaire aussi bien dans la pensée que dans l'expression. Accidentellement on retrouve des traces de l'ancienne inspiration.

Citons deux passages vantés :

« Dieu! Il n'y a de Dieu que lui; le Vivant, l'Eternel. Il ne cède ni à la fatigue ni au sommeil. A lui appartient tout ce qui est au Ciel et sur Terre; qui osera intercéder auprès de lui sans sa permission?(1).

« Il sait ce qui est avant et après (c'est-à-dire

(1) Nous soulignons à dessein ces mots, parce que, avec d'autres passages du Koran, ils signalent la part très faible que le dogme musulman fait à l'intercession près de Dieu, contrairement aux religions indiennes et chrétienne et surtout à la doctrine de la Rédemption.

le passé et l'avenir), et on ne pénètre sa science qu'autant qu'il lui plaît. Son trône s'étend sur le ciel et la terre et il les protège sans la moindre fatigue. Il est le Magnifique et le Grand »(S: II, 2 56.)

Sourate XIV, 36 à 46.

« Dieu est la lumière du Ciel et de la Terre. Sa lumière est comme une lampe au centre d'un verre dans une niche. Le verre est une étoile resplendissante. La lampe est alimentée par l'huile d'un arbre béni, un olivier qui n'est ni de l'Orient ni de l'Occident. Son huile donne la lumière, même sans qu'on rallume. C'est Lumière sur Lumière. Dieu dirige dans sa lumière (fait luire sa lumière sur) qui il lui plaît » (1).

Là, une description de l'adoration et des bonnes œuvres des Croyants.

« Quant aux incrédules, leurs œuvres sont comme le mirage dans la plaine de sable.

« L'homme assoiffé croit que l'eau est devant lui et elle fuit à son approche. Mais il rencontre Dieu à qui il faut rendre un compte, car Dieu l'exige.

« Ou bien (ses œuvres sont) comme les ténèbres d'une mer sans fond. Les flots couvrant les flots obscurcissent l'abîme. Au-dessus de lui les sombres nuages ; ténèbres qui se superposent aux ténèbres. Quand on étend la main, on la distingue à peine. Celui auquel Dieu refuse la lumière, restera comme aveuglé.

Quoi! ne vois-tu pas que tout loue Dieu ; tout ce qui est au ciel et sur la terre, et les oiseaux en

(1) C'est le dogme absolu de la grâce arbitraire. « La grâce souille où elle veut. »

etendant leurs ailes. En vérité chacun d'eux connaît sa prière et son chant de louange, et Dieu sait ce que vous faites.

« Dieu règne dans les cieux et sur la terre ; tous ces êtres retourneront à Dieu » (1).

Ces textes nous présentent de grandes images. Si on les considère comme des métaphores, on a une conception spiritualiste de Dieu, semblable à celle des philosophes grecs, des Chrétiens, même des Hébreux, et qui paraît dominer aujourd'hui parmi les Musulmans.

Mais si on les interprète dans un sens littéral et réaliste qui devait tout d'abord s'imposer aux esprits incultes des premiers Musulmans, on arrive à cette conclusion que, selon toute vraisemblance, le Dieu des Croyants ne lût d'abord que la personification de l'Immensité dans la Force et la Grandeur ; un Etre fort semblable à la description que le chant du Bienheureux nous donne de Krischna. C'était une sorte d'anthropomorphisme dont les anges, géants incommensurables, formaient le premier degré. Ceux-ci remplacent dans le système musulman les dieux intercesseurs du Krischnaïsme, mais ils n'ont point le même rôle ; ils n'intercèdent qu'exceptionnellement et quand Dieu veut bien le leur permettre.

D'ailleurs, le Dieu de Mahomet est un Dieu jaloux, souvent en colère, toujours terrible dans la vengeance. Le Koran le désigne ainsi aussi souvent qu'il l'appelle : Puissant et Sage. Il est miséricordieux pour le fidèle qui se repent de ses péchés ; mais impitoyable pour les infidèles, surtout pour

(1) Cela rappelle la formule brahmanique : De Dieu tout procède, à lui tout retourne*

ceux qui combattent. Il a donc une partie des passions humaines.

A partir de l'Hégire les sourates prennent un ton de plus en plus menaçant et belliqueux. Il est permis de tuer et de dépouiller les infidèles. Cette autorisation satisfait le goût des Arabes pour le pillage, attire à l'Islam les écumeurs du désert et enflamme l'ardeur de tous pour la guerre sainte. Le but est même tout d'abord dépassé. Des Musulmans mettent à mort pour les dépouiller, sous prétexte qu'ils ne sont pas sincères, des adversaires qui ont déclaré ou déclarent se convertir (S : IV, 96).

Mahomet doit intervenir et le verset 95 de S. IV édicté la mort contre quiconque se rend coupable d'un tel crime. La profession de foi à l'Islam clâce tout ce qui la précédée.

Quoique La Mecque avec ses idolâtres s'efface dans le lointain et qu'il ne soit plus guère question des Koréish qu'à l'occasion des attaques dirigées par eux ou contre eux, nous trouvons accidentellement des passages dans le style des sourates de La Mecque, menaçant « la cité qui a chassé son Prophète » (S. XLVII, 14). Le ton de défi s'élève et monte parfois jusqu'au plus haut diapason. Mahomet et les siens « combattront jusqu'à ce que toute opposition soit éteinte et qu'il n'existe plus d'autre religion que celle de Dieu (S: II, 189 et suivants ; S: VIII, 40). Tant que ce glorieux résultat ne sera pas assuré, il n'y aura ni trêve, ni paix. Dieu promet prompte et complète victoire. Il est le plus fort et il vaincra. Dans peu l'Islam régnera triomphant;

Ceux qui abandonnent La Mecque pour rejoindre l'étendard du Prophète pendant que la lutte reste indécise, sont bien plus méritants que ceux qui en

attendent l'issue. Les irrésolus qui, bien que convaincus de la vérité de la nouvelle religion, ne peuvent se décider à quitter La Mecque, sont avisés que Dieu n'acceptera point leur excuse d'impossibilité. « Leur demeure sera l'Enfer. Fatal voyage ! » (S : IX.) Cependant le Koran accompagne ces menaces d'un mot d'encouragement pour ceux des Croyants de La Mecque qu'il range parmi « les Faibles », réellement dans l'impuissance de quitter la ville.

Le désir d'opérer leur délivrance doit inspirer à leurs frères réfugiés à Médine une belliqueuse ardeur. Car « ils implorent le Seigneur, pour qu'il les tire de cette ville où ils sont opprimés et pour qu'il se déclare leur protecteur et leur défenseur ».

L'insistance avec laquelle Mahomet exige l'émigration à Médine, montre que son plan de guerre contre les Koréish était bien arrêté dans son esprit lorsqu'il quitta La Mecque et même auparavant: dès qu'il fut assuré d'avoir à Médine un parti assez fort pour y dominer avec les réfugiés de La Mecque (les Mohajers).

CHAPITRE XL

AN VI DE L'HÉGIRE

(23 mai 627 au 10 avril 628)

I. Ghazwah des Béni Ttayan. — a. Expéditions diverses; Châtiment du Juif Ozair B. Hahzem. — 3. Ghazwah des Béni Qurdah ou de Yamanah. — 4. Prière pour la pluie. — 5. Appendice.

1. Ghazwah des Béni Ttayan.

Le Prophète avait résolu de tirer vengeance de la trahison des Béni Ttayân dont avaient été victimes Aassuni B. Thâbet et Habyb B. Ady avec leurs compagnons. Dans la 6^e année après la fuite, il marcha contre cette tribu avec deux cents cavaliers Mohajers et Ànssars.

A son approche, les Béni Ttayan s'enfuirent vers les sommets des montagnes, s'y fortifièrent et échappèrent ainsi à la mort. Le Prophète s'arrêta un jour au lieu où les Musulmans faits prisonniers avaient été massacrés et y accomplit des dévotions devant leur rendre propices les Cours célestes ; puis de ce point il envoya des partis pour ravager par représailles tous les environs. Arrivé à Ghasfan, il détacha Sad B. Abadah avec une troupe pour opérer contre des partisans des Koréish; mais ceux-ci ne l'attendirent pas, de sorte que Sad ne trouvant pas d'ennemis à combattre s'en retourna au camp du Prince.

A Dâr-un-Baah, près de Ghasfan, le Prophète retrouva la tombe de sa mère, y fit des prières et des prostrations et demanda à Dieu de lui permettre d'implorer son pardon pour elle. Mais il essuya un refus (1) qui le mit tout en larmes, il pria encore et deux fois se prosterna, puis il renouvela sa demande et éprouva un nouveau refus.

11 s'en retourna auprès de ses intimes qui remarquèrent son affliction, puis il monta sur son chameau et eut la révélation du verset (Koran, ch. IX, 114) : « Il est interdit au Prophète et aux vrais Croyants de prier pour les Idolâtres. » Et le Prince des Apôtres dit à ses amis : « Vous êtes témoins que je suis innocent de ce péché, comme le lût Abraham (celui d'avoir prié pour son père). »

2. Expéditions diverses ; Châtiment du Juif Ozair B. Rahzem.

Celte même année, le Prophète envoya Omar contre les Béni Qoràrah que ses archers assaillirent vainement; Bellal B. Albareth contre les Béni Malek qui s'enfuirent en ne lui abandonnant qu'un cheval; enfin Bashyr B. Sowyd contre les Ilàretahah Kunànah. Ceux-ci se réfugièrent dans un fourré auquel on mit le feu et ils furent tous brûlés vifs. Le Prophète blâma cet acte de cruauté.

Informé que les Béni Sad (région de Fadak) réunissaient des guerriers pour marcher avec les Juifs du Khaybcr contre Médine, il envoya contre eux Ali avec cent hommes.

En marchant la nuit, tandis qu'elle se dérobait

(1) Comme elle était morte idolâtre, on ne devait pas prier pour elle.

pendant le jour, la petite troupe atteignit Ilajun, où Ali mit la main sur un des Idolâtres. Il le questionna au sujet de l'ennemi et cet homme offrit de servir de guide à condition qu'on lui fit quartier. Les'Béni Sad ainsi surpris se sauvèrent en laissant aux mains des Musulmans cinq cents chameaux et deux mille moutons. Ali choisit quelques chameaux pour l'usage particulier de l'Apôtre, préleva le cinquième des dépouilles (pour la communauté musulmane), distribua le reste à ses compagnons et rentra victorieux à Médine.

3. Ghazwah des Béni Qurdah ou d'Yamanah.

La Tradition met dans la bouche de Solman B. Al-Akwa le récit suivant :

« J'étais sorti de Médine accompagné de llabaa, l'affranchi de l'Apôtre, et avec le cheval d'AbuTtolah l'Ansari, pour monture. Au point du jour, Abd-ullahman arriva tout à coup au pâturage des chameaux du Prophète, tua le chamelier et emmena le troupeau. Je donnai ma monture à Rabaa pour qu'il allât donner l'alarme et me mis moi-même à la poursuite des Idolâtres.

Quand je fus près d'eux, je leur lançai des flèches et j'en blessai un à chaque coup. Quand un cavalier fondait sur moi, je me jetais derrière un arbre et le perçais d'une flèche. Parfois je montais sur une éminence d'où je lançais des pierres et des flèches. Je forçai ainsi les voleurs à abandonner leur proie et je poussai les chameaux vers Médine. Puis je repris la poursuite interrompue. Alors d'autres Infidèles vinrent au secours des premiers. Mais en même

temps apparurent Huzûm Asdy, Abu QotâdaJNloqdad, Aswad Kundi et d'autres cavaliers, formant Pavant-garde de l'armée du Prophète, que l'on apercevait à travers les arbres.

Les Idolâtres s'en luirent et Huzûni s'élança à leur poursuite; je saisis alors la bride de son cheval et le pressai d'attendre le gros de l'armée. Ce lût inutile, parce qu'il aspirait au martyre. Il courut sus à Abd-ul-Rahman et lui porta un coup de lance, mais sans résultat. Abd-ul-Rahman le transperça avec la sienne, et, quittant son cheval, monta sur celui de mon compagnon. Puis il blessa légèrement Abu Qotâdah, qui le tua d'un coup de lance. Quand il eut succombé, nous poursuivîmes les ennemis jusqu'à un défilé où coule la source appelée Dhu Qarwali. Ils ne prirent pas le temps de s'y arrêter, et je continuai seul à les poursuivre jusqu'au coucher du soleil ; je leur pris deux chevaux. En revenant sur mes pas, je trouvai le Prophète qui avait fait halte avec sa troupe près de la source, etBellâl qui faisait rôtir un kabâb (1). Je dis : « Apôtre de -Dieu, donne-moi une centaine de braves gens et je promets de ne pas laisser un ennemi en vie. »

Le Prophète sourit et répondit : « Sois économe, quand tu es riche. » Et il ajouta : « Un homme parlait est clément et plus compatissant. » On apprit bientôt qu'un homme des Béni Ghattafan avait donné asile aux fuyards, mais que ceux-ci, apercevant de loin un nuage de poussière, crurent à l'arrivée des Musulmans et décampèrent. Le lendemain matin, le Prophète dit : « Notre meilleur cavalier est Abu Qotâdah et notre meilleur fantassin Solman. »

(1) Mets composé de viande coupée en morceaux et entourée d'oignons, d'œufs, etc.

L'auteur qui rapporte cette tradition déclare qu'il n'en finirait pas s'il lui fallait raconter tous les serials, tous les engagements, combats, aventures, qui eurent lieu alors et qui sont racontés par les biographes. Voici quelques-uns des plus marquants:

Au mois de Ramadhan, Zaïd B. Hareth, revenant de Syrie avec une riche caravane appartenant aux compagnons du Prophète, fut dans rOuadi-ei-Qora, à sept journées de Médine, assailli et pillé avec tout son convoi par une bande de Béni Bakr et de Béni Fazar dépendant de Omm Farka, qui était une dame de la tribu des Béni Fazar. Cette femme possédait un château-fort (comme les hobereaux du Moyen-Age) et faisait dévaliser les passants par des bandits à sa solde. Pour mettre un terme à ses brigandages, l'Apôtre envoya contre elle Zaïd, aussitôt après sa rentrée à Médine. Zaïd arriva de grand matin auprès du château, avant qu'on eut eu avis de sa présence, il l'attaqua à l'improviste et remporta. Il tua ou fit prisonniers tous les défenseurs, y compris leur chef, Kaïs B. Modjasser. Il fit écarteler Omm Farka, en l'attachant par les pieds à des chameaux qu'on poussa dans des directions inverses. L'Apôtre de Dieu félicita chaleureusement Zaïd de cet exploit à sa rentrée à Médine.

Informé que Ozaïr B. Rhazein jouait auprès des Juifs du Kayber le rôle d'agitateur, le Prince résolut de se débarrasser de lui. Il envoya au Kayber trente hommes des plus résolus sous la conduite d'Abdallah B. Rahouha. Celui-ci, suivant ses instructions, engagea secrètement Ozaïr à venir à Médine où le Prophète promettait de le combler de bienfaits. Le chef partit donc avec lui, mais accompagné de trente Juffs bien armés. Quand ils furent arrivés

à Korka, Abdallah se glissa au milieu des Juifs avec une épée cachée sous son manteau et en frappa Ozaïr si rudement qu'il tomba mort de son cheval. Au même instant, ses compagnons attaquèrent les Juifs de l'escorte avec tant de vivacité qu'ils les taillèrent en pièces, sans perdre un des leurs. A leur rentrée à Médine, le Prince les combla d'éloges.

Dans le même mois, l'Apôtre envoya Zaïd IL llareth faire *une* incursion en Syrie dans le pays de Madian, celui-là même dont il est question dans l'Ecriture et qui est situé sur le bord de la mer Kouge, fort resserrée dans cet endroit.

Zaïd se jeta sur le bourg de Rabale qui touchait à la mer et lit un grand nombre de prisonniers qu'il emmena à Médine. Comme pour les vendre, on séparait les enfants de leurs parents, Mahomet venant à passer défendit qu'on vendit les enfants sans leurs mères.

4, Prière pour la pluie.

En la sixième année de l'Hégire, il y eut une grande disette à Médine. Les Musulmans eurent recours au Prophète qui leur ordonna de se munir de vivres et de l'accompagner au désert pour y prier avec lui en vue d'obtenir la pluie. Le jour fixé, il revêtit de vieux habits en signe de pauvreté, se rendit avec humilité et solennité au lieu indiqué, et y fit deux prosternations accompagnées de prières, sans remplir la formalité ordinaire de l'appel à la prière par le muezzin. A la première prosternation, il récita à haute voix le chapitre LXXXVII: « Loué soit le nom du Seigneur Très-Haut ; » à la seconde, le chapitre

LXXXV1II : « La nouvelle du jour du cataclysme (du jugement) est-elle parvenue jusqu'à toi ? » (1)

Quand il eut achevé ces prières, il fit face aux Fidèles et retourna sa pure reda, comme pour faire entendre que la l'amine se changerait en abondance et en richesse. Il éleva ses mains bénies et fit entendre un *Takbir*, puis avec sa merveilleuse éloquence il demanda la pluie au Miséricordieux.

« Nous n'avions pas encore quitté ce lieu, dit l'auteur de ce récit, qu'un petit nuage se montra au ciel, puis grandit et embrassa l'horizon, versant pendant sept jours et sept nuits une pluie si abondante que les Musulmans en demandèrent la fin, à cause des dommages qu'elle causait aux habitations. Le Prophète se remit à prier :

— « () Dieu, lais pleuvoir pour nous et non sur nous. Arrose le sommet des collines, le fond des vallées et les racines des végétaux. » Aussitôt Je ciel s'éclaircit et le soleil luisit sur Médine, en sorte qu'il ne tomba plus une goutte d'eau sur la ville ni sur les alentours. Quand le Prophète apprit qu'il continuait à pleuvoir aux environs de Médine, il se mit à rire de tout son cœur en disant : « Que Dieu récompense Abu Taleb ! S'il vivait encore », il se réjouirait d'avoir composé des vers sur la pluie. » Alors Ali B. Abu Taleb lui récita des vers dont voici le sens :

Dieu a donné la pluie qui élanche noire soif
Pour satisfaire le Prophète des génies et des hommes;
Elle a conservé la vie à nos orphelins;
Elle a abreuvé nos troupeaux;
Le Prophète protège les Beni Has he m;
Tous désirent ardemment son élévation et son règne.

(1) Dans la traduction Kasimirski : « N'as-tu jamais entendu parler du jour qui enveloppera tout », etc.

Toujours Mahomet est victorieux.
 Dieu assure toujours son triomphe.
 Nous ne l'abandonnerons jamais,
 Dussions-nous mourir à ses côtés.

Cette; année, le tour de la Kaaba répété sept fois fut rendu obligatoire par la révélation du verset :

((Accomplis le pèlerinage de La Mecque et visite (la maison de) Allah. » (Koran, eh. II, 192.)

Appendice.

Révélation du Koran pendant les cinq premières années
 de l'Hégire /suite/.

Nous avons montré le Koran, après l'Hégire, remplissant dans de nombreux passages le rôle de « Bulletin militaire » et donnant par révélation des ordres généraux, des ordres du jour, etc. C'est aussi un « bulletin des lois » édictant des règles et ordonnances avec commentaires.

On trouve, éparées dans les Sourates, toutes les pièces du fonctionnement d'une théocratie.

La conduite à tenir envers « le parti des mécontents », les rapports avec les alliés, la conclusion des traités, l'acceptation de clauses ou conditions, et d'autres affaires politiques sont fréquemment l'objet des messages divins. La libéralité à contribuer aux dépenses de la guerre, les seules qui alors nécessitaient un trésor public, est sans cesse recommandée comme une haute obligation. Les Sourates contiennent aussi les éléments d'un code civil et criminel. Des punitions sont spécifiées pour certains délits et crimes, et toute une législation est édictée pour la tutelle des orphelins, pour le mariage, le divorce, les ventes, les achats, le témoignage, l'usure et autres matières semblables. En outre, il y a des ins

tractions détaillées pour guider le Croyant dans sa vie privée, ainsi que des dispositions spéciales pour régler les rapports de Mahomet avec ses subordonnés et sa propre famille. Toutes ces prescriptions partagent le caractère essentiel du Koran, c'est-à-dire qu'elles sont présentées comme des ordres divins ; elles se terminent ordinairement par quelque pieuse banalité comme celles-ci : « Dieu est puissant et sage. — Dieu est indulgent et miséricordieux. — Le mal est le destin des transgresseurs de la Loi. »

Ce dernier verset dans les Sourates complète le rythme et donne au texte essentiel un cachet d'inspiration fatidique. Cette partie du Koran qu'on pourrait appeler « administrative » est, pour ainsi dire, entrecoupée d'enseignements religieux semblables à ceux que contiennent les précédentes Sourates : exhortations à la piété et à la vertu, dissuasion de l'infidélité et du vice, direction pour l'accomplissement des devoirs sociaux et des cérémonies religieuses, etc. Le principal changement dans les Sourates consiste en ce que les Juifs et les « mécontents » y prennent la place qu'occupaient les Idolâtres dans ceux de La Mecque.

Nous avons vu aux Préliminaires que les mœurs et les coutumes de l'Arabie s'étaient imprégnées profondément d'Hébraïsme. Pour les réglementer, Mahomet ne pouvait qu'imiter la Loi et le rituel juifs avec quelques modifications qu'imposait la différence de tempérament, de genre de vie et d'antécédents des deux peuples. Le Koran interdit absolument l'usure ; il base la pénalité criminelle sur la loi du Talion ; il prescrit rigoureusement la purification avant la prière et, comme les Juifs et les

Mages, il permet l'usage du subie à défaut d'eau. Il admet la femme accusée par son mari à se justifier par un serment (S. XXIV, 8) analogue à celui mentionné dans la Bible (Les Nombres, v. 19). Généralement, en ce qui concerne les relations entre les deux sexes, les prescriptions du Koran ressemblent très fort à celles du Pentateuque. Mahomet considérerait ces règles sur le mariage comme découlant des dispositions antérieures, c'est-à-dire celles des Prophètes qui rayaient précédé.

Au sujet du mariage et du divorce, sans plus de réserve qu'en toute autre matière, au lieu de se borner à des principes généraux que la conscience de chacun interprète dans chaque cas particulier, le Koran entre dans les plus minutieux détails, ainsi que l'avaient fait le Talmud et les Rabbins (1). C'est là un manque de délicatesse qu'il faut attribuer à la rudesse des mœurs du temps, chez les gens de race sémitique en général; on la retrouve d'ailleurs de nos jours, au moins en grande partie, chez les Arabes et même chez les Juifs, à un certain degré. Cette absence de retenue a-t-elle contribué à la dissolution des mœurs dans le monde musulman? Certains disent qu'elle en a été la conséquence plus encore que la cause.

En outre la législation du Koran en cette matière a donné naissance à d'innombrables ouvrages de jurisprudence et de théologie, formant interprétation, illustration, construction, corollaire, supplément, pour l'instruction des étudiants musulmans. Toute une casuistique aussi spécieuse que celle des Brahmes a été discutée et arrêtée. La langue et les

(1) Le Talmud donne les plus grands détails sur l'union conjugale et indique les meilleurs procédés pour le plaisir et la génération.

dictionnaires arabes fourmillent de ternies qui lui sont propres; par suite ces termes sont d'un usage aussi commun pour les femmes que pour les hommes. Une Française qui a écrit son voyage en Perse exprime la surprise et la répugnance que lui ont fait éprouver la crudité de langage et le réalisme des dames.

A l'imitation des Juifs qui manquaient de tenue dans la synagogue, les Croyants se comportèrent d'abord légèrement à l'office hebdomadaire. Un vendredi, pendant que Mahomet était en chaire, le son des tambours annonça l'arrivée d'une caravane de Syrie; presque tous les assistants coururent au dehors, laissant le Prophète seul avec quelques auditeurs plus timides ou plus pieux. Trois versets de la S. LXII sont affectés au blâme de cette conduite et au conseil d'employer pieusement le vendredi (versets 9 à 11).

Dans un autre passage (S. IV, 46), Mahomet défend, avec d'autres causes d'impureté, d'assister à la prière en état d'ivresse, sans doute parce que le cas se présentait. Dans la S. XVI, 69, de La Mecque, il avait permis l'usage modéré du vin, en même temps que les dattes et le raisin. Puis, dans la S. II, 216, il avait blâmé cet usage comme plus nuisible qu'utile; enfin, l'expérience le conduisit à l'interdire complètement, la 4^e année de l'Hégire, lors du siège des Beni-Nadhir :

— « O Croyants! en vérité, le vin, les jeux de hasard, les idoles et la divination par les flèches sont une abomination inventée par Satan. Évitez-les donc, afin de prospérer. » (V. 92.)

On peut suivre dans le Koran les progrès de l'ascendant et du pouvoir de Mahomet sur ses contemporains **par la progression croissante dans les re**

commandations de soumission et de respect "aux ordres de l'Elu de Dieu. Une cour princière aurait juré avec les coutumes du peuple ou avec les goûts et habitudes de Mahomet lui-même. Il conserva donc à Médine le genre de vie simple et sans faste d'un chef arabe. Le contraste de cette simplicité avec le luxe et l'éclat des khalifes ses successeurs, a induit la Tradition à entourer le Prophète d'une auréole d'austérité. Il y a sans doute là une erreur ; car Mahomet et ses compagnons paraissent avoir joui de tout ce que pouvaient leur procurer en ce temps les ressources du pays et le butin fait sur l'ennemi ; s'ils gardaient leurs habitudes simples et frugales, ce n'était pas par nécessité, mais parce que la magnificence et la pompe auraient choqué l'esprit de la nation qui n'y était pas accoutumée (1). Une ligne de maisons modestes, construites avec des pierres dégrossies et couvertes de branches de palmier ; à l'intérieur, des sacs de cuir grossier suspendus au mur, pour les besoins domestiques, formaient pour le Prophète et ses femmes une habitation bien préférable au sérail le plus splendide « avec des lambris de cèdre peints de vermillon ». Un matelas de cuir bourré de feuilles de palmier était pour l'Arabe un luxe comparativement plus grand « qu'un lit de bois du Liban couvert d'une tapisserie ». Les draperies d'un camp royal auraient été disparates avec la grande simplicité de Mahomet. Il s'accommodait parfaitement d'une étroite tente de cuir ; et un sac contenant un peigne d'ivoire, un cure-dent, de l'huile pour ses cheveux, de l'antimoine pour ses yeux, suffisait pour les exigences de sa toilette .

(1) Voir le dernier chapitre du tome second.

Néanmoins, pour tout ce qui concerne la réalité du pouvoir et la dignité, Mahomet n'avait rien à envier au souverain le plus absolu et le plus redouté. On sait du reste que c'est là un privilège accordé en Orient à tout personnage revêtu d'un caractère sacré. Sa parole était absolue ; on devait en référer à sa décision pour tout dissentiment, toute discussion (S. IV, *fia* et *passim* ; XX1Y, 62). Dès qu'il paraissait dans une assemblée, elle se levait tout entière pour faire place au Prophète et à ses principaux compagnons ; on devait ne l'approcher qu'avec des témoignages de respect, parler doucement en sa présence, ne point s'attrouper autour de lui, ni le presser (S. LVIII, 10 : 13 ; XLIX, 2). On n'était reçu chez lui que lorsqu'on y était mandé et même, alors, on ne devait pas s'attarder à causer familièrement (S. XXXIII, 53). On devait répondre de suite et obéir complètement à l'appel du Prince. Ses assistants ne devaient point se retirer avant sa permission. Ses femmes étaient soustraites aux regards ; nul ne pouvait communiquer directement et familièrement avec elles, excepté leurs proches parents et serviteurs (S. XXXIII, 3a : 59). Le Prophète était le favori du ciel ; le vrai Croyant ne faisait qu'imiter les habitants du ciel en invoquant des bénédictions pour Mahomet.

Quant à « ceux qui offensèrent Dieu et son Envoyé, Dieu les a maudits dans ce monde et dans l'autre. Il les couvrira d'ignominie ». (S. XXXIII, 57.)

Toutefois, Mahomet s'abstient de toute prétention au surnaturel et au divin. Il déclare ne point différer des anciens Prophètes par la nature de sa mission, bien qu'il puisse les dépasser en importance et en dignité. Il est mortel comme les autres hom-

mes (S. III, 138) et comme eux il doit prier Dieu pour le pardon de ses péchés (S. XLVII, 21 ; XLVIII, 2) (1). Cette déclaration était habile en même temps que sincère, car beaucoup de Koréish et même des Juifs et autres gens qui, comme Abu Sofian, croyaient au fond à un Dieu unique, se rallièrent finalement à Mahomet sans être convaincus de sa mission prophétique, mais dans la pensée qu'il disparaîtrait un jour et que le monothéisme resterait seul, avec le Koran, qui pouvait être accepté comme loi civile et religieuse.

Achevons de faire connaître ce Livre par quelques lignes sur les longues Sourates qu'on ne peut classer chronologiquement avec certitude, soit par insuffisance de renseignements, soit parce qu'elles se composent de parties se rapportant à des époques et à des sujets différents.

Mahomet faisait parfois ajouter à ces parties par ses secrétaires de nouveaux versets révélés sur des objets semblables, à mesure que ces nouveaux versets étaient eux-mêmes révélés.

De là l'apparence de « mélanges » que présentent ces Sourates, à l'exception de la S. LIX consacrée tout entière au siège et à l'expulsion des Béni Nadhir et de la S. LXIII qui a trait uniquement aux menées d'Abdullah et du parti des mécontents de Médine.

Une partie de la S. VIII, 76 versets, fut composée immédiatement après la bataille de Bedr; presque tout le reste est d'une date aussi ancienne et du même style que les Sourates de La Mecque.

La S. II réunit dans ses 286 versets les morceaux

(1) La culpabilité universelle est dénoncée dans le passage suivant (S. XXXV, 44) révélé à La Mecque : « Si Dieu scrutait le péché et le punissait autant qu'il le mérite, aucune créature vivante ne resterait sur terre. »

révélés dans la 1^{re}, la 2^e ou la 3^e années de la résidence à Médine. Le plus grand nombre ont trait aux Juifs, aux Légendes de la Bible et des Rabbins, au changement du Qiblah de la prière, au parti des *Mécontents*. Le reste se compose de lois et de règlements édictés dans les premiers temps de Médine, avec additions et interpolations provenant de révélations postérieures.

S. II, 286 versets : Une partie a été composée peu après la victoire de Bedr qu'elle décrit. Une autre plus longue se rapporte à la bataille d'Ohod. Il y est fait mention aussi de la seconde expédition de Bedr. Les Juifs y sont pris à partie avec insistance et amertume. L'entrevue avec la députation des chrétiens de Najran, bien que des dernières années, trouve aussi place dans cette Sourate, ainsi que des passages concernant le Pèlerinage d'A dieu, introduits plus tard en addition à quelques versets sur les rites de La Mecque.

S. IV, 175 versets : Nombreuses prescriptions touchant la conduite à tenir envers les femmes et relatives aux rapports sexuels. Une grande partie de la Sourate excite à la haine contre les Juifs. Les Idolâtres de La Mecque sont stigmatisés. Instructions générales sociales et politiques.

S. XLVII, 40 versets : Exhortations à combattre valeureusement. Menaces contre les Infidèles de La Mecque.

S. V, 120 versets : Un grand nombre sont dirigés contre les Juifs. D'autres ont pour but de réfuter certains dogmes du Christianisme. Le commencement de la Sourate qui traite des rites du pèlerinage de La Mecque est plus récent. Une partie appartient peut-être à la 6^e année de l'Hégire, quand Mahomet

partit pour Hodaybiah ; mais une autre se rattache au dernier pèlerinage; v. 5 : « Aujourd'hui j'ai perfectionné ma religion pour vous, etc. » Instructions diverses et règlements temporels.

S. XXIV, 64 versets : Justifications d'Aïschah. Prescriptions diverses, d'ordre social et religieux.

Il n'y a que cinq Sourates qui appartiennent exclusivement aux cinq dernières années de la vie de Mahomet. Deux très courtes ont trait à la paix d'Hodaybiah, une troisième, de 13 versets, à l'intrigue de Mahomet avec son esclave Gophte Marie. La S. IX, celle de la fin, a 130 versets ; elle déclare que la religion de Mahomet est ennemie de toutes les autres ; elle exclut du pèlerinage de La Mecque et des Lieux Saints tous les non-Croyants. Elle parle aussi de la bataille de Tabuk, etc.

CHAPITRE XLI

LE PROPHÈTE SE MET EN ROUTE POUR LA MECQUE AFIN D'Y ACCOMPLIR LES CÉRÉMONIES DU PÈLERINAGE. — LES IDOLA- TRES L'EN EMPÊCHENT (Mars 628).

Selon la Tradition, l'Elu de Dieu entreprit le pèlerinage de La Mecque à la suite d'un songe où il avait tenu en mains les clefs de la Kaaba, tandis qu'il voyait ses compagnons sur l'Arafat, se rasant et se lavant la tête (1). Ses amis auxquels il lit part de ce songe en éprouvèrent une grande joie, pensant qu'il se réaliserait cette année même. Peu après, Bashir B. Solian Alkaby qui avait embrassé la Foi à La Mecque, mais y était resté, fut admis à l'honneur du baise-pieds.

On était près du mois de Dhulkaada dans lequel le Omra ou *petit pèlerinage* pouvait s'entreprendre avec plus de commodité et de profit religieux. On y courait moins de chances de conflit avec les tribus

(1) En faisant le pèlerinage de La Mecque en grande pompe, Mahomet obtenait un double résultat : i° Il se posait aux yeux de la niasse des Arabes comme le continuateur et même le principal représentant de la tradition nationale, rôle qu'en son absence les Koréish avaient pris tout entier pour eux-mêmes; a° il opéra beaucoup de conversions à l'époque du pèlerinage général, ainsi qu'il l'avait fait avant sa fuite à Medine.

hostiles que pendant le mois suivant, dans le pèlerinage général (1). D'ailleurs à cette époque de l'année la guerre était défendue dans toute l'Arabie et à plus forte raison sur le territoire inviolable de La Mecque.

Si Mahomet et ses fidèles venaient à la Kaabadans le costume pacifique de pèlerins, les principes de la Foi nationale empêcheraient les Koréish de les molester. D'un autre côté, si ceux-ci fermaient aux Croyants l'accès du Sanctuaire, la honte en retomberait sur eux, et, même dans ce cas, la force numérique de la troupe des pèlerins assurerait leur retraite, sinon une victoire complète sur les Mecquains.

On convint de faire conduire à La Mecque soixante-dix chameaux pour y être offerts en sacrifice. C'étaient ceux d'Abu Jahl qui avaient été capturés à Bedr, et d'autres, donnés par de riches Musulmans. Malgré les adjurations d'Omar et de Sad B, Abadah, Mahomet ne voulut pas que personne emportât d'autre arme que le sabre habituel. Après avoir désigné Ebn Maktum pour le remplacer pendant son absence à Médiue, il fit ses ablutions à la porte de sa maison, endossa une robe, monta sur sa chamelle Qaswy et, tournant sa face vers le Qiblah, revêtit l'irham (2) et prononça la formule :

« Je suis à tes ordres, ô Allah! Je suis à tes ordres. Tu es l'Unique! A toi la louange, la gloire et la toute-puissance! Tu es l'Unique! »

(1) Mahomet ne perdait pas un instant de vue son plan de réconciliation avec les Koréish et les habitants de La Mecque.

(2) Costume de pèlerin.

Tous les Musulmans, au nombre de quatorze cents, répétèrent la formule et revêtirent l'irham, témoignant par là leur volonté d'accomplir les cérémonies du pèlerinage.

Entre les Mères des Musulmans (les épouses de Mahomet) Solniah fut choisie pour accompagner le Prophète dans ce voyage. Le départ de Médine eut lieu au commencement du mois de Dhulkaada. Nahyah B. Jundal avait été envoyé à l'avance avec les chameaux et devait, avec Ahadah B. Bashir et vingt autres hommes, former une avant-garde pour traverser le désert jusqu'à La Mecque.

A Ghaswan, l'Apôtre fut rejoint par Bashir B. Sofian qu'il avait envoyé à La Mecque pour observer les Koréish et apprit de lui que ceux-ci, informés de sa marche, s'étaient couverts de cuirasses de cuir, étaient partis sur de bons chameaux et s'étaient arrêtés à Dhu-Taul après s'être juré de empêcher d'entrer à La Mecque.

Décidés à interdire au Prince la visite de la Kaaba, les gens de La Mecque avaient fait appel aux tribus arabes des environs du Sanctuaire et réuni une nombreuse armée qui était venue camper à Yaldah, sur la route de Médine à La Mecque, pour la barrer, et avaient établi en avant-postes deux cents hommes à cheval sous la conduite de Khâled B. Al-Waled et Akramah B. Abu Jahl.

Dès qu'il en eut avis, le Prince tint un conseil de guerre.

Les chefs dcsMohajcrsetd.es Anssara proposèrent de faire une razzia sur les femmes, les enfants et les biens des tribus arabes alliées des Koréish, afin de les forcer à abandonner leur armée pour défendre leurs foyers; après quoi, on aurait facilement raison des Mecquains réduits à leurs propres forces. Sidiq

(Abu Beckr) désapprouva cette idée. « Nous sommes venus, dit-il, pour accomplir un pèlerinage et non en ennemis. Poursuivons notre marche au nom d'Allah. Il sera toujours temps de nous battre quand on nous fermera l'accès de la Kaaba. » Le Prophète partagea ce sentiment et ajouta : « Nous allons prendre un chemin détourné et nous arriverons inaperçus à Aryn, où Khaled B. Al-Waled se trouve en avant-postes. »

Ce chemin à peine praticable fatigua beaucoup les Musulmans, mais Mahomet leur dit : « C'est par de pareils chemins que l'on va en Paradis. » Khaled B. Al-Waled, surpris, se replia sur Yaldah et informa les Koréish de l'arrivée des Musulmans.

Quand le Prince atteignit une éminence voisine d'Hodaybiah, sa chamelle Qaswy s'agenouilla et se refusa à aller plus loin dans la même direction. Puis elle se releva et s'en vint d'elle-même à un puits situé tout près d'Hodaybiah. Quoique peu abondant, il étancha miraculeusement, selon la Tradition, la soif des Musulmans.

Pendant que le Prophète était à Hodaybiah, Hodayl B. Warqâ Khozâ, avec des membres de sa tribu qui aspiraient à l'amitié du Prophète, et dont le cœur était imbu de ses préceptes, furent admis à l'honneur de baiser ses étriers en forme de croissant ; ils rapportèrent que Aamer B. Levy avec les Béni Kab B. Levy et plusieurs tribus arabes avaient pris position près des puits pour empêcher le Prophète de visiter la Kaaba et pour l'attaquer s'il refusait de se retirer.

Le Prophète leur dit :

« Nous ne sommes venus combattre personne, mais seulement accomplir le pèlerinage. Comme les Koréish aiment la guerre, nos intentions pacifiques

doivent leur déplaire. Qu'ils fixent donc, de concert avec nous, un jour pour un combat. Je me présenterai contre tous les Idolâtres. Si je suis vaincu, ils auront atteint leur but. Si je suis vainqueur, ils devront m'obéir avec le reste des Arabes. Si les Koréish rejettent ma proposition, je jure par Allah que nous nous battons contre eux et que le Tout-Puissant accordera la victoire à ses adorateurs. » Hodhayl, avec l'autorisation du Prince, se rendit immédiatement près des Koréish, leur répéta ces paroles et ajouta :

« O Koréish! voulez-vous attaquer un serviteur de Dieu qui accomplit le pèlerinage ? » Mais les Idolâtres le soupçonnaient d'être d'accord avec Mahomet pour les tromper. Alors Urwah B. Masaud Thegéfi se leva et dit :

« O Koréish ! n'êtes-vous pas pour moi comme des pères et ne suis-je pas pour vous comme un fils? Pensez-vous que je puisse agir envers vous en ennemi ou en traître ? » Puis il énuméra tous les services qu'il leur avait rendus jusqu'à ce moment et il déclara : « La proposition de Mahomet est parfaitement acceptable et honorable. Il faut l'agréer et m'autoriser à entrer en pourparlers avec les Musulmans. » Personne n'ayant fait d'objection, il se rendit auprès du Prophète qui lui répéta dans les mêmes termes la déclaration qu'il avait faite à Hodhayl. Urwah lui dit :

Qu'as-tu besoin d'anéantir les Koréish? Ne sont-ils pas ta race et ton sang? Jamais un Arabe n'a agi ainsi. Malheur à toi si tu es vaincu ! Je vois autour de toi beaucoup de gens qui t'abandonneront au jour de l'adversité et te laisseront seul. »

Sidiq, indigné, l'interrompit : « Tu oses dire que nous le laisserons seul ! » Urwah répliqua : « Si

je ne t'avais pas une obligation ancienne, je relèverais tes paroles et te châtierais. » Et il reprit son entretien avec le Prince. Dans son animation, il effleura de ses mains la barbe du Prophète. Alors Moghairah 'B. Shabah le frappa du plat de son sabre, et Urwah lui dit : « Traître, pendant que je m'efforce d'établir la paix et de réparer ta perfidie, c'est ainsi que tu reconnais le service que je t'ai rendu ! » (Il l'avait aidé à payer la rançon du sang pour un assassinat qu'il avait commis avant de se faire Musulman.)

La chaleur de ses obsécrations auprès de Mahomet ne l'empêchait pas d'observer du coin de l'œil «on entourage. Il fut frappé du respect et de la déférence extraordinaires qu'on témoignait au Prophète. De retour à La Mecque, il dit aux Idolâtres :

« O Koréish, j'ai été à la cour de plusieurs souverains, le Kesra(de Perse), l'Empereur(de Byzanee), le Négus (d'Abyssinie), mais je n'en ai vu aucun honoré comme Mahomet. Quand il crachait, si sa salive tombait sur la main d'un de ses familiers, celui-ci se rappliquait sur la figure comme un ornement. Les plus grands parmi les Musulmans s'empressaient à lui rendre les services les plus humbles. J'ai vu des guerriers qui se feraient tuer pour lui sans hésiter un instant. Tant qu'il restera à l'un d'eux un souffle de vie, il combattra pour sa défense. Son armée ne disparaîtra d'ici qu'anéantie ou victorieuse. Je conclus de tout cela que vous devez accepter la proposition de Mahomet, qui vous assure la paix et la prospérité, et avoir confiance dans ses loyales intentions. Je vous donne un bon conseil et je crains que la victoire ne se déclare en faveur de nos ennemis, parce que Mahomet est venu glorifier la maison d'Allah. »

Les Koréish répondirent : « Ne parle point ainsi!

Nous ne le laisserons pas visiter cette année la Kaaba. Nous voulons qu'il s'en retourne maintenant, et qu'il revienne l'année prochaine en pèlerinage. »

Cependant le Prophète, comme si rien ne se ffit passé, délégua aux chefs des Koréish, pour leur faire part de son dessein, Othman B. Oflan qu'ils respectaient beaucoup et qui comptait parmi eux de nombreux parents et alliés. Il les trouva en partie à Yaldah et leur dit : « Le Prophète est venu visiter la Kaaba et non attaquer ses proches ou des étrangers. » Mais les Infidèles persistèrent à interdire à l'Apôtre l'accès de la Kaaba et l'entrée à La Mecque. Malgré cela, A y an B. Sayd témoigna beaucoup de respect à Othman, le fit monter sur son propre chameau et monta en croupe derrière lui. Ils arrivèrent ainsi à La Mecque et Othman communiqua son message à Abu Sofian et aux autres nobles Koréish qui étaient restés dans la ville. Tous s'accordèrent à refuser à Mahomet l'entrée du Sanctuaire (1). Cependant ils l'offrirent à Othman personnellement, mais l'envoyé répondit qu'il s'abstiendrait tant que le Prophète lui-même ne serait pas admis. Les Koréish s'offensèrent de son refus et ne lui permirent point de quitter La Mecque. A cette occasion, dix Mohajers s'y rendirent avec la permission du Prophète.

(1) Par ce mot, il faut entendre tout le terrain et les bâtiments dépendant de la Kaaba..

CHAPITRE XLI1

I. Traité d'Hodaybiah. — a. Premiers fruits de ce traité.

1. Traité d'Hodaybiah (mars 628).

Pendant qu'Othman était retenu à La Mecque, les Koréish envoyèrent 50 hommes pour capturer des compagnons du Prophète. Une nuit que Mohamed B. Moslamuh était préposé à la garde du camp, il réussit à les faire tous prisonniers et le Prince les fit garder étroitement.

Lorsque le séjour d'Othman à La Mecque se fut prolongé au-delà de toute prévision, le bruit courut dans l'armée qu'il avait été massacré avec les dix Mohajers qui l'y avaient rejoint. Alors le Prophète s'adossa contre un arbre, ainsi qu'il est rappelé dans le Koran et dit :

« Maintenant Allah a été content des vrais croyants, quand ils t'ont juré fidélité sous l'arbre » (ch. XLVIII, 18). Les Musulmans, au nombre de quatorze ou quinze cents, jurèrent au Prophète de ne fuir en aucun cas du champ de bataille (1).

Ce fut alors que Sohayl B. Amrufut, avec d'autres idolâtres, admis par le Prince pour négocier un échange de prisonniers. Il lui exposa que la surprise tentée contre les Musulmans pendant une des nuits précédentes était l'équipée d'une bande d'in-

(1) Le Prophète s'engagea aussi et ce serment fut appelé le Serment volontaire. L'arbre sous lequel il fut fait fut appelé Hodba : Courbé en forme de voûte, et donna son nom au bourg d'Hodaybiah.

sensés, désapprouvés par tous les gens sages et prudents, et il demanda la mise en liberté des prisonniers. Le Prince y consentit à la condition que préalablement Othman lui serait rendu avec les dix Mohajers.

Mais Sobayl et ses amis avaient été témoins de l'entrain avec lequel les Musulmans faisaient leur serinent, ils en furent terrifiés et, à leur retour, rendirent compte de la parfaite union qui régnait entre les Croyants. Les Koréish, intimidés par leur récit envoyèrent de nouveau vers le Prince, Sobayl B. Ainru avec deux autres nobles, chargés d'étendre le tapis de la pacification. Sobayl exposa que les Koréish consentaient à conclure un traité de paix à la condition que, cette année, Mahomet s'en retournerait à Médine, et remettrait à l'année suivante sa visite à la Kaaba.

Le Prophète accepta cette condition et les négociations se poursuivirent et aboutirent à la convention suivante :

I. — Pendant dix ans les Musulmans et les Koréish idolâtres ne se feront point la guerre et pourront visiter à leur gré le pays et les lieux dont le parti opposé est en possession ;

II. — Personne n'attentera ni ouvertement ni secrètement à la vie ou à la propriété d'un membre de l'autre parti ;

III. — Tout idolâtre qui se mettra sous la protection du Prophète ou lui rendra allégeance, sera respecté par les Koréish; et réciproquement, tout Musulman qui voudra se joindre à ceux-ci ne sera point persécuté par Mahomet ;

IV. — Les Musulmans s'en retourneront chez eux cette année et viendront en pèlerinage à La Mecque

l'aqnée suivante avec leurs armes dans le fourreau, et ils n'y resteront pas plus de trois jours ;

V. — Aucun des deux partis n'épousera ni ouvertement ni secrètement les querelles de ses alliés et ne nuira en quoi que ce soit aux alliés de l'autre parti ;

VI. — Tout idolâtre qui, sans la permission de ses chefs, se rendra près du Prophète pour embrasser l'Islam, sera renvoyé à ceux-ci ; mais tout Musulman qui voudra apostasier et se réunir aux Koréish, pourra le faire.

Surpris de cette dernière clause, Omar s'écria : « O Apôtre de Dieu, peux-tu admettre un pareil article ? » Le Prophète lui répondit en souriant : « Ceux d'entre eux qui viendront à nous et que nous leur renverrons seront délivrés et exaltés par le Très Haut ; ceux des nôtres qui iront aux infidèles en apostasiant, n'ont rien à espérer de Lui, ils n'ont de valeur que pour eux. »

Pendant le débat pour cette trêve, le Prophète se tenait assis, ayant derrière lui Abadah H. Bashir et Moslamah B. Aslain et en face de lui Sohayl, dans une attitude humble ; derrière ce dernier étaient rangés les Croyants qui assistaient comme témoins à la discussion du pacte.

Vers la fin du débat, apparut Abu Jundal, fils de Sohayl, qui s'était fait Musulman quelque temps auparavant, mais que son père avait gardé en prison ; échappé de ses liens, il arrivait de la ville basse de La Mecque. Il se précipita au milieu des Croyants en prononçant la profession de Foi.

Alors Sohayl s'écria : « Voilà la première application de notre convention. Mahomet, rends-moi cet homme.

Le Prophète répondit : « Le traité n'est pas encore signé. »

Sohayl répliqua : « Alors nous ne ferons pas la paix. »

Le Prophète le pria de vouloir bien, pour l'obliger personnellement, laisser ce fugitif en liberté ; mais plus il insista, plus Sohayl s'obstina.

Enfin il lui dit : « Au moins, dorénavant tu ne le maltraiteras plus, tu ne le persécuteras plus (1) ? » Alors Mukraz B. Haffaz se porta garant qu'aucun mal ne serait fait à Abu Juûdal. Mais quand celui-ci apprit qu'il allait être ramené à La Mecque, il s'écria : « O Musulmans ! voulez-vous me livrer, à présent que j'ai cherché asile auprès de vous ? Vous ne savez donc pas tout ce que j'ai souffert des idolâtres ? » Mais le Prophète lui dit : « Sois patient et serein. Aie foi dans la récompense d'Allah et confiance dans sa miséricorde, car il te délivrera ainsi que les autres Musulmans de La Mecque. A présent nous devons tenir rengagement que nous avons pris avec ces gens, car nous n'avons point l'habitude de violer nos promesses. Ta seule ressource est la patience. » On a dit excellemment :

La patience délivre de tous les liens ;
Elle est la clef qui ouvre tous les fers.

Alors on apporta tout ce qu'il fallait pour écrire le traité. Ce fut Ali qui en fut chargé. L'Apôtre de Dieu lui dicta d'abord : « Au nom d'Allah, le Miséricordieux, le Clément ! » Sohayl interrompit : « Nous

(1) On voit que Mahomet faisait toutes les concessions sur des points secondaires pour obtenir les avantages essentiels que nous avons indiqués à la note précédente. Sans doute aussi, il ne perdait pas de vue qu'il était, venu sans armes et que les idolâtres étaient armés et nombreux.

ne connaissons pas le *miséricordieux*. » Ecris comme d'habitude : « Au nom d'Allah. » Les Musulmans s'y refusaient ; le Prophète s'efforça de les concilier en faisant écrire : « En ton nom, ô Allah. » Puis il dicta la suite, « voici ce que Mahomet, l'Apôtre de Dieu a arrêté. » Sohayl se récria :

« Nous n'admettons point ton apostolat, et c'est pour cela que nous ne t'avons pas laissé visiter la Kaaba. Il faut écrire : « *Mahomet, fils d'Abdullah !* » Ali ne voulait pas, par respect, rayer les mots : « Apôtre de Dieu » et Sohayl faisait de cette suppression une condition *sine quâ non*, de la paix. Mahomet prit la plume et les raya ; puis Ali la reprit et acheva d'écrire le traité. Il fut signé : pour les Musulmans, par Abu Beckr, Omar, Abd-ur-Rahman, Sad, Othman, Abu Obaydah, Mohamed B. Moslamah et Abu Jundal B. Sohayl ; pour les Infidèles, par Hawyttab B. Abdu-el-Uzza, Mukraz B. Haffaz et plusieurs autres. Les Béni Khozaa y furent compris comme alliés du Prophète et les Béni Bakr comme alliés des Koréish.

Sohayl partit ensuite pour La Mecque emmenant avec lui son fils Abu Jundal. Omar qui les accompagnait dit à Abu Jundal : « Prends patience, le sang des idolâtres vaut celui des chiens ! » En même temps il lui tendait la poignée de son cimeterre, pour qu'il le tirât et tuât Sohayl. Mais Abu Jundal ne voulut pas tuer son père et dit à Omar : « Pourquoi ne le frappes-tu pas toi-même ? » Omar répondit : Le Prophète Ta défendu. » Abu Jundal répartit : « Je lui dois obéissance aussi bien que toi (1). »

(1) C'est là un des nombreux traits par lesquels se manifeste le caractère farouche d'Omar,

II. Premiers fruits du traité d'Hodaybiah.

Le jour de la paix d'Hodaybiah, Omar, avec plusieurs de ses compagnons d'armes, rappela au Prophète qu'il avait dit : « J'entrerai dans la Mosquée du Sanctuaire tenant à la main les clefs de la Kaaba, après avoir eu la tête rasée dans la vallée de La Mecque ; et je ferai une station sur le mont Arafat. » Le Prophète lui demanda : « Ai-je dit que tout cela aurait lieu dans ce voyage-ci ? » Omar répondit : « Non. » Alors se tournant vers lui : « Avez-vous oublié qu'à la journée d'Ohod, vous étiez en fuite, que je vous appelai et qu'aucun de vous n'entendit ma voix ? Et que le jour des Confédérés (1), lorsque l'ennemi venait de tous côtés, de la plaine et de la montagne, vous assaillir, la promesse du Très Haut s'est accomplie ? » Il rappela de même aux Musulmans beaucoup de circonstances où la faveur divine les avait manifestement protégés, et tous proclamèrent d'une seule voix :

« Ce que Dieu et son Prophète déclarent est la vérité. Notre intelligence ne peut sonder la profondeur de tes desseins et pénétrer les mystères de tes communications avec Dieu. » L'année du pèlerinage, quand il entra à La Mecque, la tête rasée, il dit aux Croyants : « Voilà ce que je vous avais promis. » L'année de la Victoire, quand il tint dans ses mains les clefs de la Kaaba, il appela Omar et répéta : « Ce que je vous ai dit s'est réalisé. »

On rapporte que, pendant les négociations qui eurent lieu à Hodaybiah, il se fit autant de conversions. C'est aussi le titre du Ch. XXXIII du Koran,

sions à la foi musulmane qu'il s'en était fait depuis le commencement de l'Islam. Sieldyq a écrit: «Aucune victoire de l'Islam n'a été aussi féconde que la paix d'Hodaybiah ; mais les Musulmans ne pouvaient le comprendre, parce que c'était un secret entre l'Apôtre de Dieu et le Créateur. »

Le Prophète avait dressé sa tente sur le territoire profane, mais il faisait sa prière sur le territoire sacré dont la limite touchait son camp.

Le traité une fois signé, il commanda aux Musulmans d'égorger les chameaux que l'on avait amenés pour les sacrifier, de se raser la tête et de ne pas s'éloigner de leur camp. Mais personne n'exécuta les deux premiers ordres, bien qu'ils eussent été réitérés deux fois. L'Apôtre fort courroucé se rendit à la tente de son épouse Omni Solmah, qui était douée de beaucoup d'intelligence et de pénétration, et l'entre tint de la résistance qu'il rencontrait. Elle lui répondit :

« Pardonne cette désobéissance ; tes fidèles espéraient prendre possession de La Mecque cette année, ils ont été déçus, tandis que les infidèles ont obtenu tout ce qu'ils demandaient. Tu n'as qu'un moyen de vaincre cette difficulté. Va et ne dis rien au sujet de l'inexécution de tes ordres. Mais immole les chameaux qui t'appartiennent et fais-toi raser la tête. On ne pourra que suivre ton exemple. »

En effet tout se passa ainsi, non sans mortifier grandement les Musulmans. Mais ce nuage fut dissipé par une révélation qu'eut alors le Prophète et qu'il promulgua en récitant le Chapitre (XLVIII) du Koran.

« Assurément nous t'avons accordé une victoire manifeste,, etc., » ces mots ayant traité la paix d'Hodaybiah et la signalant comme très avantageuse.

Après sa conclusion, beaucoup de Croyants de La Mecque qui cachaient leur Foi, la professèrent publiquement, disputèrent sur la religion avec les idolâtres, et, en convertirent un grand nombre, en leur récitant les versets du Koran (1).

(1) Pendant les vingt jours que le Prophète resta à Hodaybiah, il arriva au camp une troupe de femmes qui venaient s'y réfugier en se déclarant Musulmanes. Les Koréish les réclamèrent, mais comme les femmes n'étaient point nommées dans le texte du traité, le Prophète refusa de les rendre. A cette occasion lui fut révélé le verset du Koran :

« O croyants, lorsque les femmes prendront refuge vers vous comme Musulmanes, éprouvez leur foi. Si vous les reconnaissez pour croyantes, ne les renvoyez pas aux infidèles. » Il venait souvent ainsi des femmes, qui déclaraient n'avoir abandonné leur nation idolâtre que pour adopter la foi. On leur faisait jurer qu'elles n'avaient quitté leur tribu que pour cause de religion et non par suite de quelque inclination pour un Musulman. Omar épousa dans ces conditions Sobaïa, en vertu de la loi expresse du Koran qui dissout les alliances des femmes Croyantes avec des maris non Croyants, mais veut que le nouveau mari rembourse à l'ancien toutes les dépenses qu'il a faites pour sa femme.

Dans cette disposition, on voit déjà poindre le système appliqué si en grand dans la conquête musulmane, de prendre pour les vrais Croyants vainqueurs et enrichis les femmes et les filles des vaincus appauvris et opprimés, système qui, dans les premiers siècles de l'Islam a augmenté si prodigieusement le chiffre des populations musulmanes. Même du temps de Mahomet, beaucoup de femmes durent quitter les Idolâtres pour aller vivre avec les Musulmans qui les traitaient mieux, et qui ne pratiquaient pas l'infanticide des filles.

La même sourate (XLVIII) comble d'éloges et de promesses les croyants qui ont prêté le « Serment sous l'arbre ».

« Dieu a affermi leurs cœurs et leur a accordé une prompte victoire.

« 11 vous a promis un grand butin dont cette trêve est la préparation (Mahomet pensait évidemment à la réduction et aux dépouilles du Kayber).

Quand le Prince fut rentré à Médine, Abu Bashir, allié d'Abu Zorah, embrassa la Foi, s'enfuit de La Mecque, et, en sept jours de marche à pied, se rendit à Médine. Ahsan B. Sharyq et Azhar B. Abd Awuf (de La Mecque) adressèrent alors au Prophète, par Kawther de la tribu des Béni Aamer, une lettre pour le réclamer, eu vertu du récent traité. Le Prince le lit remettre entre les mains de Kawther et d'un autre membre de la tribu et alors Abu Bashir s'écria :

« O Apôtre de Dieu ! tu me livres aux idolâtres

« Il a détourné de vous les bras armés, afin que ce soit pour les croyants un signe qui les guide dans la voie droite.

« En outre (sont préparées pour vous) d'autres dépouilles que vous ne pouvez prendre maintenant. Mais Dieu a la main sur elles, car il a pouvoir sur tout.

« Si vous aviez eu à combattre les infidèles, vous les auriez certainement mis en fuite.

« Aux tribus arabes qui n'ont point accompagné le Prophète au pèlerinage, Dieu inflige une sévère réprimande et la défense (*la punition la plus forte pour les Arabes*) de prendre part aux prochaines expéditions de pillage.

« Les Arabes qui sont restés en arrière te diront : « Nos propriétés et nos familles nous enchaînaient ; demande pardon pour nous. » Réponds : « Qui pourrait obtenir de Dieu quelque chose en votre faveur s'il vous voulait du mal, ou contre vous s'il vous voulait du bien. »

« Les mêmes te diront aussi lorsqu'il te verront partir en excursion : « Laisse-nous te suivre. » Réponds : « Non, vous ne nous suivrez point ! Car Dieu l'a déjà déclaré. » Et ils diront : « Vous nous enviez (une part dans le butin). » Non, ce sont des gens de peu d'intelligence,

« Dis-leur encore : « Vous allez être appelés pour combattre un peuple puissant dans la guerre ; il se battra ou il embrassera l'Islam. Si vous obéissez à l'ordre de Dieu, il vous donnera une riche récompense ; mais si vous tournez le dos, il vous châtierá cruellement. »

On voit par ces versets l'immense parti que Mahomet a pu et su tirer de l'ardeur des Arabes pour le pillage.

qui certainement me persécuteront et me maltraiteront et s'efforceront d'ébranler ma religion. Le Prince répondit: Tu sais bien que nous avons un traité avec les Koréish et que notre religion défend la déloyauté.

Celui qui viole un traité
Est capable de tous les crimes.

Pars et Dieu te soutiendra ainsi que les autres Musulmans de La Mecque. »

Les deux idolâtres remmenèrent et s'arrêtèrent à Dhul-Khalyfah pour se reposer. Abu Bashir entra dans la Mosquée et pria en faisant deux prosternations. Puis il plaça devant lui ses provisions de bouche et offrit à ses compagnons de partager son repas. Ils refusèrent d'abord; puis sur son insistance, ils tirèrent aussi leurs vivres et se mirent à manger avec lui.

Abu Bashir interrogea le compagnon de Kawther sur son nom et sa généalogie, puis il le complimenta sur la beauté de son cimeterre et lui témoigna le désir de l'examiner de près. Celui-ci, sans défiance, le tira et le tendit à Abu Bashir qui, d'un seul coup, lui ôta la vie. Ce que voyant, Kawther s'enfuit à Médine où il arriva au moment des prières de l'après-midi. Il fit connaître au Prophète le danger qu'il venait de courir. Pendant qu'il exposait sa plainte, Abu Bashir arriva à son tour, monté sur un chameau et ceint du cimeterre qui avait servi au meurtre.

Il se présenta au Prince des Croyants et lui dit : « Tu as tenu ta parole en me renvoyant à La Mecque, mais le Très Haut m'a arraché des mains des infidèles. » Alors le Prophète exprima cette pensée : « Il serait en effet un brandon de guerre, si quelqu'un se joignait à lui. » Par là, il donnait à enten-

dre queles sectateurs de l'Islam gardés et retenus a La Mecque devaient imiter son exemple et se réunir à lui. Aussi, dés qu'Abu Bashir eut pénétré le sens de ces paroles, il quitta Médine et ne s'arrêta nulle part avant d'avoir atteint Aïss, situé sur le bord de la mer, tandis qu'Omar adressait aux monothéistes gardés à vue à La Mecque un message pour leur apprendre ce que l'Apôtre avait dit au sujet d'Abu Bashir.

Ils s'échappèrent un à un et vinrent rejoindre ce dernier, en sorte qu'il en eut au moins 70 avec lui. Et comme Aïss se trouvait sur la route suivie ordinairement par les caravanes des Koréish, cette bande épia leur passage, tomba sur elles et les pillà. Les idolâtres de La Mecque, consternés, envoyèrent vers le Prophète Abu Sofian B. Harb pour obtenir de lui qu'il fit rentrer à Médine Abu Bashir et ses compagnons.

Le Prince y consentit à la condition que les Koréish renonceraient à la clause en vertu de laquelle les Musulmans de La Mecque qui se réfugiaient près du Prophète, devaient leur être renvoyés. En conséquence le Prince adressa à Abu Bashir une lettre pour l'inviter à se rendre à Médine avec ses compagnons.

Lorsqu'elle lui fut remise, il était à l'agonie par suite d'une blessure reçue dans une rencontre avec les Mecquains. Il la prit cependant dans ses mains, la porta à ses lèvres et la tint contre son visage, en gémissant sur sa séparation d'avec le Prophète, jusqu'au moment où il fut reçu dans la miséricorde de Dieu et s'en fut aux Jardins du Paradis,

CHAPITRE XLIII

AN VII DE L'HÉGIRE

(11 mai 628 au 30 avril 639).

I. Envoi d'ambassadeurs aux Souverains. — a. L'empereur Héraclius. — 3. Le Kesra de Perse. — 4. Le gouverneur d'Alexandrie.

1. Envoi d'Ambassadeurs aux Souverains voisins.

La conclusion du traité d'Hodaybiah donna à Mahomet une entière confiance dans ses forces et dans la domination universelle de sa religion qu'il avait annoncée comme prochaine. La propagande et la profession de sa Foi étaient garanties dans toute l'Arabie et il était évident que, sous peu, elle y régnerait seule. En paix avec les Koréish, Mahomet avait toute liberté de tourner ses armes, d'abord contre les Juifs de l'Arabie, ensuite contre les Etats voisins, qui formaient pour lui à peu près tout le monde connu.

L'Eglise d'Orient était cruellement déchirée par des hérésies et par d'interminables disputes théologiques. Les défaites et les désastres que venaient de s'infliger mutuellement les Chrétiens grecs de Byzance et les Perses ignilâtres, les avaient dépouillé les uns et les autres du prestige de la puissance militaire et de la suprématie religieuse.

Mahomet louait dans sa main les deux éléments qui ont fait les armées invincibles jusqu'à l'invention des armes à feu : les archers et la cavalerie, celle-ci surtout. Les Arabes étaient d'excellents archers et, comme tous les peuples nomades, des cavaliers hors ligne. A chaque nouveau combat, Mahomet voyait s'augmenter le nombre des cavaliers du côté des Musulmans; il sera de deux cents pour la conquête prochaine du Kayber, et, quand le Prophète sera maître de toute l'Arabie, il pourra atteindre un chiffre relativement considérable pour l'époque.

Les Mohajers et les Anssars, aguerris par les nombreux combats qui les avaient constamment tenus en haleine, formaient un noyau solide auquel venaient s'appuyer la foule des auxiliaires temporaires (que nous appellerions des irréguliers, ou corps francs), manquant d'organisation, il est vrai, mais redoutables par leur audace exaltée, leur endurance aux fatigues et aux privations et leur soif de pillage, beaucoup ayant mené ou menant encore la vie d'écumeurs du désert. La victoire paraissant désormais devoir lui être toujours assurée. Mahomet mit les chefs des Etats voisins en demeure d'embrasser l'Islam.

Lorsque le Prophète se décida à adresser des lettres dans ce but aux souverains des différents pays, il lui fallut un sceau pour l'apposer, suivant l'usage, sur ces missives, afin de leur donner le caractère de l'authenticité.

Il lit à cet effet exécuter d'abord une bague d'or, et son exemple fut suivi par ses familiers. Puis il en fit faire une autre dont le chaton aussi bien que l'anneau étaient d'argent, et il fit graver sur le cha-

to ces trois mots : Mahomet — Apôtre — d'Allah, sur trois lignes qui se lisaient de bas en haut :

ʾAllāh
 ʾApōtō
 Mahomet

et de droite à gauche, en sorte que le nom de Mahomet était au bord inférieur et celui d'Allah au bord supérieur du chaton ou cachet.

Ensuite il fit rédiger sept lettres. La première pour le Najashy (Négus), souverain de l'Abbyssinie, fut confiée à Amru IL Onunyah. La seconde, pour Héraclius, Hakum de Rum (Empereur de Byzance), à Dahya Kalby. La troisième, pour Khosru Parviz, Shah de Perse, à Abdullah B. Hùdaqah. La quatrième, pour Maqòqusk, gouverneur d'Alexandrie, à Hatlub IL Abu-Multaha. La cinquième, pour Hareth B. Abu Shammar, gouverneur de la Syrie, à Shujja B. Wahab Asdy, et la sixième, pour Haudah B. Haufy, roi du Ya ma na, à Salylt B. Amru Ramery; enfin, la dernière, pour Mondhar IL Saoua, à El Ola, des Reni Hadraman.

Le Négus reçut avec honneur Amru B. Onunyah et la lettre qu'il apportait. Elle commençait par la glorification d'Allah et une allusion à Isa (1) et concluait par une invitation à embrasser l'Islam. Le Négus y consentit (au moins en apparence) et adressa à Médine la réponse la plus satisfaisante. A sa mort, l'Apôtre pria pour lui et ordonna des prières publiques à son intention. On lui objecta que ce Prince n'était pas Musulman et était mort en Abys-

(1) Jésus. Alors comme aujourd'hui les Abyssins étaient chrétiens, mais non trinitairiens.

sinie. Le Prophète eut alors la révélation des versets :

« Parmi ceux qui ont reçu les Ecritures, il en est qui croient en Allah » jusqu'aux mots : « prompt à régler les comptes (1). »

2. L'Empereur Héraclius.

Suivant ses instructions, Dahyah Kalby se rendit auprès du gouverneur de Bostra en Syrie, qui se trouvait en ce moment à Kmesse et qui le fit conduire parmi homme sûr à Héraclius, alors en pèlerinage à Jérusalem pour l'accomplissement d'un vœu.

Quand Dahyah se présenta, on exigea qu'il se prosternât devant l'Empereur; mais il refusa, déclarant qu'il se prosternait que devant Dieu. Bref, il obtint audience et remit sa lettre. Elle invitait l'Empereur à professer la religion musulmane et à renoncer aux superstitions sataniques. Elle finissait par le verset :

« O vous qui avez reçu les Ecritures, venons à un accommodement; n'adorons que Dieu seul, et ne lui associons point d'autres Seigneurs. S'ils s'y refusent, dites-leur : Vous êtes témoins que nous sommes de vrais croyants » (Koran, eh. III, 57). (2)

(1) Koran, ch. III, 198 : Parmi les Juifs et les Chrétiens, il en est qui croient en Dieu et aux livres envoyés à vous et à eux, qui s'humilient devant Dieu et ne vendent point ses signes pour un vil prix. — 199. Ils trouveront leur récompense auprès de Dieu qui est prompt à régler les comptes.

(2) Dans la traduction Kasimirski :

111: 57. « *Dis aux Juifs et aux Chrétiens : O gens des Ecritures, venez entendre un seul mot ; que tout soit égal entre nous et vous ; convenons que nous n'adorerons que*

Quand Héraclius eut pris connaissance de cette lettre, il se fit amener à Jérusalem Abu Sofian B. Harb et plusieurs autres Koréish qui étaient venus en Syrie pour leur négoce, et les fit comparaître tous ensemble devant sa Cour. Ayant appris d'Abu Sofian qu'il était d'eux tous le plus proche parent de Mahomet et son cousin, il le fit placer tout près de lui, et les autres à une certaine distance, afin de pouvoir contrôler leurs témoignages; puis il les interrogea tour à tour et, de leurs diverses réponses, il tira à peu près les conclusions suivantes :

« Il (Mahomet) est de noble origine; un Prophète doit l'être pour qu'aucune tache ne souille ses adhérents. — Personne dans votre pays n'a, avant lui, affiché de pareilles prétentions ; s'il en avait été autrement, j'aurais dit qu'il ne faisait que répéter les assertions d'un autre. — Il ne compte pas de rois parmi ses ancêtres ; la prophétie n'est donc pas *h* ses yeux un marche-pied pour s'élever au trône. — Les faibles et les pauvres sont ses adhérents; c'est le propre des Prophètes. — Leur nombre va en augmentant ; ainsi fait la religion qui grandit toujours. — On aime sa Loi et personne ne l'abandonne ; la douceur de la vraie religion s'insinue au fond des cœurs et elle se fond dans l'àine. — On ne l'a jamais accusé de mensonge; un homme qui ne trompe jamais ne saurait enseigner des faussetés sur Dieu. — Dans vos combats, la fortune lui a été tantôt favorable, tantôt contraire; c'est le propre des Prophètes d'être éprouvés par des revers et de finir par

le Dieu Unique, et que nous ne lui associerons quoi que ce soit; et que nous ne chercherons pas les uns parmi les autres des Seigneurs à côté de Dieu. S'ils s'y refusent, dites-leur : Vous êtes témoins vous-mêmes que nous nous résignons entièrement à la volonté de Dieu. »

trionpher. — Il exécute loyalement les conventions faites avec lui; les Prophètes respectent les traités, parce que leur objectif est la béatitude éternelle, celui qui n'aspire qu'au plaisir en ce monde manque à ses engagements. — Il vous commande d'adorer le Très-Haut, de croire en son Unité, de prier, de jeûner, etc.; ce sont là les actes et les pratiques ordinaires des Prophètes et si ce que tu dis de Mahomet est vrai, il sera bientôt maître dans ce pays et l'on y observera ses commandements. Je savais qu'un Prophète tel que lui devait être envoyé, mais je n'imaginais pas qu'il serait de votre nation. Si j'avais soupçonné que je pourrais baiser ses pieds bénis, je me serais empressé de le visiter, de m'attacher à lui et de lui obéir. »

Ensuite Héraclius fil lire devant le Conseil la lettre de l'Apôtre « et je vis alors, dit plus tard Abu Sofian, la sueur inonder son front par l'effet de l'impression qu'il ressentait. En sortant, je dis à mes compagnons : La puissance du fils de Kabshah (1) a bien grandi, puisque l'Empereur grec le redoute à ce point. »

Mirkhond ajoute qu'Héraclius embrassa l'Islam, mais qu'il tint secrète sa conversion pour ne pas risquer sa couronne (2).

3. Le Kesra (Chosroes) de Perse.

En prenant connaissance du message que lui remit Abdullah B. Hudâqah, Khosru remarqua que

(1) Epithète injurieuse.

(a) Comme la Tradition musulmane ne donne point le texte d'une réponse écrite d'Héraclius à Mahomet, il faut admettre qu'il se borna à lui envoyer une réponse verbale de pure courtoisie.

le nqm de l'Apôtre venait en tête, avant le sien; il en fut très courroucé et mit la lettre en pièces en disant :

Qui ose, au mépris de ma dignité royale,
Eerire ainsi son nom au-dessus du mien?

Il ajouta quelques insanités en se tournant vers Ahdullah, mais n'écrivit aucune réponse. Quand la nouvelle de cet outrage parvint à Médine, VApôtre s'écria : « Allah a aussi mis en pièces son royaume ! » De son côté, Khosru adressa à Badan, son vice-roi dans l'Yemen, le message suivant : « Le bruit court qu'un individu du Hedjaz se déclare Prophète dans l'Arabie. Envoie deux affidés d'une discrétion et d'une habileté éprouvées pour le prendre et me ramener. »

Badan choisit pour l'accomplissement de cette tâche difficile son trésorier Babuyah et Khar-Khara, deux Persans possédant toutes les qualités requises pour la circonstance, et leur remit une lettre pour l'Apôtre, sur le compte duquel Bâbuyah devait édifier complètement son maître. En route, les deux envoyés rencontrèrent à Tâïf plusieurs des principaux Koréish : Abu Sofyan, Sullivan B. Ommyah, etc., et se renseignèrent, auprès d'eux sur Mahomet et le lieu où il résidait. Ceux-ci, de leur côté, apprirent avec joie que leur adversaire avait dans le Kesra un puissant ennemi. Arrivés à Médine, les deux Persans se présentèrent à l'auguste Conseil du Prince et Bâbuyah s'exprima en ces termes : « Le grand Shah a invité le vice-roi de l'Yémen à te faire conduire à sa cour et je suis ebagré de Ramener à la c api ta le. Si tu veux bien nous suivre, Badan écrira au roi des rois en ta faveur pour qu'il te pardonne ce que tu as fait. Si tu refuses, tu connais la sévérité et la puissance du Kesra. Il exterminera

ton peuple et fera de ton pays un désert. Vois. » Puis il remit la lettre du Badan. Quand le Prophète en eut pris connaissance, il sourit et invita les deux envoyés à embrasser la Foi musulmane.

Malgré la hardiesse de leur langage et de leur ton, ceux-ci furent tellement impressionnés par l'aspect de l'auguste Conseil qu'ils tremblaient de tous leurs membres. Ils prièrent l'Apôtre d'écrire au moins une réponse à la lettre de Badan. Il les ajourna au lendemain.

Ils se présentèrent à cette seconde audience avec des bijoux d'or aux bras, des robes de brocart et des ceintures d'argent, la tête rasée et des moustaches aux lèvres. Voyant leur accoutrement, le Prince s'écria : « Malheur à vous ! Qui vous a fait prendre cette tenue ? Assurément vous êtes bons à jeter au feu. Qui vous a ordonné de couper vos barbes et de porter des moustaches ? » Ré p. : « Noire Père nourricier (*notre roi*) Khosru Parviz. » L'Apôtre répliqua : « Eh bien, mon Père nourricier (Dieu) m'a ordonné de porter ma barbe et de raser mes moustaches. »

Enfin, il les chargea de répéter au vice-roi les paroles suivantes : « Cette nuit, mon Père nourricier fera périr ton maître ; il a désigné son propre fils Shiruh pour lui fendre le ventre dans la huitième heure de la nuit. Ma religion fera bientôt son apparition dans le royaume du Kesra et je lui permettrai de garder tous ses Etats à la condition qu'il se fera Musulman. » Les envoyés répondirent : « Nous allons coucher ces mots par écrit ; mais on a rapporté au Roi des rois des propos de toi moins offensants que ces paroles, et cela a pourtant été la cause de toute l'inimitié actuelle ; de pareilles menaces appelleront certainement une vengeance. »

Ile Prophète répliqua : « Ecrivez tout ce qu'il vous plaira. » Puis il fit présent à Khar-Khara d'une ceinture d'argent qu'un roi lui avait envoyée quelque temps auparavant.

A leur retour, les envoyés dirent au vice-roi : « Bien que nous ayions été reçus en audience par des rois, nous n'avons jamais éprouvé la même crainte qu'en présence de cet homme. » Hadan demanda : « A-t-il des espions et des gardes? — Non, il se promène seul dans les bazars. » Hadan reprit : « Tout ce qu'on raconte de lui est d'un Prophète et non d'un roi. Si sa prédiction se réalise, aucun roi ne s'empressera autant que moi de lui obéir et de le suivre. » A ce moment même, il reçut de Shîrtiah, fils de Khosru Parviz, la dépêche suivante : « J'ai tué le Kesra, parce qu'il a mis à mort, sans qu'ils fussent criminels, les nobles et les grands de la Perse et parce qu'il a semé la discorde entre les personnages les plus considérables du royaume. Tu devras m'obéir ainsi que les habitants de l'Yémen et des autres contrées qui sont sous ton autorité. Jusqu'à nouvel ordre, n'entreprends rien (l'outre et cet homme qui prétend être un Prophète et au sujet duquel t'a écrit le dernier Kesra. »

Aussitôt que Badan eut pris connaissance de ce document, il lit publiquement profession de la Foi et son exemple lût suivi par tous les habitants de l'Yémen et de la Perse qui déjà avaient accepté l'Islam intérieurement (1).

(1) Badan (ou Badhan) informa par un courrier Mahomet de sa conversion « et en considération d'un service si important, il (Mahomet) le continua dans la vice royauté de l'Yémen jusqu'à sa mort, qui arriva environ quatre mois avant celle de Mahomet » {divers auteurs musulmans}.

4. Le Gouverneur d'Alexandrie.

Hattub B. Abu Multaha, à son arrivée à Alexandrie, porta la lettre du Prophète à Maqôqusk, gouverneur de cette ville, qui le reeut avec de grands honneurs et beaucoup de courtoisie ; il plaça la lettre dans un coffret d'ivoire, introduisit Hattub dans son appartement privé et l'interrogea sur la situation du Prince et l'état de ses atlaïres. Quand Hattub lui eut dépeint le caractère angélique de l'Apôtre de Dieu, il s'écria : « Cest le portrait du Prophète » prédit par Isa (Jésus), fils de Marie. Il triomphera et les Croyants occuperont notre pays ! » Puis il écrivit une réponse très amicale, la remit à Hattub avec des présents consistant en quatre jeunes filles, une mule blanche portant le nom de Dîfdil, un eunuque, vingt vêtements, mille mithqâls d'or et cinq robes de cérémonie ; mais il ne lit point profession de la Foi. Quand Hattub arriva, à Médine avec les présents et la lettre, le Prince s'écria : « Ce méchant ne vise qu'à conserver son gouvernement, mais il ne le gardera pas longtemps. » (Maqôqusk mourut pendant le Khalîiat d'Omar.) (1) Il prit pour concubine une des jeunes filles, la Cophte Mariaï (Marie), dont il eut Ibrahim, et donna sa sœur Shyrin pour femme

(1) La lettre remise à Maqôqusk (ou Makawkas) fut d'abord écrite en grec, puis traduite en arabe. Ahmed Ebn Yusef en a donné le texte. Lorsque le Khalife Omar lit la conquête de l'Egypte, en 19 de l'Hégire, Maqôqusk abandonna ses troupes et s'assura par un traité avec Amru 13. Al-As, lieutenant d'Omar, la liberté de continuer à professer le christianisme moyennant tribut. Il mourut dans le schisme Jacobite et fut enterré en l'église Saint-Jean à Alexandrie. Les jeunes filles qu'il avait envoyées en présent à Mahomet étaient les deux sœurs {Voir le dernier chapitre de ce tome II}.

à Hasan B. Thabet. Il adopta Dildil pour sa monture ; après sa mort, Dildil passa à Ali, qui s'en servit journellement jusqu'au temps de Moawiah où elle mourut.

Shujaa B. Wahab Asdy se rendit auprès d'Hareth, gouverneur de la Syrie, dans le district de Damas, où il s'occupait des préparatifs du pèlerinage d'Héraclius à Jérusalem, et lui lit remettre la lettre par un de ses serviteurs dévoué à l'Islam. Quand Hareth en eut pris lecture, il la jeta à terre en disant qu'il aurait bientôt raison du Prophète. En même temps, il dépêcha un courrier à Héraclius pour l'informer de son intention de châtier Mahomet. Héraclius lui répondit de ne pas donner suite à ce projet et de venir à sa cour pour arrêter les mesures à prendre dans la circonstance. En conséquence, Hareth renvoya Shujaa avec un présent de mille mithquâls d'or. Quand, à son arrivée à Médine, il rendit compte de l'accueil qui lui avait été fait, le Prophète s'écria : « Périsse le pouvoir de Hareth ! » Celui-ci mourut l'année de la conquête de La Mecque.

Quand Haudah B. Hanfy eut pris connaissance de la lettre dont Salytt B. Amru était porteur, il rendit de grands honneurs à l'envoyé de Mahomet, le logea dans un palais où il reçut une large hospitalité et lui remit la réponse suivante :

« La religion à laquelle tu nous invites est de toute beauté, de toute vérité ! Cependant je suis le poète et le prêtre de ma nation et les Arabes ont pour moi un grand respect. Nomme-moi gouverneur d'une de tes provinces et je t'obéirai. »

Puis il fit revêtir Salytt de robes de prix, lui rendit des honneurs royaux et lui donna congé. Arrivé à Médine, Salytt rapporta ce qu'il avait vu et remit la lettre d'Haudah. Mais le Prophète jura : « Quand

même il ne me demanderait qu'une datte tombée à terre, je ne la lui donnerais pas. Qu'il périclisse avec son royaume ! »

El-Ola, des Béni Hadraman, remet une lettre du Prophète à Mundhar B. Saoua, prince de Bahreïn et tributaire du roi de Perse. Ce prince se fit Musulman. Ses Etats comprenaient la totalité du territoire qui borde le golfe Persique entre Basra et Oman.

CHAPITRE XLIV

I. Diverses révélations. — 2. Victoire du Khayber,

1. Diverses Révélations.

C'est en cette année (VII de l'Hégire) que fut révélé le verset béni : « Maintenant Allah a entendu les paroles de celle qui a eu une discussion avec toi au sujet de son mari et a adressé sa plainte à Allah. » (Chapitre LVIII du Koran, intitulé : *La Plaideuse*).

Voici quelle en fut l'occasion : Awus B. Sainat ayant divorcé d'avec Khavvla, fille de Thaiabah B. Qays, celle-ci demanda au Prophète de porter remède à sa triste situation. Il ne put lui répondre parce qu'il n'avait encore reçu de Dieu aucun ordre pour régler les cas de divorce. Alors elle se prosterna et pria : « O mon Dieu, j'ai recours à toi dans mon isolement, ma désolation et l'abandon de mon époux. » Elle n'avait pas encore relevé sa tête de terre que déjà les versets de la formule de la répudiation pour les Musulmans avaient été révélés. Le Prophète les récita à Awus et l'invita à affranchir une esclave et avoir ensuite des rapports avec Khawla. Awus prétendit que sa pauvreté ne lui permettait point d'affranchir un esclave. « Alors jeune pendant deux mois de suite. »

Awus objecta que quand il ne mangeait pas de riz deux ou trois fois par jour sa vue s'obscurcissait. — « Alors nourris soixante pauvres ! » Awus dit : « Aide-moi pour cela, » Le Prophète lui donna cin-

quante saa (mesures) d'aliments pour le mettre à même d'expier ce qu'il avait dit à sa femme : « Tu es pour moi comme le derrière de ma mère (1). »

Cette même année, le Prince autorisa les Croyants à organiser un concours de course entre leurs chameaux et le sien, Gadzhabna, qui jusque-là avait été sans rival pour la vitesse, Gadzhabna lut devancé par un chameau de faible apparence appartenant à un Arabe du désert, au grand déplaisir de ses familiers. Le Prophète apaisa leur mauvaise humeur en disant : « La vérité est avec Allah ! 11 n'exalte que pour abaisser ensuite. »

Suivant la croyance vulgaire, les Juifs usaient contre leurs ennemis de sortilèges et de maléfices. Les traditionnistes arabes racontent qu'ils s'adressèrent à un coreligionnaire, Lobaïd B. El Asam, fameux magicien, et lui donnèrent trois pièces d'or pour faire mourir Mahomet. Ses filles composèrent un charme si puissant que, en moins de trois jours, le Prophète tomba dans un assoupissement extraordinaire. Pendant ce lourd sommeil, il vit deux Anges qui s'entretenaient de son état : « Lobaïd, disaient-ils, a pris une forte boucle de cheveux coupée à une femme fortement éprise d'un homme ; puis tressant cette boucle avec la corde d'un arc et y faisant plusieurs nœuds, il Ta placée sous une petite figure en cire qui ressemble au Prophète et il a caché le tout au fond du puits de Dharouan. » L'Apôtre de Dieu, s'étant réveillé en sursaut, se rendit droit au puits, suivi de quelques-uns de ses compagnons. Un homme y descendit, en puisa

(1) La formule de la répudiation de la femme par le mari, en usage chez les Arabes du temps de l'ignorance, était : « Désormais, tu seras pour moi comme le derrière de ma mère. »

toute l'eau, et trouva au fond une petite figure de cire représentant Mahomet et dans laquelle on avait piqué des aiguilles; au-dessous, était une corde d'arc en boyau, tressée avec des cheveux et nouée de onze nœuds.

Dans ce moment, Gabriel descendit du ciel, apportant les *deux* chapitres du Koran qu'on appelle a les deux amulettes » et qui contiennent ensemble onze versets, autant que le maléfice contenait de nœuds. A mesure que l'Ange récitait un des versets, un nutud se défaisait de lui-même; à chaque aiguille qu'il retirait, on voyait couler de l'eau du simulacre; de cire.

Le Prophète se sentait progressivement soulagé et lorsque le onzième nœud lut défait, il se trouva comme un prisonnier auquel on aurait enlevé tous ses fers, et il se sentit entièrement guéri de son mal. Alors Gabriel prononça : « Par la vertu *des* cette amulette, je le délivre présentement et je te prémunis contre tous les charmes, les enchantements et les maléfices des sorciers. »

2. Victoire du Khayber.

Etant bien rétabli des suites de l'enchantement, Mahomet tourna toutes ses pensées contre les Juifs. Ils s'étaient réfugiés en grand nombre sur le territoire du Khayber où ils formaient une confédération puissante et s'étaient retranchés, tant dans la ville même que dans un grand nombre de réduits fortifiés établis sur des rochers et des éminences dispersés dans une vallée fertile.

Le Khayber était une petite ville fort ancienne, bien défendue par son assiette et par de hautes murailles, sise à six journées environ au Nord-Est de

Médine (1). Le pays environnant était riche en palmiers et en terres de culture.

Le Prince invita les chefs des Mohajers et des Anssars à se tenir prêts pour une campagne dans la direction du Khayber et ajouta : « Je ne veux avec moi que des gens qui se battent par zèle pour la religion », excluant ainsi les aventuriers qui le suivraient par amour du pillage (a).

Les Juifs qui habitaient Médine apprirent avec beaucoup de dépit les projets du Prince, prévoyant que les Juifs du Khayber seraient traités de la même manière que les tribus juives des Béni Korittah et des Beni Nadhir. Dans leur mécontentement, ils accablèrent de leurs exigences et de leurs obsessions les Musulmans qui étaient leurs débiteurs, et ceux-ci durent faire l'impossible pour se libérer (3).

Quand tout fut prêt pour le ghazwah, l'Apôtre de Dieu désigna Asbaa B. Arfattah pour le remplacer à Médine et il se mit en marche avec quinze cents braves, et de cent à deux cents chevaux. Akasha Asdy commandait l'avant-garde et Omar B. Al-Ivhattab l'aile droite.

Abdullah B. Salul lit parvenir aux Juifs du Khayber cet avis : « Mahomet veut vous anéantir. En

(1) Almlféda dit que cette ville existait du temps de Moïse, qui la prit aux Amaléeites après le passage de la Mer Rouge. Elle avait été longtemps la résidence des descendants de Moad fils d'Adnân. ("était une place très forte, que défendaient neuf châteaux selon les uns, quatre ou cinq selon d'autres.

(2) Sans doute Mahomet voulait réserver pour les guerriers musulmans les richesses du Khayber.

(3) En général, les Musulmans sont très fidèles à leurs engagements pécuniaires. C'est une qualité qu'on a reconnue aux Arabes de l'Algérie,

conséquence, tenez-vous sur vos gardes. Ne vous retranchez pas dans une forteresse, mais combattez en rase campagne, parce que vous avez l'avantage du nombre et de l'armement. »

Les Juifs tinrent conseil dans la maison de Sollam B. Sakan, qui gouvernait le pays. Il les engagea fortement à suivre l'avis d'Abdullah B. Salul; mais ils s'y refusèrent, obéissant en aveugles à leur mauvais destin, et se préparèrent à soutenir un siège.

Les Musulmans, dans leur marche de nuit sur le Khayber, furent égayés et animés par des vers dans la mesure du Rajâz, que récitait Aamer B. Lasan. Le Prophète dit alors : « Puisse Allah lui faire miséricorde ! » Or, il ne faisait cette invocation qu'en faveur de ceux qu'il savait devoir être martyrs. Quand Aamer interrompit ses couplets pour faire galoper les chameaux, Abdullah B. Ruâhah le remplaça dans cet office volontaire et le Prophète dit aussi de lui : « Puisse Allah lui faire miséricorde ! » Peu après, Abdullah cueillit la palme du martyr au ghazwah de Mowtah.

Arrivé à la station de Sabâh, le Prince lit suivre à l'armée une direction intermédiaire entre le Khayber et le pays des Ghuttfan pour empêcher la tribu des Ghuttfan, alliée du Khayber, de venir à son secours.

Avec l'aide de Jaml, guide très intelligent, les Musulmans poursuivirent leur marche par la route de Marjab. L'Apôtre envoya en reconnaissance Abad B. Bashir avec vingt guerriers ; ils firent la capture d'un homme qui, déguisé en chamelier, espionnait pour l'ennemi. Moitié par menaces, moitié par promesses, Abad tira de lui cet aveu : « Les Juifs sont dans la consternation. Ceux de Médine

ont engagé ceux du Khayber à vous attaquer, les premiers à cause de votre infériorité numérique. » Abad amena l'espion au Prophète ; Omar voulait le tuer, mais Abad ayant déclaré qu'il lui avait promis la vie sauve, le Prince le remit entre ses mains. Il lit immédiatement profession de la Foi et échappa ainsi à la mort.

Arrivé en vue du Khayber avec l'armée, le Prince fit halte et éleva la voix : « O Dieu, maître des sept cieux et de l'espace qui les entoure, des sept terres et de tout ce qui est à leur surface, des démons et des mortels qu'ils séduisent, je t'invoque pour que tu nous livres cette place et tout ce qu'elle renferme, et je me réfugie en toi pour être préservé de son mal et de tout ce qu'elle contient de mauvais. » Il avait l'habitude de prononcer cette formule en arrivant devant une place à réduire. Puis il se tourna vers ses compagnons d'armes et cria très haut : « Entrez, avec la bénédiction d'Allah ! »

Obéissant à sa voix, l'armée se porta en avant avec la certitude de la victoire et s'arrêta en un lieu nommé Manzalah, où l'Apôtre désigna un emplacement pour la prière.

Depuis le moment où ils avaient su l'approche des Musulmans, les habitants du Khayber avaient fait la garde la plus vigilante et avaient fait surveiller nuit et jour tous les environs par des cavaliers armés. Cependant, la nuit de l'arrivée des Musulmans, ils ne s'éveillèrent qu'au chant des coqs. Alors ils partirent pour le travail des champs et de quelques fortifications munis de bêches, de pioches et de papiers. Quand ils aperçurent les Musulmans, ils tournèrent le dos, poursuivis par leurs cris menaçants et, abandonnant leurs outils, se réfugièrent dans le fort. Le Prophète se mit à crier : « Khayber est à nous,

puisque l'ennemi nous fournit lui-même les moyens d'en saper les murs ! » Alors Sollàm les harangua : « Puisque vous n'avez pas tout d'abord suivi mon avis, faites au moins le nécessaire dans la circonstance présente et battez-vous, car il vaut mille fois mieux périr en combattant que gémir dans les fers. » Les Juifs, à ces mots, reprirent courage. Ils rassemblèrent tout ce qu'ils possédaient et le mirent en sûreté dans la grande citadelle de Nuà, tandis que les guerriers se réunissaient dans la forteresse de Natzàrah, qui ne fut prise qu'après que Sollàm eût été précipité en enfer.

Le Prophète, de son côté, excita l'ardeur des Croÿants en leur promettant la récompense de l'autre monde et la victoire, s'ils étaient inébranlables. Ils commencèrent l'attaque en lançant des lèches. Comme il faisait très chaud ce jour-là, Mahmùd B. Moslamah, après avoir longtemps combattu, succomba à la fatigue et à la chaleur, et s'endormit à l'ombre du fort Naàm, pensant qu'il ne serait point aperçu, mais un Juif lui lança du haut du fort une pierre, qui le frappa à la tête de telle sorte que la peau du front retombait sur sa ligure. On le porta dans cet état au Prophète qui, de ses mains bénies, remit la peau en place et banda la tête du blessé avec de la toile d'un sac; cependant, cette blessure eut une suite fatale et Mahmùd partit pour les Jardins du Paradis.

Ce même jour, Habab B. Almundhar fit observer que le camp, dressé dans un bois de dattiers, était malsain et exposé aux flèches du fort et aux sorties de l'ennemi; on choisit donc un autre emplacement dans un lieu nommé Raja et on s'y installa pendant la nuit; De là, les Musulmans purent se porter tous les jours à l'attaque du fort.

Une nuit que Omar B. Alkhattab était chargé/Ie la garde du camp, un Juif fut pris et lui fut amené. Omar voulait le mettre à mort, mais il demanda à parler au Prophète. Après avoir obtenu de lui la promesse qu'il aurait, ainsi que sa famille, la vie sauve, il lui révéla que la garnison, à bout de résistance, devait, au commencement de la nuit suivante, se retirer au fort Shaq, après avoir caché ses provisions et son matériel de guerre dans un lieu connu de lui.

Le lendemain, Natzàrah fut pris, ainsi que le fort Shaq, et alors le Juif et ses amis embrassèrent l'Islam.

A l'attaque du fort de Sàb, Aamer, dont nous avons parlé plus haut, se battit en combat singulier avec le Juif Maharab et reçut sur la tête un coup de sabre qu'il rendit à son adversaire, mais en se blessant lui-même au genou du même coup. Il mourut de cette blessure. Quelques Musulmans contestèrent qu'il eût mérité la récompense du Paradis, parce qu'il n'avait pas été tué par les Iniidiès; mais le Prophète rassura à cet égard ses parents et ses amis par ces mots : « Assurément, il a combattu pour la religion », qu'il prononça en élevant vers le ciel ses mains jointes.

Cependant les vivres commençaient à manquer (1) lorsque cinq moutons échappés du fort vinrent brouter l'herbe non loin du camp. Le Prince s'écria : « Quelle bonne aubaine ! » Aussitôt Abul Yasir noua sa reda et se mit à ramper comme un faon sur ses quatre membres jusqu'aux moutons. Il en

(1) En effet, les juifs avaient eux-mêmes coupé leurs palmiers, au nombre de 400 et dévasté le pays environnant, afin que les musulmans ne pussent pas se ravitailler.

prir un sous chaque bras et les entraîna, les autres suivirent. Tout le monde en mangea.

Pendant le siège du fort de Sâb, une troupe de Musulmans, exténuée et en danger de mourir de faim, avait demandé au Prophète de prier pour que leur disette se changeât en abondance. L'Apôtre avait alors intercédé auprès de Dieu pour que le fort le mieux approvisionné tombât aux mains des Musulmans. Puis il avait confié l'étendard à Habab B. Almundhar et ordonné un assaut général. La troupe qui s'était plainte de la famine atteignit la première la porte du fort de Sâb et combattit jusqu'à ce qu'il fut pris. On y trouva des magasins de toutes sortes d'objets de valeur et une grande quantité de vin qui, par ordre de Dieu, fut répandu à terre. Pourtant, un Musulman nommé Abdullah B. Kumar, qui aimait beaucoup le vin, en but plusieurs lampées. Ses compagnons indignés le traînèrent devant l'Apôtre de Dieu et celui-ci le châtia en le frappant de sa sandale. Tous ceux qui étaient présents le frappèrent également de leurs sandales et Omar s'écria : « Par Allah ! maudis-le ! afin que nous ne soyons pas tous punis pour sa transgression. » Mais le Prince répondit : « O Omar ! ne parle pas ainsi, car il aime Allah et son Apôtre ! »

Il y avait dans le château de Sâb de grands troupeaux de bœufs, de moutons et d'ânes, et de vastes magasins qui renfermaient une quantité incroyable d'orge, de dattes, d'huile, de miel et de viandes ; en outre, un amas d'armes et de machines de guerre, comme si les Juifs eussent voulu soutenir un siège de dix ans. On apporta au Prophète une grande peau de chameau pleine de colliers, de bracelets, de boucles d'oreilles, le tout en or, avec une grande quantité de perles et de pierres précieuses.

CHAPITRE XLV

- I. Prise du fort Qumus et de tous les forts du Khayber.
— a. Tentative d'empoisonnement par la juive Zaynub B. Haretli.

1. Prise du fort Qumus et de tous les Forts du Khayber, grâce à la bravoure d'Ali (Commandeur des croyants).

Pendant que les Musulmans assiégeaient le fort Qumus, la citadelle du Khayber, un très violent mal de tête ne permit pas au Prophète d'assister aux combats ; mais, chaque jour, il recevait et éclairait de ses inspirations les nobles Mohajers et Anssars, et confiait à l'un d'eux pour la journée le glorieux étendard. Faruq le Grand (1) donna le premier assaut et l'eut repoussé. Le lendemain, Sidiq le Grand en donna un second sans plus de succès. Un troisième effort dirigé par Omar B. Alkhattab fut également infructueux. Ce jour-là, après le coucher du soleil, le Prophète s'écria : « Demain je remettrai l'étendard au Héros de l'Attaque qui jamais ne recule, qui aime Dieu et son Apôtre et qui est aimé d'eux. Allah nous donnera la victoire par son bras. »

Atteint d'une ophtalmie avant le commencement de l'expédition, Ali était resté à Médine, mais son esprit lumineux ne pouvant supporter la privation

(1) Il s'agit d'Omar, qui fut Khalife. Famq était son surnom.

de la société du Plus Éloquent des hommes, il vint le rejoindre au Khayber, malgré son mal ; et lorsque le Prophète lui annonça son intention de le désigner pour la prise du fort, bien qu'il ne pût voir à deux pas devant lui, il s'écria : « O Dieu ! personne ne peut obtenir ce que tu refuses d'accorder, ni refuser ce que tu veux donner ! » Le lendemain matin quand se présentèrent les chefs qui aspiraient au commandement pour cette journée, ne pensant pas qu'il pût être confié à Ali, presque aveugle, l'Apôtre se lit amener le malade dont il plaça la tête sur sa cuisse, et lui frotta les yeux avec un peu de sa salive. Il fut immédiatement guéri, et le Prophète lui remit l'étendard.

Ali fit quelques pas eu avant et demanda : « O Apôtre de Dieu ! Faut-il combattre jusqu'à ce que nos adversaires se déclarent Musulmans ? » Le Prince répondit : « Ne te hâte point d'engager le combat. Pénètre au milieu d'eux, invite-les à embrasser l'Islam et instruis-les des devoirs que dicte le Tout Puissant ; je jure par Dieu, que si tu fais entrer ainsi un seul d'entre eux dans la voie divine, il te sera plus compté pour cela que pour les chameaux au poil roux que tu offriras en sacrifice à Dieu le Glorieux (1). »

Le Prince revêtit Ali de sa propre cuirasse et attachà à sa ceinture le Dhul-Fikâr. Ali partit et, quand il fut au pied du fort, il planta son étendard sur un monceau de pierres. Un prêtre juif apparut alors sur le rempart et lui demanda son nom. Quand

(1) Ce langage qui ne paraît pas ici à sa véritable place, rappelle celui de l'Evangile : Il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour cent justes qui n'ont pas besoin de pénitence.

lé Lion de l'attaque le lui eut appris, il retourna vers les siens et leur dit : « Je jure par le Pentateuque que vous serez vaincus. »

Le Juif Hareth, frère de Maharab, fit alors une sortie avec un grand nombre de guerriers et commença l'attaque. Un certain nombre de Musulmans eurent l'honneur du martyre ; mais Ali, d'un coup de cimeterre, envoya Hareth en Enfer. Alors Maharab accourut avec une troupe nombreuse pour venger la mort de ce chef. C'était un guerrier d'une taille et d'une force peu communes, et le plus brave du Khayber. Le fer de sa lance pesait trois mantz. Il portait une double cuirasse, deux sabres à sa ceinture, et sur la tête, deux turbans recouverts d'un casque. Il entra en lice et déclama la poésie du Rajâz qui commence par les mots : « Assurément les gens du Khayber savent que je suis Maharab ! » Comme aucun Musulman ne voulait se mesurer avec lui, Ali l'affronta en récitant à son tour le vers du Kajâz : « Je suis celui que sa mère a surnommé le Lion ! » Sur ce, Maharab s'élança pour frapper Ali de son cimeterre ; mais celui-ci le prévint et lui déchargea sur la tête un coup de Dhul-Fikâr qui pourfendit le casque, les turbans, le front et jusqu'à la mâchoire de ce maudit. Ensuite le Commandeur et ses hommes se ruèrent sur les Juifs ; sept des plus vaillants tombèrent sous le cimeterre du « Saint de l'Islam » et le reste s'enfuit vers le fort, poursuivi par Ali. En ce moment le Lion reçut un coup qui fit tomber son bouclier et un des fuyards s'en saisit et l'emporta. Cette mésaventure exaspéra Ali au point que par un effort, selon lui surnaturel, il arracha la porte de fer du fort et s'en servit comme de bouclier. Quand il cessa de combattre, il la rejeta par dessus son épau-

le à 80 palmes derrière lui et 70 hommes ne purent la soulever.

Cette merveilleuse prouesse terrifia la garnison du fort Qumus et les défenseurs des autres forts du Khayber, au point qu'ils demandèrent quartier. Ali, avec la permission du Prophète, leur accorda la vie à la condition qu'ils émigreraient, n'emmenant qu'un chameau par homme avec quelques provisions, et qu'ils livreraient leur argent, leurs armes et tout ce qui leur appartenait, sans rien détourner, ni cacher, sous peine de mort.

La prise des forts avait coûté 15 hommes aux Musulmans et par ceux-ci 91 Juifs avaient été précipités dans l'Enfer.

Quand Ali s'en revint victorieux, le Prophète, au comble de la joie, sortit de sa tente, s'avança de quelques pas à sa rencontre, l'entoura de ses bras, lui baisa les yeux et lui dit : « Je connais tes glorieux exploits ; Allah est satisfait et je suis content de toi ! »

Dans le fort Qumus dont Kunanâh était gouverneur, on trouva 100 cuirasses, 400 sabres, un millier de moutons et 500 bœufs ; en outre, une grande quantité de provisions de bouche, de meubles et d'objets de prix dont on préleva le cinquième comme d'usage.

Avant la prise du fort de Natzarah, Kunanah redoutant les Musulmans, avait caché une charge de chameau d'or et de bijoux dont il avait hérité, en les enfouissant dans un certain endroit du désert. Comme le Prince savait que les habitants de La Mecque avaient coutume, lors des fêtes et des noces, d'emprunter aux Juifs contre des gages, de l'argent et des bijoux, il entra dans le fort Qumus aussitôt su

reddition et demanda à Kunanâh où étaient ses trésors.

Le Juifjura, avec les siens, qu'ils avaient été absorbés en totalité par les préparatifs de guerre et par les dépenses journalières. Le Prince les menaça tous de les tuer s'ils mentaient, et fit mettre Kunanâh à la torture. On lui brûla la poitrine jusqu'à ce qu'elle fût presque consumée, mais sans obtenir un aveu. Peu après Mahomet interrogea, au sujet de ces trésors, Thalabah B. Sollâm qui répondit: « Je ne sais rien, mais j'ai vu Kunanâh rôder autour d'un certain endroit dans le désert ; le trésor que tu cherches peut y avoir été enfoui. » En effet, en cherchant de ce côté on ne tarda pas à le trouver et les Juifs menteurs payèrent de leur vie leur dissimulation.

On prit toutes les femmes des Juifs comme butin ; mais on épargna leur vie.

Les vainqueurs se partagèrent une immense quantité de bétail, de grains, etc.

Sofyah, femme de Kunanâh, échut à Dahyah Kalby qui la céda au Prince en échange de riches dépouilles. Celui-ci l'affranchit et l'épousa. Ce fut sa neuvième épouse (août 628),

2. Tentative d'empoisonnement par Zaynab B. Hareth.

Après la prise des forts du Khayber, Zaynab, fille du Juif Hareth et veuve de Sollâm, cousin de Maharah, sachant que le Prince aimait les épaules et les cuisses de cabri, lui envoya en présent un cabri qu'elle avait apprêté en y mêlant du poison. L'Apôtre invita des amis à partager avec lui ce mets fa-

vori ; mais dès les premières bouchées, il ordonna aux convives de ne pas manger davantage de cet animal, car la cuisse qu'on lui avait servie venait de lui dire qu'il était empoisonné. Bashar B. Abârâ qui en avait mangé un morceau déclara alors : « J'éprouvais du dégoût en mangeant, mais, par déférence pour le Prince, je ne l'ai point manifesté. » Avant la fin du repas, il blêmit puis devint tout noir, et il succomba dans la journée. Le Prophète manda près de lui Zaynab, avec les chefs des Juifs, et il les intimida en manifestant son pouvoir de découvrir la vérité; il arracha ainsi à Zaynab l'aveu de son crime. Puis il lui en demanda le motif, elle répondit : « Tu as tué mon père, mon oncle et mon mari ; en conséquence je me suis dit que si ta prophétie est un mensonge, on serait délivré de toi ; que si, au contraire, elle est réelle, Dieu t'avertirait du danger et qu'il ne t'arriverait aucun mal. »

Le Prophète lit mettre Zaynab à mort, non pour se venger lui-même, mais pour lui faire expier l'empoisonnement de Bashar (1).

Tous les Juifs du Khayber reçurent l'ordre d'émigrer; mais ils représentèrent, avec force larmes et lamentations, que les Musulmans avaient besoin de bras pour cultiver les jardins et les terres, et obtinrent de travailler comme mercenaires, complètement assujettis. Le Prophète eut pitié d'eux et déci-

(1) D'autres auteurs disent que Mahomet pardonna à Zaynab ; d'autres, qu'il la livra aux parents de Bashar, afin qu'ils la fissent périr eux-mêmes. L'on rapporte aussi que la mère de Bashar étant venue voir le Prophète pendant sa dernière maladie, il lui dit : « Le poison de Kayber, qui fut si fatal à ton fils, n'a pas cessé de m'agiter depuis ; mais à présent, je seais les veines (Je mon cœur se rompre par sa violence. »

da qu'ils continueraient à cultiver leurs vignes et leurs champs et qu'ils verseraient au trésor public la moitié du produit des récoltes et garderaient l'autre moitié pour leur salaire (1).

Quelques jours après (octobre 628), il épousa sa dixième femme, Omm Habibah, veuve d'Obaydallah et fille d'Abu Sofian. (Cette union prouve que Mahomet nourrissait toujours l'intention et l'espoir de rallier à sa cause les Koréish.) (2)

A l'époque de la victoire du Khayber, Hajjâ B. Khulâss Solmy, renommé pour sa richesse, vint de sa tribu vers cette ville dans un but de commerce, et, s'étant présenté au Prophète, fit profession de la Foi.

Il risquait, si cela était connu à La Mecque, de perdre tous les fonds qu'il y avait placés et en outre une grande partie de sa fortune, qui était aux mains de sa femme Shaybah. Il demanda donc au Prophète rautorisation de dire à La Mecque tout ce qu'il voudrait afin de pouvoir retirer son bien. Muni de cette permission, il partit et conta aux Koréish qui se trouvaient sur sa route, à Hadzyah Baydra, que Mahomet avait été défait et fait prisonnier et que lui accourait à La Mecque pour y prendre tous ses fonds et revenir ensuite acheter les dépouilles des Musulmans avant que d'autres marchands eussent le temps de le faire. Arrivé à La Mecque, il obtint pour re-

(1) Ils furent définitivement chassés du pays et de l'Arabie sous le Khalifat d'Omar, qui les exila en Syrie où il leur donna des terres, équivalentes à celles qu'ils avaient perdues.

(2) Omm Habibah résidait en Abyssinie quand le Prophète fit demander sa main au Négus. Il l'épousa par procuration donnée à son envoyé. Voir le dernier chapitre de ce tome II.

couvrir ses créances et liquider sa situation, l'aide des Koréish ravis de la nouvelle qu'il apportait. Puis il repartit pour Médine en Taisant connaître secrètement la victoire du Khayber à Abbas, qui la publia ensuite au grand désappointement des idolâtres.

CHAPITRE XLVI

I. Soumission de Fadak ; Tafar revient de son exil en Abyssinie. — 2. Dieu lait rétrograder le soleil pour Ali, dans le (ihazwah de l'Ouadi-el-Qora. — 3. Omratu-el-Qadza (Pèlerinage de la Prédestination divine).

1. Soumission de Fadak et retour de Jafâr d'Abyssinie.

Soumission de Fadak. — En arrivant près du Khayber, le Prince avait envoyé Makhysah B. Ma-siul à Fadak, une des places les plus fortes de la contrée, pour sommer la garnison de se rendre, faute de quoi elle serait passée au (il de l'épée.

Les habitants refusèrent d'abord, espérant que Mahomet serait défait ; cependant ils prièrent Makhysah de rester quelques jours chez eux pour leur laisser le temps de se consulter. Quand ils apprirent le sort de la garnison de Naâm, ils tremblèrent et, au prix du don des bijoux de leurs femmes, ils achetèrent le silence de l'envoyé musulman sur leur premier refus ; puis, ils envoyèrent une députation au Prophète qui leur accorda la vie sauve à condition qu'ils lui abandonneraient la moitié de leurs terres (1).

Retour de Jafâr. - Après la prise des forts du Khayber, Jafâr B. Abu Taleb, frère d'Ali, revint d'Abyssinie avec quelques autres fidèles qui y

(1) Cette condition et l'exil des tribus juives des environs de Médine montre qu'une partie de la politique de Mahomet a été de fixer les Musulmans près de lui par la propriété des terres.

avaient émigré de La Mecque, et le Prophète en exprima sa satisfaction en ces termes : « Je ne sais ce qui m'a causé le plus de joie, de la conquête du Khayber ou du retour de Jafâr. »

2. Dieu fait rétrograder le soleil pour Ali, lors du Ghazwah de l'Ouadi-el-Qora.

En revenant du Khayber, le Prince marcha sur l'Ouadi-el-Qora.

A l'étape de Sahbâ il consumma son mariage avec Sofyah et lui demanda pourquoi elle n'y avait pas consenti avant qu'on eût atteint cette localité. Elle répondit : « Les Juifs étaient tout près, et je craignais pour votre vie. » Cette réponse ravit le Prophète et grandit son amour pour Sofyah.

Dieu fait rétrograder le soleil pour Ali. — Ce fut à la station de Sahbâ que le Très Haut accomplit un prodige en faveur d'Ali (1) : Un jour le Prophète avait placé sa tête sur le sein d'Ali, sentant venir une révélation divine. Elle fut lente à se produire et ne se termina qu'après le coucher du soleil, ce qui empêcha Ali de faire ses prières de l'après-midi. Alors le Prophète pria : « O Dieu ! Ali a obéi à toi et à ton Apôtre ; en conséquence fais rétrograder le soleil afin qu'il puisse accomplir ses dévotions de l'après-midi. Ainsi fut fait ; Asma, fille d'Omys, a témoigné qu'elle vit le soleil dorer le sommet des

(a) Remarquons que le prodige est attribué à *Dieu* et non à Mahomet ; Mahomet déclare expressément dans le Koran qu'il n'a pas le don des miracles. Dans la Bible aussi, les prodiges sont généralement attribués à Dieu.

mentagnes, et cela fut un signe de la prophétie (1).

Lorsque les Juifs de l'Ouadi-el-Qora, à sept journées de marche de Médine, eurent connaissance de l'approche des Musulmans, ils firent, avec l'aide de quelques tribus idolâtres, les préparatifs de guerre nécessaires et affrontèrent le combat.

Le Prophète rangea sa troupe en ordre de bataille et adressa aux ennemis cette¹ sommation : « Faites profession de la Foi ! Vous sauverez ainsi votre vie et vos biens, et vous n'aurez à compter qu'avec Dieu le Très-Haut et Glorieux. »

Cette invitation fut reçue et la lutte s'engagea comme suit :

Un guerrier sortit des rangs ennemis et demanda à très haute voix un adversaire qui voulût se mesurer avec lui ; Zobeyr lui coupa la figure du tranchant de son cimenterre. Un autre champion se présenta et Zobeyr l'envoya également à l'Enfer. Un troisième guerrier périt de la main d'Ali et deux autres tombèrent sous les coups de Dujahah. Dix ou onze ennemis mordirent ainsi la poussière. Quand la nuit survint, les deux armées gardèrent leurs positions. A l'aube du jour suivant, les deux troupes opposées se chargèrent avec furie ; mais avant que le soleil se fût élevé au-dessus de l'horizon de la hauteur d'une lance, les infidèles prirent peur et s'enfuirent. Cette nouvelle victoire fit tomber aux mains des Musulmans un immense butin et jeta parmi les Juifs une si grande terreur que tous implorèrent la paix et s'obligèrent à payer le tribut.

(1) Nous avons rapporté ce miracle uniquement pour signaler l'importance que les Musulmans attachent, comme les Juifs, à l'observation minutieuse des pratiques prescrites.

3. Omratu-el-Qadza (Pèlerinage de la Prédestination divine).

EN rentrant victorieux à Médine, le Prophète fit des largesses aux tribus des environs de La Mecque et de Médine. Puis il invita ses amis à se préparer au pèlerinage de la Prédestination divine, et tous ses compagnons d'armes d'Hodaybiah à faire partie de cette expédition, n'admettant pas que l'on y manquât sous quelque excuse que ce fut.

Après avoir désigné Abu Dhar Guffary pour le remplacer à Médine, il se mit en marche pour La Mecque dans le mois de Dhulkaada de la 7^e année de l'Hégire avec 10,000 hommes et 100 chevaux de noble race, et précédé d'un convoi d'armes et de 70 chameaux destinés aux sacrifices. Le convoi arriva à Marà Al-Tsuran où se trouvaient des Koréish qui, en apprenant que Mahomet venait à la suite, volèrent à La Mecque pour prévenir les gens de leur tribu.

Ceux-ci montèrent sur un sommet pour observer l'arrivée du Prince et dès qu'on l'aperçut ils envoyèrent vers lui Mukraz B. Hafaz pour lui demander dans quelle intention il amenait des armes, alors que, d'après le traité, on ne devait en apporter à La Mecque d'autres que le sabre dans le fourreau. Mahomet répondit : « Ces armes ne sont point destinées à entrer dans le sanctuaire ; nous ne les avons prises avec nous que par précaution et pour y recourir seulement en cas d'attaque. » Cette explication tranquillisa les idolâtres. On parqua les chameaux à Dhu Towa et on établit l'arsenal à Battin Mâhaj ; ensuite le Prophète monta sur sa chameau Qaswy et les Musulmans lui firent cortège

les uns à pied, les autres à cheval, leurs sabres suspendus à la ceinture. On entra dans La Mecque par le chemin de Mina en faisant retentir, comme de coutume, le *Talabyah* (1). L'Apôtre pénétra dans la Mosquée du sanctuaire (2) sur sa monture dont Abdullah B. Ruâhah tenait la bride, puis il entonna le *Talabyah* et toucha la pierre noire du bâton recourbé en crosse qu'il avait à la main ; ensuite, il fit, toujours sur sa chamelle, le tour de la Kaaba : ses compagnons, par son ordre, touchèrent également la pierre noire, et firent le tour de la Kaaba. Il prescrivit de faire les trois premiers tours en courant et les quatre derniers en marchant au pas suivant l'usage. L'accélération pour les trois premiers tours avait pour but de démentir le bruit répandu par les idolâtres, que Mahomet avait amené avec lui des gens dévorés par la fièvre de Yatreb, amaigris, affaiblis et exténués par l'insalubrité de Médine.

Quand les Koréish, du haut de leur observatoire, virent les Croyants déployer tant d'agilité et de vigueur, ils se dirent entre eux : « (les fiévreux sont merveilleusement forts et bien portants. »

Les cérémonies dupèlerinage accomplies, le Prince (des Croyants) demanda par l'entremise de Jafar B. Abu Tâleb la main de Maymunah, fille d'Hareth Hallabyah et belle-sœur d'Abbas H. Abd-ul-Muttaieb. Ce dernier, à la volonté duquel la jeune fille avait déclaré subordonner la sienne, l'accorda à Mahomet. Ce fut sa onzième et dernière épouse (3).

(1) C'est-à-dire en criant : *Labik* (J'obéis, j'attends tes ordres).

(2) Il faut sans doute entendre par là le terrain et des bâtiments accessoires formant les dépendances de la Kaaba et tenus tous pour sacrés.

(3) On verra au dernier chapitre du présent volume que suivant d'autres auteurs Mahomet eut quatorze épouses.

Le Prophète ayant pénétré dans l'intérieur de la Kaaba ordonna à Bellal de monter sur le toit et de faire l'appel à la prière de l'après-midi. Cette innovation révolta les Roréish et ils éclatèrent en violents murmures, objectant que le traité n'autorisait rien de semblable.

La prière se lit en dehors de la Kaaba ; puis le Prophète remonta sur sa chamelle et lit sept fois le trajet entre les deux collines de Salâ et de Merva, malgré la présence des deux idoles Asaf et Naylah. Alors fut révélé le verset : « Les deux collines de Safa et de Merva sont deux signes de Dieu et tout pèlerin à la maison de Dieu doit en parcourir la carrière. »

A la fin des trois journées stipulées pour la durée du séjour des Musulmans en pèlerinage, Sohayl B. Amru et Ilollab B. Abdu-el-Uzzah vinrent rappeler au Prince qu'il devait quitter La Mecque. Il répondit : « Ne pouvez-vous me laisser célébrer au milieu de vous mes noces avec Maymuuah, et vous donner un banquet? » Ils répliquèrent : « Nous ne voulons ni de toi ni de ton banquet, mais seulement l'exécution rigoureuse du traité. » Sad B. Abadah, outré de leur procédé, s'emporta contre eux. Mais le Prophète sourit et le calma et donna à l'instant le signai du départ, faisant défense à tous les siens de passer une quatrième nuit à La Mecque. En partant il laissa son affranchi Abu Râfi pour lui amener à Médinc son épouse Maymunah.

En cette même année eurent encore lieu les événements suivants :

Le Prince (des Croyants) écrivit à Khaylah B. Abham, ce dernier de la dynastie Ghassan en Syrie, pour l'inviter à embrasser l'Islam. Khaylah y consentit aussitôt qu'il eut pris connaissance de la let-

t e et il adressa au Prophète une réponse satisfaisante avec des présents.

Qowdah B. Amru, gouverneur d'Omraâm en Bulgarie pour l'empereur de Byzanee, envoya à Médine son officier Masud avec des présents pour le Prince, et une lettre qui fut lue en conseil, et qui était ainsi conçue: «J'ai embrassé la Foi et confessé l'Unité de Dieu. Je reconnais que tu es le vrai Prophète dont la venue a été prédite par Isa (Jésus), fils de Marie. Adieu ! »

Le Prophète accueillit Masud avec tous les égards et la bonté possibles et chargea Bellal de lui donner la plus large hospitalité. Il accepta les présents de Qowdah qui consistaient en une mule blanche et une tunique de brocart brodée d'or et répondit :

« Mahomet, l'Apôtre de Dieu à Qowdah H. Amru,
« Après les compliments d'usage, ton envoyé nous a remis tes présents et nous a informé de ta bonne santé. Assurément Allah t'a ouvert la bonne voie. Pour la suivre, obéis à Dieu et à son Prophète, fais la prière aux heures prescrites et acquitte la Dzékât (l'aumône légale). »

Puis il renvoya Masud après l'avoir gratifié de 500dirrhems.

Le Prince envoya à Aam Abdullah B. Uuàhah à la tête d'une petite troupe dont faisaient partie Abu Qotàdah et Muhkum B. Kutamah. En route, ils rencontrèrent Aamer Allassam Allashjay qui venait d'embrasser l'Islam et se rendait à Médine pour se présenter à l'Apôtre de Dieu. Il les salua selon la Foi, mais ne reçut aucune réponse et Muhkum le tua. Le Prophète l'apprit et quand Muhkum, au retour, fut admis au baise-pieds, il lui demanda sévèrement : « Pourquoi as-tu tué un Musulman ? » Muh-

kum répondit : « Parce que A amer feignait d'être Musulman pour éviter la mort. » Le Prince reprit : « Lui as-tu ouvert le cœur pour y lire son intention et sa volonté ? La langue est l'interprète du cœur. » Puis il maudit Muhkum qui, au bout d'une heure, rendit son Ame à l'ange de la mort. Après qu'il eut été enterré, sa tombe le rejeta et cela arriva trois fois. Alors on enfouit son corps sous un tas de pierres, ce qui fit dire au Prophète : « La terre recouvre de plus grands criminels que Muhkum, mais Dieu a voulu vous montrer en quelle haute estime il tient les martyrs (1). »

(1) Mahomet veut donner à ses adhérents la plus liante idée de l'honneur d'être Musulmans afin qu'ils se respectent entre eux et aussi qu'ils se croient bien supérieurs aux Infidèles.

CHAPITRE XLVII

AN VIII DE L'HÉGIRE (1er mai 629 à 19 avril 630).

1. Conversion de trois nobles Koréish. — a. Expédition de Dhàl Assilàsil (Silasil). — 3. Ghazwah de Mowtah.

1. Conversion de trois nobles Koréish.

Toutes les chroniques placent dans la 8^e aimée de l'Hégire les conversions de Khaled B. Alwaled, Amru B. Alaass et Othman B. Tholhah Alabadary. Le traité conclu entre les Koréish et Mahomet faisait pressentir le triomphe prochain et définitif de l'Islam. Khaled B. Atwaled, qui était fort honoré, s'absenta de La Mecque quand le Prophète y vint avec Waled (frère de Khaled). Mahomet exprima à Waled son vif regret de cette absence et la haute estime dans laquelle il tenait Khaled. Alors Waled écrivit à Khaled pour rengager très instamment à se faire de suite Musulman.

Khaled s'y résolut et partit pour Médine en compagnie d'Othman B. Tholhah qu'il avait décidé à prendre le même parti.

A Harra les deux amis rencontrèrent Amru B. Alaass qui arrivait d'Abyssinie avec la même intention et qui se joignit à eux. Quand le Prophète apprit leur arrivée à Médine, il dit à son entourage

« La Mecque nous envoie le sang de son cœur. (1)
Waled amena aussitôt son frère au Prophète dont
la figure s'épanouit du plus radieux sourire :

**Une fée tuait les hommes de ses sourires magiques
Je lui dis : « Tue-moi aussi ! » Mais elle sourit encore.**

Khaled le salua du titre « d'Apôtre d'Allah », et
alors il s'écria : « Gloire à Dieu ! J'avais vu que tu
étais intelligent et sage et j'espérais qu'Allah te
mettrait dans la bonne voie. » Khaled lui demanda
pardon de son obstination ancienne dans l'infidélité.
Alors le Prophète déclara : « L'entrée dans l'Islam
efface tous les péchés antérieurs » et pria : « O Dieu,
pardonne tous les péchés que Khaled B. Al waled a
commis! »

Ensuite les deux compagnons de Khaled firent
profession de foi à l'Islam.

A cette occasion, Amru B. Alaass dit : « O Apô-
tre de Dieu ! pendant longtemps je me suis efforcé
de détruire l'édifice de l'Islam ; aujourd'hui, je vou-
drais laisser des traces de ma ferveur pour la Foi. »
Le Prince des hommes lui promit d'utiliser son zèle
au dehors de Médine.

2. Ghazwah de Dhât Assilâsil (Silasil).

Ayant appris quelques jours plus tard que des
Béni Qadzaah s'étaient concertés pour attaquer
les Musulmans, il envoya contre eux Amru B.
Alaass à la tête de 300 hommes avec ordre de péné-
trer dans l'Ouadi-el-Qora et de s'arrêter à la Serai (2)

(1) Mahomet s'était déjà servi de cette expression en
apprenant que l'élite des Koréish était accourue à Bedr
pour le combattre : t. I, p. 344 .

(a) Serai, réservoir ou canal d'irrigation.

de Silàsil. En route, Amru apprit qu'un autre parti, des Bettâraqah, avaient fait cause commune avec les Béni Qadzaah ; inquiet, il dépêcha un courrier au Prince pour l'aviser et obtenir du renfort. Celui-ci, lui envoya un détachement dont faisaient partie Sidiq (Abu Beckr) et Faruq (Omar), et dont il confia le commandement à Abu Obaydah en lui recommandant de bien s'accorder avec ses compagnons d'armes. Quand cette troupe auxiliaire eut rejoint la première, Amru voulut prendre le commandement général et Obaydah prétendit rester le chef indépendant de ses hommes ; cependant, pour obéir à la recommandation du Prophète, il consentit à recevoir la direction d'Amru.

Les Musulmans ravagèrent et pillèrent le pays ennemi, puis s'en retournèrent à Médine où ils furent admis à baiser les pieds du Prince.

Interrogé par le Prophète, Amru se déclara entièrement satisfait de l'obéissance de tous, et tous témoignèrent de leur reconnaissance pour sa bienveillance.

Toutefois on se plaignit de ce qu'un matin leur général avait, en état d'impureté, présidé aux prières qui avaient été ainsi invalidées. Amru expliqua que, ce jour-là, il faisait si froid que des ablutions auraient mis en péril sa santé et par conséquent sa vie ; et qu'il avait dû obéir au Tout Puissant qui interdit le suicide. Le Prophète sourit de cette excuse et dit aux plaignants : « Occupez-vous, avant tout, de la purification de vos propres péchés. »

On raconte qu'Anim, très fier d'avoir eu sous ses ordres dans cette expédition Sidiq et Faruq, s'imagina les primer dans le cœur du Prophète.

Pour s'en assurer, il lui demanda : « Qui aimes-tu le mieux ? »

- Mon épouse Aïschah.
- Mais parmi les hommes ?
- Mon père (Abu Beckr).
- Et après lui ?
- Omar.

Amru n'eut pas besoin d'aller beaucoup plus loin pour voir qu'aux yeux du Prophète le commandement et le rang sont un honneur, mais ne se règlent point d'après les sentiments d'ailèction, ni ceux-ci d'après ceux-là.

3. Ghazwah de Mowtah (septembre 629).

Le Prophète avait écrit au gouverneur de Boslra en Syrie, une lettre que devait lui remettre Hareth B. Omayr Azdy. Quand celui-ci l'eut arrivé à Mowtah, village du Bolkar en Syrie, Shorahbyl B. Amru Ghasâny, un des lieutenants de l'Empereur de Byzance dans cette contrée, lui demanda quel était le but de son voyage ; en apprenant que Hareth se rendait à Bostra, il l'avait fait mettre à mort. C'était le seul des envoyés de l'Apôtre qui eût subi ce traitement. Quand le Prince l'apprit, il en fut très irrité ; il lit publier la nouvelle de ce meurtre parmi les Croyants et ordonna de marcher contre la Syrie.

Une armée de 3,000 hommes se réunit à Jaraf. Quand tout fut prêt pour une expédition, Mahomet récita les prières du matin devant les troupes et leur adressa cet ordre : « Je désigne Zaïd B. Hâreth pour vous commander ; s'il est tué Jafâr B. Abu ialeb le remplacera. Si Jafâr succombe à son tour, Abdullah B. Ruâhah prendra le commandement, et s'il est aussi mis hors de combat, vous lui choisirez **parmi** vous un successeur, »

Quand Farinée se fut mise en marche, le Prophète raccompagna jusqu'à Thanyatu-el-Wodan, où il fit halte. Là il commanda de faire cercle autour de lui et prononça cette harangue :

« Combattez au nom d'Allah le Très-Haut, le Glorieux, pour exterminer ses ennemis et les vôtres en Syrie. Vous y trouverez des moines qui vivent séparés du reste des hommes. Ne leur faites aucun mal (1). Epargnez aussi toutes les femmes et les enfants à la mamelle. N'abattez point les dattiers et autres arbres et ne détruisez point les habitations. »

Pendant la marche. Abdullah B. Ruâhah, qui était d'une piété et d'une charité insignes, demanda à Dieu dans des prières réitérées, la palme du martyre et en obtint la promesse dans une vision.

Dès que Shorabhyi fut informé de l'approche des Musulmans, il rassembla une armée très nombreuse. Celle de l'Islam s'avança jusqu'à l'Ouadi-el-Qora et s'y arrêta. Là elle surprit un détachement ennemi, fort de 50 hommes, que Shorabhyi avait envoyé en reconnaissance sous la conduite de son frère Sâdus. Ce dernier fut tué dans cette rencontre et sa mort épouvanta Shorabhyi au point qu'il se réfugia dans un fort et dépêcha son autre frère à l'Empereur qui était à Balqà, pour lui demander des renforts. L'Empereur lui envoya une puissante armée à laquelle se

(1) Dans cette remarquable allocution on retrouve le respect pour les moines chrétiens déjà exprimé dans le Koran et que Mahomet avait puisé dans sa liaison avec des moines de Syrie. Si les Musulmans se sont si fort acharnés dans l'Inde contre les religieux bouddhistes, c'est surtout à cause du grand nombre de symboles et de statues que contenaient les temples et couvents bouddhistes. Les Musulmans les prenaient pour des idoles de dieux, tandis qu'aux yeux des bouddhistes, elles n'avaient aucun caractère réellement divin.

joignirent les idolâtres des tribus arabes, ce « qui porta sa force à plus de 100,000 hommes. Quand les Musulmans en furent informés, ils s'arrêtèrent à la station de Moghàn. Ils voulaient aviser le Prophète de la situation pour qu'il les rappelât ou leur envoyât des renforts. Mais Àbdullah B. Llusihah enflamma leur courage :

« Avez-vous perdu Tardent désir du martyr qui vous a entraînés loin de votre pays? Ce n'est jamais par le nombre que nous avons vaincu. A la journée de Bedr nous étions bien peu et nous n'avions pas plus de deux chevaux ; et cependant Allah nous a donné la victoire. Maintenant nous allons combattre d'un seul cœur, car nous ne pouvons être que vainqueurs ou martyrs : c'est-à-dire recueillir les fruits de la victoire ou aller en Paradis rejoindre nos amis déjà récompensés par le Miséricordieux ! »

Les Musulmans entraînés par son ardeur reprirent leur marche en avant et atteignirent le village de Mowtah où leurs yeux furent éblouis par la multitude des ennemis et l'éclat de leurs armures.

Les deux armées s'abordèrent.

La bataille se déclina comme une mer en furie,
Les guerriers rugirent.

Zaïd B. Hàreth saisit l'étendard, mit le pied de la bravoure sur Taire du combat et se battit jusqu'à ce qu'un coup de lance lui conférât le martyr. Alors Jafâr B. Abu Tâleb éleva Tétendard, lança son cheval au plus fort de l'ennemi, qui l'accabla. Sa main droite coupée, il soutint Tétendard avec la main gauche et quand celle-ci fut tranchée également, avec ses bras mutilés, jusqu'à ce qu'un soldat grec (c'est-à-dire de l'Empereur de Byzance) le coupât en deux d'un coup de sabre par le milieu du corps. Alors

Abdullah prit et porta haut l'étendard, et combattit à son tour jusqu'au martyre. Thâbet B. Aqdâm se saisit aussitôt de l'emblème en criant : « Musulmans nommez un chef ! » On acclama Khaled 13. ALwaled, mais quand il prit le commandement après que Thâbet eut lui-même succombé, les Musulmans se mirent à fuir malgré ses supplications. Alors un des vaillants de l'Islam s'écria : « Mieux vaut périr en combattant que fuir ! »

Ces mots ranimèrent les Croyants ; ils revinrent à la charge et se battirent jusqu'à la nuit. Le matin du jour suivant, Khaled changea la position de ses troupes et disposa ses lignes de manière à faire croire qu'il avait reçu des renforts. Alors les ennemis prirent peur et s'enfuirent. Ils furent poursuivis par Khaled qui, dans ces deux journées, fit des prodiges et fut surnommé « Tékée de Dieu. » Son cimetière se brisa dans sa main et il dut recourir à sa dague de l'Yémen.

Après avoir achevé la déroule de l'ennemi, il s'en retourna à Médine (1). Sur sa route, il assiégea et

(1) (le qui rend peu vraisemblable ce récit optimiste de la bataille de Mowlah, c'est que Farinée rentra à Médine aussitôt après. Celui du secrétaire de Waekidi est plus ancien et son auteur fait autorité ; le voici :

Lorsque Khaled prit le commandement, la bataille était perdue et il ne put ramener la victoire. Par son habileté et sa valeur il sauva Farinée musulmane en déroute et le lendemain, il fut si bonne contenance qu'il en imposa à l'ennemi ; toutefois sa situation était si périlleuse qu'il dut opérer sa retraite sur Médine. Lorsqu'il fut près de la ville, les habitants sortirent à la rencontre de la troupe battue et jetèrent de la poussière à la face des soldats en leur criant : « Ah ! vous revenez en déroute. Comment avez-vous pu fuir devant L'ennemi lorsque vous combattiez pour Le Seigneur ? » Mais Mahomet qui était venu à cheval, amenant le fils de

prit une place dont les habitants avaient tué un Musulman lorsque Tannée avait passé la première fois. Il immola les coupables de sa propre main (i).

Le héros de la bataille de Mowtali fut Jafâr qui y reçut 71 blessures avant de succomber. La tradition met dans la bouche de sa veuve (Asma'), le récit suivant :

« Lorsque parvint, à Médine, la nouvelle du martyre de mon époux, je donnais le sein à mes deux fils, Mohammed et Àbdullah. L'Apôtre de Dieu entra dans la maison et demanda les fils de Jafar. Je les lui présentai et il les embrassa tendrement, les prit dans ses bras et les caressa. Je remarquai sur ses traits des marques de chagrin et lui demandai : « () Apôtre de Dieu, peut-être avez-vous reçu des nouvelles de Jafâr? » — « Oui, répondit-il, mon cousin et frère Jafâr a cueilli le martyre et mes amis ont été tués avec lui. » Je me levai et éclatai en sanglots et en gémissements qui attirèrent dans ma maison beaucoup de femmes de Médine. Le Prophète me dit : « Retiens tes plaintes et ne te frappe pas le sein. » Puis il s'en alla chez sa chère Fatimah Zorah qu'il trouva également désolée de la perte de Jafâr. Partageant sa douleur il lui dit : « Quand tu perdras

Jafar sur une mule qui marchait devant lui, fit cesser ces reproches et releva les soldats de leur abattement en disant : « Non, ils n'ont pas fui et il retourneront au combat si Dieu le veut. »

C'est sans doute pour être littéralement d'accord avec ces paroles de Mahomet que les écrivains plus modernes ont présenté la bataille de Mowtah comme une victoire.

(1) Par cet exemple et plusieurs autres on voit que, à partir de l'Hégire, les Musulmans ont voulu régner par la terreur.

une personne très chère, pleure-la comme tu pleures maintenant Jafâr. »

Yeux infortunés ! versez le rouge torrent dont vous êtes la
[source.

Si vous le pouvez, pleurez du sang pour Jafâr.

L'Apôtre ajouta : « Prépare de la nourriture pour la famille de Jafâr, car son chagrin ne lui permet point de s'occuper de ce soin. » De là, la coutume qui existe encore de nos jours à Médine, d'envoyer des aliments aux personnes frappées dans leur famille.

Après avoir laissé pendant trois jours la famille de -Jafâr donner cours à sa douleur, l'Apôtre revint et dit :

« Cessez de pleurer mon frère Jafâr et séchez les larmes de ses enfants. Ses deux mains coupées ont été remplacées par deux ailes de rubis avec lesquelles il vole dans le Paradis en compagnie de Gabriel et de Michel, pour en goûter les fruits les plus savoureux. Il peut se rendre partout où il lui plaît et on l'appelle : Jafâr qui vole. »

En revoyant les deux fils du défunt, le Prophète ne put retenir ses larmes. Il leur lit raser la tête et dit : « Mohammod ressemble à mon oncle Abu Taleb, mais Abdallah est le favori de la création. Il a tous mes traits et mes manières. » Puis il prit la main d'Abdallah dans sa main qu'il éleva en signe de prière : « Seigneur, donne à Jafâr de pieux successeurs et bénis-les ! » A leur mère, très inquiète de leur avenir, il dit : « Ne crains pas pour eux la pauvreté ou l'infortune ; je serai leur protecteur en ce monde et dans l'autre. »

On raconte que toutes les fois qu'Omar rencontrait un des fils de Jafâr, il s'inclinait en disant « Je te salue, ô toi dont le père a deux ailes ! »

CHAPITRE XLVIII

LES KORÉISH ENFREIGNENT LE TRAITÉ D'HODAYBIAH

Ainsi que nous l'avons vu, une des conditions du traité d'Hodaybiali était que chacune des parties contractantes s'abstiendrait de tout attentat contre les alliés de l'autre partie.

Or, il existait deux tribus depuis longtemps ennemies : les Béni Bakr, alliés des Koréish et les Khozaah qui avaient compté parmi leurs membres les ancêtres d'Abd-ui-Muttaleb, ce qui constituait un lien avec la famille de Mohammed (Mahomet). du temps de l'ignorance (1). Lors des premiers succès de l'Islam, les deux tribus se croyant menacées par la nouvelle religion avaient cessé leurs hostilités; plus tard, les Kozaah obtinrent du Prophète leur admission dans la ligue de ses alliés, ce qui resserra pour le temps de l'Islam l'ancienne union résultant de la parenté. Quand le traité d'Hodaybiali eut rassuré les Idolâtres et entre autres les deux tribus précitées sur l'entreprise des Musulmans, celles-ci revinrent à leur hostilité passée à l'occasion de l'incident suivant :

Un homme des Béni Dhyl, fraction des Béni Baàr, proféra des injures contre l'Apôtre en présence d'un esclave des Béni Khozaah, puis battit cruellement ce dernier pour avoir relevé ces injures, et en-

(1) Le « temps de l'ignorance » était le temps antérieur à l'avènement de l'islamisme.

fin se réfugia chez les Béni Bakr qu'il engagea à attaquer les Béni Khozaah. Les Béni Bakr demandèrent l'assistance des Koréish à ceux-ci, contrairement au traité, leur fournirent des armes, des chevaux, etc., pour cette guerre. Et même des nobles Koréish, comme Sohayl B. Amru, Iloyttab B. Onimyah, Mukraz B. Hafaz, etc., en vinrent jusqu'à se déguiser, en se voilant la face, pour se joindre aux Béni Bakr. Surpris de nuit, les Béni Khozaah furent poursuivis jusque sur le territoire du Sanctuaire (terrain consacré autour de la Kaaba), où vingt d'entre eux furent massacrés. Dans cette extrémité, ils implorèrent Naofil B. Moawiah, chef des Béni Bakr :

« O Naofil, crains Dieu et respecte son Sanctuaire ! » Naofil fut impitoyable : « Vous ne pouvez invoquer le respect du Sanctuaire, vous qui dépouillez ceux qui viennent en pèlerinage. Aujourd'hui, vous êtes punis de ce crime. » Quand les Béni Khozaah furent las de lutter et de combattre, ils se précipitèrent d'eux-mêmes à la demeure de Râfi (l'enfer).

Alors les Béni Bakr et les nobles Koréish, pensant que personne ne les avait reconnus, s'en retournèrent chacun à sa maison. Mais les Idolâtres de La Mecque ne tardèrent pas à se repentir d'avoir trahissement violé le traité. Hareth B. Heshâm et Abdullah B. Abu Rabyah vinrent dire à Abu Solîan B. Harb :

« Ce qui est arrivé ne peut rester caché. Si nous ne pouvons arranger cette affaire, Mahomet prendra les armes et vengera sur nous le massacre des Khozaah. »

Abu Sofian répondit : « Ma femme Hind a fait

un rêve qui m'effraya. Elle a vu le *Hajbon* (1) changé en un torrent de sang coulant à La Mecque et jusqu'au Sanctuaire dont il a baigné les murs quelques instants avant de disparaître. Dieu sait que je n'ai ni conseillé ni approuvé le massacre, mais Mahomet et ses compagnons me croiront l'instigateur de cet acte coupable. Il faut que je me rende à Médine pour renouveler le traité de paix avant que Mahomet n'en soit informé. »

Mais trois jours après l'événement, Amru B. Salem Khozaaq (de la tribu des Khozaah) arriva à Médine avec quarante compagnons et, pendant que le Prophète était assis dans la Mosquée avec ses familiers, il fut admis à baiser ses pieds, puis, se tenant debout devant lui, il récita une élégie relatant la rupture de la trêve par les Koréish, la violation du traité par les Béni Bakr et l'écrasement des Khozaah. Lorsqu'il eut achevé, le Prophète le remercia, puis se levant il s'écria : « Que jamais personne ne m'assiste si je n'assiste pas les Béni Kab (les Khozaah) de la manière dont je voudrais être assisté dans le dernier danger! » Puis il renvoya les quarante Khozaah d'Ainru avec ordre de se disperser dans les Ouadis. Il ne voulait pas que leur présence à Médine dévoilât ou fit deviner ses desseins. Mais il dit à ses intimes : « Abu Sofian viendra sans doute pour renouveler la trêve, mais il s'en retournera désappointé. »

A son arrivée à Médine, Abu Sofian, après avoir fait visite à sa fille Omm-Habiba, une des Mères des Musulmans, qui le reçut fort mal, se rendit auprès du Prophète et insista très fort pour obtenir le re

(1) Petit cours d'eau sujet à des crues, dont les débordements endommageaient les habitations et même la Kaaba.

nouvellement du traité et la prolongation de la trêve, mais il ne reçut aucune réponse.

Alors il s'adressa successivement aux intimes de l'Apoire. Abu Beekr lui dit ces seuls mots : « Je ne puis rien. » Omar lui fit une réponse irritée. Fatimah Zohra, la fille préférée de l'Apôtre, lui opposa la même fin de non-recevoir qu'Abu Beckr. Ali, le mari de Fatimah, auquel il se recommanda de leur commune parenté, lui répondit : « Malheur à toi qui entreprends une négociation contre le vœu du Prophète ! » A bout d'espoir, Abu Solian dit à Ali : « Que faire? quel remède pour un cas si fâcheux? » Ali lui donna ce conseil : « Tu es le chef de la nation; tu n'as rien de mieux à faire que de te lever au milieu du peuple: et de f exclamer à grande voix : « J'ai exhorté les habitants de La Mecque et j'exhorte ceux de Médine à entrer dans un accord pour la prolongation de l'armistice. » Abu Sofian interrogea : « Réussirai-je par ce moyen? » Ali répondit : « Je ne sais; mais c'est le seul que tu puisses tenter. »

En conséquence, Abu Sofian se rendit à l'assemblée solennelle des Croyants et proclama très haut : « Apprenez tous et tenez louspoureertain que desdeux côtés j'ai invité tout le monde à la conciliation suivant l'accord que je propose, et que Mahomet, j'en ai la confiance, ne rejettera pas. »

Ensuite il se présenta à l'auguste Conseil du Maître des existences, exposa sa demande et termina par ces mots : « Je pense, ô Mahomet, que tu ne repousseras pas ma requête. »

Celui-ci se borna à répondre : « C'est toi qui le dis. » Ayant tout épuisé, Abu Sofian dut reprendre le chemin de La Mecque.

Il y arriva nuitamment et sa femme Hind lui dit alors : « Ton absence s'est tellement prolongée qu'on te soupçonne d'avoir embrassé la religion de Mahomet; cependant tout est bien si tu as réussi. » Abu Sofian lui raconta en détail tout ce qui s'était passé; alors, levant son pied, elle le frappa à la poitrine en s'écriant : « Mauvais ambassadeur! Ali s'est joué de toi. » Dans la matinée, Abu Sofian lit une visite aux deux idoles Asaf et Naylali, leur offrit un sacrifice et versa sur leurs têtes le sang de la victime en disant : « De ma vie, je ne renoncerai à vous adorer. » Convaincus par là de sa fidélité à leur culte, les Koréish l'interrogèrent sur le résultat de son voyage, et quand ils furent édifiés, lui dirent : « Tu n'as rien fait, rien accompli ; tu ne nous apportes ni la guerre pour laquelle nous pourrions-nous préparer, ni la paix qui nous permettrait de rester tranquillement chez nous. Ali s'est moqué de toi en Rengageant à promettre à la fois aux deux partis opposés protection et merci. »

CHAPITRE XLIX

PRÉPARATIFS DE GUERRE ET MARCHE CONTRE LA MECQUE

Dès que Abu Sofian eut quitté Médine, le Prophète commença ses préparatifs pour une expédition contre La Mecque.

Il n'en confia le secret qu'à Siiliq le Grand, et ajouta : « () Dieu! aveugle les Koréish pour qu'ils ne nous aperçoivent qu'au dernier moment. » Puis il envoya des courriers aux tribus arabes voisines de Médine pour inviter tous les hommes croyant au Dieu de Gloire et au Jour de la Résurrection à se trouver à Médine le premier du mois de Ramadhan tout équipés et armés. En même temps, il défendit qu'aucun pèlerin se rendit à La Mecque, afin que personne n'informât les Koréish de son approche.

Cependant Abu Ttobâh écrivit aux princes Koréish la lettre suivante : « Le Prophète fait des préparatifs de guerre et rassemble une armée. Très probablement son objectif est La Mecque. J'ai voulu vous rendre service par cet avertissement. Adieu. »

Averti par Gabriel, Mahomet intercepta ce message et manda près de lui Abu Ttobâh (Hatub), qui se justifia assez mal. Omar voulait lui trancher la tête. L'Apôtre le calma en disant : « Hatub était présent à Bedr et Dieu a déclaré aux combattants de Bedr : « Quoi que vous fassiez vous serez par-

donnés. » Dans celte occasion fui révéle le chapitre béni :

« O vous, Croyants, ne traitez pas en amis mes ennemis et les vôtres, etc. » jusqu'à la fin (Koran, chap. LV, intitulé : Mise à l'épreuve). L'Apôtre punit Hatub en l'excluant de la Mosquée ; puis, cédant à ses instantes prières, il lui pardonna.

Le Prophète désigna Ebn Maktum pour son lieutenant à Médine pendant son absence. Dans les appartements de ses épouses, séjour de piété et d'innocence, il choisit Omni Solmah pour avoir l'honneur de l'accompagner.

Il partit de Médine le dix du mois de Ramadhan et fit une halte au puits d'Abu Obaydah pour y passer la revue de l'armée, qui comptait dix mille combattants. A la station de Qadyr, il remit des étendards aux Mohajers et aux Anssars, et fut rejoint par mille Béni Salyin armés de lances, la plupart montés, et par beaucoup de guerriers d'autres tribus non musulmanes, mais alliées du Prophète ou attirées par l'espoir de quelque butin.

Là, Abbas B. Abd-ul-Muttaleb, qui avait quitté La Mecque en émigrant, emmenant avec lui sa famille, ses enfants et ses richesses, fut admis à baiser les doigts de l'Apôtre qui, très heureux de le voir, l'engagea à renvoyer sa suite et son bagage à La Mecque et à y rester lui-même :

« C'est, lui dit-il, la fin des émigrations, de même que je suis la fin des Prophéties. »

S'étant remis en marche, le Prophète fut rejoint par Abu Sofian B. Alhàreth et Abdullah B. Ommyah, ses deux cousins. Il leur reprocha les torts très graves qu'ils avaient eus envers lui et finalement leur pardonna et leur accorda sa protection. Le premier était à la fois son cousin et son frère de

lait. Il avait été son ami jusqu'au moment où Mahomet révéla sa mission prophétique. A ce moment il s'était déclaré contre lui et avait pris part à tous les combats qui lui l'eurent livrés.

L'armée s'arrêta à Marâ Altzahrân, à une distance de quatre farsangs de La Mecque, et le Prophète ordonna d'allumer pour la nuit autant de feux qu'il y avait de combattants.

Les Koréish ne savaient rien de l'approche de Mahomet, mais ils se repentaient de leur conduite et redoutaient extrêmement sa vengeance. Abu Sofian B. Harb, Hodayl B. Warqa et Ilakym B. Huzam sortirent de La Mecque pour opérer une reconnaissance.

Quand Abbas B. Abd-ul-Mullaleb vit la multitude des feux qui brillaient à Mara Altzahrân, il s'écria : « Malheur aux Koréish, si l'Apôtre entre à La Mecque en courroux et sans faire de quartier. Ils seront exterminés et il ne restera pas trace d'eux. » Envahi par cette crainte, il enfourcha la mule même de l'Apôtre et s'en vint à un lieu nommé Arakah, espérant y rencontrer quelques personnes se rendant à La Mecque, qu'il chargerait de prévenir les habitants de la gravité et l'imminence du danger qu'ils couraient.

Dans le même temps Abu Sofian et ses deux compagnons arrivaient près de Mara-Altzahrân et observaient d'une hauteur les feux du camp. Ce spectacle les remplit de trouble et Abu Sofian dit à Hodayl B. Warqâ : « Nous n'avons jamais vu autant de feux ni entendu parler d'une si nombreuse armée. » — « Ce sont, répondit Hodayl, les Béni Khozaah qui ont levé des troupes et allumé des feux. » Abu Sofian répliqua : « Ils sont trop peu nombreux pour un pareil effort. » Alors survint Abbas qui reconnut la voix d'Abu Sofian et l'aborda. Ce dernier demanda :

« Que se passe-t-il? » Abbas répondit : « Malheur à toi ! C'est l'Apôtre de Dieu avec dix mille hommes. Malheur aux Koréish ! Mais :

On m'erite de tomber aux mains de l'ennemi
Quand on méprise l'avis d'un ami.

Abu Sofian répliqua : « Ce n'est pas le moment de récriminer. Aide-nous, si tu le peux. Quel remède comporte la situation? »

Abbas répondit : « Par Allah ! si l'Apôtre est victorieux, il fera tomber ta tête, malgré sa douceur et sa générosité. Tu n'as qu'un moyen de salut : Monte en croupe derrière moi ! je t'amènerai au Conseil du Prophète et je demanderai quartier pour toi. » Abu Sofian monta sur la mule et Hodayl retourna à La Mecque avec Hakym. En traversant le camp, Abu Sofian fut reconnu par Omar qui, aussitôt, courut demander à Mahomet la permission de le tuer. Mais Abbas, accélérant sa marche, prévint Omar et dit au Prophète (son neveu) : « J'ai fait quartier à Abu Sofian et je l'ai pris sous ma protection. » 11 ajouta à voix basse : « Cette nuit, il faut s'abstenir de toute insulte à son égard. » Puis il interpella Omar : « S'il était de ta tribu au lieu d'être de la mienne, tu ne serais pas si acharné contre lui. » Omar protesta : « O Abbas, depuis (pie tu t'es fait Musulman, tu m'es devenu plus cher que mon propre père Khat-tab. »

Leur discussion se prolongeant, l'Apôtre y mit fin en donnaut à Abbas l'ordre d'emmener chez lui son protégé et de le lui présenter dans la matinée du jour suivant. Lorsqu'ils revinrent tous deux à l'heure fixée, le lendemain, le Prophète s'écria : « Malheur à toi, Abu Sofian ! N'est-il pas temps que tu reconnaisse qu'il ne faut adorer que Dieu le Très-Haut à

l'exclusion de toute image ? » Abu Sofian répondit : « Merci mille ibis de ta générosité envers moi qui ai à expier tant de torts à ton égard. Je reconnais qu'il n'y a de Dieu que le Très-Haut; s'il existait un autre Dieu, il nous aurait secouru en ce moment. » Mahomet reprit : « N'est-il pas temps que tu reconnaisse en moi le Prophète de Dieu ? » Abu Sofian objecta : « A ce sujet, j'ai des doutes. » Mais Abbas l'interrompit : « Malheur à toi ! Ne fais pas de longs discours, mais prononce la formule du monothéisme, autrement Omar va te dépêcher avec son cimeterre. » Alors Abu Sofyan déclara, *nolens valens* : « J'affirme qu'il n'y a d'autre Dieu qu'Allah et que Mahomet est son Prophète. »

Sur quoi Abbas dit à demi-voix à l'Apôtre : « Abu Sofian est avide d'honneurs et d'éclat. Donne-lui une marque de distinction qui l'élève et l'honore entre les Koréish. » Le Prophète déclara : « Quiconque prendra refuge dans la demeure d'Abu Sofian aura la vie sauve: quiconque jettera ses armes aura la vie sauve ; quiconque se renfermera dans sa maison aura la vie sauve; et quiconque aura pris pour asile la Kaaba aura la vie sauve. »

Sur le conseil d'Abbas, on ne laissa partir Abu Sofian pour La Mecque qu'après l'avoir fait assister au défilé de l'armée, de manière à lui ôter ainsi qu'aux habitants de La Mecque toute envie de résister (1).

(1) La conversion d'Abu Sofian e'tait un événement gros de conséquences, encore qu'elle n'ait été probablement que très superficielle. La plupart des historiens sont d'accord pour supposer qu'Abu Sofian, Abbas B. Abd-ul-Muttalcb et le Prophète lui-même s'étaient entendus pour amener de cette façon la capitulation tacite de La Mecque sans cil'usion du sang. Abu Sofian était un patriote éclairé, qui ne cher-

Khâled B. Waled ouvrait la marche à la tête de 1,000 Béni Salym pour lesquels un champ de bataille était un champ de fêtes et un jour de combat une nuit de noces. Ils avaient deux drapeaux. Quand Khâled passa devant Abu Solian, il entonna le *Takbir* et le récita trois fois à très haute voix.

Après Khâled venait Zobeyr B. Alaswâm, neveu d'Abbas, conduisant 500 braves Arabes avec un étendard noir. Arrivés en face d'Abu Sofian, ils firent également retentir le *Takbir*. Il en lut de même de la troupe suivante, 300 hommes des Béni Ghuifar, dont Abu Dhar Guffary portait le drapeau. Vinrent ensuite les Béni Kab B. Amru au nombre de 500 guerriers renommés, dont l'étendard était confié aux mains de Bashyr B. Sofian. Abbas expliqua que c'étaient les alliés de Mahomet. Pendant qu'ils marchaient en faisant retentir le *Takbir*, mille hommes de la tribu des Mazinah arrivèrent avec trois drapeaux; reconnaissant sa propre tribu, Abu Sofian détourna les yeux et dit : « Je n'ai rien de commun avec eux. » Ensuite dénièrent les gens de Jahannyah suivis de 300 hommes des Shujà avec un étendard. Abu Sofian lit observer qu'ils étaient autrefois les pires ennemis de Mahomet.

Enfin apparut la redoutable cavalerie du Prophète composée d'environ 5,000 Mohajers et Anssars, nobles et illustres :

Des cuirasses pareilles à celle de David (1) couvraient leur
[poitrine;

cha jamais, tant en combattant Mahomet, qu'en faisant plus tard la paix avec lui, que l'intérêt de sa patrie. Or, il devenait de jour en jour plus évident pour lui que la puissance de Mahomet finirait par avoir raison des Koréish.

(1) Koran, ch. XXI, 80 : « Et nous lui (à David) apprîmes l'art de faire des cottes de maille pour vous. »

Des cimenterres résistants comme le diamant pendaient à
[leurs cotes;

Tous avaient des lances de Khatt (1);

Des poignards de l'Inde;

Des chevaux de course arabes et des chameaux;

Chacun d'eux était un illustre guerrier,

Cent fois plus brave que Rustam et Esfendyar (2).

Abu Beckr était à cheval d'un côté du Prophète et Asyd B. Khadzyr de l'autre côté. Il s'entretenait avec eux.

On raconte que Sad Ben Abàdah, qui portait l'étendard des Anssars, précédait immédiatement le Prophète avec mille hommes. Quand ils arrivèrent en face d'Abu Sofian, ils crièrent très haut : « Abu Sofian! aujourd'hui, c'est la bataille, c'est la délivrance du Sanctuaire et l'abaissement des Koréish par la main d'Allah. » Puis, se tournant vers le reste des Anssars, ils s'exclamèrent : « () vous guerriers de Kus et de Khazraj! aujourd'hui, vous vous vengerez d'Ohod! » Quand, après ces menaces, le Prophète arriva en face d'Abu Solian, celui-ci s'écria : « O Apôtre de Dieu! as-tu ordonné l'extermination de ton propre peuple? » Sur sa réponse négative, Abu Solian ajouta : « «l'espère que Dieu et ta parenté avec les Koréish t'empocheront de verser leur sang et qu'ils n'éprouve font que les effets de ta bonté et de ta clémence, car tu es le plus généreux et le plus compatissant des hommes ! »

Le Seigneur Mahomet répartit aussitôt : « Sad a parlé inconsidérément et à tort. Ce jour est un jour de joie et de pardon, un jour où Dieu fera honorer

(1) Khatt, port de mer et ville de l'Yémen, où l'on fabriquait des lances renommées.

(2) Rustam, le Roland de la Perse; Esfendyar, très probablement Xercès.

les Koréisk et doublera la splendeur de la Kaaba en revotant ses murs de magnifiques draperies. »

Pour empêcher Sad de mettre à exécution ses menaces, le Prophète lui retira le drapeau et le commandement qu'il lui avait confiés et les remit aux mains d'Ali.

Après le défilé, ou dit à Abu Sofian : « Maintenant il faut t'en aller à La Mecque el décider par la crainte les Koréish à se faire Musulmans pour échapper à la mort. » Il partit et se rendit en toute hâte au Sanctuaire, pendant qu'un nuage de poussière soulevé par la marche de l'armée victorieuse s'élevait de la plaine et dépassait la crête des hauteurs voisines.

Les Koréish ignoraient encore l'approche du Prophète. Quand ils virent Abu Sofian revenir en toute hâte, ils allèrent à lui et lui demandèrent : « Quelles nouvelles? Quelle est la cause de cette nuée de poussière ? » Il répondit : « Malheur à vous! Mahomet arrive avec une nombreuse armée bardée de fer et d'acier, et la plupart de ses soldats sont des guerriers invincibles. Cependant il a promis d'épargner la vie de quiconque se réfugiera dans ma maison, ou jettera ses armes, ou se tiendra renfermé dans sa propre demeure, ou cherchera un asile dans la mosquée du Sanctuaire (la Kaaba). Les Koréish répliquèrent : « Qu'Allah te maudisse! Quelle sorte de nouvelles nous apportes-tu! »

Hind, épouse d'Abu Sofian, était venue à sa rencontre; quand elle l'entendit tenir ce langage, elle s'emporta, lui saisit la barbe, l'insulta et s'écria : « O famille de Ghaleb, tuez ce vieil imbécile, pour **qu'il** ne dise plus pareilles insanités (1). » Abu

(1) Ce langage de Hind et d'autres très semblables rapportés dans ce livre montrent que, chez les Koréish, les

Sofian répartit: « Vous avez beau m'insulter, je jure que vous serez tués si vous ne faites pas profession de la Foi. En conséquence, ô Koréish, rentrez chez vous, fermez chacun la porte de votre demeure et ne dites mot (I). »

femmes avaient un certain rôle et une certaine indépendance comme elles l'ont aujourd'hui chez les Touareg dans le Sahara.

(1) Le lecteur comprendra par tous ces détails que le plan de Mahomet était de se présenter à La Mecque avec; des forces très supérieures, et paraissant telles que les habitants ne pussent ni ne voulussent tenter de résister. — C'est de cette manière que le général Du four a opéré la soumission du Sonderbund. Aussi son nom est resté populaire en Suisse, même dans les cantons catholiques qu'il a réduits sans effusion de sang.

CHAPITRE L

LE PROPHÈTE PREND POSSESSION DE LA MECQUE (Janvier 630).

Les divers corps de l'armée continuèrent leur marche dans l'ordre où ils avaient passé devant Abu Sofian et atteignirent ainsi Dliutliawa où ils firent halte pour attendre l'arrivée de l'Apôtre de Dieu et de son escorte, composée des principaux Mohajers et Anssars.

Quand le Prophète, de sa monture, contempla la nombreuse armée réunie sous ses drapeaux victorieux, il se reporta à l'époque où il fuyait de La Mecque, proscrit et sans ressources ; il se prosterna en touchant de son front béni la housse qui couvrait le dos de son chameau et dit : « Je rends grâces au Seigneur qui, après si peu de temps, me ramène à La Mecque à la tête d'une vaillante et nombreuse armée pour en prendre possession et la gouverner ! » Ensuite il ordonna à Zobeyr d'entrer par la Ville Haute, tandis que la troupe qui marchait sous son propre étendard s'avancerait jusqu'à Hajun, sans dépasser ce point jusqu'à ce qu'il y fût arrivé en personne. En même temps il prescrivit à Khaled B. Waled de pénétrer dans la Ville Basse avec les contingents d'Aslam et de Guffary et tous les guerriers éprouvés ; et lui-même, escorté de ses familiers, se porta sur Hajun par une autre route.

Défense absolue fut faite de faire injure ou violence à aucun habitant de la Ville Sainte ; au cas où

des insensés auraient l'imprudence d'attaquer l'armée victorieuse, on devait les repousser et les réduire par les moyens les plus doux qu'il serait possible d'employer (1).

Quand Akramah B. Abu Jahl, Safuvan B. Omayyah et Sohayl B. Amru apprirent l'approche de Khaled B. Waled, ils se portèrent à sa rencontre avec les guerriers des Béni Bakr, des Béni Alhâreth et des Béni Hazul.

Les deux troupes s'abordèrent au lieu nommé Yadyah, en vinrent aux mains et se battirent jusqu'à ce que les Musulmans, avançant toujours, atteignirent Harura, près de la sainte Mosquée ; là, 28 infidèles furent précipités dans l'Enfer par les cimenterres des Croyants et deux de ces derniers goûtèrent le breuvage du martyr,

Ebn Hamttalah, guerrier fameux parmi les idolâtres, s'élança à cheval, tout bardé de fer, pour prendre part au combat qui se livrait ; mais quand il arriva à Vadyah, il frémit épouvanté à la vue de l'armée de l'Islam ; il descendit de son cheval, jeta son casque et sa cuirasse et courut de toutes ses forces jusqu'au seuil de la Kaaba.

(1) « Mais les Médinois ne l'entendaient pas ainsi : ils voulaient précisément profiter de l'occasion, pour luire payer aux Mecquois le mépris qu'ils leur avaient si souvent montré, et leur général Sad ibn-Obâda, se mit à crier à haute voix :

— Quels que soient ceux qui vivent dans cette ville, il faut qu'ils périssent tous aujourd'hui !

Ces dispositions allaient tout à l'ait à rencontre de ce que voulait Mahomet et, comme il sentait bien que, dans l'occurrence, tout dépendait surtout du chef, il enleva le commandement à Sad pour le confier à son fils Kaïs, qui était moins altéré de vengeance que son père. » Dozy ; *Essai sur l'Histoire de l'Islamisme*.

D'autres infidèles s'enfuirent vers le sommet des montagnes, poursuivis par les Musulmans. Alors Abû Sofian et Hakim B. Nozam crièrent : « O vous Koréish ne vous exposez pas inconsidérément à la mort. Quiconque se retirera dans sa maison, quiconque jettera ses armes, aura la vie sauve. »

En conséquence les idolâtres rentrèrent dans leurs habitations abandonnant leurs armes que les Musulmans ramassèrent.

Sur ces entrefaites, le Prince de tous les âges (1) arriva à Thabyah, près du Sanctuaire, et de là aperçut un nuage de poussière du côté où Klialed combattait. Quand celui-ci eut mis en fuite les infidèles, il vint baiser les pieds de l'Apôtre qui lui rappela sa défense d'engager un combat. Klialed répondit qu'il avait été attaqué le premier et obligé de se défendre, et le Prophète se contenta de cette explication.

L'Apôtre entra tout couvert de poussière dans la tente qu'il avait ordonné de dresser à Hajun, sur un point élevé ; il se lava la tête et le corps et se baigna. Puis il endossa sa cuirasse, mit son casque, monta sur un chameau et se rendit à la Mosquée, ayant à sa droite Abu Bekr et, à sa gauche Azyd B. Khadzyr, Bellal B. Ryâh et Othman B. Ttolah, tous montés de la même manière. Mohammed B. Moslaniah conduisait par la bride le chameau du Prophète qui récitait la sourate :

« Certainement nous t'avons accordé une victoire éclatante. » (Koran, ch. XLVIII, 1).

On arriva ainsi au Sanctuaire sans rencontrer aucune résistance. Lorsque l'édifice eut été illuminé par la présence du Prophète, celui-ci toucha la pierre noire du bout recourbé de son bâton (sorte de crosse),

(i) Le Prince de tous les temps ; le Prince éternel.

et entonna de sa bouche le *Takbir* ; toutes les voix de Farinée s'unirent à la sienne.

Cette immense clameur porta la terreur chez les Koréïsh jeunes et vieux qui, du sommet des hauteurs voisines, regardaient l'armée de l' Islam. Après avoir accompli la cérémonie de la circumambulation de la Kaaba, l'Apôtre mit pied à terre et purifia le Temple des idoles. Suivant les biographes, il y en avait autour de la Kaaba 360, dont la plus grande était celle d'Ilobal.

Toutes ces idoles et toutes celles qui se trouvaient dans les maisons particulières tombèrent ce jour-là. Ali fut chargé du soin d'abattre Ilobal et de mettre en pièces Asaf et Nàylah. Dans des temps reculés, Asaf B. Amru et Nàylah Bent (fille de) Sohayl, tous deux de la tribu de Joram, avaient commis ensemble l'adultère dans la Kaaba même, et Dieu les avait punis en les changeant en pierre sur place. Les Koréïsh oubliant cette origine avaient fini par les adorer dans cet état. Lorsqu'on brisa les deux idoles, une femme noire sortit nue de l'une d'elles et le Prophète dit : <(C'est Nàylah ; elle ne sera plus jamais adorée dans aucun lieu de notre pays. »

Le Prophète se fit remettre les clefs de la Kaaba. Elles étaient aux mains de Sollafah, fille de Sad, qui avait perdu plusieurs de ses fils à Ohod. Ce fut son fils Othman, qui avait la surintendance de là Kaaba, qui les apporta à la prière d'Ali et d'Omar. Au moment où, non sans quelque hésitation, il les présentait au Prophète sur son invitation instante, Abbas demanda à son neveu la charge de surintendant du temple et ne reçut point de réponse. Mais peu après être entré dans la Kaaba, Mahomet déclara qu'il venait de recevoir une révélation divine lui prescrivant de laisser leurs charges à ceux qui en possé

daient. En conséquence, il dit à Othman : « Reçois les clefs de la Kaaba et garde-les toujours. Ce jour est celui de la fidélité et de la bienveillance (I). C'est Dieu même qui te rend cette charge. »

Au moment où le Prophète ouvrit les deux battants de la porte, la plupart des chefs des Koréish et des grands de La Mecque étaient debout, rangés autour du monument sacré, attendant les décisions qui seraient prises à leur égard. Le Prophète prononça ces paroles : « Louanges à Dieu, qui a accompli sa promesse. Il a confondu les confédérés et arraché La Mecque aux idolâtres ; aujourd'hui il y fait régner son Apôtre et son peuple fidèle. » Ensuite il s'adressa aux habitants de La Mecque :

« Que dites-vous, que pensez-vous de moi ? »

Ils répondirent :

« Nous ne disons, nous ne pensons que du bien de toi, ô noble frère et fils d'un noble frère. Certainement tu as conquis la domination sur nous (tu es devenu notre maître). »

Comme cette réponse ne renfermait aucune allusion à Joseph, le Prophète répliqua :

« Je vous dis ce que disait mon frère (en prophétie) Joseph : Qu'aucun reproche ne vous soit adressé dans ce jour. Allah vous pardonne, parce qu'il est le plus miséricordieux des miséricordieux. » (Koran, ch. XII, 92). Il ajouta : « Vous pouvez vous éloigner, vous êtes libres. » Puis il prêcha avec, une grande éloquence. Quoiqu'il ne sût pas écrire, il passa la plume de l'abrogation sur les us et coutumes de

(1) Mahomet pratiquait largement la politique de conciliation et de ralliement. En conservant les anciens fonctionnaires, il s'attachait en même temps la population.

l'ignorance (préislamique,) et abolit les lois barbares sur le talion et sur les amendes du sang aussi bien que les droits (à la rançon) en vigueur avant la promulgation de l'Islam, en disant : « Je mets sous mes pieds les droits au sang et au bien d'autrui ; je les abolis tous, excepté l'obligation du service de la Kaaba et de l'entretien des pèlerins. » Il ajouta : « O vous Koréish, Dieu Très Haut et Très Glorieux vous a enlevé la vantardise (du temps) de l'ignorance, ainsi que l'orgueil et la glorification de vous-mêmes, avec lesquels vous affichiez votre supériorité sur les autres hommes. Renoncez à vos prétentions et manières hautaines, car tous les fils d'Adam sont faits d'argile, lis sont frères et n'ont les uns sur les autres d'autre prééminence que celle de la piété et de la vertu (1). » Knsuileil récita le verset : « () mortels, je vous ai créés hommes et femmes et j'ai fait de vous des peuples et des tribus, pour que vous puissiez vous connaître et vous distinguer mutuellement. Certainement, le plus pieux de vous est le plus en honneur auprès d'Allah. Car Allah est la Sagesse et la Science. » (Koran, ch. XLIX, 13).

A l'heure de la prière du matin, il lit monter Bel-lal au sommet de la Kaaba pour crier l'appel à la prière. Lorsque celie voix se fit entendre dans les airs, quelques idolâtres murmurèrent, parce que cette sorte d'appel était spéciale au nouveau culte. Le Prophète, averti par Gabriel, les réprimanda, et répéta à chacun d'eux ce qu'il avait dit aux Koréish. Alors ceux-ci tous confus prononcèrent la formule du Monothéisme.

(1) C'est la doctrine musulmane essentiellement égalitaire, et n'admettant de distinctions que pour des motifs religieux, c'est-à-dire pour les saints de l'Islam et leur descendance y compris celle du Prophète.

Voyant le Prophète faire respecter la vie des habitants de La Mecque et les traiter avec beaucoup de bonté, les Anssars se dirent entre eux : « L'Apôtre de Dieu a gagné le cœur du peuple aussi bien que l'affection de sa tribu (les Koréïsh). Sa ville natale lui est bien chère. Il songe à s'y établir. »

Devinant leurs sentiments, le Prince vint à eux. « Vous avez, leur dit-il, tenu tel langage. » Ils s'en défendirent faiblement et l'Apôtre reprit :

« Dieu me garde de briser les liens du serment qui nous lie. Je n'ai aucun dessein de rester à La Mecque, et je m'en retournerai au premier jour avec vous à Médine. » Il ajouta : « Vous avez dit aussi : Dieu nous garde d'être jamais ébranlés. Nous sommes les serviteurs de Dieu et de son Apôtre. Nous nous sommes exilés à cause de tous les deux. Nous sommes inséparablement unis au Prophète dans la vie et dans la mort. » Là-dessus les Anssars pleurèrent (de joie) et s'écrièrent : « Par Allah, nous avons parlé ainsi par amour pour Dieu et son Apôtre. » Le Prophète répartit : « Dieu et son Apôtre vous croient et vous pardonnent. »

CHAPITRE LI

1. Les proscrits de La Mecque. — 2. Événements accomplis pendant le séjour du Prophète à La Mecque après la prise de cette ville ; destruction d'idoles et de leurs temples.

1. Les proscrits de La Mecque.

Avant d'entrer à La Mecque, le Prophète avait décidé d'en proscrire onze hommes et six femmes et de se saisir d'eux partout où on les trouverait, fut-ce même dans un lieu saint.

Voici quel était le crime et quel fut le sort de chacun d'eux :

Ahd-ul-Uzza ben Khanṭlal avait embrassé la foi et Mahomet l'avait chargé d'aller, accompagné d'un serviteur musulman, percevoir la *dzckât* (taxe religieuse) dans une tribu. Un jour que le serviteur paresseux avait dormi tout le temps et n'avait rien préparé pour le repas, le maître s'emporta contre lui et le tua. Puis craignant d'être puni de ce meurtre s'il rentrait à Médine, il s'en retourna à La Mecque emmenant avec lui les animaux prélevés pour la *dzekât* (1). Il fut reconnu et signalé au Prophète

(1) L'on avait encore à lui reprocher ses constantes railleries contre le Prophète: il menait partout avec lui deux comédiennes, *Fariata* et *Kaviba*, qui chantaient des vers satiriques contre Mahomet. Il fut mis à mort dans la Kaaba même, par ordre du Prophète, mais comme ce meurtre allait à rencontre de l'usage qui rendait l'intérieur du

pendant que celui-ci faisait le tour de la Kaaba, et par son ordre on le mit à mort.

Abdullah B. Sad, frère de lait d'Othman, habitant de Méccliuc. avait été employé par Mahomet pour écrire les révélations de Dieu, mais il avait traltreusement altéré les paroles du Koran, et avait dit : « Mahomet ne sait ce qu'il dit et j'écris pour lui ce qui nie plaît. La révélation divine descend sur moi aussi bien que sur lui (I). » II s'enfuit à La Mecque quand il sut le Prophète instruit de sa félonie, et, le jour de la prise de cette ville, il pria Othman d'intercéder pour sa vie. Ce dernier se présenta au Conseil du Prophète et l'implora trois fois sans obtenir de réponse. Puis il serra entre ses bras sa tête sacrée en disant : « () Apôtre de Dieu ! donne-moi la vie d'Abdullah ! » Mahomet céda enfin à ses instances réitérées.

Quand les deux frères de lait furent partis, Malio

Temple inviolable, et que quelques musulmans en lurent choqués, Mahomet déclara qu'il avait reçu du Ciel la permission de passer outre en cette circonstance à L'immunité du sanctuaire.

(i) Un jour que le Prophète lui dictait ces mots : « Nous avons créé l'homme d'un limon plus pur, etc. » il s'écria, transporté d'admiration : « Béni soit Dieu, qui est le meilleur des Créateurs ! » paroles que Mahomet lui ordonna d'écrire comme inspirées. Ce qui lui lit croire qu'il était aussi grand Prophète que son maître...

Mahomet (comme il est dit au cours de ce récit) lui ayant l'ait grâce de la vie, il devint plus tard un homme considérable et une des lumières de sa tribu. Le Khalife Othman le lit gouverneur de l'Egypte. 11 mourut à Ascalon, suivant les uns, à Hamla suivant d'autres. Il aimait passionnément les chevaux et l'on raconte que sur le point de mourir il eut encore la force de réciter la S. C. : *Les chevaux courants, ou Les coursiers* (Hist. universelle, éd. de 1760 : Amsterdam et Leipsig d'après divers auteurs).

met dit à son entourage : « Gomment se fait-il qu'aucun de vous n'ait tué ce chien ? » Abad répondit : « Je n'attendais qu'un clignement de ton œil. » L'Apôtre répartit : « Un Prophète ne saurait commettre une trahison par un clignement d'œil. »

Howyrath B. Nafur avait outragé le Prophète et ses filles par de sanglantes railleries. Ali le rencontra tandis qu'il cherchait à se cacher et l'exécuta.

Maqys B. Sabalmh avait un frère musulman qu'un Anssar avait tué par méprise au (iliawali de Mowtah. Cet Anssar paya la rançon du sang par ordre du Prophète, et Maqys se lit Musulman. Mais ensuite il tua l'Anssar, apostasia et se réfugia à La Mecque. On le découvrit dans un lieu secret où il festoyait avec d'autres idolâtres, et un bon cimeterre en lit justice.

Hayar B. Alaswah avait cruellement outragé le Prophète, notamment dans la personne de sa fille Zaynab (1). On ne le trouva point à La Mecque, et quand l'Apôtre fut de retour à Médinc, Hayar obtint de lui son pardon en se faisant Musulman.

Safuvàn B. Ommyah avait été le constant et implacable ennemi de l'Apôtre de Dieu. Le jour où La Mecque fut prise il s'enfuit et gagna le bord de la mer. Omar B. Wohob Hajvay obtint son pardon de l'Apôtre qui voulut bien lui remettre son turban pour le montrer à Safuvan comme témoignage de sa promesse. Ainsi rassuré, celui-ci revint à La Mecque et, quoique encore idolâtre, accompagna le Prophète aux Ghazwahs de Taïf et de Honayn. Au retour, Mahomet le voyant à Jaghrànah regarder avec envie un magnifique troupeau de moutons et

(1) Voir tome I^{er} ; p. 371.

de chameaux, lui en fit présent, et alors il embrassa l'Islam.

Kab B. Zohayr avait ridiculisé le Prophète. Il échappa à la mort par la fuite le jour de la conquête. Quelque temps après, son frère Bayr se fit Musulman et intercédâ pour lui. Dans le cours de la neuvième année de l'Hégire, il vint à Médine, se convertit, composa «le Manteau», une pièce de vers très vantée, en l'honneur du Prophète, le Meilleur des Hommes, et fut admis dans son intimité.

Abdullah B. Alzabary avait toujours insulté les Musulmans et excité contre eux les idolâtres. Le jour de l'occupation de La Mecque, il s'enfuit à Bahran. Puis son cœur s'ouvrit à la Foi, et il vint pour baiser le seuil de la Prophétie. L'Apôtre le reconnut de loin et dit : « Voici le fils de Zabary ; sa figure rayonne de la lumière de l'Islam. » En abordant le Prophète, Abdullah s'écria : « O Apôtre de Dieu ! j'ai commis bien des oilenses contre toi, mais je me repens de toutes et j'implore ton pardon. Dispose de ma vie pour tout ce qu'il te plaira de m'ordonner. » Le Prophète répondit : « Louanges à Dieu qui t'a conduit à l'Islam. La profession de foi de l'Islam efface tout crime antérieur. »

Hâreth B. Altalah avait plusieurs fois insulté et injurié l'Apôtre. Ali se saisit de lui et le tua.

Wohshy, avait tué Hamzah (oncle du Prophète), à l'instigation de la tille d'Hareth B. Aamer, à la bataille d'Ohod ; il échappa aux coups des Musulmans le jour de la prise de la Ville Sainte et s'enfuit à Taïf. Quelque temps après, il fut admis avec d'autres de ce pays à l'honneur de baiser les pieds du Prophète en se faisant Musulman. On rapporte que l'Apôtre lui fit narrer la mort de Hāmzah, et à la fin du récit lui dit : « Que je ne te voie plus jamais ! »

Akramah, fils d'Abu Jahl, avait, pendant la vie de son père, pris une part très active à la persécution contre le Prophète; après la mort d'Abu Jahl, il avait marché contre les Musulmans avec Abu Sofian et l'armée des idolâtres. Le jour de la prise de La Mecque, il tua un Musulman et s'enfuit au Yémen. On rapporte que quand Mahomet apprit cet acte il se mit à sourire et dit, à la grande surprise de son entourage : « Le meurtrier et la victime se prendront les mains et entreront ainsi ensemble en Paradis (1). »

Ce proscrit avait une femme très intelligente nommée Omni Hakym, fille d'Hàreth 13. Ilesham, frère d'Abu Jahl. Quand elle vint avec les autres daines de La Mecque mettre aux pieds du Prophète son hommage et son adhésion à l'Islam, elle sollicita et obtint de lui la grâce de son mari. Puis elle partit en toute hâte et rejoignit Akramah au moment où un vaisseau, qui devait remporter, quittait le rivage. Elle lui cria : « Tu es gracié, pardonné ! »

Il débarqua aussitôt et reprit avec sa vaillante femme le chemin de La Mecque. En route, il voulut user des droits du mariage, mais elle déclara qu'elle se refuserait à ses désirs tant qu'il resterait idolâtre. A son arrivée à La Mecque il se rendit avec Omni Hakym, qui s'était voilée, à la tente du Prophète. Quand on les annonça, l'Apôtre de Dieu se leva avec un mouvement de joie si vif que sa reda se détacha de ses épaules, et il donna ses doigts à

(1) Mahomet ne perdait pas de vue un seul instant la pensée de rallier à sa cause les principaux Koréish, même ceux qui avaient été ses plus ardents ennemis. Il obéissait ainsi à la fois à des calculs politiques et aux idées nobiliaires très puissantes chez les Arabes de ce temps.

baiser aux deux visiteurs. Après avoir reçu les excuses d'Akramah pour le passé, ses remerciements et son adhésion à l'Islam, le Prophète lui dit : « Demande-moi ce que tu voudras et je ferai tout pour te satisfaire. » Akramah répondit : « Prie le Très Haut de me pardonner tout ce que j'ai fait et voulu faire contre toi et contre lui, en faveur de l'idolâtrie. » L'Apôtre pria en joignant et élevant ses mains. Puis Akramah reprit : « Je le jure par Dieu ; pour tout dirhem que, pendant l'ignorance, j'ai dépensé afin d'anéantir la vraie religion, je dépenserai deux dirhems pour son triomphe ; et, pour chacun des amis d'Allah que j'ai tués quand j'étais idolâtre, je tuerai deux de ses ennemis. »

Depuis lors, Akramah lit des efforts héroïques pour éteindre la flamme de l'idolâtrie, jusqu'au Ghazwah d'Ajnadyn, où il but la coupe du martyr, sous le khalifat d'Omar.

Les six femmes prosrites étaient :

Hind, mère de Moawiah ; dans la journée d'Ohod, elle avait arraché les entrailles et mangé le foie d'Hamzah. Quand les femmes de La Mecque vinrent rendre hommage au Prophète après la conquête elle se joignit à elles voilée, et, sans que personne la reconnut, fit la profession de foi de l'Islam. Puis, elle écarta son voile et déclara : « Je suis Hind, fille d'Otbah. » Le Prophète répondit : « Puisque tu es musulmane, tu es la bienvenue. » Depuis lors, elle se signala par son ardeur pour la religion.

Les deux jeunes esclaves d'Ebn Khantal, qui avaient chanté des chansons où le Prophète était bafoué ; l'une (Qarynah) fut tuée, l'autre (Qarana) s'enfuit et fut graciée à quelque temps de là.

Une esclave affranchie d'Ebn Khantal qui fut tuée dans la mémorable journée ; enfin Sarah, esclave

affranchie des Beni Al Muttaleb, et Omm Sad qui, toutes deux, eurent le même sort que la précédente (1).

2. Événements accomplis pendant le séjour du Prophète à ' La Mecque après la prise de cette ville; destruction d'idoles et de leurs temples.

Le surlendemain de la prise de La Mecque, Jundah, de la tribu de Badyl, y arriva, et Farash le frappa de son sabre de manière à faire sortir ses en-

(1) « Ou accorda une amnistie générale, dont on excepta seulement dix ou douze personnes; mais il n'y en eut que quatre qui furent mises à mort. Trois d'entr'elles le méritaient; la quatrième était *une* chanteuse qui n'avait jamais cessé de réciter des satires contre le Prophète», offense qu'un Arabe pardonne rarement. En général donc la conduite de Mahomet lors de la conquête de La Mecque semble généreuse. Aucun autre peuple ne l'avait autant t'ait souffrir que les Mecquois qui, pendant vingt ans, rayaient raillé, persécuté, combattu; néanmoins il leur pardonna tout, lui qui avait l'ait si cruellement mettre à mort les juifs de la tribu de Koraïdha, dont le seul crime était d'avoir changé de parti. D'où vient que sa conduite ait été si différente dans les deux cas? Est-ce par intérêt personnel, par politique qu'il a traité les Mecquois avec tant de douceur? Ou bien était-il réellement noble et généreux? Là n'est point le vrai motif. L'arabe a toujours deux poids et deux mesures: les méfaits des étrangers, il les châtie sévèrement; les méfaits de la tribu à laquelle il appartient, il les pardonne. . . .

. . . . L'amour pour sa tribu est le sentiment le plus saint, le plus intime que connaisse l'Arabe. « Aime ta tribu — a dit un poète — car tu es lié à ta tribu par des liens plus étroits que ceux qui unissent l'homme à sa femme. » Dans ces deux cas, Mahomet ne mérite donc ni d'être blâmé, ni d'être loué autant qu'on l'a fait: il agissait tout simplement comme presque tous ses compatriotes l'auraient fait à sa place. » Dozy: Op. cit.

trahies de son corps. Le malheureux se soutint quelques instants en s'appuyant contre un mur, puis il rendit l'âme. Quand l'Apôtre apprit ce meurtre, il prononça un sermon très éloquent sur le thème suivant :

« Le jour où Allah créa le ciel et la terre, il défendit de verser le sang des habitants de La Mecque jusqu'au jour de la résurrection. Il est interdit à tout serviteur de Dieu de répandre le sang à La Mecque, d'y abattre des arbres, d'y détruire l'herbe et d'y cliasser.

Cette règle n'a souffert d'exception que lors de la prise de la ville et seulement pendant une heure de combat au bout de laquelle le Prophète a fait cesser le carnage et rendu pour toujours au Sanctuaire son inviolabilité immémoriale. Les hommes de la tribu de Khozaah ont été seuls autorisés à continuer de se battre contre les Béni Bakr et à les massacrer. O gens de Khozaah, abstenez-vous désormais de tout meurtre ! Vous paierez l'amende du sang pour celui de Jundah, et, à l'avenir, s'il vous arrive encore de tuer quelqu'un, les héritiers de la victime obtiendront, à leur choix, soit le talion, soit la rançon du sang (1). »

Vers cette époque, Khalcd B. Waled fut envoyé avec trente hommes pour détruire le temple idolâtrique d'Uzza. Il se rendit à Nakhlah, s'acquitta de cette tâche et revint en rendre compte au Prophète. Celui-ci lui demanda s'il n'avait pas vu quelque chose de particulier en ce lieu et, sur sa réponse négative, lui apprit qu'Uzza existait toujours. Khaled

(1) Ce trait est peu compatible avec les déclarations de Mahomet abolissant (*chap. précédent*) la loi du talion et du prix du sang.

repartit très en colère et fit des recherches pour trouver Uzza. Il découvrit enfin la statue, qui était taillée dans un tronc d'arbre. Il vint à elle en disant : « Tu ne dois recevoir ni adoration ni louanges, Allah t'a réduite au néant. » Et il la lendit en deux avec son cimeterre. Il en sortit (dit Mirkhond) une femme nue, noire et échevelée. (Suivant d'autres auteurs, ce furent deux « diablesses » ou prêtresses d'Uzza, qui sortirent de l'idole abolie par Kbaled). Khaled tua cette prêtresse. Uzza était adorée par les Béni Kenan, les Béni Salym et les Koréish. Lorsque Kbaled fut l'entré à La Mecque, l'Apôtre lui dit : « Cette idole était Uzza, elle ne sera plus adorée dans votre pays. »

Peu après, Sad B. Zaïd fit une exécution semblable au temple de Menât où, du temps de l'ignorance, les tribus des Aws, des Khazraj et de Guzan venaient adorer une grosse pierre. Le temple était situé sur une éminence, près de la mer, au pied de laquelle passe la rivière Godaïd. Il y avait également là, pour prêtresse, une femme nue, noire et échevelée. Quand Sad entra dans le temple, elle sortit en se frappant la poitrine et poussant des cris lamentables. Sad la mit en pièces d'un seul coup de sabre et démolit le temple.

Ainru B. Al As fut chargé de mettre en pièces l'idole de Sawa, que les Béni Hodhail adoraient à Rohat, à environ trois milles de La Mecque, On la disait plus ancienne que le Déluge ; le Diable l'avait retirée du fond des eaux et avait institué des pèlerinages en son honneur.

Après son retour de Nakhlah, Khaled B. Waled fut envoyé à Yalman pour prendre des informations sur la tribu des Hozaymab qui, dans le temps

de l'ignorance, avait assassiné Ghàk B. Moghaïrah, oncle de Khaled, et Awus, père d'Ahdurrahman, pour s'emparer des richesses qu'ils rapportaient d'un voyage commercial au Yémen.

Quand Khaled, avec 150 Mohajers et Anssars et les Beni Salym, arriva près des habitations des Béni Hozaymah, ceux-ci inquiets, s'armèrent et vinrent à sa rencontre, lui déclarant qu'ils étaient Musulmans. Ils ajoutèrent qu'ils étaient en armes parce qu'ils craignaient l'attaque imminente d'une tribu voisine. Khaled n'accepta pas cette explication et leur ordonna de mettre bas les armes. Dès qu'ils l'eurent l'ait, il leur fit attacher les mains derrière le dos et confia la garde de chacun d'eux à l'un de ses hommes.

Quand la nuit lut venue, il les lit tous massacrer par les Béni Salyni. les Mohajers et les Anssars s'étaient refusés à cette exécution. Cependant un des captifs s'échappa et se présenta à l'auguste Conseil du Prophète, et y exposa ce qui venait d'arriver. Quand l'Apôtre apprit qu'on avait mis à mort des Musulmans remplissant régulièrement leurs devoirs religieux, il se leva, tourna son glorieux visage vers le Qiblah de la prière et s'exclama trois fois : « () Dieu, je suis innocent de l'acte que Khaled a commis ! » Puis il envoya Ali avec beaucoup d'argent pour payer la rançon du sang aux héritiers des victimes et indemniser tous les membres de la tribu des ravages exercés chez eux, de manière à réparer la faute de Khaled (1).

On raconte que le jour qui précéda le massacre,

(1) On voit par ce récit que les Arabes, particuliers ou tribus, coupables de quelque acte de brigandage, en étaient absous par le seul fait de se déclarer Musulmans.

un jeune homme qui était au nombre des prisonniers sous la garde d'Abdullah obtint sous quelque prétexte de ce dernier la permission de se rendre à l'une des tentes des femmes, qu'il dit quelques mots à l'une d'elles et lui récita des vers. Le lendemain, après l'exécution, celle-ci se jeta désespérée sur son corps et ne voulut point s'en détacher jusqu'au moment où elle expira elle-même.

Lorsqu'un témoin oculaire rapporta au Prophète cette triste fin, il dit avec amertume : « Il n'y avait donc pas parmi vous un seul cœur compatissant! »

CHAPITRE LII

I. Ghazwali d'Honayn. — 2. Ghazwah de Taïf.

1. Ghazwah d'Honayn (février 630).

Quand l'Apôtre de Dieu se fut emparé de Lu Mèque, les nobles des tribus d'Hoazan el Taqyfse dirent entre eux : « Mahomet a vaincu les Koréish ; dès qu'il aura achevé leur soumission, il nous attaquera. Il faut le prévenir. » En conséquence, la tribu d'Iloazan donna le commandement en chef à Malek B. Awuf Annassry qui était dans la vigueur de l'âge et renommé pour sa munificence. Les Beni Nassr, les Beni Khashym, les Beni Sad Hou Hakr et une partie des Beni Hallâl se rangèrent à son obéissance, mais les fractions Kab et Kallâh de la tribu d'Iloazan s'y refusèrent.

Les chefs des Taqyf se joignirent à lui avec une armée. Enfin trente mille hommes se réunirent et prirent pour les accompagner dans leur marche Waled H. Ussamad, âgé de soixante ans, aveugle et manchot, mais éminent entre tous, jeunes et vieux, par sa haute intelligence (1).

Quand on arriva à la plaine d'Awlas, il demanda à Malek pour quel motif il avait laissé les combattants emmener avec eux leurs familles et leurs troupeaux.

« C'est, répondit celui-ci, pour qu'ils se battent mieux, afin de sauver leurs familles et leurs biens. »

(1) D'autres auteurs disent qu'il était âgé « de plus de cent ans, et ressemblait à un squelette ».

Waled répliqua : « C'est là une erreur et un vain espoir. Si tu es vainqueur, tout l'honneur en reviendra aux épées et aux lances des braves; si, au contraire, tu es battu, rien n'arrêtera les fuyards et tu n'auras en partage que le désastre et la honte. » 11 augura aussi très mal de l'absence des Kab et des Kallab, les deux clans les plus aguerris et les plus avisés : « Plût à Dieu, dit-il, que vous eussiez tous suivi leur exemple et ne vous fussiez pas embarqués dans cette malheureuse affaire avec des chefs non aguerris. » Il engagea vivement Malek à envoyer dans quelque forteresse les femmes, les enfants et les animaux, et à ne marcher au combat qu'avec des guerriers valeureux. Malek repoussa cet avis avec dédain, et, comme Tannée inclinait à le partager, il appuya sa poitrine contre la pointe de son épée, et menaça de se transpercer si on ne lui obéissait pas. En l'absence d'autres chefs éprouvés, on n'avait à choisir qu'entre Malek et Waled infirme. On suivit le premier et on se mit en marche pour Honayn.

Informé des mouvements de l'ennemi, le Prophète envoya pour le reconnaître Abdullah B. Abu Ildazar et marcha à la tête de douze mille hommes, dont deux mille pris parmi les *libérés* (nouveaux convertis) de La Mecque. Abdullah visita le camp ennemi et rapporta qu'il s'y trouvait un grand nombre de guerriers avec une immense quantité d'armes et d'objets de valeur.

« Bien, dit en souriant le Prophète, tout cela sera la proie des Musulmans. »

On raconte qu'un Compagnon du Prophète s'exclama, à la vue de son armée : « Cette fois du moins nous ne serons pas battus à cause de notre petit nombre. » Cette réflexion déplut au Prophète; le

Très Haut s'en offensa également et permit par punition que les Musulmans fussent d'abord mis en fuite, voulant leur apprendre que la victoire dépend de Dieu seul et non du nombre des combattants. A cette occasion lût révéler le verset : « Certainement, c'est Allah qui nous a donné la victoire, etc. »

Malck était arrivé le premier à l'Ouadi d'Honayn et y avait mis ses troupes en embuscade dans une gorge avec ordre de se ruer sur les Musulmans dès qu'ils paraîtraient. En atteignant l'Ouadi, Mahomet passa son armée en revue et remit un étendard aux mains d'Omar, un autre à Ali, un enfin à chaque chef de tribu arabe. Puis il pénétra dans l'Ouadi. Tout à coup, les Musulmans aperçurent une multitude d'ennemis armés de sabres et de lances qui s'élançèrent contre eux. Ils prirent la fuite, chacun ne pensant qu'à son propre salut.

En voyant cette déroute, le Prophète poussa à l'ennemi le chameau qu'il moulait, mais Abu Sofian B. Alhàretb se saisit de la bride et Abbas retint Mahomet qui alors se jeta sur la droite de l'Ouadi. Neuf hommes des Beni Abd-ul-Muttaleb accoururent pour le garder et entourèrent sa monture. Dans ce moment, Malek se mit à crier : « Où est Mahomet ? Qu'on me l'indique ! » Et aussitôt qu'il l'eût reconnu, il courut de son côté. Mais Ayman H. Omm Ayman lui barra le chemin et se battit contre lui jusqu'à ce qu'il eût gagné la palme de martyr.

Après l'avoir tué, Malek lit tous ses efforts pour percer jusqu'à l'Apôtre, mais son cheval refusa d'avancer.

Le bruit de cette déroute parvint, amplifié, jusqu'à La Mecque; les Koréïsb restés idolâtres et les habitants qui s'étaient convertis de force manifestèrent bruyamment leur joie et leurs espérances. Mais

Safuvan leur imposa silence en disant : « Qu'Allah vous brise la mâchoire ! J'aime mieux obéir à un Koréish (Mahomet) que d'avoir pour maître un Hoazan (Malek). »

Cependant, la bataille continuait.

Au moment du plus grand danger, le Prophète ordonna à Abhas, qui avait la voix très forte, de crier : « A nous, Anssars, à nous, les Bruns (1), à nous les Compagnons de la Sourate la Vache (titre du eh. II du Koran) ! » Tous ceux qui entendirent cet appel s'empressèrent d'accourir auprès du Prince des Existences, comme des chamelles qui accourent à leurs petits.

Un certain nombre d'Anssars arrivèrent les premiers et le Prophète leur demanda : « Y a-t-il d'autres Anssars avec vous. » Ils répondirent : « Non, mais si tu veux venir à Rak Amad, nous serons tous à toi, et tous nous donnerons notre vie pour toi. »

Quand une centaine de Musulmans se furent ralliés autour du Prophète, ils reprirent énergiquement l'offensive et le Prophète s'écria : « Maintenant le brasier de la guerre est incandescent ; les feux de la bataille sont allumés. Je suis le Prophète qui ne ment pas. » Pendant la bataille, TApôtre de Dieu se fit donner par Abhas une poignée de gravier et la lança à la face de l'ennemi comme pour le maudire et l'aveugler, ce qui augmenta beaucoup l'audace des Croyants et leur persuada que le ciel avec ses anges combattait pour eux. L'ennemi commençait à fléchir et Mahomet s'écria : « Ils sont per-

(1) Les Anssars, plus pauvres et plus exposés au soleil, avaient la peau plus hâlée que les nobles et les citadins.

du; je le jure par le Dieu de la Kaaba, Dieu a glacé leurs cœurs. »

On raconte qu'A bu Tardai, guerrier intrépide et formidable, sortit des rangs ennemis en récitant les vers du Rajaz et demandant un adversaire pour un combat singulier. Les Musulmans hésitaient; Ali se précipita soudain à sa rencontre et le frappa mortellement avec son cimenterre d'une manière si terrible que la planète sanguinaire (Mars) en fut épouvantée; les guerriers de l'Islam redoublèrent d'audace et les Idolâtres perdirent courage et prirent la fuite.

On les poursuivit avec tant de fureur que des enfants et une femme furent compris dans le massacre. Malek, prenant position avec l'élite de ses soldats sur une éminence à l'extrémité de la vallée, couvrit la débâcle, mais il ne put sauver les femmes et les enfants. Ils tombèrent au pouvoir du vainqueur avec le camp et tout ce qu'il renfermait.

Cinq des Compagnons de Mahomet seulement obtinrent l'honneur du martyre; mais les auxiliaires subirent de grandes pertes; deux de leurs tribus furent presque anéanties. Mahomet adressa pour eux une prière spéciale et dit : « Seigneur, récompense-les à cause de leurs malheurs. »

Soixante-dix ennemis furent précipités à l'enfer; les Hoazan et les Tha'qyf s' enfuyèrent ignominieusement du champ de bataille. Waled B. Ussamad fut atteint dans sa fuite par Rabi B. Rafi qui le tira violemment hors de sa litière et le perça de son épée; puis, à sa prière, l'acheva avec son propre cimenterre pour hâter sa mort. Cette journée lit tomber aux mains des Musulmans 6,000 prisonniers,

24,000 chameaux, 40,000 moutons et chèvres, 4,000 onces d'argent.

Le Prophète attribua le revers éprouvé au commencement de la journée à l'orgueilleuse confiance que les Croyants avaient manifestée dans leur force numérique, et le succès final au secours d'auxiliaires invisibles qui avaient pris part au conduit(1) (S. IX, 26-28). A la suite de cette victoire, un grand nombre d'infidèles et d'hérétiques furent élevés à la noblesse de l'Islam, entrèrent dans le cercle de l'adhérence au Prophète et mirent leurs têtes sous le joug de l'obéissance.

Après sa défaite, l'armée ennemie se divisa. Une partie suivit Malek B. Awuf au fort de Taïf, une autre se réfugia dans le Battin (bas pays) de Naldilah et le reste regagna à la hâte le pays d'Awtas pour garder les biens et les provisions qui s'y trouvaient.

Le Prophète envoya dans cette direction à la poursuite des fuyards un détachement qui attaquait les Idolâtres ralliés aux Awtas. Abu Ainer qui commandait les Musulmans cueillit, au commencement de l'action la palme du martyre. Abu Musa, qui prit sa place, mit en fuite les Infidèles et leur général fut précipité dans reniër.

Ce succès en fit obtenir plusieurs autres et les troupes victorieuses revinrent dans l'ordre voulu auprès du Prince de tous les temps pour la cérémonie du baise-pieds.

Le Prophète fit rassembler tout le butin à Jaghranah pour en opérer le partage en temps opportun et il en confia la garde à Abad B. Bashar, des Ans-

(1) Des Anges ; les uns disent qu'il y en eut 5.000, (Vautres 8.000, d'autres enfin 16.000.

sars (1). Parmi les captifs se trouvait une sœur de lait de l'Apôtre nommée Asmu (a). Elle se réclama de ce titre, non sans succès. Mahomet la reconnut, lui témoigna beaucoup d'affection et la laissa libre de demeurer auprès de lui ou de s'en retourner dans sa tribu avec de riches présents. Elle suivit l'adage : « L'amour du pays fait partie de la religion. » Après avoir embrassé l'Islam, elle rentra près des siens et, sur leur instantane demande, obtint de l'Apôtre de Dieu la grâce d'un membre de sa tribu qu'on gardait en prison pour le supplice, en expiation du crime d'avoir nûs en pièces et brûlé un Musulman.

2. Ghazwah de Taïf (mars 630).

Taïf, à trois journées à l'Est de La Mecque, dans le Hedjaz, est une petite ville dont le territoire abonde en toutes sortes de fruits, l'air y est sain, le sol en est fertile et bien arrosé. On y récolte tous les produits de la Syrie (3).

On a vu qu'une partie des Idolâtres avaient fui du champ de bataille de Honayn avec Malek B. Awuf et s'étaient rendus à Taïf. Ils appartenaient en

(1) C'est à l'occasion des prisonnières de Honayn que lut révéle le verset du Kornn : « Quant aux femmes libres, elles vous sont interdites; mais pour celles que votre main droite vous a acquises, vous pouvez en disposer. »

En entend par femmes de la main droite celles qui ont été faites captives à la guerre et dont les maris sont ennemis de l'Islam. Celles-là sont permises à ceux qui les ont réduites en captivité, comme étant le prix de leur courage.

(2) Elle était fille d'Al Harelb et de Halima. Mahomet, étant enfant, l'avait un jour mordue dans le dos, et elle portait encore la marque de cette morsure, grâce à laquelle elle put se faire reconnaître de son frère de lait,

(3) Voir tome I^{er}; p. 224.

partie a la tribu de Hoazan et en partie a celle de Taïf. Ceux ci, avant la bataille, avaient fortifié à nouveau leur citadelle et l'avaient approvisionnée pour une année entière. Après la défaite, ils s'y renfermèrent et se préparèrent à continuer la guerre. Quand il en fut informé, le Prophète résolut de marcher de ce côté et de prendre le fort. Il confia le glorieux étendard à Ali, envoya mille hommes en avant-garde sous la conduite de Khaled B. Waled et les suivit lui-même avec le reste de l'armée. Chemin faisant, il occupa Nakhlah sans résistance et s'avança à Karne. puis à Kl Malih et à l'arbre de Roga où il donna des ordres pour la construction d'une mosquée. Puis, faisant un détour, il alla ruiner le château de Malek. Enfin il arriva au pied du fort de Taïf qui lit pleuvoir sur les Musulmans une grêle de ffèches et de traits meurtriers.

Pour être hors de leur atteinte, on établit le camp sur remplacement où s'élève à présent la Mosquée (1). Ttofayl H. Amru, qui était allé détruire le temple

(1) Le camp fut transporté à un lieu appelé Salama. L'on y dressa deux tentes pour chacune des deux épouses qui accompagnaient Mahomet dans ce ghazwah : c'étaient Ouun Solmah et Zaynab. Pendant toute la durée du siège, le Prophète fit ses prières entre ces deux tentes et lorsque, plus tard, les gens du pays eurent embrassé l'islamisme, l'on érigea une mosquée sur remplacement même de l'endroit où Mahomet faisait ses prières. Celle mosquée fut agrandie, rebâtie, embellie, par les Khalifes Al Mostassem Billah, Ai Nasser Ledinillah et Al Moslaujed Billah. Al Mostassem Billah, en agrandissant la mosquée, avait fait construire deux dômes aux endroits où s'étaient trouvées les tentes des épouses de Mahomet, et un mausolée, là où Abdallah, fils d'Abhas B. Abd-ul-Muttaieb (oncle du Prophète, avait été inhumé.

Le tout existait encore en 973 de l'Hépire (1565 de J.-C).

d'idoles de Dhulkayl, lieu de sa naissance, vint rejoindre la glorieuse année avec 400 hommes de sa tribu convertie à l'Islam; ils apportaient avec eux tous les engins nécessaires pour un siège, tels que catapultes, tortues, etc., à l'usage desquels ils étaient exercés. Mais quand les Musulmans attaquèrent les remparts avec ces engins, les assiégés les incendièrent en jetant dessus des barres de fer rouge et tuèrent beaucoup de monde, en sorte qu'on renonça à ce moyen. Alors le Prophète lit abattre les dattiers et détruire les vignes des environs, sans se laisser fléchir par les supplications des habitants du pays réfugiés dans la place.

Pendant le siège, qui dura dix-huit jours, on livra de nombreux combats où furent blessés beaucoup de Compagnons du Prophète. Douze d'entre eux burent la coupe du martyre; on cite Abdullah B. Abu Beckr Sidiq, et suivant certains auteurs, Abu Sofian B. Harb perdit un œil pendant l'un des derniers assauts.

Le Prophète lit proclamer que tous ceux qui abandonneraient le fort pour venir à lui, seraient libres. Par suite, dix esclaves quittèrent les assiégés et furent affranchis par l'Apôtre qui remit chacun d'eux à un Musulman chargé de l'entretenir.

Durant le cours du siège, l'Apôtre fit appeler Ali en particulier et eut avec lui un long entretien confidentiel, ce qui fit dire : « Le Prophète de Dieu a communiqué à son neveu de nombreux secrets. »

Voulant détourner cette pensée, l'Apôtre rapporta à Dieu les confidences faites et prononça ce distique ;

J'étais comme un perroquet devant un miroir,
J'ai seulement répété ce qu'a dit le Maître éternel (1).

Pendant le siège, Ali fut envoyé avec une troupe de cavaliers pour faire des excursions jusqu'à une grande distance et détruire toutes les idoles. Il se heurta à un parti de braves guerriers de la tribu de Kusham, dont l'un délia les Musulmans, offrant le combat singulier contre tout adversaire qui se présenterait. Comme aucun Musulman ne s'avancait, Ali releva le défi, malgré l'opposition des siens, qui ne voulaient pas risquer de perdre leur chef. D'un coup de son large cimeterre, il envoya l'insolent à la demeure de perdition. Lorsqu'il eut ravagé tout le pays et abattu tous les temples, il rentra au camp au moment où le Prophète, après plusieurs attaques meurtrières et sans succès, venait de se décider à lever le siège (a).

(1) Le lecteur devine que le Prophète arrêta avec Ali son plan de campagne qui, évidemment, a consisté à retenir dans le fort tous les guerriers ennemis par la présence de son année pendant qu'Ali avec un fort détachement ravageait toute la campagne, ce qui força la tribu à se soumettre pour ne pas mourir de faim plus tard.

(a) Cette détermination fut prise sur l'avis d'une sorte de conseil de guerre. Mahomet cul ensuite un songe qu'Abu Beckr interpréta dans le sens de cet avis. Dieu ne voulait pas que les opérations du siège fussent continuées.

Une anecdote sur Uyeina met en lumière les sentiments et les mobiles auxquels obéissaient les Bédouins auxiliaires de Mahomet. Ce chef louait la garnison de Taïf pour sa vigoureuse résistance. « Assez! dit son interlocuteur. Peux-tu faire l'éloge des ennemis du Prophète que tu es venu anéantir? » « En vérité, repartit le Bédouin, ce n'est pas pour cela que je suis venu ici, mais bien dans l'espoir que si Mahomet était victorieux, j'aurais en partage une fille de Taïf qui me donnerait des fils valeureux, car la tribu de Taïf est une race noble et guerrière, »

.....
La plupart des auteurs passent sous silence un incident survenu après que Mahomet eut levé le siège de Taïf: comme il offre un certain intérêt, nous croyons devoir le rapporter ici, d'après Dozy (*Essai sur l'Histoire de l'Islamisme*).

Après que le siège de la ville eut été levé, les habitants de Taïf furent si épouvantés des dévastations commises dans les campagnes environnantes par les Musulmans, qu'ils chargèrent des ambassadeurs d'essayer d'obtenir la paix. Les envoyés déclarèrent qu'eux et leurs concitoyens étaient prêts à embrasser l'islamisme si, pendant trois ans encore, ils pouvaient conserver leur idole Allâi et s'ils étaient dispensés de la prière, « Trois ans d'idolâtrie, c'est beaucoup trop, et qu'est-ce qu'une religion sans prières ? » répondit Mahomet. Les envoyés modérèrent alors leurs prétentions et, après avoir beaucoup marchandé, on se mit enfin d'accord aux conditions suivantes: les Thakifites (Beni Thakif: gens de Taïf et environs) ne paieraient pas la dime; ils ne prendraient point part à la Guerre Sainte, ne se prosterneraient pas pour la prière, garderaient Allât encore un an et ne seraient pas obligés après cela de détruire eux-mêmes cette idole. Mahomet avait bien encore quelques scrupules et craignait les manifestations de l'opinion publique. Mais les envoyés lui dirent : « Si les Arabes te demandent pourquoi tu as conclu un tel traité, tu n'as qu'à répondre : Dieu me l'a ordonné ! »

11 trouva l'argument si décisif qu'il commença à dicter le traité à son secrétaire.

Celui-ci avait déjà mis par écrit les conditions concernant la dîme et la guerre sacrée ; mais quand vint le tour de la prière, Mahomet éprouva tant de

honte et de repentir qu'il s'arrêta. L'un des envoyés, prenant sa place, dicta les conditions relatives à la prière ; mais le secrétaire regardait Mahomet, dont il attendait l'ordre et qui se taisait toujours. C'est alors qu'Omar, l'homme aux vives passions, se leva et s'écria en tirant son épée : « Vous avez gâté le cœur du Prophète ; que Dieu remplisse le vôtre de feu ! » — « Ce n'est pas à toi, répondit froidement l'envoyé, c'est à Mahomet que nous parlons. » — « Eh bien, dit alors le Prophète, je ne veux pas entendre parler d'un tel traité. Il vous faut accepter l'islamisme tout entier et suivre toutes ses prescriptions ; sinon, c'est la guerre. » — « Permetts-nous au moins de conserver Allât encore six mois. » — « Non ! » — « Un mois, alors ? » — « Pas même une heure ! »

Les envoyés n'avaient donc rien pu obtenir ; les Takifites durent prendre l'islamisme tout entier, car ils n'osaient pas recommencer la guerre, et Allât fut détruite au milieu des plaintes et des lamentations des femmes ; — et ce fut là le seul exemple de sympathie accordé* à une idole ; car partout ailleurs on était fort indifférent à leur destruction (1) et, à Taïf même, les hommes prirent le sort d'Allât peu à cœur : les envoyés étaient même allés jusqu'à déclarer que s'ils insistaient pour que l'on conservât Allât un certain temps, c'était parce que les gens superstitieux et surtout les femmes tenaient à cette idole ; qu'en ce qui les concernait, elle ne les intéressait guère. »

.....

(1) C'est là l'opinion de Dozy : mais il faut remarquer que le désir de conserver leurs idoles paraît avoir été un des principaux mobiles des tribus qui refusèrent de se soumettre à Mahomet et d'accepter l'Islam, et ne cédèrent au contraire qu'à la force de ses armes.

On raconte que, dans le cours du gha/Avah do Taïf, l'Apôtre, ayant ou la jambe serrée entre son chameau et un chameau voisin, donna un léger coup do fouet sur le pied do l'Arabe qui montait ce dernier, pour qu'il s'écartât. Le lendemain, il manda cet homme près de lui et, au lieu de lui infliger la punition qu'il craignait, il lui fit des excuses et lui donna cinquante *bunhahs* (1). Un fait à peu près semblable se passa à Karne dans la me me campagne (a).

(1) *Bunhahs*, tranches de viande desséchée.

(2) On voit par ces deux anecdotes et par beaucoup d'autres traits que le Prophète ne manquait aucune occasion de montrer en quelle liante estime il avait la qualité et la dignité de Musulman, et d'inculquer ce sentiment de leur dignité à tous ses adhérents. Aujourd'hui encore, les Musulmans se considèrent comme des privilégiés de Dieu et regardent l'Islam comme conférant un titre de noblesse.

CHAPITRE LUI

I. Largesses de Mahomet aux Koréish. — 2. Politique de conciliation.

1. Largesses de Mahomet aux Koréish.

Pendant que l'Apôtre de Dieu était au camp do Jaghranah, il distribua do sa main bénie do grandes largesses et lit do riches présents à nombre de Musulmans convertis nouvellement et, à cause de cela, surnommés *Mûlfal Qnlub*.

Il s'efforça par sa libéralité de captiver les principaux des Koréish, même idolâtres, et tous les chefs arabes, pour les attacher ou les gagner à l'Islam et il ne donna rien aux nobles ou aux membres du clan des Anssars, en qui il avait toute confiance. Quelques-uns cependant furent mécontents (1) et dirent entre eux : « Cet homme étant revenu parmi ses parents et ses cousins veut leur faire du bien et nous oublie, et quand il y a peine et danger il nous en-

(1) Un nommé « Dhul Khowaisara reprocha à Mahomet en face, le partage qu'il avait l'ait, ce qui irrita tellement Omar qu'il lui aurait coupé la tête, si le Prophète ne le lui avait expressément défendu. Ce Dhul Khowaisara fut l'aïeul de Harkudh, fils de Zohuïn, que l'on surnomma *Dhul Madma*, ou *Vautour du blâme*; ce dernier fut chef d'une secte de Kharedjites, qui se séparèrent d'Ali en l'an 37 de l'Hégire. Il paraît que le Prophète, à l'occasion de cette dispute, prédit le schisme futur de *Dhul Madma*.

Les Kharedjites se distinguaient des musulmans orthodoxes par leur sentiment hétérodoxe sur la prédestination et sur le Bien et le Mal, ainsi que sur l'autorité spirituelle de l'imâm ou Khalife.

voie. Cependant nos épées ont été teintes du sang de ces idolâtres. » Informé de ce qui se passait, le Prophète réunit dans une tente les Aussars seuls, et leur demanda : « Est-ce que vous avez tenu les propos que l'on vous prête? » Les principaux répondirent : « Nos vieillards et nos chefs n'ont rien dit. Les jeunes gens seuls ont tenu ce langage. » Alors le Prophète leur dit : « Ne vous ai-je pas trouvé dans l'erreur et le Très Haut ne vous a-t-il pas instruits par ma bouche? N'étiez-vous pas divisés et ennemis les uns des autres, et n'ai-je pas été l'instrument de Dieu pour vous unir dans une commune amitié? N'étiez-vous pas en petit nombre et pauvres, et n'êtes-vous pas devenus par la faveur divine nombreux et riches?» Tous les Aussars protestèrent aliir-nialivcmcl avec chaleur. Le Prophète reprit : « Expliquez-vous librement et parlez sincèrement. » Alors ils répondirent : Tu es venu à nous quand on t'accusait de mensonge et nous t'avons proclamé véridique. Tout le monde t'abandonna!, nous t'avons aidé et assisté. Tu as été chassé de ton pays et nous t'avons reçu dans le nôtre. Tu étais pauvre et sans ressources, et nous avons été généreux envers toi. Tu es venu dans la crainte et le danger, et nous avons pourvu à ta sûreté. » L'Apôtre leur dit : « Tout cela est parfaitement vrai. » Ces mots firent venir les larmes à tous les yeux et les hommes âgés vinrent embrasser les mains et les genoux du Prophète et déclarèrent : « O Apôtre, nous aimons Dieu et son Prophète. Qu'il dispose à son gré de ce que nous possédons, notre esprit n'est point aux biens de ce monde. Notre chagrin provenait de la crainte d'être écartés de ta personne, non de tes libéralités. » Le Prophète reprit : « O Aussars, je fais des largesses aux Koréish, les derniers convertis, parce qu'il

faut les affermir dans la Foi. Quant à vous, j'ai pleine confiance dans votre sincérité et votre constance. Les autres emporteront chez eux des moutons et des chameaux, et vous, vous aurez avec vous le cœur de l'Apôtre de Dieu. Voyez, j'ai donné beaucoup aux Otbahs et aux Afzàhs, et rien à Jayl H. Soraq, quoi qu'il me soit plus cher qu'un inonde d'Olhahs et d'Afzahs.. Je suis sûr de lui, tandis qu'il faut gagner les autres à la religion. Je laisserai un acte qui vous attribuera comme domaine après ma mort Bahràn, la plus belle de nos conquêtes. » Alors tous s'exclamèrent éplorés : «Après ta mort, nous n'aurons plus d'attache à ce monde et à ses biens. Puisse la grâce ne jamais cesser d'ombrager nos têtes! » L'Apôtre répondit : « Ce jour viendra inévitablement, et ensuite il vous faudra de la fermeté et de la patience jusqu'à ce que vous vous réunissiez à moi sur les bords du lac Kawthar (1). O Dieu! pardonne aux Anssarsetaux fils des Anssars ! pardonne aux Anssars! » Alors les Anssars versèrent des larmes de joie en si grande abondance que leurs moustachus en étaient trempées.

2. Politique de conciliation.

Un certain nombre d'Hoazan vinrent à Jaghrânah baiser les pieds du Prophète, se firent Musulmans et annoncèrent que le reste de leur tribu avait embrassé l'Islam. Deux d'entre eux, de haute naissance (l'un était l'oncle de lait de Mahomet), prirent la parole dans l'auguste Conseil du Prophète : « Nous n'avons qu'à nous louer de la justice et de la bienveillance de ceux à qui tu as délégué ton autorité

(1) Ce nom est le titre du chapitre CVIII du Koran.

sur nous ; nous attendons de ta bonté que tu nous rendes nos biens et les prisonniers qui ont été faits sur nous et qui sont en partie des parents de ta nourrice, prends pitié de nous. » L'Apôtre répondit : « J'ai différé le partage des dépouilles, attendant votre arrivée et vos demandes à ce sujet. Vous êtes venus trop tard, et vous voyez la multitude qui m'entoure. Je ne puis que vous dire : « Choisissez entre vos dépouilles et vos captifs. » Comme les captifs étaient de leur famille, les délégués n'hésitèrent point. Le Prophète reprit : « J'ai réservé pour vous la part des Béni Abd-ul-Muttaleb et je vais les prier de vous la céder. Après les dévotions de midi, vous viendrez à la Mosquée me demander d'intercéder pour vous auprès des Musulmans. » ils vinrent en effet, et le Prophète s'adressa dans ces termes à l'Assemblée des Fidèles : « Vos frères sont venus à nous, repentants et convertis. J'ai décidé de leur rendre leurs prisonniers. Que ceux qui y consentent les rendent; que ceux qui ne le veulent pas gardent part entière. Je remettrai à ceux qui abandonneront leur part, la valeur des captifs, que je prélèverai sur le bien dont Allah m'a gratifié. » Tous les assistants consentirent. Les délégués demandèrent aussi qu'on leur rendit les esclaves qui avaient déserté du fort. Mais l'Apôtre répondit : « Ils sont les serviteurs libres du Dieu des hommes, affranchis pour toujours du servage. »

Le Prophète, ayant appris par ces mêmes délégués que Malek B. Awuf était dans le fort de Taïf, promit que, s'il se rendait près de lui et embrassait l'Islam, il lui rendrait sa famille et ses biens, et lui ferait, en outre, présent de cent chameaux. Malek

s empressa d'accepter ces conditions (1). Lorsqu'il prit congé du Prophète, celui-ci le désigna comme gouverneur de sa tribu et de plusieurs tribus voisines.

Le 12 du mois de Dhulkaada de la 8^e année de l'Hégire, le Prophète revêtit l'*irham* (2) et se rendit de Jaghrànah à La Mecque où il accomplit les cérémonies du pèlerinage ; il désigna Atab B. Asyd pour gouverneur de la ville et y laissa Moadh B. Jabal avec Abu Musa Ashary pour renforcer les fondations de l'édifice de l'Islam et pour expliquer la loi et les préceptes de la religion dont il les avait lui-même instruits. 11 nomma Abu Sofian B. Harb gouverneur, et Kalhyr B. Abdullah sous-gouverneur de Bahrân dans le Yémen. Puis il repartit pour Jaghrànah, où il fit le partage du butin, et rentra à Médine à la fin du même mois. Dans le partage, chaque fantassin reçut quatre chameaux et cinquante moutons, et chaque cavalier le triple, soit qu'il eût un seul cheval ou plusieurs. En quittant Jaghrànah, le Prophète adressa aux chefs de l'Oman et de rYémén des lettres dont on verra bientôt le résultat.

La même année, quatre membres de la tribu des Béni Thalebah furent admis auprès du Prince du Monde et lui dirent : « Nous sommes envoyés par notre tribu, nous avons appris que pour devenir parfait Musulman, il faut abandonner son pays. » Le Prophète leur répondit : « il n'y a point de contrée assignée pour la piété; partout avec elle la pro-

(1) On voit cette fois encore l'habile politique de Mahomet qui s'efforçait de rallier à sa cause les hommes et les familles jouissant d'un prestige ancien dans les pays.

(a) Costume de pèlerin consistant seulement en deux chemises.

fession de l'Islam est admise, sans qu'on soit obligé de quitter son pays. » Il leur fit donner une généreuse hospitalité et les renvoya avec des présents.

Quelques jours après sa rentrée à Médine, le Prophète reçut de Mondhar B. Sanua, prince de Bahrcîn, une réponse à la lettre que le Prophète lui avait adressée par El-Ola des Béni Hadrainan ; elle était ainsi conçue : « J'ai embrassé l'Islam et invité mes sujets à suivre mon exemple. Les uns ont obéi, les autres ont persisté dans la religion des Mages, Comment faut-il nous conduire avec eux? »

Le Prophète répondit :

« Qu'ils soient assujettis au paiement d'un tribut. Nous défendons expressément aux Fidèles de s'allier aux Sabéens par le mariage, et de manger de la chair des victimes immolées par eux. »

El-Ola continua de résider auprès du Prince en qualité d'ambassadeur et de lieutenant du Prophète pour cet Etat.

Cette année, l'Apôtre de Dieu perdit sa fille Zaynab. On lit pour elle un cercueil, le premier dont il ait été fait usage dans l'Islam. Elle laissa deux enfants dont une fille, Amànah, qu'Ali, le Commandeur des Croyants, épousa après la mort de Fatimah et sur la recommandation de celle-ci.

La même année naquit Ibrahim, fils de Mahomet et de son esclave Cophte Marie, qui lui avait été donnée en présent par Makawkas (ou Maqðqush) Gouverneur d'Alexandrie ; la nouvelle en fut apportée au Prophète par Abu Ra fi, à qui il fit présent d'un esclave et d'un aqyqah (1). Quand on rasa la

(1) Nom de la victime, brebis ou autre animal, qu'on immolait dans la première semaine après la naissance d'un enfant.

tête si Ibrahim, l'Apôtre fit des aumônes pour un poids d'argent égal à celui de la chevelure de l'enfant, chevelure que Ton enterra ensuite (1).

En cette même année mourut le célèbre Hatcm-Taï, renommé pour sa haute bienveillance et sa charité inépuisable. Son nom est resté dans le langage arabe, comme le synonyme «le riche et généreux. Il était fils d'Abdullah, (ils de S ad, et habitait dans le Nedjed. Pendant le mois de Redjeb, il faisait tuer chaque jour 10 chameaux, pour nourrir les étrangers de passage».

Il était chrétien, comme beaucoup de ses compatriotes, et persévéra dans sa religion jusqu'à sa mort, ce qui ne l'empêcha de jouir toute sa vie du respect et de l'amour des musulmans. Ses enfants, une tille, Solana et un fils, Ady, embrassèrent l'islamisme après sa mort. Ady vécut 120 ans et mourut en 68 de l'Hégire.

Outre sa réputation de générosité, il a laissé celle d'un grand poète et d'un vaillant guerrier.

Les arabes, encore aujourd'hui, disent en parlant d'un philanthrope : plus libéral que Hatem-Taï.

(1) Mahomet donna pour nourrice à Ibrahim Omm Berda, fille d'Al Moudhar et femme d'Al Bara ; et comme dans In su îte il mangeait et buvait quelquefois chez elle pour avoir le plaisir de voir son fils, ces assiduités ne causèrent pas peu de jalousie à ses femmes (*Histoire uniserlle, d'après divers auteurs*).

CHAPITRE LIV

AN IX DE L'HÉGIRE

(Année des Députations. — 20 Avril 630
au 8 Avril 631.)

I. Divers incidents au commencement de la IX^e année, dite des députations (1).— 2. Mahomet- reste un mois séparé de ses épouses. — 3. La femme adultère.

1. Divers incidents de la IX^e année.

Après le ghaswah d'Iionayn et le partage «lu butin, l'Apôtre rentra à Médinc et à la fin du mois de Moharram de la 9^e année de l'Hégire il envoya plusicurs délégués pour recouvrer la taxe do l'au mone légalô dans les tribus récemment converties, notamment Bashar B. Sofian chez les Boni Kab et les Boni Tamym.

Les premiers s'acquittèrent volontiers, mais les derniers s'y refusèrent et s'armèrent contre Bashar, qui se réfugia à Médine où il rendit compte de la révolte des Béni Tamym. Otbab fut, sur sa demande, ehargé par le Prophète de les châtier à la tete de 50 cavaliers. En marchant la nuit et se déroband le jour, il arriva a l'improviste aux habitations des Boni

(1) Ainsi nommée parce que, celte année, en raison de la soumission «de La Mecque et des Koréish, presque toutes les tribus arabes envoyèrent des députations pour faire leur soumission,

Tamyin qu'il trouva sans défenseurs; il lit une razzia et emmena à Médine 11 femmes, 10 hommes et 30 enfants qui furent gardés dans un lieu désigné par le Prophète.

Peu après, un certain nombre des membres de la tribu s'en vinrent à Médine à la recherche des captifs ; ayant découvert l'endroit où on les gardait, ils se rendirent à la mosquée pour y rencontrer le Prophète. Ils ne purent l'aborder qu'après plusieurs tentatives et lui dirent :

« Tes guerriers ont enlevé nos femmes et nos enfants sans que nous ayons fait aucun acte d'hostilité. »

Ils ajoutèrent : « Nous avons amené avec nous Attarid B. Hajab, notre orateur, et Warqà 13. Mundhar notre poète, pour faire ton panégyrique. »

L'Apôtre répondit : « Je n'ai besoin ni de poètes ni de louanges. Cependant dites ce que vous désirez. »

Alors Attarid se présenta, commenta par louer le Très-Haut et ensuite s'étendit longuement sur l'excellence et la noblesse de la tribu des Béni Tamyin. Quand il eut fini, l'Apôtre invita Thabet B. Qays du clan des Anssars à lui répondre ; ce qu'il fit avec une merveilleuse éloquence, en commençant aussi par la louange du Créateur tout-puissant et en énumérant ensuite les qualités et les vertus des Mohajers et des Anssars qu'il exalta comme il convenait dans la circonstance.

Après cette réplique, Warqà, le poète des Béni Taniym s'avança et débita quelques distiques. Puis Hassan (petit-fils de Mahomet), déclama quelques vers qu'Attarid applaudit. Afza B. Haby des Béni Tamym improvisa de son côté quelques distiques, et, en retour, Hassan improvisa quelques vers. A la

fin de cete joule, Afza B. Haby s'exelama : « Je le jure par Allah, le monde invisible assure toujours la victoire à Mahomet. En tout il a l'avantage. Son orateur est plus éloquent que les nôtres ; son poète est mieux inspiré que les nôtres. »

Les gens des Tamym se repentirent et ensuite se signalèrent par leur obéissance et leur ardeur dans la foi. Le Prophète leur fit beaucoup de présents et rendit la liberté à ceux des leurs qui étaient captifs.

La même année, le Prophète envoya Ali avec cent hommes contre les Boni Taï pour détruire le temple des idoles de Falas.

La tribu fut surprise et mise au pillage et le temple incendié et rasé (1).

En faisant le partage du butin. Ali réserva la fille d'Hatem (il s'agit de la fille et du fils du célèbre philanthrope Hatem-Taï, mort depuis peu de temps), chef de la tribu, qui était très belle, l'emmena à Médine et la fit garder dans la maison affectée au logement des prisonniers. Un jour elle en sortit brusquement, aborda le Prophète qui se rendait à la Mosquée et lui dit :

« Apôtre de Dieu, j'ai perdu mon père et mon protecteur a disparu. Aie pitié de moi, afin que Dieu ait pitié de toi. »

L'Apôtre interrogea : « Quel est ton protecteur ? — Mon frère A dy. »

« C'est, reprit Mahomet, un transfuge de Dieu et de son Prophète », et il continua son chemin. Le lendemain la jeune fille renouvela sa démarche sans

(1) Suivant divers ailleurs, Ali retira d'immenses richesses de cette expédition. Il eut entr'autres choses pour sa part rie butin trois épées de grand prix que appartenaient a l'idole Al Falas : il offrit les deux plus belles à Mahomet.

plus de succès (1). Le surlendemain, elle dit à Mahomet :

« Je suis fille de Prince, et mon frère, chef de ma tribu s'est réfugié en Syrie. »

Cette fois elle fut écoutée; le Prophète prit des dispositions pour la renvoyer avec honneur, en compagnie d'un certain nombre de ses voisins attendus à Médine. Peu après, elle alla rejoindre son frère Ady en Syrie et le décida, l'année suivante, à visiter à Médine, Mahomet qui, à ses yeux était certainement ou lin roi ou un Prophète. Ady dès son arrivée se fit connaître à lui dans la Mosquée et Mahomet remmena à sa demeure.

Chemin faisant, il s'arrêta pour écouter la requête d'une vieille pauvre et la secourir. D'où Ady jugea qu'il n'était pas un roi, mais bien un Prophète. Ady fut confirmé dans cette pensée quand Mahomet, en le recevant dans sa maison, l'obligea à s'asseoir sur un coussin de peau de chèvre bourré de libres de palmier, tandis que lui-même s'asseyant à terre près de son hôte, se mit à lui rappeler des infractions qu'il avait commises aux règles de sa propre religion.

Le Prophète ajouta : « La faiblesse actuelle des ressources des croyants et leur petit nombre t'em-

(1) C'en était pas, paraît-il, une « jeune fille ». Tahari place dans sa bouche ces paroles : « Apôtre de Dieu, je suis une femme âgée, fille d'un homme illustre; toi, tu es distingué par ta générosité et ta clémence ; il faut que tu me rendes la liberté ; etc.

Elle n'était pas gardée prisonnière connue les autres captives, mais entérinée dans une tente de cuir dressée exprès pour elle à la porte de la mosquée, le Prophète n'ayant pas voulu la réduire en esclavage « par considération pour son père, qui était très honoré parmi les arabes »,

pèchent peut-être d'embrasser l'Islam, mais je le jure par Dieu tout-puissant, si tu vis encore quelques années, lu les verras embarrassés de leurs richesses et si nombreux que leurs adversaires ne compteront pins, et qu'une femme pourra venir à dos de chameau depuis Qadesiah en pèlerinage à la Kaaba sans autre crainte que celle de Dieu et de son Prophète. Tu redoutes peut-être la puissance de nos ennemis, tu verras un jour toutes les places de la Mésopotamie au pouvoir de l'Islam. »

Ady persuadé, se convertit et vécut assez longtemps pour voir se réaliser la première; de ces prédictions.

2. Mahomet reste un mois séparé de ses épouses.

Ce fut aussi dans la 9^e année que Mahomet fit serment de rester un mois sans avoir de rapports avec ses épouses. Un jour qu'il s'était rendu chez Hafsa (fille de Sidiq Akbar) à son tour(1), elle était absente. Le Prophète lit entrer dans la maison vide la cophte Marie, sa concubine, et s'unit à elle sur le lit même d'Hafsa. Survint Hafsa qui trouva la porte fermée et dut attendre que Mahomet sortît avec Marie. Elle éclata en reproches, et, pour la calmer, le Prophète lui promit de s'interdire à l'avenir tous rapports avec Marie, à condition qu'elle-même garderait le secret sur cette promesse. Mais Hafsa conta l'aventure aux autres épouses qui raillèrent Mahomet. Il s'en fâcha, aussi bien que de leurs exigences immodérées pour leur toilette et il jura de

(1) Chaque épouse avait sa maison où le Prophète la visitait à son tour.

rester un mois sans les voir. Au bout de vingt-neuf jours il se présenta chez lune d'elles, Aisehah (fille d'Ahu Beekr), qui lui dit malicieusement : « Il y a aujourd'hui 29 jours que tu as fait serinent de divorce pour *un* mois. » Le Prophète répartit : « Quelquefois le mois n'a que 29 jours. »

3. La femme adultère.

Il faut rapporter aussi à cette année la lapidation de Sahyah, de la tribu des Aamer. Elle se présenta à l'auguste assemblée du Prophète, s'accusa d'adultère et demanda à être punie selon la loi religieuse pour être purifiée de son péché (1). Le Prophète la renvoya en l'invitant à invoquer le pardon de Dieu et à avoir confiance dans sa miséricorde, si elle avait un sincère repentir. Alors elle déclara qu'elle était enceinte de l'adultère. L'Apôtre ordonna alors qu'on la recueillit jusqu'à sa délivrance. Après la naissance de reniant, il prescrivit de la garder jusqu'au sevrage.

Ce temps écoulé, la mère se présenta à l'auguste assemblée avec l'enfant tenant à la main un morceau de pain et demanda l'application de la peine légale (2). Le Prophète alors donna l'enfant à un Musulman, Ht mettre la femme dans une fosse jusqu'à la hauteur des seins et ensuite donna le signal de la lapidation. Khaled B. Waled se plaça en face de la malheureuse et la frappa le premier avec une pierre. Quelques gouttes de sang rejaillirent sur sa figure

(1) La peine juive de la lapidation édictée contre toute adultère. Ce récit montre que Mahomet était moins sévère pour les femmes que les Hébreux.

(2) Cet exemple montre l'empire que la crainte des tourments de renier a sur l'esprit, des Musulmans.

et alors il maudit la coupable. Mais le Prophète le calma et lui dit : « Je jure par Dieu qui tient mon ame dans ses mains, que Sabyah s'est repentite ; et que si le TamghAehy (1) avait fuit cette pénitence, il aurait été pardonné. » Quand (L'oiseau de) l'Ame de Sabyah s'envola aux jardins du Paradis, on pria sur (la cage de) (12) son corps, par Tordre de l'Apotre, et on l'enterra dans un lieu de choix.

(1) Probablement Satan.

(a) Los mots mis ici entre parenthèse existent dans le texte persan comme tournure poétique.

CHAPITRE LV

- I. Ghazwah de Tabuk.-- 2. Soriah do Dumat-el-Jahdal.—
3. Seriah de l'Ouadi-el-Rah.

1. Ghazwah de Tabuk.

Une caravane venant de Syrie apporta à Médine la nouvelle que le gouverneur de celle province pour l'empereur grec, avait réuni une année innombrable a laquelle s'étaient joints beaucoup de Chrétiens et d'Arabes, et que tous ensemble marchaient contre Médine.

Le Prophète prit aussitôt des dispositions pour aller à leur rencontre. Il envoya Burydah B. Alkadzyb chez les Béni Salym pour y reeruler des hommes ; de même Ahu Dhar Guffary chez les BeniOuf-t'ar, et ses autres lieutenants chacun dans sa tribu. Ensuite il fit appel aux personnes de son entourage pour l'équipement et les besoins des guerriers pauvres et elles les assistèrent de tous leurs moyens. Abu Beckr surpassa tous les autres en générosité ; il abandonna tous ses biens, et Omar donna la moitié de ce qu'il possédait.

Quand le Prophète monta en chaire pour inviter les riches à venir en aide à la glorieuse armée, Othman B. Offan, un des plus opulents, offrit 100 chameaux chargés de provisions. À la seconde invitation, il en donna 100 autres et alla ensuite jusqu'à 300. Il y ajouta 1.000 mithqals d'or pur. Alors h; Prophète pria :

« O Dieu. sois content d'Othman, car je suis content de lui. »

Abd-el-Rahman dit à l'Apôtre de Dieu : « Je t'apporte 4,000 dirhems, il m'en reste 4,000 pour ma famille. » Celui-ci répondit : « Que le Très Haut te bénisse pour ce que tu donnes et pour ce que tu gardes. » A sa mort chacune de ses femmes eut pour sa part d'héritage 18,000 mithqàls d'or.

Tous les nobles Anssars et Mohajers donnèrent aussi de fortes sommes et les daines se dépouillèrent de leurs bijoux.

Quand toutes les troupes furent prêtes, au nombre de 30,000 hommes, dont 10,000 cavaliers, le Prophète en passa la revue hors de Médine, dans un lieu nommé Thànyatu-el-Yodaa, et désigna Abu Beckr pour commandant en chef de Tannée. Il remit le grand étendard à Abu Beckr, un autre à Zobeyr B. Alaswah et un troisième à Awus. Il confia le drapeau des Khazraj à Azad B. Alkhattyr et celui des Ansars à Abu Dujjah.

Il donna à Khalcd B. Waled la conduite de l'avant-garde, à Abu Daud le commandement de l'aile droite et à Abd-el-Rahman celui de l'aile gauche. Après que Tannée eut quitté Thànyatu, beaucoup d'hommes désertèrent à chaque halte ou campement et on les signala au Prophète qui répondit : « N'en prenez cure. S'il y a du bon en eux, Dieu nous les renverra sans doute. Sinon, il nous a favorisés en nous débarrassant d'eux. »

On arriva dans la vallée d'Hedjr, à sept journées au nord de Médine, sur le chemin de Damas. C'est le pays des anciens Thémoudites dont on voit encore les habitations creusées dans le roc. Le Prophète alléguant l'ancienne malédiction, défendit expressément aux Musulmans de boire l'eau du puits profond (sans doute l'eau très fraîche pouvait être mortelle

pour les soldats échauffés), et de se reposer dans les habitations souterraines.

À une journée plus loin, à l'Ouadi-el-Qora, comme les Musulmans mouraient de soif, l'Apôtre pria ardemment et une pluie abondante tomba (1).

Quand l'armée eut atteint Tabuk (2), à quatre journées des frontières de la Syrie, elle s'y arrêta par ordre du Prophète pour se reposer et y resta 20 jours. On fut alors convaincu de la fausseté du bruit qui avait couru à Médiue, car on n'eut aucun indice d'une attaque projetée par l'Empereur et par les Grecs. Alors le Prophète consulta les principaux Anssars et Mohajers sur l'opportunité d'une invasion de la Syrie.

Omar dit : « Nous ferons ce que tu ordonneras d'après la révélation divine. » L'Apôtre répondit : « Si j'avais reçu une révélation à ce sujet, je n'aurais pas demandé votre avis. » Alors Omar reprit : « L'Empereur a des troupes nombreuses parfaitement organisées et armées. Il n'y a pas un Musulman dans ses Etats. Comme tu en es venu très près, le bruit de ta dignité et de ton pouvoir a dû s'y ré-

(1) Des auteurs musulmans, entr'autres At Gazâli. *Al Ispahuni*, *Al Kodai*, prétendent que Mahomet, pour désaltérer son armée, « lit sortir d'une petite source qui était proche de la ville (de Tabuk) une si grande abondance d'eau » qu'il y en eut assez pour abreuver les hommes et les animaux, et encore pour les ablutions rituelles.

(2) Tabuk est une oasis très célèbre, à moitié chemin entre Médine et Damas. On y trouve une fontaine qui ne tarit jamais et quantité de palmiers et d'autres arbres formant des ombrages délicieux. C'est aux anciens peuples de ce pays (que le Koran appelle la forêt épaisse) que Dieu envoya Schwaïb (Jethro). C'est de nos jours une des stations principales de la grande caravane de pèlerins qui va de Damas à Médine et à La Mecque.

pandre et terrifier les Grecs. Cependant il vaut mieux cette fois t'en retourner et revenir l'année prochaine. » Cet avis étant conforme au sentiment du Prophète, celui-ci décida le retour à Médine (1).

Avant son départ, il reçut à Tabuk la soumission de plusieurs peuples ou princes des environs, notamment celle de Yohanna H. Rubah, prince d'Aïlah (Elana), ville située sur le rivage au fond du golfe oriental de la mer Rouge (Akaba), par où passent aujourd'hui les pèlerins qui vont d'Egypte à La Mecque (2). L'Apôtre de Dieu accorda la paix à Yohanna (Jean) qui était chrétien, sous la condition qu'il paierait un tribut de 300 dinars ou écus d'or, à raison de un dinar par tête ou famille (3).

En signe d'alliance il lui lit présent du manteau

(1) Notre auleur est optimiste et ne veut avouer aucun échec qui puisse ternir la gloire du Prophète, Cependant on ne s'explique guère le retour à Médine sans combat, autrement que forcé. Des auteurs musulmans, entre autres le Raudzalu-cl-Ahbah, décrivent l'état déplorable de l'armée musulmane qui fut alors nommée l'année en détresse.

Il n'y avait qu'un chameau pour dix hommes; on n'avait pour provisions que de vieilles dattes écrasées, de l'orge pleine de charançons et de la graisse ranec. Sur la route, l'eau manquait au point qu'on dut, malgré le petit nombre des chameaux, en tuer quelques-uns pour prendre l'eau qui était dans leur estomac. Les hommes même ne voulaient pas s'éloigner de Médine parce qu'on était tout près de l'époque de la récolte des dattes.

(2) Aïlah avait appartenu à ces juifs qui, selon la Tradition, auraient été changés « en singes et en porcs », pour avoir violé le Sabbat et adoré l'idole *Thagat*. Elle était sise sur le rivage de la Mer Rouge, à cinq journées de Madian.

(3) Le *dinar* était à peu près du poids du *denarius* des Romains, mais il était plus large et plus mince. C'était une monnaie d'or, dont il reste peu de spécimens. Il en existe neuf dans la collection Bodléienne. dont chacun vaut environ au poids, 13 schellings et 6 sols d'Angleterre (*Histoire universelle*).

qu'il portait alors. C'est celui que les Sultans ottomans conservent aujourd'hui, à cause de ses propriétés miraculeuses, dans une cassette en or du poids de 100,000 ducats (1).

Le Prophète traita de la même manière les autres villes et bourgades chrétiennes qui lui envoyèrent des députés.

Voici la lettre que Mahomet adressa au Prince chrétien pour l'inviter à se reconnaître son tributaire, et le texte du traité qui lut conclu (ces deux documents sont empruntés au Secrétaire de Wac kidi) :

A Yohanna B. Rubah et aux chefs d'Ailah,

Paix sur vous! Je prie pour vous Dieu qui est Je seul Seigneur.

Je n'ai pas voulu vous attaquer avant de vous avoir écrit : Croyez ou payez tribut. Obéissez à Dieu et à son Prophète et aux envoyés de son Prophète. Honorez-les et fournissez-leur de beaux vêtements de bonne qualité, particulièrement à Zaid (sorte de résident au nom de Mahomet), Quand mes délégués sont satisfaits, Je le suis aussi. Vous connaissez le montant du tribut. Si vous voulez avoir la sécurité sur terre et sur mer, obéissez au Seigneur et à son Apôtre et il vous défendra contre toute exigence soit des Arabes soit des étrangers, les droits du Prophète réservés. Mais si vous leur résistez et déplaîsez, je vous attaquerai, je tuerai

(1) Le manteau donné en présent à Yohanna fut plus tard acheté à ses héritiers pour '3.000 dinars, par Abul Abhas Al Saffah ; lorsqu'il lut tombé au pouvoir des empereurs ottomans, le sultan Mourad Khan, (ils du sultan Selim Khan lit construire la cassette ou il est depuis lors enfermé (environ 986 de l'Hégire).

les adultes et j'emmènerai les autres captifs. Croyez en Dieu et en son Prophète et en le Messie, fils de Marie, car il est le Verbe de Dieu ; Je crois en lui comme étant l'envoyé de Dieu. Venez donc avant que mes armes ne vous atteignent. Je vous recommande mes envoyés. Donnez à Harmala trois mesures d'orge, car il a intercédé pour vous. Ce n'est que pour Dieu et pour lui (qui a intercédé) que j' ai consenti à vous adresser un message avant que mon armée soit arrivée en votre vue. Maintenant si vous obéissez à mes envoyés, Dieu vous protégera ainsi que Mahomet et tous les siens. Mes envoyés sont Sharahhil, Obey. Harmala et Zaid B. Hareth. Vous avez la garantie de Dieu et de son Apôtre, que la paix soit avec vous, si vous vous soumettez. Reconduisez les gens de Macna à leur pays.

Voici le texte du Traité :

Au nom de Dieu, le Généreux, le Miséricordieux.

Traité de paix accordé par Dieu et son Apôtre à Yohanna (Jean) B. Rubah et aux gens d'Ail ah.

Ceux qui demeurent dans leurs habitations et ceux qui voyagent sur terre et sur mer, et aussi ceux qui les assistent soit qu'ils viennent de la Syrie, de l' Yémen, on du littoral, sont garantis par Dieu et son Apôtre. Quiconque contreviendra à ce traité, ne sera point épargné, quelle que soit sa richesse, et appartiendra à qui le prendra. Les habitants d'Aïlah continueront à jouir des eaux et sources dont ils étaient usagers auparavant. ; ils pourront circuler partout sur terre et sur mer. — Ecrit par Juheim et Sharabhil sur l'ordre de l'Apôtre de Dieu.

En même temps des députations des établissements **juifs** de Macna, **Adzruh** et Jarbu présentèrent

an Prophète des offres de soumission. A cette distance de Médine. leur maintien n'offrait aucun danger. On donna à chacun d'eux un rescrit stipulant le moulant du tribut exigé et les obligeant à venir au secours et à l'aide de tout Musulman, voyageur ou commerçant qui en aurait besoin. Nous reproduisons d'après le Secrétaire de Wackidi, deux de ces pièces :

Rescrit délivré aux Béni Janbah, tribu juive de Macna et aux habitants de Macna :

Vos envoyés sont venus me visiter à leur retour. Lorsque vous recevrez cette lettre, vous serez en sûreté sur la garantie de Dieu et de son Prophète. Car l'Apôtre vous a pardonné vos péchés et tons vos crimes, et la protection de Dieu et de son Apôtre vous est acquise.

Personnelle vous opprimera, car l'Apôtre de Dieu vous défendra contre tout attentat, aux conditions suivantes : Les étoffes et tissus que vous confectiionnerez appartiendront au Prophète, ainsi que vos esclaves et le bétail et les armes, saufce que l'Apôtre (ou son représentant) voudra bien vous laisser. Vous donnerez pour tribut le quart de vos dattes, le quart du poisson que vous prendrez dans vos filets, le quart de ce que vos femmes filent ; moyennant cela vous ne serez pas assujettis à d'autres taxes ou réquisitions. Si vous êtes dociles et soumis, le Prophète sera généreux envers les bons et indulgent pour les coupables. Il récompensera tes Musulmans qui vous traiteront bien et punira ceux qui vous maltraiteront. Vous obéirez à un chef pris parmi vous ou parmi les serviteurs du Prophète. La paix soit sur vous.

Ces conditions sont beaucoup plus dures que eel-

les faites aux Chrétiens. Elles trahissent l'animosité et la défiance de Mahomet contre les Juifs. Le serment suivant donné comme authentique est moins rigoureux :

Cet écrit est délivré par Mahomet le Prophète aux gens d'Adzruh pour qu'ils soient compris dans la trêve de Dieu et dans celle de Mahomet :

Ils paieront annuellement cent dinars, bon poids et bon argent. Et Dieu est la garantie qu'ils se conduiront avec honnêteté et bienveillance à l'égard des Musulmans. Toutes les fois qu'un Musulman en danger ou en quête d'assistance, prendra refuge vers eux et qu'il leur sera possible de lui venir en aide, ils devront le protéger Jusqu'au moment où ils auront la certitude qu'il va recevoir du secours de Mahomet.

Ces affaires réglées, Mahomet quitta Tabuk après y avoir séjourné 20 jours et rentra à Médine au commencement du Ramadhan (Décembre 630).

Alors ceux qui, lors de sa marche sur Tabuk, étaient restés en arrière et l'avaient quitté sans sa permission, vinrent s'excuser auprès de lui. Il réserva tous ses reproches pour une révélation. La sourate IX (1) est remplie d'invectives contre les

(1) La Sourate; IX contient quelques versets, 108-110, qui suivant certains auteurs, se rapporteraient à une fourberie dont Mahomet aurait failli être victime de la part des *Ganamites*. et dont ils parlent à peu près en ces termes :

« Tandis que le Prophète s'en retournait à Médine, les Ganamites s'adressèrent à lui pour lui demander de consacrer une mosquée, qu'ils avaient bâtie, en y faisant la prière. Il se disposa à aller avec eux, mais il apprit ensuite que les Ganamites étaient chrétiens et qu'ils avaient élevé ce temple pour l'opposer à celui que leurs compatriotes les Amruites avaient fondé à Koba, et qu'ils avaient dessein d'y faire officier un prêtre chrétien, ce qui lui fit rejeter

mécontents, les hypocrites en général, qui restaient toujours à Médine et particulièrement contre ceux qui avaient méprisé l'ordre de prendre part à la dernière expédition :

O croyants, qu'avez-vous gagné à vous étendre lâchement à terre quand on vous a dit : Allez en guerre dans les voies de Dieu . Quoi! préférez-vous la vie présente à la vie future?

Si vous n'allez pas à la guerre, il vous infligera un cruel châtement et il adoptera à votre place un autre peuple : et vous ne l'atteindrez pas dans sa Grandeur, car sa puissance est au-dessus de tout.

.

S'il se fut agi d'une excursion aisée pour un pillage certain, assurément ils l'auraient suivi. Mais ils ont trouvé la route longue et pénible. Ils le diront en jurant par Dieu : « Si nous avions pu, nous serions partis avec vous. » Par ce mensonge, ils perdent leurs âmes.

Que le Seigneur te pardonne. Pourquoi as-tu accordé congé aussi bien aux menteurs qu'aux véridiques?...

Si tu les avais emmenés avec toi, ils auraient été pour vous plutôt une cause de faiblesse ; ils auraient jeté le désordre dans vos rangs et semé la désobéissance.

Parmi eux il en est qui t'ont dit : « Permets-moi de rester (dans ma demeure) et ne m'induis pas en tentation. » Quoi! n'avaient-ils pas succombé à la tentation? Certainement les faux croyants seront la proie de l'Enfer.

leur requête. Il prétendit même qu'il avait appris cela par une révélation. Il chargea Malee et quelques autres de détruire cette mosquée. » (*Chronique de Tabari*).

(S : IX, 39 à 51).

D'amers reproches sont adressés aux mécontents et à tons ceux qui, dans Je privé, se sont moqués de la vraie foi. Mahomet aurait beau prier pour eux soixante-dix lois (1), Dieu ne leur pardonnerait point.

Ils ont dit : « N'allez pas à la guerre pendant les chaleurs. » Dis leur : « Le feu de l'Enfer est la chaleur la plus terrible »; ah! s'ils comprenaient!

Alors ils ne riront plus, ils pleureront du sang, pour leurs œuvres (83 à 86).

Ils ne seront plus admis à combattre avec Mahomet : *« Tu ne prieras pas pour eux à leur décès; lu ne t'arrêteras pas sur leur tombe, car ils rejettent; Dieu et son Prophète et ils mourront dans le péché » (86).*

Quant aux Arabes du désert, qui étaient les plus coupables, parce qu'ils s'étaient retirés, malgré le refus formel du Prophète de leur donner congé, ils sont blâmés à outrance de leur désobéissance ; ignorants, aveuglément obstinés, sans foi, sans consistance, *« Ils épiaient les changements de fortune (verset 100). »* Ils se révoltèrent universellement à la mort de Mahomet.

«Détourne-toi d'eux. Ils sont abominables. Leur champ de repos sera l'Enfer, digne récompense de leurs méfaits » (V. 97).

Les croyants qui ne dissimulèrent point leur faute, et en firent la confession sincère sont traités avec quelque douceur.

« D'autres ont reconnu leurs torts et les ont amoindris par cet aveu. Dieu se tournera vers eux, car il est clément et miséricordieux.

«Accepte leurs offrandes car elles te serviront à

(1) Allusion au châtiment de Kartoum,

effacer et à purifier leurs souillures ; et prie pour eux, car les prières leur rendront la paix. »

Selon le Secrétaire de "Wackidi, Mahomet déclara : « Il y aura toujours au sein de mon peuple des vaillants se consacrant à la guerre sainte jusqu'à l'apparition de l'Antéchrist. »

Par contre, le verset 123 de la S. IX, institue un corps d'étudiants et de docteurs en théologie dispensés de prendre les armes :

« Il n'est pas nécessaire que tous les croyants lassent la guerre. Un certain nombre doivent en être exemptés pour se livrer à l'étude de la religion et pour instruire et guider ceux qui reviennent des combats. »

2. Seriah de Dumat-el-Jandal.

Pendant que le Prophète était à Tabuk, il ordonna à Khaled B. Waled de marcher, avec 420 hommes, contre Akydar B. Abdu-el-Melik, gouverneur de Dumat-el-Jaudal, et comme Khaled se récriait sur l'insuffisance de ce détachement pour réduire les Beni Kallab, il lui dit : « Tu prendras Akydar à la chasse sans combat. »

Khaled arriva au pied du fort une nuit, par beau clair de lune, pendant laquelle Akydar était resté sur la plate-forme du fort, mangeant et buvant avec son épouse. Survint une vache sauvage qui butta avec ses cornes contre la porte du fort. La femme d'Akydar vint regarder par dessus le parapet de la terrasse et lui apprit la cause du bruit qu'ils avaient entendu. Akydar monta à cheval et se mit, avec son frère et quelques autres chasseurs; à la

poursuite de cette vache. Khaled qui épiait une occasion, l'attaqua et s'empara de lui, tandis que ses compagnons s'enfuyaient.

Comme l'Apôtre avait ordonné à Khaled de lui amener Akydar vivant, s'il était possible, Khaled lui offrit de lui laisser la vie sauve et de le conduire au Prophète, à condition qu'on lui ouvrirait les portes du fort pour lui livrer 1,000 chameaux, 800 chevaux, 400 lances et 400 cuirasses, moyennant quoi la tribu resterait en possession de ses biens.

Akydar accepta cette proposition. Après quelques hésitations, son frère ouvrit les portes et partit avec Akydar en compagnie de Khaled pour baiser les pieds du Prophète. Celui-ci les renvoya après cette cérémonie en convenant avec eux que leur tribu paierait la taxe de capitulation (1).

Selon une autre tradition, le Prophète envoya vers les Béni Kallab, chrétiens de Dumat-el-Jandal, avec mission de les convertir à l'Islam. Abd-el-Rahman B. Awuf. Après trois jours de prédication, le prince du pays et une grande partie de son peuple embrasèrent la foi et ceux qui persévérèrent dans leur ancienne religion se soumirent à payer un tribut.

Abd-el-Rahman épousa la fille du prince et remmena à Médine.

3. Seriah à l'Ouadi-el-Rahmi (l'Ouadi de Sable).

Peu après le Ghazwah de Tabuk, le Prophète apprit qu'une tribu arabe s'était réunie dans l'Ouadi-

(1) Tabari dit que « les Musulmans regardaient avec étonnement la robe d'Okaïdir (Akydar) qui était de brocart brodé d'or ; ils n'en avaient jamais vu de pareille. »

el-Rahmî pour faire une attaque de nuit sur Médine. Il envoya contre eux d'abord Sidiq (Abu Beekr) qui fut battu, puis Faruq (Omar) qui, attiré dans une embuscade, le lût également, enfin Amru B. Alaas renommé pour ses stratagèmes et qui promettait de vaincre l'ennemi par ruse. Ce dernier n'eut pas plus de succès que les précédents. Quelques jours après le retour humiliant d'Ainru, le Prophète remit l'étendard à Ali (le commandeur des Croyants), leva les mains au ciel et pria pour lui avec sa merveilleuse éloquence. Au départ il l'accompagna jusqu'à la Mosquée d'Ahrah et mit sous ses ordres Sidiq, (Abu Beekr), Faruq (Omar) et Amru.

Ali feignit de marcher vers Iraq d'Arabie en passant par le Ouadi-el-Ilhami. Mais après avoir fait quelques étapes, il se résolut à attaquer l'ennemi et se porta rapidement contre lui par une route qui débouchait dans l'Ouadi. Il marchait pendant la nuit et se reposait le jour à l'écart de la route. Lorsqu'il fut proche des habitations de la tribu ennemie, il fit avancer sa troupe lentement et en prit lui-même la tête et la conduite. Quand Amru vit que cette opération allait être couronnée de succès, il s'efforça, par jalousie, de la faire avorter en représentant à Sidiq et à Faruq qu'à cause des dangers que ferait courir la rencontre d'un grand nombre de fauves, il valait mieux faire une attaque de nuit par la partie supérieure de l'Ouadi. Ali à qui cette proposition fut communiquée la rejeta, et sa troupe repoussa les suggestions d'Amru.

Les Musulmans arrivèrent en vue de l'ennemi à la pointe du jour et Ali extermina la tribu.

Selon le Kashafu-el-gummah, c'est à cette occasion que fut révélé le ch. C du Koran « Les rapides chevaux de guerre » et, au retour d'Ali, le Prophète

en tête de ses compagnons alla processionnellement à sa rencontre, descendit de cheval en le joignant et dit : « Monte à Ali, car Dieu et son Apôtre sont contents de toi. » Ali pleura de joie et l'Apôtre ajouta : « Si je ne craignais pas de faire dire de toi ce qu'on a dit du Messie Isa, fils de Marie, je t'aurais adressé des éloges tels qu'ensuite personne n'aurait passé près de toi sans écarter la poussière de dessous tes pieds » (1).

A la fin de cette année le Prophète reçut de nombreuses adhésions de tribus arabes et des soumissions de tribus chrétiennes.

(1) L'auteur ne manque aucune occasion d'exalter Ali au-dessus de tous les autres lieutenants du Prophète, sans doute à cause de la vénération particulière dont il est l'objet en Perse.

CHAPITRE LVI.

I. Les Wofud. — 2. Abu Beckr et Ali vont à La Mecque régler le pèlerinage. — 3. Mort édifiante d'Ahdullah B. Abu Salul. — 4. Nouveaux Wofud. — 5. Moscylamah l'imposteur.

1. Les Wofud (arrivées de députations).

Cette année (la 9^e de l'Hégire), lorsque le Prophète fut de retour de Tabuk, une foule d'Arabes délégués par les diverses tribus vinrent successivement pour faire profession de la Foi et avoir le bonheur de visiter l'Apôtre de Dieu (1). Leur nombre fut si grand que Tannée reeut le nom d'année des Wofud (arrivées, députations). A chaque présentation le Prophète mettait un costume neuf et invitait ses compagnons et assistants à porter des babils frais et somptueux. Par son ordre, les Wofud étaient logés dans des maisons belles et commodes où ils recevaient une large "hospitalité. A leur départ on leur donnait de l'argent et des provisions, en sorte qu'ils retournaient chez eux satisfaits et reconnaissants.

Parmi les Wofud qui, cette année, lurent admis au baise-main on cite particulièrement :

1° Celui des Béni Murrah. 13 membres de cette

(1) A cette époque, Mahomet avait abattu toute résistance chez les Juifs et les Koréish. On savait que sa vengeance atteignait partout ses ennemis. L'occupation de La Mecque et du sanctuaire et la conversion des Koréish, réputés les premiers des Arabes lui avaient donné un prestige absolu sur tout ce qui n'était pas juif ou chrétien.

tribu se présentèrent ensemble, firent profession de l'Islam et prétendirent à une certaine parenté avec la famille du Prophète, à cause de leur consanguinité avec les Béni Ghaleb.

Le Prophète sourit et s'informa de l'état de leur pays. Ils lui demandèrent alors de prier pour eux parée qu'ils étaient victimes de la sécheresse et de la disette. L'Apôtre fit cette invocation : « O Dieu, verse-leur la pluie ! » Et il fit donner à chacun d'eux une somme importante. Il plut le jour de l'invocation.

2^o Le Woiud des Béni Aamer. Leur chef, Aamer B. Sassah se présenta avec Àrbad B. Halys qui avait promis de frapper le Prophète pendant qu'il serait engagé dans un colloque avec Aamer. Lorsqu'ils furent introduits tous les deux, Aamer demanda à l'Apôtre, pour prix de sa conversion, successivement plusieurs lèveurs exorbitantes. L'Apôtre lui dit : « Je te donnerai le commandement d'un détachement de cavalerie pour combattre les infidèles. »

Aamer répondit : « Je suis déjà à la tête d'une semblable troupe, et je vais réunir une armée de cavalerie et d'infanterie aussi nombreuse que les sauterelles. » Puis il se retira avec Arbad qui n'avait pu exécuter son mauvais dessein parce qu'Aamer s'était toujours trouvé entre lui et Mahomet. Ce dernier maudit les deux misérables, et peu après ils furent précipités au feu de l'Enfer.

3^o Le Wofud de 10 hommes des Béni Asad qui, rentrés dans leur tribu rendirent compte de leur mission en ces termes : « Nous nous sommes mis en route dans une année de famine et de misère ; dans le cours du voyage nous n'avons subi aucune attaque ; nous sommes ainsi allés à Médine de notre

propre volonté et par notre libre choix, et nous avons embrassé l'Islam. »

4° Le Wofud des Béni Najyb ; 30 hommes de la tribu arrivèrent à Médine apportant l'aumône légale (la taxe religieuse) sur la propriété et le bétail. Quand ils voulurent en remettre le montant, l'Apôtre leur dit :

Rempportez cet argent et distribuez-le aux pauvres et aux nécessiteux de votre pays. » Ils répliquèrent : « Nous n'avons apporté que l'excédent sur les besoins des pauvres. » Aussi l'Apôtre mit un temps et un soin tous particuliers à les instruire des devoirs et des pratiques de la religion et leur témoigna plus de bienveillance qu'à tous les autres. Après leur avoir fait beaucoup de présents, il leur demanda : « Y a-t-il parmi vous quelqu'un qui n'ait rien reçu ? » Ils répondirent : « Il n'y a qu'un tout jeune homme que nous avons laissé pour garder nos bagages et nos animaux. » Mahomet se le fit envoyer. En se présentant il dit à l'Apôtre : « J'ai entrepris ce voyage, non pour obtenir des dons temporels comme ceux que tu as distribués, mais pour que tu pries le Très-Haut d'effacer la liste de mes péchés avec l'eau du pardon et de verser les jets de l'oubli pour sauver mon corps de boue du feu de l'Enfer, et aussi de décharger mon cœur de toute convoitise des biens terrestres et de me rendre chère la pauvreté. » Touché de ces sentiments plus élevés que ceux du commun, le Prophète prononça cette prière :

« O Dieu, pardonne-lui, sois miséricordieux envers lui et fais que sa richesse réside dans son cœur ! » Puis il lui donna autant qu'à tous ses compagnons ensemble.

Quelques années plus tard, le Prophète, pendant le Pèlerinage d'adieu, s'enquit de lui et apprit qu'il

jouissait «Tune grande opulence, niais qu'il n'attachait de prix qu'aux trésors spirituels.

On cite encore beaucoup d'autres Wofud, mais il faut nous borner.

A cette époque se convertit à L'Islam un membre éminent de la famille du Prophète, le poète Kab, fils de Zoheir B. Abd-ul-Multaleb, poète lui-même.

Kab est l'auteur du poème intitulé : « Le Manteau. » Jusqu'à ce moment il n'avait composé que des satires contre Mahomet. Le jour de sa conversion, il déclama des vers qui furent très goûtés : « Mon bonheur approche; le jour favorable a lui ; sur l'aile de mes désirs, il franchit le temps et l'espace. Dès que le bruit frappa mes oreilles que l'Apôtre de Dieu avait tiré du fourreau l'épée vengeresse, la plus brillante des épées de Dieu, j'eus la confiance qu'il me donnerait un jour la foi ; car chez lui le pardon des injures est de toutes les vertus celle sur laquelle on peut compter avec le plus de certitude. »

Le Prophète charmé se dépouilla de sa reda et la jeta sur les épaules du poète (1).

A son retour du siège de Taïf, Mahomet avait envoyé Amru à Jeyfar, roi d'Oman, avec une lettre l'invitant ainsi que son frère à professer la Foi.

(1) Suivant *Al Jannabi*, c'est son *manteau* et non sa *roda* que le Prophète aurait donné à Kab pour le remercier de ses vers et le récompenser de sa conversion. *Al Jannabi* ajoute que le calife Moawiah acheta plus tard ce manteau 4,000 drachmes aux héritiers du poète. « Il passa dans la suite, par une espèce de droit héréditaire, à tous les califes, qui avaient coutume de le porter dans les fêtes, dans les processions et en général dans toutes les occasions solennelles. Al Mostassem Billah, le dernier calife alasside, était revêtu de ce manteau et avait le bâton du Prophète à la main, lorsqu'il se présenta devant Holagu, Empereur des Tartares, après la prise de Bagdad, le 28 du mois de Moharrem de l'an 656 de l'Hégire. »

Ils se soumirent par intimidation. Leur peuple; suivit leur exemple et paya sans opposition la taxe légale. Pour rendre cette imposition moins pénible, Mahomet en fit distribuer le produit aux pauvres du pays.

Un peu auparavant, Ayàsh B. Harith avait porté à Abd Kelal et aux autres prinees chrétiens Hymyarites une lettre où Mahomet affirmait sa foi à Moïse et à Jésus, mais niait la Trinité et la divinité du Christ. Leur réponse parvint au Prophète à son retour de Tahuk. Ils acceptaient la nouvelle religion et les charges qu'elle imposait. Mahomet leur fit écrire aussitôt pour leur témoigner sa satisfaction et leur recommander la bienveillance pour les collecteurs des taxes.

Voici les passages les plus intéressants de cette lettre, citée par Hishami et le Secrétaire de Wackidi :

Dieu vous a mis dans la bonne voie qui consiste à amender votre vie, obéir à Dieu et à son Apôtre, faire la prière, acquitter tes taxes légales, combattre les infidèles et réserver le cinquième des dépouilles de l'ennemi pour la part de Dieu et de son Apôtre.

Hishamī ajoute le curieux détail des taxes ; ce sont notamment :

Produits de la terre. — *Si elle est arrosée naturellement par des eaux de pluie ou courantes, le dixième ; artificiellement par des eaux, le vingtième ;*

Les chameaux : *pour chaque demi-cent de chameaux une chamelle; pour trente chameaux un chameau ; pour cinq, une chèvre.*

Les vaches : une pour chaque demi-cent. pour trente un veau ;

Pour chaque demi-cent de moutons ou de chèvres un cabri.

Tous les Juifs et Chrétiens qui se convertiront ne seront astreints qu'à ces obligations. Les autres paieront continuellement un dinar par personne, homme ou femme, libre ou esclave; à ce prix ils auront la garantie (sauvegarde) de Dieu et de Mahomet son Apôtre. Ceux qui refuseront seront traités en ennemis.

La lettre finit en recommandant aux bons offices des princes ceux que Mahomet enverra pour l'enseignement de la religion et le recouvrement des taxes, sous la direction de Muàdz leur chef. Elle défend l'oppression.

Car Mahomet est le protecteur de vous tous, aussi bien des pauvres que des riches. La taxe n'appartient point à Mahomet et à sa famille : c'est un moyen de purifier (sanctifier) le bien qui reste à celui qui la paie. Elle est consacrée aux pauvres et aux voyageurs (y compris sans doute les combattants).

2. Abu Beckr et Ali vont à La Mecque pour régler le pèlerinage (mars 639).

A la fin du mois de Dhulkaadà de la 9⁰ année de l'Hégire, le Prophète eut l'intention de faire le pèlerinage de la Mecque; mais il apprit que, à l'époque du pèlerinage, les idolâtres continuaient à faire, comme au temps de l'ignorance, le tour de la Kaaba dans une complète nudité.

Pris de dégoût il donna à Abu Beckr le comman-

demeni de plus de 300 hommes et lui ordonna d'aller à La Mecque, pour enseigner aux pèlerins les cérémonies à accomplir, et leur réciter les quarante premiers versets de la sourate *Berat* (1).

En conséquence, Abu Beckr prit l'*Irham* et partit. Arrivé à La Mecque avant le *Tarrawiah* (2), il prêcha et commença à enseigner les cérémonies du pèlerinage. Alors survint Ali, également envoyé par le Prophète. Celui-ci, après le départ d'Abu Beckr, avait eu par l'intermédiaire de l'ange Gabriel une révélation lui rappelant que personne autre que lui et Ali ne pouvait promulguer un message divin. En conséquence il avait donné à Ali les injonctions suivantes :

« Rejoins Abu Beckr qui te remettra le commencement de la sourate Bérât, que tu réciteras au moment du pèlerinage, et tu inculqueras à la foule les quatre maximes suivantes :

« 1. Personne n'entrera en Paradis qu'ennobli par la Foi.

« 2. Personne ne fera le tour de la Kaaba en état de nudité.

3. Après cette année, il sera interdit à tout idolâtre, à tout infidèle de venir en pèlerinage (3).

« 4. Tous les infidèles et idolâtres qui ont conclu une trêve avec Dieu et son Prophète, en jouiront jusqu'à son expiration et ne seront point troublés pendant les quatre mois suivants ; mais si, au bout de ces quatre mois ils ne se sont pas lâits Musul-

(1) Bérât signifie : Déclaration d'exemption, c'est par ce mol que commence le Ch. IX du Koran.

(2) Le S du mois de Dhulhajja.

(3) Depuis cette défense, tout infidèle, juif, chrétien ou païen qui ose approcher de La Mecque est mis à mort.

mans, il sera permis de prendre leurs biens et leur vie (1). ».

Ali exécuta les instructions qu'il avait reçues (2).

En arrivant à La Mecque, il mit le cimeterre à la main et menaça de frapper quiconque voudrait faire en état de nudité le tour de la Kaaba. Alors ceux qui étaient nus s'habillèrent ou renoncèrent à accomplir cette *dévotion*. Ali promulgua ensuite l'article 4 ci-dessus.

On lit dans la sourate Beràt, ce qui fut proclamé sur ce point : « Dieu et son Apôtre se déclarent, dégagés de tous leurs engagements avec les idolâtres et les « *associants* » (chrétiens, juifs). »

• Quand les mois sacrés seront expirés, tuez. tes infidèles partout où vous les trouverez ; assiégez-les et tendez-leur toutes sortes d'embûches. S'ils se convertissent, laissez-les aller en liberté.

Combattez ceux qui ne croient pas en Dieu et au dernier Jugement, qui n'interdisent pas ce que Dieu a interdit et ne professent pas la vraie religion. Combattez ceux qui ont reçu les Ecritures Jusqu'à ce qu'ils payent le tribut et qu'ils soient abaissés.

Les Juifs donnent à Dieu pour fils Esra (Osée), et les Chrétiens Jésus, fis imitent les mécréants qui les ont précédés. Par quel complot ces imposteurs ont-ils forgé ces vanités ?

(1) Par cette proclamation une guerre sans merci et sans lin était déclarée, à l'idolâtrie.

Quant aux associants (les Juifs et les Chrétiens), ils seront assujettis à un vnssetage perpétuel. Cette condamnation est prononcée par la S. IX (30 à 36).

(2) Suivant d'autres, Ali aurait rejoint Abu Beckr avant que ce dernier n'eut atteint La Mecque, c'est-à-dire à Dzul-heilà et ils auraient continué ensemble le voyage. La mission aurait été remplie en entier par Ali,

Ils ont élevé leurs prêtres et leurs moines au-dessus de Dieu; et aussi le Messie, fils de Marie, Cependant il ne leur était ordonné que d'adorer un seul Dieu. Il n'y a de Dieu que lui : il est infiniment au-dessus de ce qu'on lui associe.

Leurs bouches s'efforcent d'éteindre la lumière de Dieu. Mais Dieu veut être toute la lumière, bien que les non croyants le nient.

C'est lui qui a envoyé son Apôtre comme un guide infallible, avec la religion de la vérité, pour qu'il la fasse triompher de toutes les autres religions, et de la résistance des idolâtres.

O vous croyants! Assurément beaucoup de prêtres et de moines dévorent les ressources du peuple en vanités, et obstruent la voie de Dieu.

Et ceux qui thésaurisent l'or et l'argent et ne l'emploient pas dans la voie de Dieu, appellent sur leurs têtes un cruel châtement.

Le jour où ils (l'or et l'argent) seront fondus au feu de l'Enfer, leurs visages, leurs flancs et leurs dos en seront pénétrés. Voilà ce que vous avez thésaurisé pour en jouir. Jouissez maintenant de ces trésors.

Par ces menaces et ces malédictions, Mahomet rompait définitivement avec les Juifs et les Chrétiens.

3. Mort édifiante d'Abdullah B. Abu Salul. — Soumission de Taïf.

Cette année mourut le chef du parti des mécontents de Médine, Abdullah B. Abu Salul. Le Prophète, qui l'avait toujours ménagé à cause de la valeur personnelle qu'il lui reconnaissait et de l'in-

fluence qu'il exerçait à Médine, consentit à le visiter à son lit de mort et lui reprocha son amitié pour les Juifs. 11 répondit : « Ce n'est point le moment des récriminations. Je te prie d'accompagner ma dépouille et de me l'aire présent d'une robe pour linceul. »

L'Apôtre portait en ce moment deux robes. Il voulut lui donner celle de dessus, mais Abdullah demanda celle de dessous, qui touchait le corps, et ajouta : « J'espère que tu prieras sur mon cercueil et que Dieu me pardonnera mes péchés. »

L'Apôtre le promit, mais au moment de rejoindre le convoi funèbre, Omar s'efforça de le retenir en lui rappelant le langage qu'avait tenu le défunt lors de la calomnie répandue contre Aischah. Le Prince répondit : « J'ai à choisir entre dire 70 prières pour le pardon d'un mécréant ou n'en dire aucune. Si pour obtenir le pardon d'Abdullah il fallait plus de 70 prières, je les prononcerais. » Il faisait ainsi allusion au verset : « Il en sera de même que tu demandes ou non pardon pour eux, quand même tu demanderais 70 fois leur pardon, Allah ne l'accorderait pas » (Koran, eh. IX : 81).

Enfin l'Apôtre pria pour Abdullah ; il ne s'était pas encore relevé et le corps d'Abdullah n'avait pas encore été confié à la terre qu'il reçut la révélation du verset : « Ne priez jamais pour un de ceux qui mourront, etc. » (*ibidem* 85).

La mort édifiante d'Abdullah fut la cause d'un grand nombre de conversions et le parti des mécontents de Médine s'éteignit avec lui.

Soumission de Ta'if. — Dix mois après la levée du siège de Taïf, Orwa, un de ses principaux habitants qui en était absent au moment du siège et avait depuis embrassé l'Islam, y retourna pour convertir

ses concitoyens, bien que Mahomet le dissuadât de cette dangereuse tentative.

Le lendemain de son arrivée, il fut tué à coups de flèches avant que sa famille et ses amis eussent eu le temps de se réunir autour de lui pour le défendre. Quand Mahomet l'apprit, il loua sa mémoire, le comparant au Prophète Yasin qui invita ses concitoyens à croire en Dieu et fut, par eux, mis à mort (Secrétaire de Wackidi).

Le martyre d'Orwa aggrava l'hostilité entre Mahomet et les habitants de Taïf. Ceux-ci furent bientôt réduits aux dernières extrémités par les razzias continuelles qu'opéraient sur eux les Juifs voisins, les Béni Hawazin, tribu de Malek, devenu le lieutenant de Mahomet.

Alors ils envoyèrent en députation à Médine six de leurs chefs qui y arrivèrent 15 jours après le retour du Prophète de Tabuk. Celui-ci les reçut avec joie et entra en négociations avec eux. Il exigea qu'ils affirmassent leur conversion à l'Islam par la pratique publique des prières et par la destruction de leur grande idole de Taghia, rivale des deux idoles de La Mecque. Ils y consentirent à contre cœur et à condition que l'idole serait abattue par d'autres mains que les leurs. Ils obtinrent du Prophète que la forêt de Waji, près de Taïf, célèbre réserve de chasse, fut déclarée inviolable et il fut stipulé que quiconque s'attaquerait soit aux arbres, soit aux fauves, serait fouetté et aurait ses vêtements saisis. En cas de récidive, le coupable serait envoyé au Prophète.

Abu Sofian et Moghaïra, tous deux considérables dans leur tribu, furent chargés par Mahomet d'anéantir l'idole. Les bijoux et les dépouilles de son temple que Ton rasa, servirent à payer les dettes du mar

tyr Orwa et de son neveu qui, pour ne point subir son sort, s'était enfui à Médine.

On ne cite, en Arabie, que Taïf, pour avoir manifesté de la douleur de la destruction des idoles.

4. Les nouveaux Wofud.

Cette même année, des Wofud vinrent de tous côtés à Médine et furent honorés du baiser des pieds du Prophète. Parmi ces Wofud on cite les suivants :

1^o Celui des Beni Ghainad, qui campèrent près de Baqyi et s'empressèrent de se rendre à la réception du Prince des Hommes, en laissant à un jeune homme le soin et la garde de leur bagage ; lorsqu'ils eurent obtenu l'honneur de baiser le lapis (sur lequel était assis l'Apôtre) et fait profession de la Foi, le Prophète lit écrire pour eux un livre contenant les commandements de la religion avec ses principes et ses pratiques ;

2^o Celui de Jarir, B. Abdullah Albahly, qu'à cause de sa beauté, Omar avait surnommé le Joseph des Musulmans.

Il eut le bonheur d'être admis auprès du Prophète avec 150 hommes de sa tribu qui l'accompagnaient et lit profession de l'Islam. L'Apôtre lui dit : « Veux-tu devenir mon disciple, reconnaître l'unité de Dieu et sa mission prophétique ? Promets-tu de faire les prières prescrites, de payer les aumônes légales, d'observer le jeûne du Ramâdhan, d'obéir à mon gouverneur et d'aimer tous les Musulmans, fussent-ils des esclaves originaires d'Abyssinie ? » Jarir s'engagea à remplir toutes ces obligations, et, quand le Prophète l'interrogea sur l'état des tribus voisines ou amies de la sienne, il répondit : « La religion

de l'Islam est devenue générale parmi elles, elles ont détruit les temples des idoles et vont adorer dans les Mosquées. » L'Apôtre reprit : « En quel état est le temple idolâtrique de Dhu-el-Khalyfah ? » Jarir répliqua : « Il est toujours dans son ancien état. » Le Prophète demanda : « Veux-tu délivrer mon esprit de celle pensée ? » Jarir assura que son plus vif désir était de démolir ce temple et l'Apôtre l'invita à accomplir cette tâche au plus vite. Comme Dhu-el-Khalyfah était très loin de La Mecque, il aurait fallu beaucoup de temps pour s'y rendre à dos de chameau. D'un autre côté Jarir, qui était d'une si haute stature (6 coudées) que ses pieds traînaient à terre quand il était à cheval, ne pouvait trouver de coursier qui voulut le supporter. Mais comme l'Apôtre pria pour lui, quand il vint prendre congé, sa monture fut docile et le transporta sans s'arrêter ni jour ni nuit jusqu'à destination. Il réduisit en cendres le temple des idoles et le rasa jusque dans ses fondements. Les habitants de Dhu-el-Khalyfah obtinrent alors la noblesse de l'Islam. On emporta à Médine les richesses et les parfums précieux que contenait le trésor du temple.

3° Le Woftul des Heni Bakr, puissante tribu du Bahrein qui, 20 ans auparavant, avait si glorieusement triomphé des forces de la Perse, comme nous l'avons dit aux préliminaires.

4° Le Wofud des Boni Hanifah, (branche chrétienne des Béni Bakr) qui, à leur arrivée à Médine furent, par ordre du Prophète, reçus dans la demeure de Ramlah, fille d'Alhàrc̄th, puis obtinrent la faveur de baiser le saint tapis en faisant profession de l'Islam.

Une partie de la tribu ne se convertit que plus tard (1).

5. Moseylamah l'imposteur.

Moseylamah le menteur faisait partie de ce dernier Wofud et il embrassa aussi la religion, niais quand il lut de retour au Yémen, il lut égaré par Satan, renia la Foi, se déclara lui-même Prophète et conquist beaucoup d'adhérents. Il permettait à ses adeptes de ne point prier, de boire du vin et de pratiquer l'usure. Il substituait aux glorieux Koran un livre inepte, sans élégance et sans piété. Il adressa à Mahomet par *deux* envoyés répitre suivante ;

*Moseylamah l'Apôtre de Dieu à Mohammed
l'Apôtre de Dieu :*

J'ai reçu comme loi la mission prophétique.

Une moitié de la terre nous appartiendra et l'autre moitié aux Koréish.

Tu auras les Arabes nomades et ceux des villes seront à moi. Mais les Koréish sont une race per-
Jide.

Quand le Prophète eut pris connaissance de cette lettre, il dit aux deux envoyés : « S'il était permis de mettre à mort des ambassadeurs, je n'épargnerais pas votre vie. » Puis il dicta sa réponse ;

() La situation relativement peu favorable faite aux tribus restées chrétiennes et leur isolement au milieu des tribus musulmanes leur lit peu à peu abandonner ou oublier la foi chrétienne. Mahomet interdit à quelques-unes la pratique du baptême en sorte que les enfants qui naquirent depuis lors furent Musulmans.

*Mohammed l'Apôtre d'Allah à Mosej-lamah
l' imposteur*

J'ai reçu la lettre qui attribue à Dieu une fausseté et un mensonge. Car il donne l'héritage de la terre à ceux qu'il aime ; et les pieux doivent avoir une fin bienheureuse.

Moscylamah fut tué quelque temps après, lorsque Khaled B. Waled vint à Yamanah (1).

Ce fut dans le cours de cette année que Firuz Daylami, fils de la fille du Najjashi (roi d'Ahhvssinie) se lit Musulman. Ce fut lui qui tua Aswad B. Kab qui s'était déclaré Prophète.

(1) Moseylamah était un homme très éloquent et sachant s'exprimer en beau langage, rimé. Quand il vint en Réputation à Médine avec ceux de sa tribu, il demanda à rester à la garde des animaux et des bagages, sachant que le Prophète avait dit : « Quand plusieurs hommes voyagent, le meilleur d'entr'eux est celui qui sert les autres. » En effet, Mahomet remarquant que la députation n'était pas au complet, s'enquit de l'absent. On lui répondit qu'il avait demandé à garder le camp, ce qui lit dire à l'Apôtre : « C'est le meilleur d'entre vous. » Moscylamah persuada à ses compagnons que ces paroles devaient être entendues à la lettre. Lorsque leur tribu connut les lois de l'Islam, que les députés lui révélèrent de la part de Mahomet, on les trouva trop rigoureuses. Alors Moscylamah dit : « Je suis prophète comme Mahomet : la moitié de la terre est à moi, l'autre moitié est à lui. » Bref, il réussit à convaincre sa tribu, en lui remontrant qu'elle n'avait pas besoin d'aller chercher un prophète étranger, puisqu'elle en possédait un dans son sein. Il prétendait tenir ses révélations de Michel : ses sectateurs étaient dispensés de toute prière et il leur permettait la fornication et le vin. Ce fut sous le kalifat d'Abu Beckr que Khaled B. Waled envoyé en expédition contre lui, le tua (*Chronique de Tabari*).

Cette année aussi mourut Badan, gouverneur de l'Yémen, dont nous avons raconté la conversion. L'année suivante, Mahomet divisa l'Yémen en cinq parties dont chacune eut un gouverneur et désigna le (ils de Badan pour l'une d'elles.

CHAPITRE LVII

AN X DE L'HÉGIRE (9 avril 631 au 28 mars 632)

I. Ali conquiert l'Yémen à la Foi.— 2. Traité d'amitié avec les Chrétiens de Najran, — 3. Appendice,

1. Ali conquiert l'Yémen à la Foi.

De nombreux Wofud eurent encore lieu dans les premiers mois de cette année 631.

Ces députations venaient aussi du sud. Les premières furent celles des Béni Moràd et Zobeid qui habitaient la côte de l'Yémen, les Béni Kaulun fixés dans la région montagneuse de ce nom, et les Béni Bajila qui, sur Tordre de Mahomet, détruisirent la fameuse idole de Kholassu dont le temple à cause de la popularité dont il jouissait était surnommé la Kaaba de l'Yémen (C de Perce val),

Il y eut aussi le Wofud de Jorf, ville à laquelle des Musulmans nouvellement converti. venaient d'infliger une sanglante défaite.

Deux princes des Béni Kinda, de l'Hadramaut (Yémen), Wail et El Asbath, le premier du tittoral, le second de l'intérieur, vinrent visiter le Prophète, escortés de brillants cavaliers, luxueusement habillés de tissus de soie de l'Yémen. Après avoir reçu leurs salutations dans la Mosquée, Mahomet leur demanda : « Voulez-vous embrasser l'Islam ? »

— C'est pour cela que nous sommes venu's !

— Alors pourquoi êtes-vous vêtus de soie? (1).

Les habits de soie furent déchirés et jetés. Pour témoigner sa satisfaction Mahomet ordonna l'appel à la prière générale et présenta les deux Princes à l'assemblée des fidèles : « Voici Wail B. Hojh qui est venu à vous du pays d'Iladramaut pour embrasser l'Islam. »

Puis s'adressant à lui : « Parce que lu as cru. je le confirme dans la possession de tous les pays et forts que tu occupes. Tu paieras la dîme. Un collecteur équitable te sera envoyé pour la percevoir. Je te garantis qu'il ne te sera fait de ce chef aucune injustice tant que la Foi subsistera. Le Prophète et tous les Croyants seront tes alliés » (Secrétaire de Wackidi).

Le second chef El Asbath scella son adhésion à l'Islam en épousant Omm Farwa, fille d'Abu Beckr.

La suprématie de l'Islam se trouvant ainsi reconnue dans le sud de l'Arabie, Mahomet y envoya des maîtres pour instruire le peuple et les collecteurs de taxes ou de tributs. Il mit tout ce personnel sous la direction de Muadz B. Jabal qui avait accompli sa mission à La Mecque et lui donna ces instructions :

— Use de douceur, n'effraye pas les gens, mais plutôt encourage-les. Tu vas te trouver avec des Juifs et des Chrétiens qui te demanderont : Qu'est la clef du Paradis? Réponds : La clef du Paradis est d'attester qu'il n'y a de Dieu que le Seigneur qui n'a point d'associé.

Les envoyés de Mahomet furent investis à un cer-

(1) Mahomet n'aimait point la soie et le velours pour les hommes.

tain de'gré du pouvoir judiciaire, car tout litige devait être résolu par le Koran, code civil en même temps que religieux dont l'application leur était confiée. Dans les cas non prévus, ils jugéaienld'après les précédents et, à défaut, d'après leurs lumières.

Il ne restait plus qu'à parfaire la conquête religieuse et politique de l'Yémen.

Ce lut Ali que le Prophète désigna pour la mener à bonne fin : il lui ordonna donc de se mettre en campagne et d'aller camper sur la place de Koba où durent le rejoindre ceux qui devaient faire partie de l'expédition. Il attacha de ses propres mains l'étendard destiné à la troupe et fixa deux banderoles au sommet, l'une en avant, de la longueur d'une coudée, l'autre en arrière d'une palme de long. Il mit sous les ordres du commandeur 300 braves en disant : « Ali, je t'envoie au loin et c'est avec chagrin que je me sépare de toi ! » Il ajouta : « Fais invasion dans le pays ennemi, mais ne livre pas de combat avant d'être attaqué. Invite les adversaires à faire la déclaration « il n'y a de Dieu qu'Allah ». S'ils la font, apprends-leur à prier et à faire l'aumône aux pauvres qu'ils ont parmi eux ; s'ils y consentent, ne leur fais aucun mal. »

On rapporte qu'au moment du départ, Ali dit : « O Apôtre de Dieu, lu m'envoies vers 166 gens qui ont reçu un Livre (révélé, les Juifs et les Chrétiens) mais je suis jeune et je possède mal les préceptes et les règles de notre religion. Alors le Maître plaça sa main auguste sur le sein d'Ali en disant : « O Dieu, fortifie sa langue et crée en lui un nouveau cœur. » Cette invocation eut un tel effet qu'un jour le Pro-

phôto put dire : « Ali est le plus fort de nous tous dans les matières religieuses ! » (1)

Ali s'avança dans l'Yémen avec sa troupe, il y fit un grand butin qu'il mit sous bonne garde et il marcha contre les adversaires de l'Islam.

Arrivé en leur présence, il les invita à embrasser la religion ; pour toute réponse, ils tendirent vers lui leurs mains armées de flèches et de pierres. En conséquence il lit halte et s'efforça de les persuader par de bons conseils et arguments de recevoir la vraie Foi, mais sans succès. Voyant qu'il ne lui restait plus qu'à combattre, il déploya sa troupe *on* ordre de bataille et confia l'étendard aux bras de Masud B. Sanan Solmy.

Pendant qu'on se préparait de part et d'autre à en venir aux mains, un homme de la tribu ennemie de Madjai, nommé Madan, entra en lice, mais Aswad Khozaa se rua sur lui comme un lion furieux et d'un coup de cimeterre l'envoya au l'eu de l'Enfer. Alors Ali lança toute sa troupe ; une vingtaine d'idolâtres furent tués et les autres prirent la fuite. Le commandeur continua sa marche victorieuse sans nouvel obstacle, invitant les Arabes à embrasser l'Islam, ce qu'ils firent en lui déclarant : « Si tu nous l'ordonnes, nous attaquerons ceux qui ne sont pas encore convertis ou refusent de se convertir. Dispose

(1) Ce genre de supériorité d'Ali s'explique *naturellement* par l'intimité dans laquelle Ali vécut constamment avec le Prophète : d'abord dans son enfance et sa jeunesse chez Abu Taleb où ils furent élevés ensemble avec une différence d'âge seulement de quelques années ; ensuite quand Ali eut épousé l'alhuali, la fille préférée du Prophète. Ali était un esprit ouvert : « Dans le cours de ma longue vie, a-t-il dit, j'ai remarqué que les hommes ressemblent plus au temps dans lequel ils vivent qu'ils ne ressemblent à leur père. »

de nos-biens. Prélève la part de Dieu, pour que nous n'ayions plus ensuite rien à payer. » Ali souscrivit à leur demande, lit le partage du butin, en mit à part le cinquième et le laissant à la garde d'Abu Rafi, se rendit à La Mecque avec un empressement qui lui donna des ailes, pour y rejoindre le Prophète au sanctuaire.

On raconte que dans le cinquième réservé se trouvait une jeune fille extrêmement belle et agréable qu'Ali prit pour lui-même. Un de ses ennemis s'en alla dénoncer ce détournement au Prophète. Celui-ci le reçut très mal et déclara qu'Ali avait droit à une part encore plus forte dans le cinquième réservé et qu'il fallait l'aimer parce qu'il était un second lui-même auquel on devrait obéir après sa propre mort.

Selon quelques écrivains, après le Ghazwah de Tabuk, Amru B. Mahdi vint à Médine, se présenta au Prophète qui lui parla du jour de la résurrection et il se convertit avec un grand nombre des gens de sa tribu.

Ayant rencontré, à Médine, Abu Shath, le meurtrier de son père, il le saisit par le cou, le traîna jusqu'en présence du Prophète et demanda le talion du meurtre commis. L'Apôtre répondit : « L'Islam a abrogé la coutume du temps de l'ignorance. » Abu Ben Mahdi fut si mécontent de cette réponse, qu'il apostasia et repartit pour son pays. En route il lit une razzia sur les Béni Alhàret avant de rejoindre sa tribu, les Béni Zobayaid.

Dès qu'il fut informé de ces faits, le Prophète envoya contre eux Ali avec une troupe de cavaliers Mohajers.

Quand les deux partis furent en présence, Amru B. Mahdi s'avança et demanda à très haute voix un

champion. Ali vint à sa rencontre, son aspect et son cri de défi lurent si formidables, qu'Amru terrifié s'enfuit. Alors les Musulmans attaquèrent l'ennemi, tuèrent le frère et le neveu d'Amru et capturèrent son épouse ainsi que d'autres femmes.

Ali s'en retourna, laissant son lieutenant Khaled H. Saïd dans le pays pour y recueillir l'aumône légale, lui donnant l'ordre d'accorder la vie à tous les fugitifs qui se feraient Musulmans.

Après le départ d'Ali, Amru B. Muhdi vint trouver Khaled B. Saïd, se lit de nouveau Musulman et obtint la liberté des membres de sa famille faits prisonniers.

Pendant son séjour dans l'Yémen. Ali, prêchant et enseignant, lit beaucoup de conversions; on cite principalement celle de Kabu-el-Akhbâr, docteur juif très renommé.

2. Traité d'amitié avec les Chrétiens de Najran.

Dans le courant de cette année fut conclu le traité entre le Prophète et les Chrétiens du Najran. Il leur avait écrit pour les inviter à embrasser l'Islam et ils avaient envoyé à Médine 14 d'entre eux pour prendre des informations certaines sur l'Islam et sur lui. Parmi ces derniers se trouvaient trois hommes éminents : Abdu-el- Maşyh, surnommé Aaqubah, chef des Béni Kinda, chrétiens de Najran ; Yahn, surnommé Sayid, qui avait de grands biens et de nombreux clients ; enfin Abu-el-Hareth, évêque et docteur très vénéré, en faveur duquel les Grecs avaient construit des églises et constitué un traitement.

Chemin faisant, ce dernier avoua à son frère Karaz, l'un des 14, qu'il reconnaissait l'excellence de la religion de Mahomet et que s'il ne l'embrassait pas, c'était uniquement par des motifs d'intérêt et de situation. Cette confidence (1) fit un tel effet sur l'esprit de Karaz qu'il surmena son chameau pour arriver plus vite et fit profession de l'Islam aussitôt qu'il eut été admis au baise-pied.

Pour se présenter à Médine, les délégués de Najran quittèrent leurs habits de voyage, mirent de longues robes de soie traînant sur le sol, se chargèrent les doigts de bagues d'or et entrèrent ainsi dans la Mosquée de l'Apôtre de Dieu. Ils le saluèrent, mais il ne leur rendit pas leur salut et détourna les yeux. Alors ceux-ci tournèrent leur face vers l'Est, selon la coutume de leur religion et se mirent en prières ; conformément à l'ordre du Prophète, personne ne les interrompit. Leurs dévotions terminées, ils s'adressèrent au Prophète, mais ne reçurent encore de lui aucune réponse. Fort perplexes après ce mauvais accueil qui leur était fait en présence d'Ali, ils firent, par deux amis communs, prendre conseil de ce dernier sur ce qu'ils avaient à faire.

Celui-ci les engagea à se présenter devant l'auguste assemblée avec le costume de moine (2). Ils suivirent son avis et quand ils eurent salué le Prophète, celui-ci dit : « La première fois que j'ai vu ces hommes, ils étaient, je le jure par Dieu, en compa-

(1) Cet incident peu vraisemblable fait partie du récit d'Hishami mais non de celui du Secrétaire de Wackidi, plus autorisé.

(a) On se rappelle que Mahomet aimait les moines chrétiens, par suite de longs rapports qu'il avait eus avec quelques-uns en Syrie. Ce sentiment est exprimé dans un verset du Koran.

gnie de Satan. » Puis il rendit aux envoyés leurs compliments et les invita à l'aire profession de Tislam ; mais ils refusèrent et prononcèrent des paroles incohérentes. Leur évêque interrogea : « O Mahomet ! que penses-tu de notre Seigneur le Messie ? » L'Apôtre répondit : « (Tétait un serviteur de Dieu et un Prophète. » L'évêque reprit : « Penses-tu que Isa (Jésus) a eu un père qui Ta engendré ? » « Non, répliqua le Prophète. » Alors l'évêque demanda : « Comment alors peux-tu dire qu'il était un serviteur et par conséquent une créature, puisqu'il n'y a pas une créature sans *un* géniteur ? » L'Apôtre dit alors : « Aujourd'hui je ne répondrai pas à vos questions. Restez dans cette ville jusqu'à ce que vous receviez les explications désirées. »

Le lendemain fut révélé au Prophète le verset suivant : « Aux yeux d'Allah, il (Jésus) est pareil à Adam. Il l'a créé de limon en disant : Sois, et il a été (1). (Telle est) la vérité qu'enseigne ton Seigneur (Allah) ; ne sois donc pas du nombre de ceux qui doutent ; et s'il en est qui disputent avec toi à son sujet, après la connaissance qui t'a été donnée (par révélation) dis-leur : Venez, rassemblons nos fils et vos fils, nos femmes et vos femmes et nous-mêmes et vous-mêmes ; faisons des *imprécations* (2) et que la malédiction d'Allah tombe sur ceux qui mentent ! »

L'Apôtre fit appeler les envoyés de Najran et leur récita le passage ci-dessus qui venait île lui être ré-

(1) Ainsi que nous l'avons vu dans la Bible de l'Islam, les Musulmans croient que Jésus a été créé ou conçu de cette manière dans le sein de la Vierge Marie.

(2) A cause de ce mot le passage du Koran cité s'appelle le verset de l'*imprecation*. Voir le Koran, ch. III, 52, 53, 54. C'est une argumentation sans réplique comme celle du sabre.

vêlé ; et comme les Chrétiens persistaient dans leur croyance, et niaient les vérités du Koran, il leur dit : « Venez, faisons les imprécations et que la nudé-lion d'Allah frappe les menteurs. »

Les Chrétiens demandèrent ce jour pour réfléchir, promettant de revenir le lendemain, ce qui leur lût accordé. Rentrés à leur demeure ils consultèrent Aaquhal, qui leur dit : « Certainement Mohammed (Mahomet) est un Prophète inspiré et il vous a donné un argument convainquant au sujet d'Isa (1) ; n'allez donc point faire l'épreuve des imprécations. Comme vous ne voulez pas cependant renoncer à votre religion, entrez en négociations avec lui et faites-le consentir à accepter de vous la taxe de capitaliou. »

Tous se rangèrent à cet avis. Le lendemain matin ils se rendirent à la demeure du Prince, le trouvèrent au moment où il conduisait par la main Hassauet Hussein, suivis de leur père Ali et de leur mère Fatiuah à la mosquée. Ils furent fort impressionnés par la vue de ces augustes personnages et par les prières que prononçait l'Apôtre et auxquelles les enfants répondaient: Amir! Cependant, suivant le conseil d'Aaqubat. Abu-el-Hareth leur orateur, dit au Prophète : « Nous ne ferons pas avec toi d'imprécations. » Alors il les invita à accepter l'Islam et comme ils refusèrent, il les menaça de leur faire la guerre rigoureusement. Ils répondirent :

« Nous ne sommes pas de force à résister aux Arabes. Mais nous te paierons chaque année 2,000 habillements, chacun du prix de 40 dirheins, 1.000 au

(1) Cet aveu ne se trouve point dans le récit du Secrétaire de Wackîdi.

mois de S a far et 1.000 au mois de Redjcb, à la condition que nous conserverons notre religion et que nous serons placés sous ta protection (1). »

Le Prince consentit à ce que demandaient les Chrétiens et arrêta les termes du traité.

Dans la soirée du même jour, leur chef Aaqubah revint avec un des compagnons auprès du Prophète et tous deux embrassèrent l'Islam.

Voici, d'après le secrétaire de Wackidi, le texte du traité avec les Chrétiens du Najran :

Ils paieront chaque année 2,000 habillements, chacun de la valeur d'une once d'argent, déduction faite du prix des armes, chevaux, chameaux et autres provisions que leur prendront les Musulmans. Ils entretiendront les envoyés de Mahomet (colléc-

(1) Ou a vu plus haut Mahomet exiger l'émigration des tribus juives fixées dans le voisinage de La Mecque et de Médine ou bien l'abandon de la moitié de leurs terres. Il lui fallait des lèvres pour établir ses guerriers autour de lui. Colle fois (de même qu'il avait fait en Syrie), il exigea seulement la reconnaissance de sa suzeraineté et le tribut annuel, parce que le pays des Najrani était à une assez grande distance des villes saintes, qu'ils étaient chrétiens et qu'ils se soumettaient sans avoir combattu.

En dehors de l'Arabie et sauf les cas exceptionnels, les successeurs arabes de Mahomet sommèrent les populations chrétiennes de choisir entre : la conversion à l'Islam, l'assujettissement avec tribut, une guerre d'extermination.

Les populations chrétiennes se soumirent en général à la seconde condition. La plupart étaient hérétiques et haïssaient les Grecs orthodoxes de Byzance plus encore que les Musulmans. Elles s'offrirent pour ainsi dire à la conquête arabe. Beaucoup de places furent prises par trahison, entre autres Bostrah, dont le gouverneur, Romanus, ouvrit les portes et embrassa l'Islam.

Rappelons toutefois que parmi les pays chrétiens assujettis, un certain nombre s'émancipèrent, entre autres l'Espagne et la Grèce.

leurs) pendant vingt jours au plus et ne les retiendront pas plus d'un mois.

En cas de guerre dans l'Yémen, ils prêteront à Mahomet 30 armures. 30 chevaux et 30 chameaux. Ils seront indemnisés de tout ce qui sera perdu à la guerre.

Le Prophète garantit leur vie, leur religion, leurs terres et tout ce qu'ils possèdent, aux absents comme aux présents, en outre leurs églises et heures de prières ; aucun évêque ne sera déplacé de son siège, aucun moine de son couvent, aucun prêtre de sa paroisse. Toute chose grande ou petite sera maintenue dans son état. Il ne sera accordé aucun talion ou prix du sang pour meurtres antérieurs à l' Islam. Les procès seront jugés avec équité.

Quiconque a pris un intérêt pour le prêt n'a point la garantie de Mahomet.

Tout ce qui est stipulé dans cet écrit est sous la protection de Dieu et de son Prophète, continuellement jusqu' au jour de la Résurrection ; si vous marchez dans la droiture et l'honnêteté, vous serez préservés contre tout attentat.

Appendice au Chapitre LVII

Le Koran et le Christianisme.

Les détails sur la vie du Christ se trouvent épars dans les dernières sourates de Médine ; ils sont très restreints et mélangés de fables, et ne diffèrent point de ceux rapportés dans le récit courant de la Bible de l'Islam (chap. XLI). Il importe de reconnaître les sources auxquelles ils ont été puisés, car Une école a soutenu que l'Islam était une réforme

première du Christianisme empruntée aux Nestoriens.

Un de ces traits les plus curieux est que Jésus n'a pas été crucifié et que les Juifs, par méprise, ont crucifié à sa place un Apôtre qui lui ressemblait. Ce fait n'est pas allégué pour contredire les Chrétiens, mais bien les Juifs qui se glorifiaient d'avoir mis le Christ à mort (S. (107), IV, 155 à 158)(1). Ce qui prouve que Mahomet n'avait aucune idée de la grande doctrine chrétienne de la Rédemption ou du moins n'en avait qu'une doctrine; très imparfaite. On a pensé que Mahomet avait pu emprunter ce trait aux Gnostiques ; mais cela est inadmissible, parce que les Gnostiques avaient disparu de l'Egypte et a *fortiori* de l'Arabie avant le vi^e siècle (12). Mais cette fable a pu parvenir aux oreilles de l'un ou de quelques-uns des faux docteurs, demi-Juifs, demi-Chrétiens, dont s'entourait Mahomet, et avait été proposée comme un terme de conciliation pour lever la pierre d'achoppement à laquelle, du temps de Mahomet comme de saint Paul, venaient se buter les Juifs : le crucifiement de Jésus. Moyennant ce compromis les Juifs pourraient, sans qu'il en coûtât rien à leur amour-propre national, se fondre avec un christianisme ainsi expurgé pour reconnaître la mission du Prophète.

Mahomet n'a pas eu à sa disposition les Evangiles apocryphes, autrement il y aurait pris des renseignements plus nombreux et plus sérieux.

(1) Rappelons que les chiffres arabes placés entre parenthèses avant les chiffres romains (n⁰ des sourates) indiquent l'ordre chronologique de ces sourates.

(2) Geroek démontre l'opposition absolue du Gnoticisme et de l'Islam; *Christologie*, t. 11 : « Der positive besonnere character des Islam ist den Gnostischen speckulatione'n. gänzlich zuwider (p. 12). »

Gerock pense qu'il a simplement recueilli « la tradition chrétienne en Arabie » (1). Cette supposition est vraisemblable pour une grande partie de cette tradition qui se trouvait ainsi acceptée d'avance ; mais comment croire qu'elle niait le crucifiement ? L'hypothèse la plus probable est qu'un certain nombre de Juifs le niaient, afin de ne point encourir l'odieuse qui les a poursuivis partout.

Les notions que possédait Mahomet de la Trinité et du Saint-Esprit étaient si confuses qu'elles ne peuvent lui avoir été communiquées que par quelque Juif lui-même fort ignorant du sujet.

Mahomet croyait que les Chrétiens adoraient Marie (2). Probablement, il la considérait comme la troisième personne de la Trinité. Il paraît avoir ignoré que le Saint-Esprit fut cette troisième personne. Le seul passage qui mentionne expressément la Trinité (S. (107) IV, 109) ne fait aucune allusion à la divinité de l'Esprit. Les expressions « l'Esprit », « le *Sain l'Esprit* » qu'on rencontre dans de nombreux textes du Koran ne sont toujours pas employées comme s'appliquant à une personne de la fausse Trinité des Chrétiens. Ces ternies désignent ordinairement Gabriel, le Messager des révélations de Dieu à Mahomet. Il s'est fait probablement dans l'esprit de celui-ci une confusion de Gabriel avec le Saint-Esprit, provenant de ce que le premier a été

(1) Es Sheint das Mohammed seine Berichte uber Christas und einige andere Erzählungen aus der Christen-geschichte, aus einer in seinem Vaterlande umhergetragenen Volkstradition Schopfte.

(2) Les diverses communions chrétiennes ont beaucoup disputé sur Marie. — Les Orthodoxes lui donnent le titre de « mère de Dieu ». D'autres Chrétiens, parmi lesquels les Nestoriens, le lui refusent. L'Eglise a toujours enseigné qu'on doit honorer Marie, mais non l'adorer.

l'instrument, l'intermédiaire de l'Annonciation et que, en même temps, les Chrétiens croyaient Jésus conçu par l'opération du Saint-Esprit, Cette phrase est reproduite plusieurs fois dans un sens plus général, celui de « *souffle d'inspiration* », le dernier mot étant entendu sans figure, comme dans la *Bible de l'Islam* et dans les sourates (88) XVI, 2; (72) XL. 15; (76) XLII, 5a. Ce fut le divin « souffle » insuflé dans l'argile qui donna la vie à Adam (S. (62) XV. 29), et Jésus qui, comme Adam, n'avait pas de père terrestre est aussi « un souille de Dieu » insufflé dans Marie (S. XXL 91; LXVI 12: IV, 169). Quand le Koran dit : « Dieu tortillera Jésus avec le Saint-Esprit (souille) » (S. (94) II, 254 ; (100) V, 109 ; (98) LVIII 22), il se sert seulement d'une phrase courante chez les Chrétiens, et qui s'accorde avec les idées juives (1).

L'assurance avec laquelle Mahomet fait appel à la fois aux Juifs et aux Chrétiens comme possédant les uns et les autres dans leurs Ecritures la promesse d'un futur Prophète ne peut lui être venue que d'une interprétation forcée de ces Ecritures par son entourage de demi-savants plus ou moins Juifs et Chrétiens. Les Juifs attendaient un Messie, les Chrétiens une seconde venue du Christ (pour le jour de la résurrection). La Mission de Mahomet répondait à cette double attente en rapportant à un seul Prophète toutes les prédictions. Cette thèse s'appuyait d'une manière assez plausible sur deux textes, l'un

(1) Le verset 12 du Psaume II dit : « Soulève-moi de ton libre esprit (souille.) Geroek croit aussi que Mahomet a l'ait cette confusion : « Das der beilige Gest der Christen dem Mohamed hier dunkel vorsich webte, ist einleuchtend, besonders wenn wir bedenken, wie derselbe in dem Besuche bei Maria mit Gabriel in eine Person verschmiltz,

de l'Ancien, l'autre du Nouveau-Testament. Le premier est la prophétie de Moïse aux Israélites (Deutérou, XVIII 15) : Dieu fera surgir vers toi comme vers moi un Prophète sorti de ton sein, du sein *de tes frères*. » Les frères, selon l'interprétation musulmane, sont les Arabes ou Iduinéens que plusieurs passages du Pentateuque et même les Juifs en général reconnaissent pour frères.

Le texte du Nouveau-Testament est la déclaration faite par Jésus, qu'il a 'clé envoyé seulement pour confirmer la loi juive, tandis que, d'après plusieurs passages des Ecritures, il doit venir un Prophète qui fera régner sur toute la terre la religion d'Abraham « le premier Musulman ». Ce Prophète, le dernier, ne peut être que Mahomet; il prononcera délimitativement sur tout sujet essentiel (1).

Cette argumentation paraissait inadmissible à l'Apôtre. Il réussit à faire partager à un grand nombre de prosélytes son ardente conviction.

Trouvant les Juifs rebelles à son appel et dangereux à la fois pour sa religion et sa puissance, il les attaqua violemment et par des révélations et par les armes. Les Chrétiens ne furent d'abord pris à partie qu'à l'occasion des Juifs et le Koran ne parla de leurs prêtres et de leurs moines qu'en termes comparativement élogieux (2).

(1) Les Ulémas paraissent distinguer entre le dogme et les rites. Ceux-ci sont seuls susceptibles de modifications.

(2) S. (87: I, VII, 27 : Nous avons donné pour successeur à Noé et Abraham, Jésus, fils de Marie, et nous avons mis dans le cœur de ses disciples la compassion et le pardon, et l'état monastique ils l'ont adopté d'eux-mêmes (nous ne le leur avons point commandé), uniquement pour plaire à Dieu.

S. (109) V, 77 : Parmi les non-Idolâtres, les plus bienveillants parmi les Croyants sont les Chrétiens, parce que leurs prêtres et leurs moines sont exempts d'orgueil. Lorsqu'ils

Mais à mesure qu'il avance dans son triomphe. Mahomet fouir aux pieds toute opposition ; la dernière sourate révéler à Médine étend aux Chrétiens l'anathème lancé originairement contre les Idolâtres, ensuite contre les Juifs. Le Koran doit régner souverainement.

S. (114) IX, 29) : *Faites la guerre à ceux d'entre tes hommes de l'Ecriture qui ne professent pas ta croyance de la vérité. Faites-leur la guerre jusqu'à ce qu'ils paient tous le tribut et qu'ils soient humiliés.*

30 : *Les Juifs disent : « Ozair est le fils de Dieu (I). » Les Chrétiens : « Le Messie est le fils de Dieu. » Ils parlent comme les Infidèles d'autrefois. Que Dieu les combatte.*

31 : *Ils ont pris leurs docteurs et leurs moines et le Messie, fils de Marie plutôt que Dieu, pour leurs seigneurs, et cependant il leur a été ordonné de réadorer qu'un seul Dieu. Loin de sa gloire, les divinités qu'ils lui associent.*

34 : *O Croyants, un grand, nombre de docteurs et de moines consomment le bien des autres pour des choses vaines. Annonce un châtiment douloureux à ceux qui amassent l'or et l'argent et ne le dépensent point dans le sentier de Dieu.*

Dans ses dernières années. Mahomet ayant eu des rapports politiques avec des populations chrétiennes avait pu se rendre compte du genre de résis-

entendent la révélation du Prophète, ils pleurent en reconnaissant la vérité, etc.

(1) Voir la Bible de l'Islam On considère Ozaïr comme se contondant avec Esdras. Les Juifs n'ont jamais considéré Esdras comme fils de Dieu, L'extrême vénération qu'ils ont pour lui comme restaurateur de Jérusalem a donné lieu à cette confusion.

tance qu'il éprouverait de leur part, en raison de l'opposition des deux religions; il avait vu aussi leurs côtés vulnérables : l'exagération des pompes, du culte et du monachisme.

De là la révélation ci-dessus.

Il semble aussi y avoir vu qu'il y avait du bon à leur emprunter, notamment le pardon des injures, qui fait le sujet des versets 127-128 de S. (108) I I I , une des dernières de Médine : « Efforeez-vous de mériter le Paradis destiné à ceux qui font l'aumône dans la gêne, comme dans la richesse, qui savent maîtriser leur colère et qui pardonnent aux hommes *« qui les offensent »*. Certes, Dieu aime ceux qui agissent avec bonté. »

La même idée est exprimée dans une autre sou-rate de la même époque et dans le verset 265 de S. (96) II : « Une parole honnête, l'oubli des offenses, valent mieux qu'une aumône suivie d'un mauvais procédé. Dieu est riche et clément ! »

C'est dans la même période que nous trouvons quelques versets du Koran associant à l'Eden les femmes jusqu'alors laissées dans l'oubli comme une quantité négligeable. Mais rien ne montre mieux la supériorité attribuée par Mahomet au sexe masculin, même dans la vie future, que la différence entre les promesses faites aux femmes et aux hommes pour cette vie. Un Musulman se croirait déshonoré d'obéir à une femme, quel que soit son rang parmi les Chrétiens, et l'isolement du sexe faible est maintenu même en Paradis.

CHAPITRE LVIII

I. Le Pèlerinage d'adieu. — 2. Exhortations pendant le retour du Pèlerinage.

1. Le Pèlerinage d'Adieu.

Celle année, le Prophète accomplit le pèlerinage d'adieu. Quand il eut décidé d'aller à La Mecque, il dépêcha des envoyés à toutes les tribus arabes converties pour les informer qu'il allait se rendre au Sanctuaire et pour inviter tous ceux qui voulaient faire ce pèlerinage à se mettre en route et à se joindre à lui. Quand cette nouvelle se fut répandue de tous côtés un nombre incalculable de personnes partirent pour La Mecque et attendirent le Prophète pour apprendre de lui les cérémonies du pèlerinage. Quand la foule fut ainsi rassemblée, le premier du mois de Dhulkaada, l'Apôtre s'oignit le visage d'huile, se peigna, se parfuma le corps, se déshabilla, revêtit deux izars (1) et s'en vint à la mosquée de Médine à midi faire les prières obligatoires avec quatre prosternations ; après "quoi, il partit pour Dhul-Khalifah. Là, il lit ses prières de l'après-midi et choisit cent chameaux pour le sacrifice. Il en consacra un lui-même en lui attachant de ses propres mains des guirlandes, et chargea Nahyah B. Jundal de prendre soin des autres.

Cette fois, Fatimah et les Mères des Musulmans eurent le bonheur d'accompagner le Prophète, por-

(1) Sorte de caleçon très collant.

tées dans des howdahs(1). Cent quarante mille personnes l'escortèrent dans ce voyage, et, quand il eut fait les secondes prières à Dhul-Khalifah, il monta sa chamelle Qaswy et endossa l'ihram (2).

Après avoir accompli les prières du matin à Towa, il fit son entrée dans La Mecque par la ville haute, se rendit à la mosquée du Sanctuaire, salua la Pierre Noire, lit le tour de la Kaaha trois fois en courant et quatre fois au pas, suivant L'usage (3). Dans cette occasion, il retira sa reda de dessous son bras et la jeta sur son épaule gauche. Le septième tour de la Kaaha achevé, il tourna sa face vers la place d'Abraham et récita solennellement Le verset : « Considère la place d'Abraham comme un lieu de prière. » Entre la Kaaha et la place d'Abraham, il pria en faisant deux prosternations: à la première, il récita le Fatiha (premier chapitre du Koran) et dit : ' < O non Croyants ! » (Koran, eh. CIX.) A la seconde, il récita la sourate *IKhldas* (Koran, ch. CXII, déclaration de l'unité de Dieu). Puis, il alla toucher la Pierre Noire et sortit par la porte de Salâ. Arrivé à ce dernier endroit, il récita le verset « *lin* outre. Salâ et Merwa sont (deux) des monuments d'Allah » (Koran, ch. II, partie du verset 153) et dit : « Je commence par où Allah a commencé » et il lit la course entre Sala et Merwa. Revenu à Safâ, il tourna sa face bénie vers le Qihlak de la prière et les yeux sur La Kaaha, dit : « Il n'y a de Dieu qu'Allah. Il ne se partage point. A lui la sou-

(1) Sorte de civière ou compartiment qui pouvait être placé sur une bête de somme.

(2) Costume de pèlerin consistant uniquement en deux chemises.

(3) Voir dans la *Bible de l'Islam* la description des cérémonies du pèlerinage à La Mecque.

veraineté et la gloire. Il fait vivre et mourir, et il est le seul vivant qui ne meure pas. Il est puissant. Suivant sa pi omessc, il a porté aide à ses serviteurs, e'csl lui seul qui a mis en fuite les confédérés. » Après avoir prié, il répéta encore trois fois ces paroles. Ensuite, il se rendit à Merwa et traversa l'Ouadi, les premières fois en courant, puis au pas, comme il l'avait fait à Safà. A la lin de la course, il ordonna que tous ceux qui n'avaient amené aucun animal pour le sacrifice se dépouilleraient de l'ihram et seraient libres jusqu'au jour du Tarawah où ils reprendraient cette tenue ; cl que tous ceux qui en avaient amené garderaient l'ihram jusqu'au sa-orifice.

En vertu de cet ordre, Fatimah et plusieurs antres Mères des Musulmans (les femmes ou filles de Mahomet) et des Gompagnons du Prophète furent exemptés de l'ihram et Fatimah passa une très belle robe et se mit du koheul aux yeux, tandis que le Prophète et Ali, qui avaient amené de l'Yémen plusieurs chameaux destinés au sacrifice, gardèrent continuellement l'ihram.

L'Apôire de Dieu passa à Merwa quatre jours, jusqu'au mercredi 8 du mois de Dhulhajja, et ce jour-là se rendit avec les Musulmans à Mina où il s'arrêta et fit les prières du jour, du soir et de la nuit. Il y passa aussi la nuit et y dit les prières du matin, et, après le lever du soleil, se rendit au mont Arafat où il trouva une tente préparée pour lui en un lieu du nom d'Urwah. Il y resta jusqu'au moment où le soleil commença à baisser. Alors il monta sur sa chamelle Qaswy et se rendit à la partie inférieure de l'Ouadi où, sans mettre pied à terre, il prêcha : « Il vous est défendu de répandre le sang du prochain, de prendre son bien, de vous

quereller, pendant ce jour et ce mois sacrés. Sachez que j'ai aboli les coutumes du temps de l'ignorance et que les meurtres que l'on a commis pendant ce temps ne devront plus à l'avenir être expiés par une vengeance. La première, la peine du talion, que j'ai fait abroger a été pour le meurtre de Rabiah. le fils du frère de mon père. J'ai aboli l'*amende du sang* que l'on payait du temps de l'ignorance et la première amende de cette sorte que j'aie défendue a été pour le meurtre d'Abbas H. Âhd-ul-Muttalcb (oncle de Mahomet), en sorte que j'ai donné, le premier, l'exemple de s'abstenir de prendre soi-même le sang ou le bien du meurtrier en réparation du sang versé. »

Ensuite il développa avec son éloquence merveilleuse plusieurs préceptes sur la manière de mener et de traiter les femmes, les esclaves, etc.. et ajouta : « Je vous laisse un garde qui ne vous laissera jamais vous égarer, si vous le suivez. » (Le Koran.) Il termina ainsi : « Le jour de la résurrection, on vous demandera : — Qu'a fait Mahomet pour vous? A-t-il promulgué sa mission et les commandements? — Que répondrez-vous? »

Tous affirmèrent d'une seule voix : « Ce jour-là, nous témoignerons que tu as rempli les conditions de ton apostolat, que tu t'es acquitté de toutes les charges qui t'avaient été confiées et que tu n'as omis aucune règle de conduite, ni aucune admonition nécessaire. » Quand le Prince eut entendu ces paroles, il leva l'index au ciel, puis il l'abaisse vers la terre et s'exclama trois fois : « O Allah! je porte témoignage (de ce qui vient d'être dit)! »

Les anciens biographes nous ont transmis les **mémorables, paroles que le Prophète prononça**

alors; elles furent considérées par les auditeurs et peut-être par Mahomet lui-même comme un testament prophétique. Voici les principaux passages des fragments recueillis par le « Secrétaire de Wakkidi ».

« O Croyants! écoutez mes paroles, car je ne sais pas si, après cette année, je me retrouverai jamais au milieu de vous.

Vos vies et vos biens sont inviolables entre vous jusqu'à la fin des Temps.

Le Seigneur a fixé pour chacun sa part d'héritage. Un testament au préjudice des héritiers légaux n'est pas valable.

L'enfant appartient à son père (légal). Celui qui viole le mariage sera lapidé.

Si un homme se dit faussement le fils ou le serviteur de quelqu'un, la malédiction de Dieu, des Anges et des Hommes tombera sur lui.

O Croyants! vous avez des droits sur vos femmes et elles (ont) des droits sur vous.

Leur devoir est d'observer la foi conjugale et de ne commettre aucune faute.

Si elles y contreviennent, vous êtes autorisés à les tenir enfermées et à les fustiger, mais sans les blesser. — Si elles s'abstiennent du mal., donnez-leur des vêtements et une nourriture convenables. Traitez bien vos femmes, car elles sont pour vous comme des captives et des prisonnières; elles n'ont aucun pouvoir en quoi que ce soit qui les concerne. Vous les avez prises sous la sauvegarde de Dieu ; et vous avez rendu leurs personnes légitimes (ayant des droits) pour vous par les paroles de Dieu.

Et vos esclaves, qu'ils aient la même nourriture que vous, des vêtements de la même étoffe que les

vôtres. — Et s'ils commettent une faute que vous ne voulez pas pardonner, vendez-les, car ils sont les serviteurs de Dieu et ne doivent pas souffrir de tourments.

Sachez que pour un Musulman tout Musulman est un frère. Vous êtes tous du même niveau (et en disant ces mots il leva les bras et croisa entre eux les avant-doigts des deux mains). Vous ne formez qu'une Fraternité.

Que celui qui est présent ici répète mes paroles à celui qui est absent et que celui-ci les fixe dans sa mémoire mieux encore que celui qui les a entendues.

Après cela, on cria l'appel à la prière et le Kqâ-inct(1). L'Apotre présida aux dévotions; puis, il lit répéter le Eqâmet et récita une seconde fois la prière avec la multitude de nouveau rassemblée. Ensuite il monta sur sa chamelle, entra au Maqaf (a), tourna sa lâce vers le Qiblah, se mit en prières et y resta jusqu'au coucher du soleil. Eu ce jour, après la prière avec la multitude, lui fut révélé le verset : « Aujourd'hui (3), j'ai achevé de rendre parfaite ma religion, je vous ai accordé toute ma grâce et vous ai donné complètement l'Islam pour religion. » (Koran, eh. V, verset 5.) Cette révélation divine fut la dernière; à partir de ce moment, il ne

(1) Appel à la prière en dehors des heures fixées.

(2) Nom de la station sur l'Arafat.

(3) Selon les commentateurs *Sonnites* le mot « aujourd'hui » s'applique non pas à ce jour précis, mais à tout le temps de la mission de Mahomet. Il en est autrement des *Chûtes*. Ils soutiennent que les versets où ce mot est contenu (dans la S. V) ont été révélés le jour où Mahomet a parfait son Œuvre-en investissant Ali, son gendre, de l'imamat, et en le désignant pour son successeur.

descendit plus du ciel aucun précepte, parce que ces paroles sont le complément et la conclusion du Koran et de la loi de l'Islam (1).

Au coucher du soleil, il lit monter derrière lui Osama H. Zaïd, et, à la descente, il tenait la bride si courte à Qaswy que sa tête touchait presque le coussin qui se trouvait devant l'Apôtre; mais, quand commença la montée, il lâcha les rênes pour qu'elle pût avancer facilement.

Arrivé à Mazdalfah, il lit la prière du coucher du soleil avec l'Adhar (2) et l'Eqamet, et passa la nuit à Mazdalfah. Le matin, avant la prière, il se rendit au Saint-Monument (Koran, chap. I I, 194); se tint debout la face tournée vers le Qîblah et récita le Takbir, le Tahlil (3) et le Tawahy (4) jusqu'à ce qu'il fit complètement jour. Il quitta le Saint-Monument

1) Suivant Al Januahi, Abu Heekr en entendant eette révélation, se serait mis à pleurer, se sentant encore bien éloigné de la perfection dans l'islam. Le même dit «que pendant que ce verset était révélé au Prophète, la chamelle Qaswy qui portait Mahomet, ne pouvant supporter le poids de la révélation divine, tomba sur ses genoux. Le lieu où ce miracle s'accomplit resta pendant plusieurs siècles oublié ou ignoré. Un autre miracle le lit découvrir en 964 de l'Hégire, époque, à laquelle Al Wàled, grand cadî de La Mecque, se mit par piété en devoir de le retrouver, pendant le grand pèlerinage. Al Wàled donc, parcourut la ville en tous sens, monté sur sa chamelle, lorsqu'il rencontra «un homme pieux qui passait pour avoir des révélations et qui s'appelait Cheik Hussein. Ce dernier interpella Al Wàled pour lui déclarer que la nuit précédente le Prophète lui était apparu pour lui indiquer le théâtre du miracle, qui était le lieu même où tous les deux se trouvaient en ce moment. A ces mots la chamelle d'Al Wàled s'agenouilla d'elle-meme en cet endroit.

(2) Appel à la prière par le Mueddhin.

(3) C'est simplement le cri: Allah, Allah.

(4) Il n'y a de Dieu qu'Allah.

avant le lever du soleil et les Koréish en partirent aussi.

Quand le Prince s'éloigna, il permit à Omar (Fadzl, fils d'Ahbas et de Sabyah Alwajah) de monter derrière lui, mais, pendant le trajet, Omar jetait de temps à autre des regards sur les femmes des Bahrayin qui passaient là dans ce moment et le Prophète, de sa main bénie, tournait la tête du jeune homme d'un autre côté. Quand ils arrivèrent dans la Vallée des Cérémonies, il poussa vivement la chamelle jusqu'à Amratul-Aqabah, situé à moitié chemin. Il y lit halte au centre de l'Ouudi, où il accomplit le rite de jeter successivement sept pierres, en criant chaque fois le Takbir. Ce jour-là, il prêcha à Mina pour défendre le meurtre, le vol et les querelles, comme il l'avait fait le jour où il avait passé à Arafat. Il décrivit aussi l'aspect de Dujjal (l'Antéchrist, ses traits, ses qualités, et traita encore quelques autres sujets. Après ce prêche, il s'empressa de se rendre au Manahar (emplacement du sacrifice) où étaient gardés les cent chameaux que lui-même et Ali avaient amenés pour être offerts en sacrifice. Il en immola de sa main soixante-trois, autant qu'il comptait d'années, et chargea Ali d'immoler le reste.

Ensuite il se fit raser la tête et partagea ses cheveux entre ses Compagnons et ses femmes (1). Une

(1) Un auteur musulman dit que Mahomet, quand on lui eut rasé la tête, ordonna que l'on jetât ses cheveux, afin que le vent les dispersât sur le peuple assemblé autour de lui. Mais le vent porta la plupart des mèches du côté de Khuled B. Al Waled qui les recueillit précieusement et les garda comme relique. Il les attacha à un turban qu'il porta dans toutes les guerres auxquelles il prit part, et ce fut grâce à la vertu de ce talisman sacré qu'il fut toujours victorieux*

partie de ses Compagnons se firent également raser la tete ; une autre partie se fit seulement tailler les cheveux et la barbe. Pour les premiers, l'Apôtre dit trois prières et pour les autres une seule, pour implorer pour eux grace et pardon, comme le jour d'Hodaybiah. Il fît aussi prendre et cuire dans un vase un petit morceau de la chair de chaque victime et partagea ce mets avec Ali qu'il s'était associé pour le sacrifice. Ensuite Ali, par son ordre, distribua aux assistants la chair et la peau des chameaux et fit payer les sacrificateurs en argent.

Lorsqu'il fut libéré de toutes les sujétions et pratiques de l'ihram, il se rendit à La Mecque sur sa monture, lit le tour de la Kaaba, accomplit les prières du matin, s'en vint au puits Zemzem et dit : « O fils d'Abd-ul-Muttaleb ! tirez de l'eau du puits Zemzem, et si je ne craignais pas que les assistants ne vous débordassent, j'en tirerais avec vous. » Alors on apporta un vase afin que le Prophète puisse boire.

2. Exhortation pendant le retour du Pèlerinage d'adieu.

Après avoir accompli toutes les cérémonies du pèlerinage, le Très-Saint resta quelques jours à La Mecque et repartit avec sa suite pour Médhie.

En chemin, il s'arrêta a Gadyr-Khumm près d'Hajfah, il y fit déblayer un emplacement sous des arbres et l'on y porta et réunit en un tas les selles des chameaux. Puis Bellal ayant, par son ordre, appelé les fidèles à la prière, il monta sur le tas avec Ali qui se tint debout à sa droite. Puis il harangua la foule :

« Je suis appelé au séjour de l'éternité. Je dois

obéir bientôt et vous quitter. Mais je vous laisse deux choses qui vous maintiendront dans le droit chemin, si vous vous y attachez constamment : Le Livre d'Allah, et ma famille qui ne se sépareront pas l'un de l'autre jusqu'au moment où ils me rejoindront au bord du lac Kawthar. » Il ajouta : « Vous tous, dites qui vous est plus proche (plus cher) que votre Ame elle-même ? » Ils répondirent d'une voix unanime : « Dieu et son Apôtre ! » Il reprit : « Si je vous suis plus proche (cher) que votre Ame, Ali doit aussi vous être plus proche que votre Ame. » Alors il attira Ali tout près de lui et il dit : « Ceux dont je suis le Seigneur. Ali en est aussi le Seigneur. O Allah, aime qui il aime et déteste qui il déteste. Protège quiconque est son ami et poursuis quiconque est son ennemi ! » Cela dit il descendit et s'assit dans sa tente en ordonnant à Ali de se tenir dans une autre. Puis il invita les fideles a se rendre auprès d'Ali dans sa tente pour le féliciter. Après eux les Mères des Croyants, par ordre du Prophète, visitèrent aussi Ali et le félicitèrent.

Au nombre des croyants présents se trouvait Omar H. Alkhattab qui s'exprima ainsi : « Tu es béni, o Ali ! car tu as été exalté par mon Seigneur et par le Seigneur de tous les fidèles des deux sexes ! (1) »

(1) Ce fut là une véritable proclamation désignant Ali comme successeur de Mahomet. Mais cette tradition, est regardée comme apocryphe par les auteurs sunnites. Elle a été enregistrée et conservée par les Chiites parce qu'elle sert de fondement aux prétentions d'Ali au Khalifat. Il est historique que, à la mort du Prophète, les musulmans ne surent qui élire pour lui succéder comme Khalife et que leur embarras, entretenu par les prétentions de deux ou trois candidats, faillit tourner en guerre civile. Si Mahomet

Dans le cours de cette année, l'Apôtre de Dieu perdit son fils Ibrahim (Abraham), encore enfant. Il l'avait eu de son esclave Cophte Marie, et aucune autre de ses femmes ne lui avait donné de fils, si ce n'est Khodaïjah, dont tous les garçons 'étaient morts en bas âge. Le voyant sur le point d'expirer, il pleura. Abd-ul-Rhaman qui raccompagnait lui dit : « O Apôtre de Dieu, ne pleure pas, car tu nous as défendu de pleurer. » Mais le père répliqua : « Je vous ai défendu de pousser des lamentations et des cris, de vous frapper le visage et de déchirer vos vêtements, mais non de pleurer ; les larmes expriment la compassion, et celui qui n'éprouve aucune compassion, n'en obtient aucune. Si la promesse de Dieu était vaine et si tout ce qui vit ne devait pas mourir, je serais certainement plus affligé que je ne le suis. Niais malgré mon chagrin et mes larmes, je ne murmure point contre la volonté de Dieu le Très Haut. »

L'enfant mourut à l'Age de 16 mois(1). Le Prophète» pria sur son corps et dit : « Ibrahim a maintenant une nourrice en Paradis. » Le jour de cette mort, le soleil s'obscurcit et l'on crut à une éclipse causée par

avait de son vivant désigné publiquement le futur Khalife, il n'y eut pas eu de contestations à ce sujet après sa mort. Ce fut Abu Beckr qui fut élu Khalife; et si Ali en témoigna quelque mécontentement c'est qu'il se croyait, en effet, des droits au Khalifat, mais selon lui ces droits étaient fondés sur sa proche parenté avec le Prophète» Quoi qu'il en soit, il ne protesta que faiblement contre l'élection d'Abu Beckr, auquel il finit par prêter serinent, dans la même journée selon les uns, et seulement après la mort de Fatimah selon les autres* Ali était, du reste, un homme à l'esprit très ouvert et très bienveillant, qui se distinguait par de très hautes qualités,

(1) Tabari et d'autres auteurs disent deux ans«

cet événement. L'Apôtre fit observer : « L'éclat du soleil et de la lune sont deux manifestations de la puissance du Très Haut et ils ne s'éclipsent pour la mort de personne. Cependant lorsqu'arrive une éclipse, vous devez prier pour qu'elle cesse. »

CHAPITRE LIX

AN XI DE L'HÉGIRE

(29 mars 632 à 18 mars 633);

MORT DE MAHOMET.

I. Maladie mortelle. — a. Anssars et Mohajers. — 3. Dernière allocution aux fidèles dans la Mosquée de Médine. — 4. Mahomet et Fatimah Zorah. — 5. Gabriel et l'Ange de la Mort, Azraïl ; le dernier soupir.

1. Maladie mortelle.

Le Prophète tomba malade peu après sa rentrée à Médine à la suite du pèlerinage d'adieu à La Mecque. Le bruit s'en répandit promptement et des imposteurs en profitèrent pour se proclamer Prophètes. Plus tard, ils furent vaincus par les successeurs de Mahomet (1).

(1) L'un de ces imposteurs était Moseylnniah, dont nous avons déjà parlé, mais le Prophète avait connu son imposture avant de tomber malade.

L'autre était Al Aswad B. Kab. On l'appelait aussi Ayala. Il était chef ou prince d'une tribu de l'Yémen et il avait embrassé l'islamisme. Il prétendait tenir ses révélations de deux anges, Sohaïk et Shoraïk : le premier (disait-il) lui avait vendu un âne savant qui faisait toutes sortes de tours ; quand il disait que Sohaïk allait le visiter, il s'écriait : « Voici le maître de l'âne qui vient. » D'où ses sectateurs lui donnèrent à lui-même le sobriquet de Dhullemâr : le *Maître de l'âne*. Le second ange, disait-il, ne lui apparaissait que suivi d'un cortège de spectres et de fantômes éblouissants.

Le 26 du mois de Sàfar, l'Elu donna l'ordre de préparer une expédition contre la Syrie et il en donna le commandement, avec ses instructions, à Osama B. Zaïd B. Hareth, fils de son fils adoptif. Mais au moment où celui-ci allait se mettre en marche, la maladie du Prophète empira subitement et inspira des craintes si fortes qu'il ajourna son départ.

(le dont souffrait le Prince était un fort mal de tête accompagné de fièvre et qui, en redoublant de violence, occasionna un transport au cerveau.

Aïsehah a raconté que quand son époux (Mahomet) avait la lièvre, il se faisait verser sur la tête une outre d'eau (1).

Quand cette lièvre, qu'il avait contractée au cours d'un de ses premiers voyages en Syrie résistait à ce traitement, il se faisait verser, sur la tête et sur les

D'ailleurs, il affirmait qu'il ne disait rien par lui-même et que, lorsqu'il prophétisait, c'était que les anges remuaient sa langue pour lui faire exprimer ce qu'ils voulaient.

Cet Al Aswad était une sorte de prestidigitateur très habile, qui charmait la foule par ses « tours » et ses « boniments ». De là son succès. Il se rendit maître du Najran, du pays de Taïfet de l'Yémen, après la mort de Badan, dont il épousa la veuve, bien qu'il eut tué le fils et l'oncle de cette femme. Bref, sa carrière prophétique ne dura que quatre mois et Mahomet put apprendre avant de mourir que cet imposteur, qui avait lassé tout le monde, avait été assassiné avec la complicité de sa propre femme, la veuve de Badan (voir page 280, tome II) (D'après *Al Jannabi, Abulfeda*. etc.) Quand Mahomet, qui était lui-même à l'agonie, apprit la mort de Al Aswad, il annonça à ses fidèles que, outre cet imposteur et Moseylamah, il paraîtrait avant le jugement dernier 30 faux prophètes. Quant aux deux premiers, il avait eu, durant la nuit d'Al Kadr la révélation de leur future imposture.

(1) Les outres contenaient de 30 à 50 fitres.

épaules jusqu'à 7 outres. A ses derniers moments, il tenait encore sa main dans un vase plein d'eau fraîche et par intervalles se la passait toute ruisse-lante sur la ligure (1). Sa fièvre était tellement forte qu'on ne pouvait tenir la main sur son pòuls ou sur sa poitrine sans ressentir une chaleur insupportable.

Pendant une nuit du mois de Sa far, l'Apotre de Dieu s'éveilla et dit à son épouse Aïschah : « Je viens de recevoir l'ordre d'aller au cimetière de Itaqyi, prier pour les martyrs d'Ohod. »

En effet il se leva et s'y rendit, accompagné d'Abu Mùyah son affranchi, et il pria avec une ferveur extraordinaire ; ensuite il adressa aux morts ces paroles :

« Jouissez pleinement du fruit de la Grâce que vous avez reçue de Dieu comme un don insigne. Béni soit mille fois le lieu d'où vous êtes partis (pour

(1) La description donnée ici de ce mal semble indiquer une lièvre pernicieuse. Mirkhond ne reproduit point la légende suivant laquelle la maladie de Mahomet proviendrait!, par un effet bien tardif, du poison qui lui avait été servi par la juive Zeynab dans la campagne du Kayber.

Il a également passé sous silence les imprécations contre les Juifs qu'on met dans la bouche du Prophète pendant sa maladie. Mahomet n'avait contre les Juifs d'autre grief réel que celui de ne pas le reconnaître pour le dernier des Prophètes.

Il s'acharna contre eux surtout pour des motifs politiques. Le mauvais vouloir persistant des Juifs à cet égard lui avait appris qu'ils ne reconnaîtraient jamais pour Prophète un descendant d'Ismaël et qu'ils ne renonceraient jamais à leur prétention d'être seuls le Peuple de Dieu.

Mais d'autres biographes rapportent, non sans vraisemblance, qu'à son lit de mort, Mahomet recommanda instamment à ses futurs successeurs d'expulser définitivement tous les Juifs de l'Arabie.

l'autre monde) et où vous avez été préservés des dissensions qui ont déchiré vos survivants comme des orages de plus en plus sinistres. »

Puis il se tourna vers Abu Mûyah et dit :

« Le inonde et ses trésors m'ont été offerts et On m'a laissé, comme aux autres Prophètes, le choix entre : la prolongation de la vie ici-bas pour aller à la lin en Paradis, ou bien le départ immédiat de ce inonde pour rejoindre Dieu de suite et directement. C'est le dernier parti que j'ai préféré. »

Le vendredi, antépénultième jour du mois de Sàfar, le Prophète fut pris d'une lièvre très violente chez son épouse Maymunah. Ordinairement, dans l'intervalle de ses accès, il sortait et allait présider la prière; quand il en était empêché, il avisait les fidèles qu'elle se ferait sans lui. Mais ce jour-là la fièvre devint si continue et si forte qu'il perdit connaissance.

Alors ses autres épouses se rendirent près de lui, chacune demandant à le soigner chez elle. Le Prophète leur exprima son désir d'être conduit à la demeure d'Aïschah, et il s'y rendit en s'appuyant d'une main sur Abbas et de l'autre sur Ali. En arrivant, il s'affaissa sur le lit préparé pour lui. Aïschah se plaça à son chevet et lui dit : « Je n'ai jamais vu à personne une fièvre aussi violente. » Il répondit : « Personne ne souffre d'aussi grands maux que les Prophètes; aussi leur récompense est-elle double. Dieu en a éprouvé quelques-uns par la pauvreté et le dénuement, au point qu'ils n'avaient qu'un seul vêtement pour se couvrir la nuit comme le jour (1).

(1) Beaucoup d'Arabes en Algérie et en Egypte ne possèdent qu'un burnous en laine qui leur sert de manteau le jour, et la nuit de lit ou d'enveloppe pour dormir sur le sol nu.

Et cependant ils se réjouissaient dans leur misère plus que vous (dans l'opulence). »

2. Anssars et Mohajers.

Quand les Anssars virent la maladie du Prophète s'aggraver chaque jour, ils prirent l'alarme et se portèrent en masse à la Mosquée.

Abbas avec son (ils Omar et Ali vinrent en informer l'Apôtre dans la maison d'Aïsehah. Il se dressa sur son séant et interrogea Ali qui répondit : « Les Anssars craignent ta mort et s'inquiètent du sort qui leur sera fait après toi. » Le Prince des Justes se leva aussitôt et, s'appuyant d'une main sur Ali, de l'autre sur Omar, tandis que Abbas marchait devant eux, il se traîna jusqu'à la Mosquée, où il s'assit sur la première marche de la chaire. A cette nouvelle les fidèles accoururent en foule. L'Apôtre monta dans la chaire et prononça l'allocution suivante :

« O mes amis, j'apprends que vous vous effrayez dans la prévision de ma mort. Est-il un Prophète dont la vie n'ait pas eu un terme, pour que vous croyiez que je ne doive jamais vous quitter? Sachez que vous et moi nous devons retourner à Dieu, le Très Haut, le Très Glorieux ! Je vous enjoins de bien vous comporter à l'égard des premiers Mohajers. Je recommande aux Mohajers et à vous-mêmes d'être amis, de vivre bien ensemble.»

Alors il récita la Sourate Walassir (Ch. CIII du Koran « L'après-midi », qui se compose seulement de trois courts versets) ; et il reprit : « Pour aucun motif, à aucun sujet, n'agissez avec précipitation ou emportement, car jamais Dieu ne s'emporte pour quoi ni qui que ce soit. » Puis il récita le verset : « Etiez-vous disposés, si vous aviez eu en main le

pouvoir, à faire du mal à autrui et à renier les membres de votre famille? » (Koran, ch. XLVII, 24). Il dit ensuite: « O vous Mohajers, je vous recommande de traiter avec bonté et amitié les Anssars, car ils ont préparé votre refuge et le lieu de votre exil (Médine), et ils ont professé la Foi avant d'avoir eu des rapports avec vous, Ils ont partagé avec vous leurs jardins et les fruits de ces jardins. Ils vous ont reçus dans leurs maisons et ont partagé leurs terres avec vous. Ils ont pourvu à votre subsistance avant de satisfaire à leurs propres besoins et ont sacrifié leurs vies pour vous. Que quiconque gouvernera soit l'ami de ceux qui les traitent bien et refuse toutes faveurs à ceux qui leur témoigneront de la malveillance ! » Il poursuivit : « O Anssars, après ma mort, d'autres vous seront préférés ! » Les Anssars demandèrent : « O Apôtre de Dieu, comment faudra-t-il agir envers eux? » Il répondit : « Soyez patients jusqu'à ce que vous me rejoigniez sur les bords du Kawthar. »

Abbas lui ayant demandé ses instructions pour les Koréish, il dit :

« Les Koréish devront obéir à mon successeur et les autres tribus aux Koréish. Les bons et les vertueux seront les clients des vertueux et des bons ; les méchants et les vicieux ceux des mauvais et des corrompus. »

Il lit encore quelques autres injonctions aux Koréish et regagna sa demeure.

Il y réunit autour de lui ses compagnons fidèles et leur donna ses derniers ordres :

« Chassez les infidèles de tout le territoire de l'Arabie ; permettez aux prosélytes de jouir avec vous de tous les privilèges que je leur ai accordés ; atta-

chez-vous constamment à la prière. » Il insistait en toute occasion sur ce point.

3. Dernière allocution aux fidèles dans la Mosquée de Médine.

Quelques jours plus tard, l'Apôtre l'it appeler tous les fidèles à la Mosquée, monta en chaire et s'exprima ainsi :

« Je vais bientôt vous quitter. S'il est quelqu'un à qui j'aie pu nuire dans son corps ou son esprit, qu'il se levé et réclame le talion (1). Si je dois de l'argent à quelqu'un, qu'on le prenne sur mon bien ; que nul ne craigne, en agissant ainsi, d'encourir l'inimitié du Prophète de Dieu. La Wîoe n'est point dans mon caractère. Je désire qu'on me demande la réparation de tout tort, afin que je puisse me présenter au Souverain Maître avec une conscience libre et sans tache ; je pense que vous m'approuvez en cela. »

Après cet appel, il descendit de la chaire et accomplit les dévotions du matin. Puis il remonta dans la chaire et renouvela sa précédente invitation. Alors un homme se leva et dit : « O Apôtre de Dieu, tu me dois trois dirhems. Un jour tu m'as prié de les donner à un pauvre qui s'adressait à toi. » Le Prophète dit : « Omar, donne-lui trois dirhems. » A son tour un autre se leva et dit : « Un jour, ayant besoin

(1) Suivant d'autres auteurs :

« O hommes, si j'ai jamais fait donner le fouet à quelqu'un sur son dos, voici le mien ; qu'il exige de moi que je reçoive autant de coups. Si j'ai blessé la réputation de quelqu'un, qu'il traite la mienne de la même manière ; si j'ai pris de quelqu'un de l'argent injustement, me voici prêt à lui faire restitution. », etc.

d'argent, j'ai prélevé indûment trois dirhems sur le butin. » L'Apôtre ordonna à Omar de recevoir ces trois dirhems et il ajouta : « Que quiconque a des mauvais penchants me les fasse connaître afin que je prie pour lui. » En conséquence un individu confessa : « Je me livre constamment à la paresse (1), à la dissipation et au mensonge. » L'Apôtre s'exclama : « O Dieu, accorde-lui la sincérité et chasse de lui le sommeil quand il s'y abandonne. » Un autre dit :

Je suis un menteur et un hypocrite et il n'est point dépêché que je n'aie commis. » Omar l'interrompit : « Tu te flétris toi-même. » Mais le Prophète reprit : « Il vaut mieux être flétri en ce monde que dans l'autre. O Dieu, fais de cet homme un véridique et un croyant. Tourne son cœur du mal au bien ! » Puis il sourit à quelques mots d'Omar et dit : « Omar est avec moi et je suis avec lui ; la vérité l'accompagne partout. »

4. Mahomet et Fatimah.

Au dire d'Aïschah, personne ne ressemblait au Prophète autant que Fatimah pour les traits, les manières, le caractère et les qualités aimables.

Quand elle le visitait, il se levait pour l'honorer et la faisait asseoir à sa place. Elle aussi le recevait de cette manière. Dans sa dernière maladie, il demanda sa fille bien-aimée et quand elle fut tout près de lui, il lui dit à l'oreille : « Chaque année Gabriel venait une fois me réciter le Koran ; cette année, il est venu dix fois, d'où je pense que ma fin est proche. » Fatimah jeta un cri. Alors son père reprit : « Tu seras la première personne de ma famille qui me

(1) Suivant l'auteur : Sommeil.

rejoindra dans l'autre vie. N'es-tu pas satisfaite d'être la reine des femmes qui habitent le Paradis? Gabriel m'a appris qu'aucune Musulmane ne serait élevée à un aussi haut rang que ma fille. »

On met dans la bouche d'Ali le récit suivant :

« Quand le Prophète eut formulé ses dernières injonctions, il récita la Sourate *Lorsque nous viendra l'aide d'Allah...* (Koran : CX) et je lui dis: « O Apôtre de Dieu, cette injonction ressemble à un congé ! » Il répondit : « Oui, Ali, car mon cœur est uffligé dans ce monde ! » Alors il s'assit et ferma les yeux quelques instants.

Quand il se réveilla il dit : « O Gabriel, assiste-moi suivant la promesse ! » Puis il m'attira à lui et posa sa tête sur mon sein. Ses traits étaient altérés et son front découvert inondé de sueur. Fatimah entra sur ces entrefaites et en voyant Mahomet dans cet état, elle fut prise de désespoir. Transportée de douleur, elle courut chercher ses fils Hassan et Hussein, les amena par la main et s'écria :

« O mon père, qui, après toi aura un regard de compassion sur ta fille Fatimah? Qui chérira tes petits-fils Hassan et Hussein? Qui donnera des lumières à Ali? Qui accueillera les gens venus des contrées lointaines? O mon père, puisse ma vie être acceptée à la place de la tienne? Malheur à mes oreilles qui n'entendront plus ta douce parole, à mes yeux qui ne verront plus ta figure aimée ! »

Ces lamentations rappelèrent le Prophète à lui; il appela Fatimah, plaça sa tête bénie sur le sein de sa fille bien-aimée et dit : « O Dieu Très Haut, accorde la résignation à Fatimah. »

Comme elle éclatait en sanglots, Ali lui dit : « Calme-toi et ne verse pas du sel sur la blessure du Prophète de Dieu. » Celui-ci le reprit : « Laisse-

la pleurer sur son père. » Puis il ferma les yeux. Fatimah amena près de lui Hassan et Hussein, et l'aîné dit : « O mon noble grand-père ! comment pourrons-nous supporter la séparation d'avec toi ? à qui confier notre chagrin ? Qui, après toi, aura ta tendresse pour moi, pour ma mère, pour mon père et mon frère ? Qui sera bon comme tu es pour le peuple, pour tes épouses, et prendra soin d'eux ? » A ces mots, les Mères des Croyants (les Epouses de Mahomet) qui étaient présentes poussèrent un cri de douleur.

Ali était en pleurs ; les principaux compagnons d'armes du Prophète se pressaient devant la maison demandant à contempler une dernière fois ses traits. L'Apôtre les entendit et ordonna qu'on leur ouvrit la porte. Ali laissa entrer les principaux Mohajers et Anssars, et Mahomet les invita au calme et à la résignation : « Vous êtes, leur dit-il, la crème des hommes et la quintessence des habitants du monde. Quoique apparus sur la terre les derniers et après les autres nations, vous entrerez les premiers dans le Paradis. Soyez fermes et constants dans l'observation des Commandements de Dieu, prenez le Koran pour guide de toutes vos actions et ayez les préceptes de la religion pour règle toujours présente à l'esprit. »

Alors, il ferma les yeux, la figure couverte de sueur, et lit signe qu'on se retirât. Puis il répandit quelques larmes et dit : « Je pleure par compassion pour mes Fidèles. » Ensuite il adressa des félicitations à Fatimah qui lui demanda : « Où tetrouverai-je au jour de la grande épouvante (de la résurrection) ? » Il répondit : « Sous l'arbre auquel flotte l'étendard de Mahomet ; je serai là en prières pour que le Miséricordieux pardonne à toutes les na

tions. » Fatimah reprit : « Si je ne te trouve pas là, où faudra-t-il te chercher? » - « Près du pont de Sirah où j'intercéderai pour le salut des âmes (1). » — « Si tu n'es dans aucun de ces deux endroits? » — « Je serai près de la Balance du Jugement, implorant Dieu. » Elle interrogea encore : « Et si tu n'es pas là? » — « Je me tiendrai au bord de l'Enfer, pour écarter de mon peuple le tourment du feu (2). »

D'après une tradition, le Prophète recommanda : « Quand on m'aura enseveli, on laissera vide quelques instants la chambre mortuaire pour que Gabriel, Michel, Azraïl et tous les autres Anges viennent prier pour moi. Ensuite, mes proches et mes compagnons entreront en bon ordre, prieront et me souhaiteront la paix. Surtout, on s'abstiendra de troubler mon repos par des plaintes, des sanglots et des cris. Les hommes de ma famille conduiront le deuil et feront les premiers la prière pour moi. Jusqu'à la résurrection, les membres de ma famille viendront me visiter dans mon sépulcre. »

5. Gabriel et l'Ange de la Mort Azraïl; le dernier soupir (Juin 632).

Les auteurs musulmans qui ont raconté les derniers moments du Prophète font intervenir à sa dernière heure l'Ange Gabriel et Azraïl, l'Ange de la

(1) Pour arriver au Paradis, il faut passer sur ce pont, plus étroit qu'un cheveu et plus affilé qu'une épée. C'est le pont *Chinavat* des Zoroastriens.

(2) D'après un auteur, il ajouta en regardant le ciel : « Mon Dieu qu'il en soit ainsi. Pardonne-moi mes péchés. Je viens à toi ! »

Mort. La version la plus populaire est le refit suivant que l'on met dans la bouche de Fatimah :

« J'étais au chevet de l'Apôtre de Dieu, quand un homme apparut soudain à la porte et dit : « Salut à vous, membres de la Maison du Prophète, salut à vous, mine d'apostolat et de bonté ! Veuillez me permettre d'entrer (dans la maison) » Je répondis : « O serviteur de Dieu ! puisse le Maître des Deux - Mondes te récompenser de venir visiter les malades ; mais le Prophète de Dieu ne peut voir personne maintenant. » Alors l'Ange de la Mort éleva la voix : « Fatimah ! ne me résiste pas, car il faut que j'entre ! » A ce moment, le Saint, souffrant moins, ouvrit les yeux et dit : « Fatimah ! sais-tu à qui tu parles ? C'est le destructeur de la félicité des serviteurs de Dieu, celui qui fait les veuves et les orphelins. Il ne demande de permission à personne, il entre » où il lui plaît et ne sort qu'emportant une vie. On l'appelle le Preneur d'Ames et l'Ange de la Mort. Fatimah, laisse-le entrer. » L'Ange salua le Prophète et lui dit : « Je jure par Dieu qui t'a réellement envoyé, que je n'ai jamais jusqu'ici demandé de permission pour entrer dans la maison d'aucun des Prophètes qui t'ont précédé et que je n'en demanderai plus à qui que ce soit après toi. » L'Elu île Dieu interrogea : « Es-tu venu pour prendre mon ame ? » — « Oui, répondit l'Ange, c'est l'ordre de mon Créateur. » — « Alors, accorde-moi un délai jusqu'à l'arrivée de mon ami Gabriel, car j'ai une demande à lui adresser. » — « Dieu, repartit Azraïl, en m'envoyant vers toi, m'a défendu de franchir le seuil de ta demeure avant d'en avoir obtenu de toi-même la permission. » Puis il se dirigea vers la porte de la maison et y rencontra Gabriel et Michel accompagnés chacun d'un millier d'Ange, appor-

tant un drap mortuaire» et des plantes aromatiques du Paradis. Gabriel pleura' en voyant l'Ange de la Mort et s'avança avec lui jusqu'à l'auguste malade, qu'il aborda ainsi : « Je te salue, ô Apôtre! Que Dieu le bénisse ainsi que ta famille! Le Maître magnifique t'envoie ses salutations! » Le Prophète dit : « Il est la paix. La paix vient de lui et retourne à lui. Salut à toi! Que la paix, la miséricorde et la bénédiction de Dieu soient avec toi. L'Ange de la Mort est venu prendre mon ame. M'apportes-tu de bonnes nouvelles? » Gabriel répondit : « Réjouis-toi, ô Mohammed (Mahomet). Je le jure par ce Dieu qui t'a envoyé réellement comme une effusion de miséricorde envers le genre humain, à mon départ, les portes du ciel étaient grandes ouvertes, les Anges se félicitaient entre eux de ta venue prochaine; j'ai vu le plus haut Paradis merveilleusement orné et dans les hauteurs les plus sublimes les Houris aux grands yeux magnifiquement parées et transportées de joie dans l'attente de ton arrivée prochaine. » Le Saint Prophète répondit : « Ce n'est point ce qui m'intéresse. Apprends-moi ce qui peut reconforter mon esprit. » Gabriel dit : « O Mahomet! les clefs du Paradis vont être remises dans tes mains et nul n'y entrera avant toi. » L'Apôtre répliqua : « Ce n'est point à ce sujet que je l'interroge. » Gabriel ajouta : « Le matin du jour de la Résurrection, tu tiendras à la main l'étendard de Mahomet flottant au-dessus d'Adam et de ses descendants, qui proclameront : « Il n'y a de Dieu qu'Allah et Mahomet est son Prophète ! »

Le Prince ne fut point encore satisfait, et Gabriel en pleurs demanda : « Cher ami, que veux-tu donc savoir? et que puis-je t'annoncer de plus qui te réjouisse? » Le Prophète dit : « Je suis dans une ex-

trema inquiétude au sujet des Croyants pauvres et faibles pour lesquels j'ai tant lutté, et je désire savoir qui, après moi, prendra soin d'eux et quelle sera leur destinée? » Gabriel répondit : « De même qu'aucun Prophète ni Apôtre ne pourra entrer en Paradis avant toi, de même aucune nation ne pourra y entrer avant tes Croyants. A cause de l'immense honneur dans lequel te tient le Très-Haut et de l'amour que tu portes a tes Fidèles, ceux-ci obtiendront grâce et faveur. » Alors le Prophète remercia : « Maintenant, ô Gabriel! mon âme est rafraîchie et mon esprit est réjoui par les bonnes nouvelles que tu m'as données. » Il termina ainsi : « O Ange de la Mort! avance et exécute les ordres que tu as reçus. » Pendant que celui-ci s'approchait, le Prophète dit à Gabriel : « Mon bien-aimé, est-ce que tu me laisses seul? Obtiens du Très-Haut que mon agonie soit facile à supporter. »

A ce moment, raconte Fatimah, j'entendis une voix proférer ces mots : « Je suis présent! je suis présent! () mon ami! réjouis-toi, car tu vas entrer dans notre Paradis! »

Une sueur d'une odeur plus suave que le muse perla sur le front du mourant et Fatimah entendit une mélodie d'une douceur ineffable et incomparable, et elle ne remarqua aucun affaiblissement de l'esprit du Prophète jusqu'au moment où il rendit le dernier souffle.

Et au moment où l'Apôtre expira, le soleil se voila et la terre fut plongée dans les ténèbres au point que les créatures ne se distinguaient plus entre elles.

Appendice.

Autre version.

A partir du § 4 ci-dessus, le récit de Mirkhond. sectateur d'Ali, diffère sensiblement de celui des premiers biographes Hishami et Waekidi. Nous devons donner la version de ce dernier auteur, qui est celle acceptée par les Orthodoxes.

Dans sa dernière allocution en chaire, Mahomet blâma vivement les murmures soulevés par le choix qu'il avait fait d'Osama. encore très jeune, pour commander l'expédition de Syrie; il affirma au peuple sa profonde amitié pour Abu Beckr, pressa le départ de Tannée de Syrie et ensuite se retira dans l'appartement d'Aïsehah qui communiquait avec la mosquée (cela se passait un vendredi).

La fatigue et l'excitation produites par cette allocution aggravèrent la maladie du Prophète.

Le lendemain, au moment de la prière publique, il se trouva trop faible pour se lever, et désigna Abu Beckr pour la présider à sa place; celui-ci, les jours suivants jusqu'à celui de la mort du Prince», accomplit seul cet office, qui était considéré comme l'attribut du chef du pouvoir séculier et le désignait pour successeur éventuel de Mahomet.

La nuit du samedi fut très mauvaise. La lièvre fut si intense que sa peau était brûlante et son corps à la torture; il s'agitait sur sa couche sans trouver aucun repos; il répondit par quelques pieuses réflexions aux consolations d'Aïsehah.

Le dimanche, il fut très faible et très abattu; il dut se borner à bénir d'un geste Osama qui était

venu le visiter (1). Il se choqua de la description qu'on lui lit des peintures d'une cathédrale d'Abyssinie consacrée à Marie et, dans un violent accès de lièvre, en rejetant sa couverture, il s'écria : « Que le Seigneur anéantisse les Juifs! Que sa colère dévore ceux qui ont changé en temples les sépulcres de leurs Prophètes ! »

Dans le cours de la journée, il invita Aïschah à distribuer immédiatement en secours aux indigents de l'or qu'il lui avait donné à garder. Cela fait, il dit : « Je suis en paix, je n'aurais pas voulu aller à Dieu en laissant cet or. »

La nuit du dimanche fut aussi très mauvaise. On l'entendait prier: « O mon ame! pourquoi cherches-tu refuge ailleurs qu'en Dieu seul? (2) »

La nouvelle du danger couru la nuit précédente s'était répandue dans Médine; aussi, le lundi, dès le matin, la foule se porta à la mosquée à l'heure de la prière pour s'informer du Prophète. Abu Beckr

(1) On lui lit prendre comme calmant une médecine d'Abyssinie. Ecœuré de son goût, il gronda ses femmes et voulut qu'elles prissent aussi de celle médecine, n'en dispensant que son oncle Abhas, parmi les personnes de sa maison.

(a) 11 exprimait par là sa conviction d'une fin prochaine inévitable. On dit aussi que pendant cette crise le Prophète demanda un roseau et de l'encre pour écrire un livre qui servit de règle de vie à ses disciples. Quelques-uns voulaient lui donner ce qu'il demandait, mais Omar s'y opposa, disant que cette demande inspirée par la maladie était absurde puisque Mahomet ne savait ni lire, ni écrire et que le moment pour lui était mal-choisi; que d'ailleurs les Croyants avaient le Koran pour règle de leur vie, et n'avaient besoin de nulle autre. Là-dessus une dispute éclata entre les personnes présentes, et Mahomet, revenant à mi, ordonna de renvoyer tout le monde, en disant « qu'il n'était pas bien séant de se disputer en présence d'un Prophète »,

présidait aux dévotions, tournant le dos à rassemblée. Il avait terminé la première série de prosternations et les Fidèles étaient debout pour la seconde, quand le rideau de la porte d'Aïsehah (à gauche de l'auditoire, un peu en arrière d'Ahu Beckr) fut écarté doucement et Mahomet en personne apparut. En entrant dans rassemblée, il murmura à l'oreille de Fadh, fils d'Abbas, qui le soutenait avec l'aide d'un esclave (les Chiïtes disent d'Ali) : « Assurément, Dieu m'a accordé le rafraîchissement des yeux dans la prière. » Et il promena ses regards autour de lui avec le sourire d'une satisfaction inexprimable qui fut remarqué par tous ceux qui purent observer l'expression de ses traits.

Après une pause, il s'avança appuyé sur ses deux soutiens du côté où se trouvait Abu Beckr. Celui-ci se recula en se rapprochant des premiers rangs pour céder à Mahomet la direction des prières. Mais le Prophète l'invita à reprendre sa place et lui prenant la main se dirigea vers la chaire. Il s'assit à terre à côté d'Abu Beckr, qui reprit le cours de la cérémonie et l'acheva dans la forme ordinaire.

Quand il eut fini, il complimenta Mahomet sur son apparente convalescence : Je vois, dit-il, que tu te trouves mieux même que nous n'osions l'espérer. Aujourd'hui, c'est le tour de ma femme, la iille de Kharija; puis-je aller la visiter? (1) » Ayant obtenu cette permission, il se rendit à la demeure de cette épouse dans El-Sunh, faubourg de la Haute-Ville.

Après son départ, Mahomet se tint quelques ins-

(1) Les Musulmans de qualité imitaient Mahomet qui, habituellement, passait successivement une journée avec chacune de ses épouses.

tants assis près de la porte de l'appartement d'Aïschah et harangua les Fidèles qui, au comble de la joie, se pressaient autour de lui. Il parla avec émotion et d'une voix encore assez forte pour être entendue jusqu'à la grande porte de la mosquée : « Par le Seigneur, dit-il, personne ne peut me prendre à partie pour quoi que ce soit. Je n'ai permis que ce que Dieu a permis, et je n'ai défendu que ce que Dieu a défendu dans son Livre. »

Il dit ensuite à Osama : « Va avec l'armée, avec la bénédiction de Dieu. »

Puis se tournant vers les femmes qui étaient près de lui : « () ma fille Fatimah et ma tante Saf'yâ ! l'aitez des œuvres qui vous rendent agréables au Seigneur, car je n'ai sur lui aucun pouvoir pour vous sauver. » Cela dit, il rentra dans l'appartement d'Aïschah.

Epuisé par cet effort, il tomba sur son lit, et Aïschah, voyant son extrême faiblesse, souleva sa tête et la plaça dans son sein.

A ce moment, un parent entra tenant à la main un cure-dent de bois vert (1) (fragment de branche verte)- Voyant que le malade le regardait. Aïschah le lui mit dans la main : le Prophète s'en frotta les dents, puis le jeta.

Ses forces déclinaient rapidement; il semblait avoir conscience de sa fin prochaine. Il demanda un pot d'eau et se mouillant la figure pria : « Seigneur, assiste-moi dans l'agonie ! » Ensuite, il s'exclama trois fois : « Gabriel, viens près de moi ! »

Alors il se mit à souiller sur lui-même (2), peut-

(1) Dans l'Orient, on se sort en guise de cure-dents de brins de bois tendres.

(2) On souillait ou l'on frottait avec la main comme pour un charme ou une incantation. Voici la formule de la prière :

être dans un délire à demi-conscient, en répétant de temps en temps, sous forme d'exclamations, la prière qu'il avait coutume de réciter sur les malades à la dernière extrémité.

Quand sa faiblesse l'empêcha de continuer, Aïschah remplit cette tâche, elle souilla sur lui et récita la même prière. Puis, le voyant très abattu, elle lui prit la main droite et la pressa longuement (comme le faisait aussi le Prophète lorsqu'il visitait les malades), en répétant toujours la plus fervente invocation. Mais il ne put supporter même cela et voulut qu'on le laissât dans un repos absolu : « Retire ta main, dit-il, cela ne me fait plus de bien. » Peu après, il murmura : « Que le Seigneur me pardonne et me réunisse à son entourage dans le ciel. » Puis, entre des silences : « Eternité dans le Paradis ! » — « Pardonne ! » — « Oui, les compagnons bénis dans le ciel ! » Ensuite il s'éteignit doucement. On n'entendit plus rien. Sa tête s'appesantit sur le sein d'Aïschah. Le Prophète était mort !

Aïschah écarta doucement la tête de Mahomet et la plaça sur un coussin, puis elle alla rejoindre les autres épouses en se frappant le visage, avec d'amères lamentations.

Le soleil venait de passer au méridien. Il y avait à peine deux heures que Mahomet était entré dans la mosquée, serein et en apparence convalescent. Maintenant il gisait froid dans la mort (1).

« Enlève le mal et la douleur, ô Seigneur des hommes ! Accorde la guérison, car tu es le médecin. Il n'y a pas d'autres guérisons que la tienne, elle ne laisse rien subsister de la maladie (Domine sana me et sanabor). »

(1) Plusieurs tradilionnistes ont relevé que les principaux événements de la vie de Mahomet étaient arrivés *un lundi*. D'après eux, le Prophète serait né un *lundi* : c'est un *lundi*

Après que l'on eût inhumé Mahomet, dans la chambre même où il était mort, Aïschah, qui n'était encore Agée que de vingt ans, continua d'habiter cette demeure, dans une pièce voisine de celle où se trouvait le tombeau, dont elle était considérée comme la gardienne.

En raison de cette charge pieuse et si honorable, qu'elle remplissait volontairement, les Musulmans tenaient pour sacrée sa personne, ainsi que celle de son père, Abu Beckr, dont la tombe, lut plus tard creusée a coté de celle du Prophète.

Quand Omar mourut à son tour, il fut inhumé auprès d'Ahu Beckr.

Aïschah conserva jusqu'à la fin de ses jours sa pieuse situation et rendit les mêmes devoirs aux saintes tombes dont elle avait la garde. Seulement, elle se voila le visage lorsque Omar, qui n'était pas son proche parent, eut été couché près de son père et de son mari.

qu'il mil en place la Pierre noire, lors de la reconstruction de la Kaaba ; il aurait déclaré sa mission un lundi. Ce serait également un lundi qu'il aurait fui de La Mecque, qu'il serait entré pour la première fois à Médine et que plus tard il se serait emparé de La Mecque. Enfin, ce fut un lundi qu'il mourut.

Du reste, tous les auteurs arabes ne sont pas d'accord sur le jour et l'heure, non plus que sur le mois de sa mort. La date la plus généralement considérée comme exacte est le i" Rabi de Tan XI de l'Hégire (17 juin (632 de J.-C). On n'est pas non plus d'accord sur l'âge qu'il avait lorsqu'il mourut : les uns disent 60 ans, d'autres 63 ou 65. L'opinion la plus accréditée fixe 63 ans.

CHAPITRE LX

I. Actes d'Abu Beckr, d'Omar et d'Ali immédiatement après le décès. — 2. Devoirs et honneurs rendus à la dépouille mortelle.

1. Actes d'Abu Beckr, d'Omar et d'Ali immédiatement après le décès.

On apporta immédiatement la fatale; nouvelle à Abu Beckr dans sa maison. Aussitôt, il se rendit éploré à la mosquée et y trouva les Fidèles plongés dans l'affliction. De là, il s'en alla à la chambre mortuaire, leva la reda qui couvrait la figure du Prophète et baisa quelques-uns de ses membres en disant : « Tu es pour moi comme un père; tu m'es cher vivant ou mort. » Puis il sortit et trouva Omar au milieu de la foule, le cimeterre au poing et criant : « L'Apôtre de Dieu n'est pas mort, je pourfendrai quiconque me contredira. Car les faux convertis et les incrédules de Médine prétendaient que son décès infirmait sa mission prophétique (1).

Abu Beckr pria Omar de s'asseoir tranquillement et, sur son refus, lui dit : « Le Prophète est mort réellement. Ignore-tu que le Très-Haut a dit dans le glorieux Koran : « Certainement tu mourras

(1) En toute occasion, les ailleurs prêtent à Omar un zèle farouche ; les chroniqueurs; arabes s'accordent sur ce point avec les historiens chrétiens. Il était illettré et toujours entouré d'ignorants. Un ambassadeur envoyé à Omar, lorsqu'il était Commandeur des Croyants, le trouva couché sur les marches de la mosquée ne se distinguant point d'un entourage grossier.

comme eux (les Prophètes précédents). » Et aussi : « Nous n'avons créé aucun être humain immortel avant ta venue. » Certainement, il est mort comme les autres Prophètes et tous sont immortels (dans l'autre monde). » Puis A bu Beckr monta dans la chaire de la mosquée où les Croyants entrèrent en foule et leur dit : « Que ceux qui adoraient Mahomet sachent qu'il est mort et que ceux qui adorent Dieu sachent qu'Allah est éternel et ne meurt pas. » Ensuite il récita le verset : Mahomet n'est qu'un Apôtre, et s'il meurt ou est tué, reviendrez-vous sur tous vos pas dans la foi? » (Koran, eh. III, 138.)

Ce discours d'Abu Beckr convainquit les Fidèles que le Prophète était trépassé, et ils s'écrièrent : « Certainement nous appartenons à Allah et nous retournerons à lui. » (Koran, ch. 11, 151). Alors Abu Beckr s'efforça de consoler les membres de la famille et leur rappela qu'ils devaient laver, entretenir, disposer et enterrer le corps du glorieux défunt. Ensuite, il s'empessa de se rendre avec Omar et Obéïd au Sakyfah (Pavillon temporaire) des Béni Saad, où les principaux Anssars s'étaient réunis pour désigner le successeur de Mahomet.

Les Musulmans de Médine voulaient avoir un chef pris parmi eux, sauf aux réfugiés à s'en choisir également un dans leurs rangs.

Déjà ils prêtaient serment à Sad B. Obada. un des leurs, qui 'était présent, mais malade, et couché dans son manteau.

Abu Beckr leur dit éloquemment : « Ce que vous affirmez de vos mérites est exact. Il n'y a pas sur la terre un peuple qui mérite autant d'éloges que vous. Mais les Arabes ne reconnaîtront le commandement que dans notre tribu des Koréish, Nous som-

mes les. émirs (commandants) ; vous les vizirs (ministres, exécutants). Nous sommes, par notre origine, les plus nobles des Arabes et les plus illustres dans la gloire de notre cité. Choisissez qui vous voudrez de ceux-ci (en désignant Omar et Abu Obéid) et prêtez-leur allégeance. »

— « Non, s'écria Omar d'une voix qui couvrit le tumulte de l'assemblée. Le Prophète n'a-t-il pas ordonné que tu présides à la prière ? Tu es notre maître, c'est à toi que nous engageons notre foi, loi que le Prophète aimait le mieux de nous tous ! » En disant ces mots, il saisit la main d'Abu Beckr et frappa dedans en signe d'hommage.

Les paroles d'Omar touchant les cordes qui vibraient dans le cœur des croyants, produisirent l'effet désiré, et Abu Beckr fut salué Khalife ou successeur du Prophète, dont il était le parent le plus âgé et le plus proche.

Lorsque la nouvelle s'en répandit à Médine, toute la population accourut, et, dans le tumulte, Sad IL Obada faillit être tué et foulé aux pieds. Un homme s'écria : « Prenez garde, on écrase Sad ! » Omar dit : « Qu'on tue cet hypocrite qui a voulu jeter la discorde dans le peuple ! » (Et, en effet, d'après quelques auteurs, Sad fut tué ce jour-là).

Omar alors harangua le peuple : « Rendez hommage au vicaire du Prophète aujourd'hui même afin qu'aucun croyant ne reste une seule nuit sans avoir un chef religieux. » A la tombée de la nuit, tous les Mohajers et les Anssars de Médine avaient prêté serment à Abu Beckr.

Pendant que ces événements s'accomplissaient, Ali était resté au chevet du Prophète. On dit qu'en apprenant l'élection d'Abu Beckr il s'empessa de

venir lui prêter serment. D'autres disent qu'il ne lui rendit hommage qu'au bout de 40 jours.

Abu Sofian B. Harb dit à Ali: « Pourquoi abandonnes-tu le pouvoir à Abu Beckr qui est d'une famille insignifiante parmi les Koréish ? Quant à moi je n'y consens pas. Je vais faire venir de La Mecque une armée si nombreuse que les gens en seront épouvantés. Je ne veux pas que le commandement soit à d'autres qu'aux Béné Ommeyfdi. » Ali répliqua : « Il y a longtemps que tu es l'ennemi de l'islamisme : on n'a jamais vu de toi que du mal. » Lorsque Abu Beckr fut informé du propos d'Abu Sofian et de son refus de lui prêter serment, il fit appeler le fils aîné de ce personnage, Yézid. et le nomma gouverneur de la Syrie et des contrées adjacentes qui étaient musulmanes. Apprenant cette faveur, Abu Sofian vint le soir même visiter Abu Beckr et lui prêter serment (1).

Le lendemain, Omar présenta Abu Beckr à la grande assemblée de la Mosquée : « Le Seigneur a mis la direction de vos affaires aux mains du meilleur de nous, l'ami du Prophète, le seul qui raccompagna dans la grotte. Levez-vous ! jurez-lui fidélité ! » Les fidèles s'empressèrent et, l'un après l'autre, prêtèrent serment aux mains d'Abu Beckr.

A la fin de la cérémonie celui-ci se leva et dit : « () croyants ! vous m'avez choisi pour votre chef bien que je ne sois pas le meilleur d'entre vous. Si je fais bien, soutenez-moi : si je me trompe, rectifiez-moi. Le faible et l'opprimé seront forts à mes yeux et je leur ferai rendre justice, s'il plaît à Dieu : l'oppressur puissant sera faible, car je lui arracherai ce qu'il aura usurpé. Toutes les fois qu'une nation se

(1) *Chronique de Tabari.*

pervertit,* Dieu la châtie par quelque calamité. Obéissez-moi doue, de même que j'obéirai à Dieu et à son Prophète. Si j'y manquais, vous seriez déliés de l'obéissance envers moi. Levez-vous pour la prière et que le Seigneur vous fasse miséricorde (1). »

2. Derniers devoirs et honneurs rendus à la dépouille mortelle du Prophète.

Par ordre d'Àhu Heekr, l'entrée de la chambre mortuaire ne fut accordée qu'aux membres de la fa-

(1) Eu raison de sa notoriété, nous ne pouvons nous dispenser de reproduire le récit suivant du « Secrétaire de Wackidi » : mais disons que en raison des sentiments que Fatimah et Ali professaient pour le Prophète, et à cause de la noblesse avérée du caractère de ces deux personnages, la dénairelie ici rapportée nous paraît apocryphe.

« Le lendemain de la mort de son père, Fatimah accompagnée d'Ali vint trouver Abu Beckr et lui demanda, comme faisant partie de l'héritage de son père, des terres de Fadak et du Khaybcr. Abu Heekr lui répondit : « Le Prophète a dit : Personne n'héritera de moi. Ce que je laisse est destiné aux aumônes (on comprenait dans celle désignation toutes les dépenses à faire pour la communauté musulmane, ec qui constituait alors toutes les *dépenses publiques* ; encore aujourd'hui chez les Musulmans l'impôt est, du moins nominalemeut, une taxe religieuse . En conséquence, la famille de Mahomet ne doit avoir aucune part de ces biens ; car par le Seigneur, je ne changerai rien à ce que le Prophète a réglé ; toutes choses resteront telles qu'elles étaient pendant sa vie. Cependant, ajouta-t-il, si tu as la certitude que ton père t'a donné ces propriétés, je m'en rapporterai à ta parole et j'accomplirai sa volonté. » Fatimah répondit qu'elle n'avait pas d'autre preuve que le témoignage d'Oui m Ayman qui lui avait répété que son père lui avait donné Fadak. En conséquence Abu Beckr maintint sa décision.

Ce refus offensa Fatimah au point que, jusqu'à sa mort qui arriva six mois après, elle n'eut plus aucun rapport avec Abu Beckr ; »

mille de Mahomet ; l'on ne lit d'exception que pour les principaux Ansars qu'on admit seulement quelques instants. On accomplit les dispositions funéraires que le Prophète avait prescrites lui-même dans la dernière période de sa maladie. Le corps de l'Elu était resté tout vêtu à la place même où il avait rendu le dernier soupir, étendu avec la tête du côté de l'Orient ; Ali le souleva contre sa poitrine et passa un suaire entre le corps et le vêtement, que Omar écartait à mesure. Puis Ali lava doucement le corps avec Peau que lui présentait Osama B. Zaïd et Shugran, tandis que Abbas, assisté de Kahtan, le retournait convenablement sur la couche mortuaire. Ali ne voyant aucune souillure sur le corps béni s'écria : « O Prophète, qui t'a donné d'exhaler cette odeur exquise pendant ta vie et après ta mort ? »

Le corps fut lavé successivement avec de l'eau pure, de Peau de feuilles de lotus et de l'eau camphrée. On raconte qu'Ali but quelques gouttes d'eau qui, après cette triple ablution, étaient restées dans le creux des yeux et du nombril de l'Elu de Dieu et que, par là, sa science et sa mémoire s'accrurent prodigieusement.

Puis on oignit avec des aromates les sept parties du corps qui touchent la terre dans l'adoration ; et le corps du Prophète fut revêtu de trois habits, dont deux blancs ; le troisième était une robe rayée de l'Yémen.

Après la purification et l'ensevelissement, le corps fut laissé seul quelques instants, selon le vœu du Prophète, afin que les anges puissent prier sur lui. Ensuite les croyants affluèrent dans la chambre, et chacun d'eux lit isolément sa prière.

L'on tomba d'accord pour inhumer Mahomet,

ainsi qu'il l'avait désiré, à l'endroit même d'où il était parti pour le Paradis (1).

Le fossoyeur Abu Ttolhah reçut l'ordre de creuser la tombe dans la forme habituelle, c'est-à-dire avec une sorte d'excavation en retrait.

Le cercueil passa la nuit du jeudi au vendredi au bord de la fosse et ensuite y fut descendu, puis poussé dans l'excavation qui fut fermée avec des briques crues.

D'où les quatre vers suivants :

Où es-tu, toi dont la séparation (d'avec nous) déchire nos
[cœurs ?

Nos esprits sont dans L'angoisse à cause de toi !

Toi, le cyprès du Paradis, pourquoi es-tu caché sous le sol ?

Toi, source de vie, pourquoi es-tu recouvert de terre ?

Abbas, Ali, Omar, Shugran et d'autres étaient debout autour de la tombe; alors Shugran s'empara d'une couverture en poil de chameau (*qatîfa*) dont le Prophète s'était servi pendant l'expédition du Khayber, et il la jeta dans la fosse, en disant :

— J'en jure par Allah ! nul autre que toi ne recouvrira le cercueil ! (2)

Après que tous les amis intimes du Prophète furent sortis de la fosse, Ali le dernier (3), ils jetèrent de

(1) Les Mohajers voulaient qu'il fût enterré à La Mecque ; les Anssars, à Médine, d'autres, à Jérusalem. Abu Beckr concilia tous les avis en affirmant que Mahomet avait exprimé le désir d'être enterré à l'endroit même où il mourait.

(2) La version d'après laquelle le cercueil en fer du Prophète s'enleva jusqu'à une voûte sous laquelle il resta suspendu (par miracle ou par la vertu d'un aimant très puissant) est de pure invention et n'a jamais eu cours chez les Musulmans.

(3) Ce récit est conforme à la tradition chiite d'après laquelle ce serait Ali qui aurait, le dernier, vu le visage du Prophète ; mais d'autres auteurs racontent aussi qu'un

la terre sur la tombe, puis s'en allèrent porter leurs condoléances à Fatimah. Elle leur dit : « Vous avez inhumé le Prophète. Comment avez-vous eu le cœur de jeter de la terre sur Lui, l'Envoyé du Miséricordieux ? » Ils répondirent : « Nous aussi, nous sommes dans la désolation et le désespoir : mais nous avons dû obéir aux commandements du Très Haut (relatifs à l'enterrement). »

Elle resta sur place, immobile, pleurant jour et nuit, se consumant comme un cierge funéraire par le feu allumé dans son cœur, jetant par intervalles des regards de compassion et de douleur sur ses deux fils Hassan et Hussein, se lamentant sur son abandon sur celui de ses cillants avec une violence qui attisait encore son désespoir.

Les habitants de Médine, comme les familiers du Prophète versaient des larmes de sang. Ceux-ci répétaient les vers suivants :

« O Maître ! qu'as-tu vu dans ces cœurs brisés ? — Pour que, nous abandonnant, tu sois allé reposer ailleurs. — Nous ne t'avons pas apprécié à la valeur, ô ombre de Dieu ! — C'est pourquoi tu as retiré ton ombre de dessus nos têtes — Comme ce monde trop étroit ne te satisfaisait pas — Tu as mieux aimé résider près du trône de Dieu — Tu es allé à lui sans guide — Sans médiateur, tu as atteint la sublime présence — Tu es l'oiseau du nid sacré.

certain Moghaïra, qui se trouvait dans l'assistance, attendit qu'Ali fut remonté de la fosse. Alors il y jeta son anneau et cria au fossoyeur : « Ne jette pas encore la terre. » Puis il serait descendu dans la fosse (sous le prétexte de chercher son anneau), et il aurait découvert le visage de l'Apôtre, pour le regarder encore, et aurait été ainsi le dernier à voir Mahomet.

Il ne se vanta du reste de ce pieux stratagème que beaucoup plus tard (*Chronique de Tabari*).

Faut-il nous étonner — Que tu te sois enfui de ta cage pour t'envoyer au Jardin des Roses — Envoienous un parfum de la Rose de l'Espérance — Jette sur nos palais desséchés une goutte du pur vin de la vérité que tu as savouré. »

Les biographies des parents et des Compagnons du Prophète renferment d'innombrables élégies sur sa mort. Nous ne citerons que les trois distiques suivants composés par Fatimah :

« Quand la douleur m'accable, je vais pleurer sur tes restes — Répondras-tu à ma plainte et à mes cris? »

« O habitant de la tombe! comme tu m'as appris à pleurer! — Est-ce que ton souvenir n'étouffe pas tout autre chagrin? »

« Sur tu tombe je perds la conscience de moi-même — Mais non la conscience de mon cœur qui se consume ! »

Que la bénédiction d'Allah soit sur Lui et ses descendants, sur ses amis et ses fidèles Compagnons !

Mahomet avait vécu 63 ans. Il en avait quarante quand il révéla sa mission prophétique. Après treize ans de prédication à La Mecque, fuyant les persécutions dont il était menacé dans cette ville, il s'enfuit à Médine où pendant dix autres années il travailla à rétablissement de sa religion. Il mourut en plein triomphe. Son dernier vœu s'accomplit. En vingt jours, Osama à la tête de Tannée de Syrie, mit à feu et à sang la province de Belkaa et vengea la mort de son père et les désastres de Mowtali en tuant tout ce qui résista à ses armes et en emmenant le reste en captivité.

Après sa rentrée triomphale à Médine, l'année eut à combattre une insurrection générale des tri-

bes du désert pour lesquelles les prescriptions de l'Islam étaient un joug trop lourd.

Abu Beckr eut à combattre pour l'existence même de la Koi. Il finit par réduire tous les rebelles à l'obéissance ; puis, par un coup de maître en politique, il appela les Arabes à la première et à la plus riche de leurs conquêtes, celle de la Syrie, ouvrant ainsi sans s'en douter à leur insatiable ardeur guerrière une carrière qui devait être presque sans limites.

CHAPITRE LXI

PORTRAIT DE MAHOMET

I Sa personne, ses qualités, ses habitudes, son caractère, sa vie privée. — a. Ses femmes, ses concubines, ses enfants. — 3. Autres détails sur Mahomet. — 4. Son courage et sa vie publique.

1. Sa personne, ses qualités, ses habitudes, son caractère, sa vie privée.

D'une taille un peu au-dessus de la moyenne, Mahomet était mince et bien pris : il avait un beau corps, la poitrine large et ouverte, la charpente et l'ossature solides, les attaches des membres souples et bien lices (1). Son cou était long et finement moulé « comme celui d'une aiguière d'argent » (2), sa tête grosse, son front large et noble.

L'ensemble de sa personne était fort imposant.

Il laissait retomber sur ses oreilles et sur ses épaules ses cheveux noirs, épais et légèrement bouclés (3). Il avait les sourcils arqués, la figure mai-

(1) Selon le portrait que donnent de Mahomet les auteurs de l'*Histoire Universelle* (Ed. de 1760), d'après nombre d'auteurs arabes par eux cités (t. XV, p. 180-181), il était, au moins à la fin de sa vie « gros et replet, ... il avait les joues bien remplies, les traits grands et réguliers ».

(2) D'après son gendre, Ali.

(3) « 11 teignait ses cheveux d'anil et d'indigo, ce qui leur donnait une couleur rougeâtre et luisante (Div. aut. musulm.) en quoi les Arabes scénites l'imitent encore aujourd'hui. » (*Hist. Universelle.*) Cette coutume de se teindre les che-

gre, mais fraîche, et de longs cils noirs voilaient ses grands yeux, extrêmement bruns et perçants (1).

Le nez, haut et légèrement aquilin. était beau et aminci à l'extrémité : « Son nez, dit le secrétaire de Wackidi, s'élevait comme celui de l'antilope.

Dans sa bouche quelque peu grande, ses dents bien rangées, petites, nettes et pointues, paraissaient, quand il riait, « comme de petites perles ou comme des grains de grêle », et celles d'en haut étaient un peu écartées.

il avait sur la lèvre inférieure un petit seing noir, qui, loin de le défigurer, donnait plus de grâce à sa physionomie.

Enfin, entre les sourcils, son front était partagé par une grosse veine dont les battements donnaient la mesure de l'agitation de son âme.

Il ne faut pas omettre de parler, dans ce portrait, du *Sceau delà Prophétie* que Mahomet portait entre les épaules et que le moine Bahira et d'autres savants docteurs regardaient, eux aussi, comme la marque de la destinée prophétique du Prince des Croyants.

« C'était, selon *Abulféda*, une excroissance de chair, une sorte de loupe blanchâtre ou rouge, couverte de poils et de la grosseur d'un œuf de pigeon (2). Abu Rothama. médecin arabe, Idolâtre, l'ayant vue un jour, demanda au Prophète la per-

veux en bleu » ou du moins de leur donner une teinte bleue par un procédé quelconque, devait être assez répandue. Flaubert nous représente la Reine de Saba, venant rendre visite, à saint Antoine, avec « sa coiffure poudrée de poudre bleue ». (*Tentation de Saint Antoine*).

(1) 11 paraît avoir eu l'habitude de se passer de l'antimoine sur le bord des paupières.

(2) Selon Abdallah H. Sa'as, cette protubérance aurait été de la grosseur du poing avec des taches tout autour.

mission de l'en guérir. A quoi Mahomet lui répondit : « Celui qui l'a créée la guérira. » Cette prédiction devait se réaliser, car cette tumeur, « illustre preuve de la Prophétie de Mahomet », avait entièrement disparu après sa mort.

Les docteurs mahométans prétendent aussi que ce *sceau de la Prophétie* avait été prédit par Isaïe en ces termes :

L'Enfant nous est né : le (ils nous a été donné, et l'Empire sera mis sur ses épaules. »

Leur conviction est fondée sur le sens qu'ils donnent au mot hébreu *Hammisrab*, qui signifie *empire, gouvernement*, et dont ils font en arabe *al thama* ou *la tache noire* (2).

Sa barbe noire, très touffue, descendant jusque sur sa poitrine, concourait à lui donner un air viril et une belle prestance.

Un Arabe lui dit un jour : « Vous devriez laisser croître vos moustaches et couper votre barbe ! » — « Non, répondit-il. Dieu m'a ordonné au contraire de laisser croître ma barbe et de couper mes moustaches. »

Mahomet faisait de son temps trois parts : celle de Dieu, qui comprenait les affaires publiques; celle de sa famille, et la sienne propre. Lorsque les affaires publiques l'exigeaient, il leur consacrait la moitié de sa part.

Sa vie privée était d'une simplicité patriarcale. Il se rendait à lui-même tous les services personnels. Il faisait l'aumône de ses propres mains.

(2) Le Mahdi du Soudan égyptien, Mohamed Ahmet, de Dongola, entr'autres traits de ressemblance avec le Prophète, portait lui aussi le « *sceau de la Prophétie* » entre les deux épaules, et avait les deux incisives supérieures légèrement écartées.

Il aidait ses épouses dans leur ménage, réparait lui-même ses habits, trayait les chèvres et raccommodait ses sandales. Il était vêtu ordinairement d'une étoilè de coton blanc uni, mais, dansées grandes occasions et les fêtes, il portait des habits de belle toile, rayée ou teinte en rouge.

Il usait rarement de vêtements de laine, à cause de rôdeur qu'ils gardent du corps. Il avait de riches costumes pour les solennités et pour recevoir les députations. Il préférait à toutes les étoffes «elles de l'Yémen. Son *izar* (vêtement de dessous) lui descendait jusqu'à quelques pouces au-dessous du genou : il s'enveloppait entièrement dans son manteau, dont il portait l'extrémité relevée sur son bras. Quant à son turban, formé de plusieurs tours autour de sa tête, il en laissait retomber le bout « à la façon d'un marchand d'huile ».

Malgré les occupations auxquelles il ne dédaignait pas de se livrer dans son intérieur, il ne négligeait pas le soin de sa personne et semblait même en certaines occasions nôtre pas exempt d'une certaine coquetterie. A l'exemple d'un grand nombre de ses compatriotes, il se teignait en noir les sourcils, et les paupières avec le *cohl* (koheul) et les ongles en rouge avec le *hisné* (henné). Il passait souvent le peigne dans ses cheveux et sa barbe, se regardait au miroir ou, à défaut de miroir, dans un vase plein d'eau, pour arranger son turban.

Quelqu'un de ses amis lui ayant un jour adressé une observation à ce sujet, il répondit : ' < C'est faire une chose agréable à Dieu et convenable envers les hommes, que de soigner son extérieur quand on doit paraître en public (1). »

(1) Caussin de Percerai, d'après Gagnier : *Vita Moham-médïs* ; Reinaud : *Monuments arabes*, etc.

Tous les jeudis au soir « il se rasait les moustaches et se rognait les ongles » (1).

Et, que ce fût de jour ou de nuit, avant de faire ses ablutions pour la prière, il se frottait les dents avec une brosse de bois (2).

Sa physionomie était pensive et contemplative. Son visage rayonnait d'intelligence, bien que Ton put y voir aussi quelque chose de sensuel. La peau de son corps était claire et douce : les seuls poils qu'on y voyait formaient une belle ligne régulière descendant jusqu'au nombril.

En marchant, il penchait légèrement en avant; son pas était ordinairement pressé, mais net et décidé, comme celui d'une personne qui descend rapidement une pente. Lorsqu'il se hâtait, on avait de la peine à le suivre. Il ne se retournait jamais, pas même s'il arrivait que son manteau s'accrochât à un buisson, de telle sorte que ceux qui venaient derrière lui pouvaient causer librement sans crainte d'être observés.

A voir l'extrême mobilité de son regard, on l'eût cru incapable de fixer longtemps le même objet. Quand il se retournait vers quelqu'un, c'était tout d'une pièce. Dans les conversations, le plus souvent, il parlait les mains⁴ étendues, en frappant la paume de sa main gauche du pouce de sa main droite, comme pour donner plus de force à ses arguments. Du reste, il parlait peu, en n'usant que des mots strictement nécessaires : il était naturellement taciturne et méditait sans cesse. Mais sa parole, sobre et nette, portait toujours. Dans ses moments

(1) *Hist. Universelle*, d'après div. aut. musulm.

(a) Avec un morceau de bois tendre et fibreux que l'on écrase entre les dents et qui sert de brosse.

d'abandon, il avait de la verve et même du mordant. En ces occasions, il se laissait parfois aller à un rire très fort qui découvrait ses dents et même le forçait à se tenir les côtes. Mais, en général, il se bornait à sourire et « faisait agréablement la petite bouche » (1), et il écoutait la conversation plutôt qu'il n'y prenait part.

Il était, avec tout le monde, d'une gracieuse urbanité; mécontent de ce qu'il entendait, il détournait la tête; satisfait, il baissait les yeux.

Ordinairement, il parlait avec lenteur, prononçant distinctement toutes les syllabes en détachant bien les mots, afin qu'ils se gravent profondément dans la mémoire de ses interlocuteurs.

Sa voix était belle et sonore. Aux prières publiques, on reconnaissait qu'il lisait au mouvement de sa barbe. Il ne lisait jamais sur un ton chantant, mais à certains endroits il élevait la voix, ou il s'arrêtait et il reprenait avec force, notamment après les premiers versets d'une sourate, puis aux passages les plus frappants (2).

(1) D'ap. div. aut. musuln. (Ilist. *Universelle*).

(2) « Des expressions de plus en plus fortes se pressaient sur ses lèvres; c'était un crescendo continu de la parole et de la pensée, jusqu'au moment où sa parole s'arrêtait émue, haletante, impuissante à exprimer une pensée qui devenait surhumaine et dépassait les forces intellectuelles et physiques.

« J'aime à me représenter le Prophète décrivant sous le ciel desséchant de l'Arabie, sur cette terre sans ombre, les merveilleux ombrages du jardin promis à ceux qui craignent Dieu. La foule surexcitée était tenue haletante par cette apostrophe répétée d'une voix de plus en plus vibrante : « Lequel des bienfaits de Dieu nierez-vous? » Puis l'enthousiasme éclatait à chaque verset qui venait ajouter

Le Prophète avait un goût très vif pour les parfums ; on lui en offrait souvent en présent, et il ne les refusait jamais. Ceux qui préférait étaient le musc et l'ambre gris. Mais il se plaisait aussi à brûler le camphre et à renifler le sésame. Il usait, pour se laver les mains, d'une décoction de bois de prunier sauvage. Ses familiers savaient qu'il sortait d'une maison ou qu'il venait de passer auprès d'eux, à l'odeur des parfums qu'il laissait derrière lui(1).

« Dieu, disait-il quelquefois, a créé deux choses pour le plaisir de l'homme : les femmes et les parfums. »

un enchantement nouveau à la description du Paradis des Mus. » (C Henry de Castries : *L'Islam. Impressions et études.*)

(1) Les Musulmans ont gardé l'amour des parfums.

Quand nos explorateurs pénètrent chez les Sultans indigènes de l'Afrique centrale, une des premières choses qu'on leur demande est «s'ils ont apporté avec eux les parfums agréables au Prophète ».

Mme Emilie Ructe, princesse d'Oman et Zanzibar, fille de Sejjid Saïd, sultan de Zanzibar, nous apprend dans ses *Mémoires einer Arabischen Prinzessin* (Berlin, 1889) que dans le harem de son père il se faisait une consommation effroyable de parfums : essences, pâles, poudres et pom-mades. Une Arabe de qualité dépense pour 500 dollars de parfums dans son année.

Slatin Pacha, qui a été prisonnier du Mahdi Mohammed Ahmed pendant 11 ans (de 1884 à 1895), raconte, dans *Feuer und Schweert in Sudan* (Leipzig, 1896): « Il (le Mahdi) portait une *gaïppe* un peu trop courte, rapiécée en maint endroit, mais fort proprement lavée et imprégnée de toutes sortes de parfums, tels que l'huile de santal, le musc, l'eau de roses, etc.; une odeur particulière s'exhalait de sa personne, odeur connue de ses partisans sous le nom de *Richet et Mahdi* (senteur du Mahdi) et comparée par eux aux parfums célestes. »

On pourrait former un volume en citant de semblables traits.

Mahomet ne prenait jamais ses repas sur un lit; il mangeait, suivant l'habitude de son pays et de son temps, avec ses doigts (le pouce et les deux doigts voisins) (1).

Il avait coutume de dire : « Les choses que j'aime le plus en ce monde sont les femmes et les parfums; mais ce qui réconforte le plus mon cœur, c'est la prière (2). »

Mais il aimait aussi la bonne chère. Cependant sa nourriture fut toujours très frugale et souvent insuffisante, car il donnait aux pauvres et aux hôtes tout ce qu'il y avait dans la maison. Un jour, Fatimah lui apporta un morceau de pain : « C'était — a raconté Aïschah — le premier qu'il se fût mis sous la dent depuis trois jours. » Elle a raconté encore que pendant des mois entiers il n'eut pas de quoi manger à sa faim.

« Des mois se passaient, ajoute-t-elle, sans qu'on allumât du feu dans l'habitation de Mahomet pour faire cuire le pain ou la viande. On vivait de dattes et d'eau et de ce que nous envoyaient des personnes de la ville. Que Dieu les récompense, ainsi que ceux qui nous donnaient un peu de lait.

Il n'eut jamais le luxe de deux plats dans un jour. S'il avait un plat de viande, il ne mangeait pas autre chose ; de même si c'était des dattes ou du pain.

Comme nous n'avions pas de sas, nous broyions le grain et nous éventaions le son.

(1) Cet usage est toujours en vigueur dans le monde musulman, et surtout arabe, chez le riche comme chez le pauvre, sous la tente ou à la ville. Dans les meilleures familles des villes, on ne mange pas autrement.

(a, D^r Saleh Souhby : *Pèlerinage à La Mecque et à Medine* (Le Caire, 1894).

Un soir, à la nuit, Abu Beckr nous lit porter une cuisse de cabri. Je la soutins pendant que le Prophète en coupa un morceau pour lui ; après quoi il lit de même pour moi ; et comme nous n'avions pas de lumière, nous mangeâmes dans l'obscurité ; si nous avions eu de l'huile, nous l'aurions employée pour notre nourriture et non pour allumer la lampe. »

D'après Abu lioreira (1) cette pénurie était occasionnée par le grand nombre de visiteurs et des hôtes de Mahomet, car il avait toujours quelques invités. La conquête du Kayber elle-même ne mit pas fin à cette situation. Les produits du sol ne suffisaient pas à la subsistance de la population de Médine accrue des réfugiés de La Mecque. Il est vrai que Sad H. Obada envoya tous les jours un plat pour la table de Mahomet jusqu'à sa mort ; d'autres habitants de Médine firent de même ; les réfugiés (Mohajers) lui vinrent aussi en aide. Mais les besoins du Prophète augmentaient considérablement avec le nombre de ses femmes et de ses serviteurs. Il eut une quinzaine de serviteurs successivement attachés à sa maison ; il affranchissait tous ses esclaves.

La principale nourriture de ses femmes était le lait de ses chamelles et de ses chèvres.

Mahomet avait une prédilection pour celles-ci et croyait que la possession des chèvres attire la bénédiction du ciel.

Il possédait sept jardins que lui avait légués le juif Majorik (un de ces jardins servait de résidence d'été

(1) Abu Hnreirn : *le pere d'un chat*; ce Compagnon de Mahomet, un des traditionnistes les plus cités, avait été ainsi surnommé parce qu'on le voyait partout accompagné d'un chat.

à la Gophte Marie), et trois autres propriétés : 1° les terres confisquées sur les Béni Nadhir et dont les produits étaient affectés à ses besoins et à ceux de sa maison ; 2° le *Fadak* réservé comme fonds de secours pour les voyageurs indigents ; 3° la cinquième partie du Kliayber ; mais il ne jouissait que du tiers et abandonnait le reste à la communauté musulmane (l'Etat).

Les produits de ces propriétés eussent été suffisants et au-delà pour tout autre ; mais, comme on le sait il donnait tant aux pauvres, aux voyageurs et aux bêtes qu'il restait pour sa maison moins que le strict nécessaire.

Mahomet aimait particulièrement les confitures, le miel, les concombres et les dattes fraîches, et surtout l'épaule de cabri.

Habituellement il mangeait ensemble des dattes fraîches et de la viande cuile. Ce qu'il préférait surtout, c'était un plat de pain cuit avec de la viande ou des dattes accommodées avec du beurre et du lait.

Il avait toujours de l'eau de pluie pour boire (précaution très hygiénique).

Il ne pouvait souffrir l'oignon et l'ail, mais ne les défendait pas aux autres.

Il ne mangeait point de pâtes confectionnées avec des amandes ; c'était là, à ses yeux, « la nourriture du prodigue ». Il ne voulut jamais goûter du « grand lézard » car il pensait que ce pouvait être l'animal dans lequel avaient été changés une partie des enfants d'Israël. Il appréciait au plus haut point le lait, dont il disait que c'est à la fois « une nourriture et un breuvage ».

Le Prophète habitait avec ses épouses une rangée de maisons basses, contiguës, grossièrement construites en briques crues ; les appartements de cha-

que épouse étaient séparés les uns des autres par des cloisons Tonnées de branches de palmier entre lesquelles on coulait un mortier de limon ou d'argile : des rideaux de cuir ou de tissus de poil noir remplaçaient les portes et les fenêtres.

Il y avait quatre de ces maisons et cinq autres dont les murs n'étaient construits que de branches et de mortier, sans cloisons intérieures et qui avaient chacune environ trois mètres de longueur. Quant à la hauteur, en se tenant debout, on en pouvait toucher le plafond de la main.

La maison d'Haritha (1), la première épouse qu'ait eue Mahomet après Khodaijnh, était continué à celle de l'Apôtre.

Chaque fois qu'il prenait une nouvelle femme, il faisait construire une nouvelle maison à la suite des anciennes et Haritha venait l'occuper. Ce déplacement se répéta assez de fois pour qu'à la fin le Prophète dise à ses familiers : « J'ai vraiment honte de Taïre déménager si souvent Haritha. »

Pendant son absence pour l'expédition de Dumat-el-Jandal, Omm Solmah lit construire un mur de clôture en briques crues pour agrandir son habitation, sous prétexte de se dérober par ce moyen aux regards des indiscrets, et Mahomet à son retour lui lit : « La plus vaine superfluité qui puisse dévorer la fortune d'un croyant, est le bâtiment. »

La demeure du Prophète était accessible à tous < comme le bord d'une rivière à tous ceux qui viennent y puiser ». Cependant aucune familiarité n'était permise à personne.

(1) Comme on le verra plus loin, des auteurs appellent šowtlah cette première épouse que le Prophète eut après ~hodaijah.

Il y avait dans la Mosquée une petite pièce réservée pour lui seul, et dans laquelle il se retirait pour faire sa prière du soir.

L'on a dit que Mahomet n'était pas tout à fait exempt d'une, certaine superstition. Ainsi, il n'aimait pas à se trouver seul la nuit dans une pièce sans lumière ; il redoutait le vent et l'orage (1).

Il tirait des pronostics de la manière dont une épée était tirée du fourreau. Il attribuait une influence au jour, à la semaine et au mois dans lesquels il se faisait scarifier (d'après le conseil de Gabriel), et au nombre de fois que se faisait cette opération.

Au dire d'Amran, le Prophète autorisait le recours aux adjurations pour les cas de piqûres d'insectes venimeux et de scorpions ; d'éruptions ulcéreuses et d'impuissance virile. Au dire de tous les Traditionnistes, il demandait souvent à Dieu de préserver ses deux petits-fils Hassan et Hussein des malins esprits, des insectes et des reptiles malfaisants, et des effets du mauvais œil. Il ordonnait souvent à celui qui avait lancé le « mauvais regard » de s'ubluer, et ensuite avec l'eau de l'ablution, de laver la personne qu'avait frappé le coup d'œil maléfique.

Il ordonnait également à Aïschah de combattre par des adjurations les influences du mauvais œil sur elle.

On raconte aussi que, quand il craignait d'oublier quelque chose, il attachait un fil, à son anneau ou autour d'un de ses doigts.

La profondeur de sentiment que décelait son œil noir et le charme pénétrant de sa figure attrayante gagnaient la confiance et la sympathie, même des

(1) C'était sans doute là un effet de son tempérament extrêmement nerveux et de son impressionnabilité.

étrangers. Un sourire plein de grâce et d'abandon déridait souvent ses traits. Cependant quand la colère allumait son regard, l'objet de son courroux devait trembler, le froncement de son sourcil était terrible comme un arrêt de mort.

Il avait de fortes passions mais il les dominait si bien par la raison et le sentiment des convenances que son émotion était rarement apparente. Quand il était très excité, la veine entre ses deux sourcils se gonflait et saillissait fortement sur son large front : cependant il était prudent, sinon rusé, et, dans l'action, évitait de courir au devant du danger tout en sachant y rester exposé quand il le jugeait nécessaire.

En tout, il était tout d'une pièce. Tout ce qu'il entreprenait, il le menait à fin. C'était aussi sa manière dans les rapports sociaux.

Quand il entamait une conversation avec un ami, il s'y donnait tout entier, se mettant en face de l'interlocuteur, visage et corps. Quand il donnait une poignée de main, il ne retirait jamais sa main le premier. Il n'était jamais le premier à clore la conversation avec un étranger ou à détourner l'oreille.

Mahomet était généreux et dévoué à ses amis et il savait par des attentions et des témoignages de sa l'aveur donnés à propos, s'attacher même ceux du parti des mécontents.

Implacable dans sa haine et sa vengeance contre ses ennemis tant que durait la lutte, on le vit rarement impitoyable envers ceux qui offraient de se soumettre. Son air imposant inspirait à l'étranger un respect et une crainte qui faisaient place à la confiance et à l'affection dès qu'on arrivait à l'intimité avec lui,

Sous un extérieur calme et ouvert, Mahomet cachait une énergique résolution, un but unique et invariable, la force et la fixité de la volonté, la détermination absolue d'achever l'œuvre merveilleuse de fondre en lui-même l'âme de toute l'Arabie.

Ses exhortations avaient la force et la puissance de ses convictions. Maître en éloquence, il s'exprimait dans le dialecte le plus pur et le plus persuasif de la langue arabe. Son beau génie poétique épuisait les grandes scènes de la nature pour faire briller les vérités spirituelles.

Son ardente imagination colorait jusqu'à en faire des réalités vivantes pour son auditoire, la Resurrection, le Jugement dernier, les joies du Paradis, les tourments de l'Enfer. Quand il prêchait, son œil s'allumait et devenait rouge comme du sang, sa voix montait haute et sonore et tout son corps était agité par la passion comme s'il eut montré au peuple l'ennemi prêt à se ruer sur la nation arabe. Cette passion est tout le secret de son succès. Ce n'était point seulement l'appel convaincu et chaleureux d'un sage ou même d'un Prophète, comme dans les siècles passés. Dans le développement de son système, Mahomet prétendait à une inspiration bien plus haute. Il parlait « en oracle ». Son esprit et sa bouche n'étaient que l'instrument passif qui recevait et transmettait le message céleste. Ses révélations n'étaient point le fruit d'un mouvement subjectif dans lequel une âme, brûlant de la vie et de la vérité divines cherche à inculquer ses propres convictions à tout ce qui l'entoure; Mahomet déclarait au contraire que l'inspiration venait toute du dehors et d'une manière tout à fait indépendante de son raisonne-

ment et de sa volonté (1). Les paroles inspirées, soit qu'elles fussent destinées à faire partie du Koran, soit qu'elles fussent un message pour guider le Prophète, étaient présentées comme une intimation réelle et objective, adressées expressément par le Tout-Puissant, généralement par L'intermédiaire de son messenger, l'Ange Gabriel. A La Mecque, il ne lut que ce qu'il prétendait être « un simple prédicateur, un avertisseur » comme les voyants d'Israël. Il enseignait le peuple, qui d'ailleurs resta longtemps sourd à son appel, sans autre but apparent que celui de le réformer. Et, taut qu'il ne déclare pas *Sainte* la guerre qu'il commande aux croyants de faire pour l'asservissement du monde», ses adversaires religieux eux-mêmes ne voient aucun motif pour mettre en doute sa bonne loi et l'honnêteté de ses intentions (2).

(1) Cette déclaration le dispensait de raisonner, de démontrer et de se laisser discuter.

(2) « On est fatigué à l'excès, en lisant nos auteurs chrétiens, de voir Mohammed traité d'instrument du diable et d'imposteur à chaque phrase qu'il prononce ou qu'on lui adresse. » (Qelsner : *Des effets de la religion de Mohammed*, etc ; Paris, 1810, p. 15: note). « Il est aisé de confondre un fanatique avec un imposteur. Si des vues d'ambition ne l'inspirent pas d'abord, elles succèdent d'assez près à l'enthousiasme qui l'anime ; et à mesure que s'évanouit en lui le zèle pour la cause de Dieu ou pour la chose publique, son intérêt particulier se renforce de tous les moyens que lui a acquis sa ferveur passée. Ceci paraît incontestable. Mais il y aurait de la témérité à vouloir fixer le moment précis où, dans tel ou tel individu, les prestiges de l'illusion cessent, et où la fourberie commence. Puisque les hommes ne sont rien qu'à demi, il peut arriver qu'il subsiste des accommodements constants entre l'exaltation et la fraude.

« Il y a de la fraude dans les extases de Mohammed, qui à coup sur ne croyait pas à toutes les visites de l'Ange, cet important ressort qu'il fait jouer. S'ensuit-il qu'il faille sans

Aux heures réservées aux affaires publiques, il recevait tous ceux qui se présentaient : il écoûtait patiemment leurs réclamations, s'attachait à aplanir les différends, à apaiser les conflits, à éclairer les consciences. Il disait généralement dans ces occasions :

« Que ceux qui sont ici présents informent les absents de ce qui s'y passe ; que ceux qui ne peuvent venir eux-mêmes m'exposer leurs besoins (leurs affaires) me les fassent connaître par ceux qui ne sont pas empêchés ; ceux qui agiront ainsi, le Seigneur affermira leurs pas le jour du jugement. »

Ajoutons qu'il ne demanda jamais à ses adeptes d'exagérer les pratiques du culte. Au contraire, s'étant aperçu que des croyants venaient par excès de zèle faire leur prière du soir dans la Mosquée pendant le Rumadhan, il les invita à la faire dans leur maison.

Il blâmait le jeûne hors des jours prescrits, ainsi que les enivres de mortification.

Du reste il avait l'hypocrisie (et ce que nous appelons la bigoterie) en horreur, aussi bien que le mensonge ; et lorsqu'il savait quelqu'un de ses adeptes coupable d'avoir menti, il s'éloignait de lui et ne lui accordait son pardon que si le malheureux montrait un repentir sincère.

Pas plus que les Juifs, Mahomet n'a compté, pour augmenter la piété des fidèles, sur l'influence de

exception attribuer ses mouvements à la mauvaise foi d'un Tourbe ? Je ne saurais le penser. » (Oelsner : op. cit., p. 14).

Voir également, sur la sincérité de Mahomet : Cte Henry de Castries : *L'Islam : Impressions et Etudes* (Paris, 1895). L'auteur, en quelques pages magnifiques, établit par le raisonnement que Mahomet a toujours été sincère dans ses assertions et dans ses prédications.

l'union d'une foule ou d'un groupe de fidèles dans un commun sentiment religieux, influence que n'ont méconnue ni le Bouddhisme ni le Christianisme.

Un trait remarquable du caractère du Prophète est l'urbanité et la considération avec lesquelles il traitait même le plus humble des Croyants. La modestie, la bouté, la patience, l'abnégation et la générosité inspiraient tous ses actes et lui attachaient tous les cœurs. Il abhorrait de dire « non ». Quand il ne pouvait répondre « oui », il préférerait garder le silence. « Il était, dit Aïschah, plus timide qu'une jeune fille sous son voile, et quand quelque chose lui déplaisait, c'était par l'expression de ses traits, plutôt que par ses paroles, que nous nous en apercevions; il ne frappa jamais personne qu'il la guerre, et pour la cause du Seigneur, pas même une femme ou un esclave. » Jamais on ne le vit décliner une invitation, même de la part du plus humble, ni refuser un présent, si faible qu'il fût. Quand il s'asseyait chez un ami, « il n'avancait pas les genoux orgueilleusement vers lui ». 11 avait le rare talent, dans une réunion, de faire croire à chaque personne qu'il l'avait principalement distinguée.

Il disait souvent : « J'assiste à un repas et je le prends comme un serviteur, car je ne suis réellement que cela. » Et il se tenait comme quelqu'un toujours prêt à se lever. Dans le même esprit, il montait à âne plutôt qu'à cheval, et lorsqu'il avait une monture, il faisait asseoir une autre personne derrière lui.

Aux prières, il restait debout si longtemps que ses jambes enflaient.

Quand on lui reprochait d'attenter ainsi à sa santé, il répondait : « Ne dois-je pas avoir l'attitude

d'un serviteur reconnaissant? » II. ne bâillait jamais à la prière. Il n'éternuait que très bas et en se couvrant la face. Il n'allait jamais qu'à pied à des obseques : il y gardait toujours une attitude recueillie comme s'il conversait avec lui-même, de telle sorte que les assistants le croyaient en communication avec le défunt.

Quand il acceptait des présents, il s'interdisait absolument l'usage de tout ce qui avait été offert à titre d'aumônes. (On se rappelle que sous ce titre on comprenait aussi les produits prélevés comme taxes pieuses ou légales.)

Quand il rencontrait quelqu'un dans la joie, il s'empressait de le congratuler en lui serrant cordialement la main. Il témoignait une tendre sympathie aux pauvres et aux affligés. Doux et allante avec les petits enfants, il ne dédaignait pas d'aborder avec le salut de paix un groupe au milieu de ses jeux.

Il partageait ses repas avec d'autres, même en temps de disette et était aux petits soins pour la satisfaction de ceux qui s'asseyaient à sa table.

Mahomet était aussi un ami fidèle. Il aimait Abu Beckr comme un frère, Ali comme un fils et Zaïd B. Hareth d'une affection si vive que la mort ne put l'éteindre et qu'elle se continua dans son fils Osama. Omar et Othman lui furent aussi très chers. Lors du «serment sous l'arbre », à Hoaybiah, sa résolution de défendre Ali jusqu'à son dernier souffle lût la marque d'une amitié à toute épreuve. On pourrait en citer beaucoup d'autres. Et ses affections furent toujours bien placées et payées de retour avec usure.

La vie privée de Mahomet fut exemplaire. Il fut époux tendre et dévoué, et excellent père. Après

une jeunesse chaste, il épousa à 25 ans une veuve qui en avait quarante, et n'eut pas d'autre femme pendant 25 ans. Ce lut seulement à 54 ans qu'il eut deux femmes à la fois et deux ans plus tard qu'il en eut trois.

De 56 à 60 ans, il en prit trois nouvelles, et, lorsqu'il eut dépassé soixante ans, trois autres, sans compter l'esclave cophte Marie. C'est donc entre 56 ans et 63 ans qu'il satisfit le goût qu'il avait, de l'aveu général, pour les femmes. (Tétait un regain de jeunesse assez commun chez les hommes d'imagination qui ont été continents toute leur vie.

Mahomet s'était d'abord donné pour règle de passer une journée chez chacune de ses six femmes. Mais Aïschah, dont l'appartement resta toujours touchant la Mosquée, exerça constamment sur lui un empire prépondérant, en sorte qu'on finit par appeler sa maison la demeure du Prophète. Il lui consacrait chaque jour quelques heures. Ses assiduités auprès des autres épouses devinrent si irrégulières que celles-ci murmurèrent. Mahomet coupa court à leurs plaintes en une révélation qui lui donnait liberté entière.

A la fois pour garder les convenances et pour empêcher les Musulmans de s'autoriser de son exemple en ce qui concerne les femmes, il prit soin de faire approuver par une révélation expresse une dérogation à la règle générale en faveur du Préféré du Ciel, déjà parvenu à une très haute puissance» (1).

Aux yeux des Croyants, le sérail est le Paradis

(1) Nous lisons dans les Mémoires de M^{me} Rêcamier que Napoléon, pour excuser quelques traits qu'il faisait à Joséphine, soutenait cette thèse que sa situation exceptionnelle autorisait quelques licences particulières.

sur terre, mais ce ne fut pas l'exemple du «pauvre gynécée de Mahomet qui induisit les Khalifes et les autres souverains musulmans, jusqu'à nos jours, à faire pour leur sérail les dépenses extravagantes que l'on sait, car, avant Mahomet, les kesra (souverains) de la Perse avaient un sérail nombreux et luxueux,

2. Ses femmes, ses concubines, ses enfants.

Les auteurs hostiles à Mahomet lui ont principalement reproché ses fréquents mariages et le nombre de ses concubines, comme si en contractant d'aussi nombreuses unions le Prophète n'avait eu en vue que la satisfaction de ses penchants sensuels. Les autres, animés d'un esprit assurément plus juste, ont avancé qu'il n'avait conclu la plupart de ces alliances que dans le but de se créer des influences dans les tribus auxquelles appartenaient ses épouses.

Nous pensons qu'il ne faut accepter sans réserves ni l'une ni l'autre de ces opinions.

Depuis longtemps avant Mahomet, la polygamie était dans le tempérament et dans les mœurs des Arabes et de la plupart des Sémites : nous pourrions ajouter que si cette coutume (coutume plutôt qu'institution) était généralement suivie, c'est qu'elle répondait à une nécessité d'ordre économique ou social chez les peuples qui la pratiquaient.

Le fait d'avoir plusieurs épouses n'était donc pas nécessairement (autrefois pas plus qu'aujourd'hui), une preuve de concupiscence chez les polygames nés et élevés dans la tradition de la polygamie.

En ce qui concerne Mahomet spécialement, nous

savons par les traditions les plus dignes de foi qu'il vécut pendant près de vingt-cinq ans avec une seule femme, plus agée que lui de quinze années ; qu'il lui fut attaché et fidèle, bien que la polygamie fût vraisemblablement pratiquée autour de lui par tous les hommes de sa condition ; qu'il ne prit une seconde épouse qu'après la mort de la première, alors qu'il était Agé de plus de 50 ans, âge auquel d'ordinaire, l'amour tient une place secondaire dans les préoccupations masculines ; enfin que, parvenu à l'apogée de sa gloire, et à la haute élévation grâce à laquelle toutes les femmes de son temps eussent été fières d'être distinguées par lui, il n'épousa presque que des veuves touchant à la maturité (qui arrive de bonne heure chez les femmes arabes)(1), ce qui n'indique pas chez un homme au déclin de sa vie le penchant au libertinage que l'on a voulu reprocher à Mahomet.

D'ailleurs, il nous a paru intéressant de donner ici sur chacune des compagnes du Prophète les renseignements rapportés par des traditionnistes, leurs contemporains, et par divers auteurs musulmans moins anciens (a).

Disons d'abord que ces auteurs ne sont pas d'ac-

(1) Outre que presque aucune des femmes n'était très jeune au sens arabe du mot, lorsqu'il l'épousa (à l'exception d'Aïschah), aucune n'était non plus vierge, si ce n'est la fille d'Ahu Beckr, puisque toutes les autres étaient veuves ou répudiées.

(2) Ces renseignements sont donnés dans le T. XV de l' *Histoire Universelle*, édition d'Amsterdam et Leipzig, 1760; d'après : Abulféda, Abulfaragc, Al Kodai, Ahm. Ibn Yusef, Al Tabari, Al Jannabi, Al Hockari, Al Beidawi, Ibn Hishac, Ahm. Jaafar, Al Zamakhshar, Jalaoddin, Ahm. Ebn Yahya, etc., etc.

cord sur le nombre d'épouses ou de concubines de Mahomet. Suivant les uns, il aurait eu treize épouses; suivant les autres, quinze; d'autres lui en donnaient dix-Sept. Ils sont d'accord cependant pour affirmer qu'il n'eut de rapports qu'avec douze ; ils ne font pas entrer dans ce nombre les concubines (1).

Nous pensons qu'il doit ressortir pour le lecteur de rénumération circonstanciée donnée plus loin, la preuve que le Prophète ne mérita pas l'accusation que ses contempteurs ont élevée contre sa moralité.

Il en ressort aussi que les nombreux mariages de Mahomet ne purent servir ses projets politiques que dans une faible mesure : soit qu'il les contracta alors que le triomphe de ses idées était déjà assuré, Soit qu'il prit pour épouses des femmes appartenant

(1) Les Traditionnistes comprennent encore parmi les femmes de Mahomet celles dont il souhaila la possession, sans avoir eu de rapports avec elles. Nous ne les citerons pas ici pour ne pas allonger plus que de raison ce chapitre.

Voici les versets du Koran qui ont été regardés comme autorisant le Prophète à prendre plus de femmes que les autres Croyants :

. S. XXXIII. — V. 49. O Prophète ! il Test permis d'épouser les femmes que tu auras dotées, les captives que Dieu a fait tomber entre tes mains, les tilles de tes oncles et de tes tantes maternels et paternels qui ont pris la fuite avec toi, et toute femme fidèle qui aura donné son unie au Prophète, si le Prophète veut l'épouser. C'est une prérogative que nous t'accordons sur les autres Croyants.

Ibid. — V. 51. Tu peux donner de l'espoir à celle que tu voudras et recevoir *dans ta couche* celle que tu voudras et celle que tu désires de nouveau après l'avoir négligée. Tu ne seras pas coupable en agissant ainsi, etc.

C'est dans la même sourate que se trouvent les versets (37-38) autorisant Mahomet à épouser la femme de Zaïd B. Hareth, son fils adoptif.

à des tribus déjà réduites par ses armes ou gagnées par persuasion à sa cause.

Enfin, on verra que le Prophète n'eut d'enfants que de Khodnijali et de sa concubine Marie la Cophte; les garçons moururent tous en bas âge; quant aux filles, les auteurs auxquels nous empruntons les détails qui suivent, disent qu'elles moururent sans enfants, ou que leurs enfants ne leur survécurent pas, à l'exception d'une, dont ils ne disent pas si elle donna ou non le jour à des descendants. Il est cependant certain que Hassan et Hussein, fils d'Ali, eurent pour mère Fatimah, fille du Prophète (1).

Voyons maintenant quelles furent les femmes et les concubines de Mahomet.

1° KHODAIJALI : La noble fille de Khowaylad fut comme on le sait la première femme du Prophète, qui l'épousa dans les circonstances que nous avons rapportées (2).

Elle fut surnommée la *Mère des Fidèles*. Mahomet eut pour elle un profond et inaltérable attachement : il vécut avec elle vingt-quatre ans, cinq mois et huit jours.

(1) Sédillot, *Histoire générale des Arabes*, T. 1, n° 62. Les *Chérifs* (princes du Maroc, de La Mecque, de la Perse et du reste de l'Asie) descendraient ainsi de Mahomet.

Caussin de Perceval : *Essai sur l'Histoire des Arabes*, T. III : « Fatimah, neuf mois après ses noces, donna le jour à Haçan et, une année plus tard, elle mit au monde Hoçayn » (*d'ap. Tarikh el-Khamicy*).

Il faut donc penser que les auteurs de *l'Histoire universelle* ont fait erreur en ce qui concerne Fatimah ; cependant leur ouvrage ne pêche pas par le manque d'érudition, bien au contraire. Il est très hostile à Mahomet.

(2) Tome I, chap. IX.

Elle mourut en la 10^e année de la mission. Mahomet eut d'elle quatre fils et quatre filles.

Les quatre fils étaient :

1° Ai Kassem (Qasim). — 2° Al Tayeb. — 3° Al Taher. — 4° Abdallah.

Ce fut du premier que Mahomet prit le surnom d'Abul Qasim ; ces quatre garçons moururent dans leur premier âge.

Les quatre filles furent :

Zaynab, qui épousa Abu-cl-Aass. Par suite d'un coup que lui porta (involontairement ou non) Hayâr B. Alaswah, elle tomba de son chameau étant grosse et fit une fausse couche dont elle mourut. C'est pourquoi le Prophète proscrivit Hayâr après la prise de La Mecque. On ne dit pas si elle laissa des enfants.

Rakiab épousa Otbah, fils d'Abu Lahab ; mais ayant été répudiée par ce premier mari, elle épousa Othman et lui donna un fils qui fut nommé Abdallah. Elle mourut en Tan II de l'Hégire, pendant le ghazwah de Bedr, que le Prophète mena en personne. On raconte que son fils (Abdallah) mourut, en la 8^e année de l'Hégire, âgé d'environ 6 ans, d'avoir eu un œil crevé par un coq.

Omm Kholdum épousa son beau-frère Othman, lorsque celui-ci fut devenu veuf de sa sœur *Rakiab* ; elle mourut sans enfants.

Fatimah, quatrième et dernière fille de Mahomet et de Khodaijah, fut comme on le sait, mariée à Ali (1). Elle ne survécut à son père que quelques mois et laissa deux fils, Hassan et Hussein.

2° *SOWDAH*, fille de Zamaa, qui avait été la nourrice de *Fatimah*, fut la seconde femme du Prophète.

(1) Voir ch. XXIV (mariage d'Ali).

Elle était veuve, quand il l'épousa, de Sokran, un des premiers Musulmans qui avaient cherché un refuge en Abyssinie contre la persécution des Koréish, Mahomet l'épousa peu de temps après la mort de Khodaijah. Elle mourut sous le khalifat d'Omar.

3° AISCHAH, fille d'Abu Beckr, fut de toutes ses épouses celle que Mahomet aima le plus après Khodaijah ; il l'épousa dans l'année de l'Hégire. On a vu au ch. 36, § 3 qu'elle avait été accusée d'infidélité et que le Prophète proclama son innocence, fort en cela de l'avis d'Omar, de Dhu-Nuryn et d'Ali.

Cependant quelques auteurs disent que Ali avait au contraire soutenu avec insistance l'accusation portée contre elle. Aussi avait-elle voué au gendre de Mahomet une haine implacable. Elle employa tout son crédit pour l'exclure du khalifat, et n'ayant pu y parvenir, elle s'efforça néanmoins de lui nuire par tous les moyens, après qu'il eut été mis enfin en possession de cette dignité. Elle contribua puissamment à la ruine de la famille de son ancien accusateur. Du reste, Aïschah était une femme très remarquable par son intelligence et ses talents. Elle était très instruite. Après la mort de Mahomet, on la consultait sans cesse sur les choses de la religion et elle était regardée comme un vivant oracle par les croyants. On lui doit une grande partie des *traditions* qui se rapportent à la personne et à la vie de Mahomet. Elle mourut âgée de 67 ans à Médine, sous le khalifat de Moawiah.

4° GHOZIA, fille de Jaber, fut la quatrième femme du Prophète. On la surnommait Omm Shoraïk, parce qu'elle avait eu d'un premier mari un fils de ce nom. Mahomet la répudia, et ce fut la seule de ses épouses à laquelle il fit subir ce traitement après la consommation du mariage.

5° HAFSA, fille d'Omar, de la tribu deatKoréish. Elle était également veuve et Mahomet l'épousa en la 3^e année de l'Hégire. Ce fut à elle que Omar, devenu khalife, confia la garde du Koran rétabli par ses soins. Elle eut en dot 400 drachmes. Elle fut répudiée aussi, ayant encouru le mécontentement de Mahomet, dont elle avait dévoilé l'intrigue avec la Cophte Marie, mais peu après le Prophète la reprit, soit parce qu'il l'aimait réellement, soit parce qu'il craignait de se brouiller avec Omar en la tenant éloignée de lui. Elle mourut âgée de 60 ans sous le khalifat de Moawiah ; elle en avait 40 à la mort de Mahomet. *(Elle avait donc 32 ans quand le Prophète l'épousa.)*

6° ZAYNAB: Lasixième femme que Mahometépousa, en la 4^e année de l'Hégire, fut Zaynab, fille de Khozamia le Helalite, et elle aussi était veuve (de Tosail B. Al Hareth) ; elle eut 400 drachmes de dot. Elle mourut avant lui.

7° OMM SALMA : C'est encore en la 4^e année de l'Hégire que le Prophète épousa sa septième femme, Omm Salma, fille d'Omniah, veuve d'Abu Salma B. Abdallah, le Makzumite. Des auteurs disent que son nom de fille était Hend et que sa mère était tante de Mahomet.

Elle mourut en la 59^e année de l'Hégire, âgée de 84 ans, sous le khalifat de Yésid, fils de Moawiah. *(Elle avait été par conséquent épousée par Mahomet entre 29 et 30 ans.)*

8° ZAYNAB ou Zénobie : En la 5^e année de l'Hégire, Mahomet épousa Zaynab, fille de Jash de la tribu d'Assad, et d'Amina, fille d'Abd-ul-Muttaleb et tante du Prophète. C'était la femme de Zaïd B. Hareth, l'affranchi de Mahomet, et celui-ci la répudia afin que son père adoptif pût l'épouser. Elle eut en dot

400 drachmes. On sait que Mahomet fut autorisé par une révélation expresse à contracter mariage avec elle, car la loi et la coutume lui interdisaient de prendre pour femme-réponse répudiée de son (ils adoptif. Zaynab se prévalait de cette révélation pour se dire supérieure aux autres épouses du Prophète. Elle mourut sous le khalifat d'Omar, en la 20^e année de l'Hégire, âgée de 53 ans révolus. *(Elle avait été épousée à 38 ans environ par Mahomet.)*

9° OMM HABIBA : La neuvième femme de l'Apôtre fut Omm Habiba, fille d'Abu Sofian, de la tribu des Koréïsh. Elle était veuve d'Obeidallah, fils de Jash, dont elle avait eu un fils nommé Habiba, d'où lui venait le nom qu'elle portait : *(Mère d' Habiba)*. Son nom de fille était Ramia, selon les uns et selon les autres Hend. Elle se trouvait en Ethiopie avec son premier mari lorsque celui-ci vint à mourir.

Le Prophète l'ayant appris, fit demander au roi d'Ethiopie par son cousin Khaled, fils de Zaïd, de lui donner cette femme pour épouse. Le roi y consentit et accomplit lui-même la cérémonie du mariage dans laquelle Khaled B. Zaïd figurait à la place du mari absent. Omm Habiba étant revenue à Medine avec le mandataire de son époux, Mahomet consumma son mariage avec elle en la 7^e année de l'Hégire. Elle mourut 37 ans plus tard sous le khalifat de Moawiah.

10° JOWEIRA, Fille d'Al Hareth le Khozaïte, fut la dixième femme de Mahomet. Elle s'appelait aussi Bara et était veuve d'un de ses cousins germains. Son père était le chef des Mostalékites sur lesquels Mahomet remporta une victoire (t. II, eh. XXXVI). Elle fut prise à la bataille de Moreïsi par Thâbet B. Qaïs, musulman.

Le Prophète paya sa rançon et l'épousa (Shaaban:

an VI de l'Hégire). Elle mourut Agée de 63 âns sous le khaalifat de Moawiah, en 45 de l'Hégire. (*Elle devait avoir 24 ans lorsque Mahomet l'épousa.*)

11° SAFYA : La onzième fut une juive, Safya, fille de Hozai, dont la famille se prétendait issue d'Aaron. Elle était veuve de Kenana, fils d'Al Rabi. un des Juifs les plus considérables du Khayber, que le Prophète avait fait mettre à mort après s'être emparé de cette place. Il l'épousa en la 7° année de l'Hégire et clic mourut en la 56^e année de l'Hégire, sous le khalifat de Moawiah.

12° MAÏMUNA : La douzième femme de Mahomet fut encore une veuve, Maïmuna, fille d'Al Harelh ; il l'épousa à Médine en la 7^e année de l'Hégire, à son retour de La Mecque. Elle était veuve de Raham, fils d'Abd-ul-Uzza. Le Prophète l'épousa étant encore revêtu de l'*ihram* du pèlerinage ; elle mourut en 38 ou 40 de l'Hégire, à Jorf près de La Mecque.

13° AMRA : Le Prophète épousa encore deux femmes, mais il n'habita pas avec elles : ce furent Amra, fille de Yésid le Kélahite, qui avait adopté la foi, mais retomba dans l'idolâtrie ; cela fut si odieux à l'Apôtre qu'il ne voulut plus avoir de rapports avec elle.

14° ASMA : L'autre était Asma, fille d'Al Nooman le Kendite ; Mahomet la répudia parce qu'elle était lépreuse.

L'on dit que, outre ces quatorze épouses, Mahomet eut encore onze concubines esclaves, qu'il avait reçues en présent, achetées de ses deniers, ou qui lui étaient échues en part de butin, à la guerre.

Mais comme on n'a gardé, et que l'on ne donne de renseignements certains que sur troi's d'entr'ellés, et qu'il n'est fait pour ainsi dire aucune mention des

circonstances de la vie des autres, il est permis de croire que les auteurs musulmans ont beaucoup amplifié le vrai nombre de ces épouses de la main gauche.

Quoi qu'il en soit, voici le nom des trois qui appartiennent à l'histoire :

RAÏHANA : fille d'Àmru, qui était une Juive kho-reïdite : elle tomba entre les mains du Prophète quand il se rendit maître de la forteresse de cette tribu, et garda longtemps la foi de ses pères. Enfin, elle embrassa l'Islamisme pour céder aux instances de son maître et demeura avec lui jusqu'à ce qu'il mourût. A ses derniers moments, il lui rendit la liberté comme à ses autres esclaves.

SHIRINE était une belle Cophte que Makawkas, gouverneur d'Egypte, envoya en présent à Mahomet. On ne sait ce qu'elle devint.

MARIE LA COPHTE a joué un rôle moins effacé que Shirine, dont elle était la sœur : elle avait été également donnée à Mahomet par Makawkas. C'est d'elle qu'il est question dans le chapitre LXVI du Koran. Elle donna au Prophète un fils nommé Ibrahim, qui mourut en bas-âge au mois du I^e r Rabi de la X^e année de l'Hégire, au grand désespoir de son père.

Marie la Cophte mourut cinq ans après Mahomet (an XVI de l'H.) et fut inhumée dans le cimetière d'Al Baqyi, probablement auprès de son fils.

Makawkas avait envoyé à l'Apôtre deux autres Cophtes ou Egyptiennes, qui furent également ses concubines, mais les historiens n'ont pas gardé leurs noms et ne disent point ce qu'elles devinrent.

A l'exception de Khodaijah et de Marie, aucune de ces épouses ou concubines ne donna d'enfants à Mahomet.

3. Autres Détails sur Mahomet.

Certains auteurs musulmans anciens ont parlé des serviteurs, des armes, des chevaux, des troupeaux du Prophète et de « son train de maison » avec un luxe de détails peu conciliables avec ce que nous savons de l'extrême simplicité de son genre de vie.

C'est ainsi que quelques-uns lui prêtent une véritable « maison » civile et militaire : il aurait eu, parmi ses familiers (c'est-à-dire parmi ceux qui l'approchaient de plus près), intendant, grand-muletier, domestiques et servantes, sans compter les esclaves, poètes à ses gages, crieurs pour les prières (*muez-zins*), et *cætera* (1).

L'énumération seule de ces litres est une preuve de l'exagération avec laquelle ces auteurs ont parlé du Prophète.

Il est certain cependant que Mahomet posséda un nombre d'esclaves assez élevé, ceux qui lui étaient

(1) Nous ne pouvons les citer tous. On donne sur leur compte des détails circonstanciés. *Bellal* le mulâtre était le erieur de Médine, *Saad* le Khoreïdite celui de Koba, *Abu Makahma* celui de La Mecque. *Anas B. Malec* était à la fois l'intendant, l'huissier, le portier du Prophète : il mourut, Agé de 103 ans, à Bostra, l'an 93 de l'Hégire (sous le Khalfat de Monwiah), ayant procréé cent enfants, « selon la prédiction de Mahomet ». *Abdallah B. Masud* avait soin de l'oëiller du Prophète, de son cure-dent, de ses chaussures et de l'eau pour la purification. *Okba B. Omar*, le grand-muletier, était aussi poète. *Moawiah* le fit gouverneur d'Egypte, mais il n'exerça cette charge que peu de temps. *Rabiah B. Caab* avait soin de Peau pour les ablutions. *Ayman B. Obaid* lavait le Prophète avec l'eau de la purification. *Bokair B. Sadack* avait soin des mules» Enfin plusieurs servantes étaient attachées à la personne de Mahomet. (D'après Elmacin, Al Jannabi, Abulféda, etc.)

en partage à la guerre ou qui lui étaient donnés en présent par des princes voisins. Mais il leur rendait généralement la liberté au bout de fort peu de temps. Il est probable que ces affranchis, par reconnaissance, lui rendirent de temps à autre quelques petits services se rapportant aux titres que les auteurs musulmans leur ont conservé connue si ces personnages avaient rempli des charges véritables. Sans doute aussi ces derniers, après la mort du Prophète, tirèrent-ils quelque vanité de leurs rapports fréquents avec lui, et pour cette raison, ils l'eurent portés à s'attribuer dans l'entourage de leur défunt Maître un rôle et des fonctions que celui-ci n'avait jamais songé à leur conférer.

Parlerons-nous de ses chevaux, de ses chameaux, de ses mules et de ses Anes? Selon quelques auteurs, il avait vingt-deux chevaux, tous remarquables : ces auteurs citent leurs noms, leurs hauts faits, les batailles auxquelles ils ont assisté. L'un de ses Anes eut tant de chagrin de sa mort, qu'il alla se jeter dans le puits d'Abu Hotham. Chacun de ses chameaux se distinguait par quelque particularité d'où lui venait son nom : l'un avait le bout de l'oreille coupé, l'autre l'oreille courte, etc. Il en était, du reste, de même des chevaux et des Anes, qui avaient reçu des noms en rapport avec leur caractère, leur allure ou leur robe.

Le Prophète aurait encore possédé vingt chamelles à lait, qui lui fournissaient tous les jours le lait nécessaire à la consommation de ses femmes; cent brebis et six ou sept chèvres; Al Termedzi veut même que Mahomet ait eu un coq remarquable par sa grosseur, son intelligence et sa beauté.

Quant aux armes, il en avait, toujours au dire de certains auteurs, un véritable arsenal dont l'inven-

taire fut fait à sa mort : neuf épées, portant chacune un nom (*l'Aiguë, la Tranchante, la Perçante, etc.*); la plus connue est *Dhulfikar* ou *Dhul Fakar*, qui lui était échue en partage après la bataille de Bedr, et qui, après lui, passa à Ali. Chacune avait son histoire; elles avaient toutes été prises sur les ennemis, ainsi que ses trois boucliers et ses cuirasses, dont Tune, disait-on, était celle même que David portait quand il tua Goliath. Il avait enfin trois piques, dont une longue, et deux casques : celui qu'il portait à la bataille d'Ohod s'appelait *al malinshah*, la bandelette. De plus, il avait deux bâtons et une petite canne. Les étendards que l'on portait devant le Prophète étaient généralement blancs et portaient, peinte ou brodée, la formule de la profession de foi musulmane.

Selon Tabari et Abuiféda, Mahomet eut plusieurs « secrétaires » dont ils nous ont transmis les noms. Il faut penser que ces secrétaires n'étaient pas plus titulaires d'une fonction auprès de lui que les autres prétendus officiers de sa maison. C'étaient des lettrés auxquels le Prophète, qui ne savait ni lire ni écrire, confiait sans doute, de temps à autre, le soin de mettre certaines révélations par écrit, de tenir des comptes ou de rédiger les lettres qu'il adressait aux seigneurs ou aux rois voisins. C'étaient des scribes volontaires, comme les autres étaient des serviteurs officieux.

Le Prophète, disent ses biographes musulmans, tenait de Dieu la connaissance de la médecine. Il avait trois manières de guérir : la première, par l'application des remèdes naturels, la seconde par les remèdes surnaturels (ou divins), la troisième par la combinaison des deux précédents.

D'après un auteur (anonyme : celui de la *Méde-*

cine Prophétique) (1), Mahomet professait que le corps humain, formé des 4 éléments, se compose de 360 jointures ou membres, 360 os et 360 osselets.

Le Prophète soignait les maladies par les simples : il connaissait les propriétés de toutes les plantes de la terre, depuis l'humble hysope jusqu'au cèdre atlantique. Mais il ne prétendait pas pouvoir entraver l'action de la nature et ne pouvait conjurer ni la vieillesse ni la mort. Du reste, il disait que les infirmités inséparables de la vieillesse sont l'effet du décret de Dieu.

Disons aussi que les biographes musulmans de Mahomet n'ont pas hésité à lui accorder, dans la plus large mesure, le don des miracles qu'il se déniait à lui-même. C'est surtout en cette matière que leur imagination s'est donné carrière. Comme on l'a vu au cours de notre ouvrage, la naissance du Prophète avait été annoncée par des miracles : il naquit en plein miracle ; sa vie ne lut qu'une longue suite de miracles. Il en a opéré à lui seul plus que tous les autres Prophètes réunis : les uns disent 1,000, les autres 3,000, d'autres enfin, se basant sur ce que le mot *ayat* qui signifie *verset* (du Koran) signifie aussi *signe* ou *prodige*, considèrent chaque verset du Livre comme un miracle (2), sans préjudice de tous les autres que Mahomet aurait accomplis au cours de sa carrière.

(1) Manuscrit conservé dans la Bibliothèque Bodléienne à Oxford, et dont on ne connaît pas l'auteur. Il s'agit sous ce titre de la médecine pratiquée par le Prophète.

(2) Pocock, et Al Bockari, Al Jannabi, etc.

4. Son courage et sa vie publique.

Dans l'exercice d'un pouvoir absolument dictatorial, à Médine d'abord et ensuite dans presque toute l'Arabie, Mahomet fut généralement juste et modéré. Il ne se laissa jamais aller à écouter des rancunes contraires aux intérêts d'une politique hautement prévoyante et profondément habile. Il était vindicatif de race et d'éducation, mais il ne frappait que quand il le pouvait impunément et même ses coups, au moins à ses yeux, servaient ses desseins.

Il faut convenir qu'il ne fut pas magnanime ni modéré envers ceux de ses ennemis qui avaient été le plus acharnés contre lui; mais cela n'était ni dans les qualités, ni dans les mœurs de son temps et de sa race, ni dans les coutumes de son pays. Il faut nous dépouiller des sentiments et des principes modernes de l'Occident pour ne point juger avec une sévérité injuste la joie qu'il lit éclater à Bedr, à la nouvelle de la mort d'Âbu Jahl et d'autres nobles Koréish; ou sa réponse impitoyable à un prisonnier : « Tu es voué ainsi que ton enfant au feu de l'enfer ; » ou le massacre de sang-froid d'un certain nombre de prisonniers contre lesquels il était particulièrement irrité; ou enfin la torture qu'il lit subir au dernier Prince du Khayber pour le forcer à livrer ses trésors, etc.

Ces procédés cruels étaient et sont restés dans les habitudes de l'Orient : le temps et le milieu dans lesquels ils furent employés doivent leur servir jusqu'à un certain point d'excuse (1).

(1) On sait avec quelle implacable dureté le schah Nassred-Dillie, qui était pourtant un bon roi, réprima les révoltes des Bâbystes. La liste des cruautés commises en Orient au

Mahomet avait le courage moral, c'est-à-dire la persistance inébranlable et incessante dans ses convictions et dans la poursuite de ses desseins, plutôt que le courage physique ou de tempérament. Il est douteux qu'il se soit jamais battu. Il faisait partie des expéditions et, par conséquent, courait les dangers attachés à une défaite, mais ne conduisait pas lui-même les guerriers au combat comme chef militaire et ne s'exposait pas aux périls qu'il pouvait éviter. Il y eut même quelques occasions où il parut faiblir. Ainsi, il se laissa intimider par Abu Salùl pour épargner les Juifs Béni Caynokaa ; il s'effraya de l'altercation entre Mohajers et Anssars aux puits de Moraïsi (chapitre 36) ; lors du siège de Médine par les Confédérés, il faillit céder aux prétentions exorbitantes des Dénî Ghattafan et des Béni Qorara (chap. 37) ; on pourrait citer maint autre trait.

Quant à son courage moral, il fut incontestablement immense. Il en fallait un presque surhumain pour concevoir ce qu'il a conçu et accomplir ce qu'il a accompli. Ce courage n'a été dépassé que par celui des martyrs qui sont morts dans les tourments pour leur foi. Parmi ces derniers, un grand nombre ont été purement passifs et nous ne pouvons admirer que leur mérite religieux ou humanitaire suivant la cause qu'ils servaient. Mais il faut rendre un hom-

nom de la raison d'Etat, ou seulement au nom du bon plaisir, serait longue à dresser. On lira avec intérêt là-dessus Le Normant : *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient*, entr'autres nombreux auteur» qui nous ont révélé l'antiquité sémitique.

Faut-il dire que les temps modernes et les peuples civilisés ont vu des atrocités qui ne le cèdent en rien à celles que commettaient les Orientaux ? Qui ne connaît les épisodes de la conquête du Mexique, des Guerres de Religion, etc. ?

mage spécial aux qualités actives de Mahomet, c'est-à-dire à la force extraordinaire de son intelligence et de sa volonté, à la hauteur et à la profondeur de ses vues, à son esprit d'initiative et de suite. Il avait, on ne saurait en douter, une très grande ambition. D'une famille illustre qui, depuis fort longtemps, avait à La Mecque la suprématie politique et religieuse, et qui tenait la tête des Koréish, la plus noble et la plus respectée des tribus arabes, il put de bonne heure se croire appelé à un grand rôle. Ce fut évidemment dans cette pensée qu'il contracta mariage avec Khodaïjahct qu'il s'assura son dévouement absolu jusqu'à sa fin.

Sa foi religieuse était le Monothéisme, croyance courante alors, en Arabie et ailleurs, parmi les personnes instruites, en dépit de l'exclusivisme national des Juifs qui avaient les premiers introduit ce dogme dans la péninsule. S'exaltant dans la dévotion à un Dieu unique et dans les légendes juives, il put, son ambition aidant, se croire un Prophète destiné à réformer d'abord les Arabes, puis les autres hommes. Pendant dix ans, il lutte pacifiquement à La Mecque pour faire adopter sa religion aux Koréish, élite et lien de la nation arabe ; il désespère de réussir par les moyens pacifiques. L'exemple des Prophètes d'Israël, qui avaient été guerriers, lui suggère de recourir aux armes. Il conçoit probablement dès ce moment le plan d'amener de force à lui les habitants de La Mecque. La richesse de cette ville dépendait de son commerce avec l'Yémen et la Syrie par le moyen des caravanes. En interceptant celles-ci, il ruinerait la cité et l'amènerait à composition. La persécution qu'il avait souffert à La Mecque, soit dans sa personne, soit surtout dans ses adhérents, lui faisait trouver ce moyen légitime.

L'émigration en Abyssinie avait sauvé la vie et la foi de ses adhérents, mais c'était une désertion de l'Arabie qu'il voulait au contraire conquérir à sa cause, parce qu'elle seule pouvait asservir le monde.

Pour réaliser son plan, il jeta d'abord les yeux sur Taïf. Cette ville était située sur la route de La Mecque à l'Yémen, à 25 lieues environ à l'Est de La Mecque, dans une plaine saine et fertile. Elle était rivale de La Mecque par la popularité de son culte et l'illustration séculaire de ses habitants, guerriers renommés dans toute l'Arabie. Elle convenait bien pour la réalisation de ses projets. Il s'y rend, accompagné seulement de Zaïd B. Hareth, son fils adoptif, et y court les plus grands dangers.

L'avortement de cet essai ne le décourage point. Il convertit des pèlerins de Médine, se crée un parti puissant dans cette ville où dominaient les doctrines juives, fort semblables à celles qu'il avait professées jusqu'à ce moment. Il fait émigrer les Croyants de La Mecque à Médine, d'où il pourra intercepter les caravanes servant au commerce avec la Syrie, et constitue une force suffisante pour accomplir ses desseins. Il procède à la manière des Arabes du désert, par coups-de-main, par surprises. Comme les capitaines et les diplomates habiles, c'est par le secret, c'est en trompant toujours l'ennemi sur l'importance et l'emploi de ses forces, qu'il réussit dans toutes ses attaques. Il a compris que ses guerriers, rompus aux dangers et à la fatigue, soit par habitude de la vie nomade du désert, soit par les excursions continuelles qu'avaient faites les Musulmans de La Mecque et de Médine, auraient raison des citadins de La Mecque, malgré leur infériorité numérique. La victoire de Bedr justifie ses prévisions et lui donne toute confiance dans sa force et dans son triom

phe définitif sur les Koréish et les Arabes opposants. Use résout, dès lors, à détruire le seul obstacle à sa suprématie qui subsistera après la réduction des Koréish : les tribus juives de l'Arabie qui refusent d'embrasser sa religion. C'est une proie facile et riche, dont les dépouilles lui fourniront les ressources nécessaires, soit pour récompenser et s'attacher les Musulmans, soit pour les dépenses de la guerre sainte. Il attaque les Juifs et les expulse successivement, à mesure que les circonstances le lui permettent.

* Après sa défaite d'Ohod, il fait si bonne contenance que les vainqueurs ne tirent de leur succès aucun avantage.

Par sa persistance et son endurance, il force les Confédérés à lever le siège de Médine, et, dès le lendemain, attaque les Béni Korittah, Juifs qui avaient trahi son alliance, et en tire une vengeance éclatante.

L'année suivante, fidèle à sa politique de conciliation envers La Mecque, il s'y rend pacifiquement en pèlerinage et, faute de mieux, conclut le traité d'Hodaybiah, qui assure le libre exercice de sa religion en tous lieux, en attendant qu'il puisse l'imposer à l'exclusion de tout autre culte.

L'année suivante, la 6^e de l'Hégire, libre de toute inquiétude du côté des Koréish, confiant dans les forces qu'il peut tirer des cavaliers et des archers arabes, il somme les souverains des Etats voisins d'embrasser l'Islam.

Enfin, la 7^e année de l'Hégire, sous prétexte d'une légère infraction au traité d'Hodaybiah et sans dénoncer la trêve, il marche avec dix mille hommes contre La Mecque et s'en empare presque par surprise et sans coup férir; puis, par des mesures con-

cilianes, gagne cette ville et les Koréish à son autorité et à sa religion.

Peu après, il proclame que cette religion sera seule soufferte en Arabie et que la guerre sainte pour sa domination universelle sera continuée indéfiniment, jusqu'au jour de la résurrection générale.

Pour accomplir de pareils prodiges en si peu de temps, il fallait un génie politique de premier ordre. Le succès de Mahomet et ceux de ses successeurs démontrent qu'il avait admirablement compris sa nation et l'essor qu'elle pouvait prendre par des institutions appropriées. Il avait constamment augmenté le nombre de ses cavaliers, jugeant que rien ne leur résisterait à cette époque, où l'absence des armes à feu rendait l'infanterie impuissante.

La barbarie des temps et celle des mœurs arabes, et l'idée que tout est légitime contre les ennemis de Dieu, idée qui n'a été que trop commune chez les Juifs à beaucoup d'époques, ont laissé à Mahomet trop peu de scrupules dans l'emploi des moyens et dans ses agissements envers ses adversaires. Les cruautés, les perfidies même pouvaient-elles compter pour quelque chose, alors que ceux qui en étaient l'objet étaient prédestinés aux flammes de l'Enfer?

On considérerait aujourd'hui comme des actes condamnables :

L'attaque perfide à Nakhlah, dans un mois consacré à la paix, désavouée d'abord par Mahomet, puis justifiée par une révélation. — L'encouragement donné à Abu Bashir pour le pillage des caravanes de La Mecque par une interprétation de mauvaise foi de la trêve d'Hodaybiah, et la rupture de cette trêve aussitôt que les Musulmans furent les plus forts. — Les prétextes pris pour attaquer les Juifs de Médine :

d'abord, les Béni Caynokaa, puis leurs voisins, les Béni An-Nadhir, malgré les traités d'amitié observés par eux. — Lors du siège de Médine par les Confédérés, l'envoi du traître Naym pour semer par des impostures la division entre les assiégeants et les Juifs Béni Korittah. — Le meurtre par surprise et même par trahison des principaux ennemis politiques et religieux de Mahomet, avec son approbation déclarée et même à sa suggestion directe.

Nous ne parlerons point de la cruauté envers les vaincus et les prisonniers. Elle était dans les instincts et les usages des Sémites : Assyriens depuis Ninûs et Sémiramis, Juifs sous Josué et Samuel, Arabes de tout temps. Rome en avait fait le principe de sa politique.

Parcere subjectis et debellare superbos.

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER

ERRATA

Nous avons donné, dans le tome I^e P du présent ouvrage le classement, dans l'ordre chronologique le plus probable des révélations, des sourates du Koran.

Pour plus de clarté, nous renvoyons le lecteur aux pages 148 et suivantes du tome I^e r.

Quelques erreurs s'étant glissées dans ce classement, nous les signalons ci-après :

TOME PREMIER

Page 181, ligne 7 du § intitulé APPENDICE.

Il faut—25: LXXVIII *au lieu de* — 25: LXXXII1.

Page 194, ligne 3 du § intitulé APPENDICE.

Il faut—25: LXXVIII *au lieu de* — 25: LXXXVIII.

Page 194, ligne 4, du § intitulé APPENDICE.

Il faut — 29 : LXXXVI *au lieu de* — 29 : XXXVI.

Page 195, ligne 1.

Il faut—W.LXXXVIII *au lieu de*—33: LXXVIII.

Page 195, ligne 3.

Il faut — 4° : LV *au lieu de* — 4° : CV.

Page 267, § intitulé APPENDICE.

Ligne 3 : *il faut* — (de 64 à 93 incl.), *au lieu de* (de 64 à 92 incl.).

Ligne 6 : *il faut* — 74 : XXXV *au lieu de* — 74 : XXV.

Ligne 8 : *il faut* — 83 : XXVIII *au lieu de* — 83 : XXXVIII.

Ligne 10, *in fine* — *après* — 92 : CXIII, *il faut* — 93 cxiv

TABLE DES MATIERES

DU TOME SECOND

CHAPITRE XXXI

An III de l'Hégire

Bataille d'Ohod (janvier 625).....	1

CHAPITRE XXXII

Les principaux héros et martyrs d'Ohod.

I. Wohod B. Kabus et Hareth B. Oibah. — a. Janan B. Alurwah et Abu Ttolhah. — 3. Amru B. Jambu, le Boiteux. — 4. Hamzah B. Abd-ul-Muttaleb, Prince des Martyrs. — 5. Cinq autres Martyrs. — 6. Nazi-bah B. Kab.....	15

CHAPITRE XXXIII

Après la bataille d'Ohod.

I. Abu Sofian et son fils Hamtallah. — 2. Los deux armées s'éloignent d'Ohod. — 3. Retours offensifs ; Ghazwah de Hamrah Alasad. — 4. <i>Appendice</i> : Le Koran et la défaite d'Ohod.....	25

CHAPITRE XXXIV

An IV de l'Hégire (du 13 juin 625 au 1^r juin 626).

1. Seriah des Béni Asad. — a. Guet-apens de Rajya. — 3. Abdallah B. Anys tue Sofian B. Khaied, le maudit» — 4. Bara Moawiah... ..	35

CHAPITRE XXXV

- I. Ghazwah des Béni Nadhir. — 2. Ghazwah de Bedr, de la Promesse ou Petit Bedr. 43

CHAPITRE XXXVI

An V de l'Hégire (2 juin 626 à 22 mai 627).

1. Ghahwahs de Dhatu-R-Raqaa et de Dumat-el-Jandal. — 2. Ghazwah de Rabyi ou des Béni Mosstalaq.
3. La Calomnie. 51

CHAPITRE XXXVII

- Gazwah du Fossé ou des Confédérés (février et mars 627).** 63

CHAPITRE XXXVIII

Ghazwah des Béni Korittah (Mars 627).

1. Ghazwah des Béni Korittuh. — 2. *Appendice* : Les Juifs et la Légende arabe. 77

CHAPITRE XXXIX

1. Crime d'Abu Solian : attentat à la vie du Prophète, représailles. — 2. Seriah d'Abu Obaydah Jurrah. — 3. Combat des Mohammed B. Mošlamah contre les Béni Kallah. — 4. Supplice de huit Béni Oraïn. — 5. *Appendice* : Révélation du Koran pendant les cinq premières années de l'Hégire. 87

CHAPITRE XL

An VI de l'Hégire (23 mai 627 au 10 avril 628).

1. Ghazwah des Béni Ttayan. — 2. Expéditions diverses; Châtiment du Juif Ozaïr B. Rahzem. — 3. **Ghazwah** des Béni Qurdah ou de Yamanah. — 4. Prière, pour la pluie. — 5. *Appendice* : **Révélation du Koran pendant les cinq premières années de l'Hégire (suite)**. 101

CHAPITRE XLI

- Le Prophète se met en route pour La Mecque afin d'y accomplir les cérémonies du pèlerinage. — Les idolâtres l'en empêchent (Mars 628)** 117

CHAPITRE XLII

- I. Traité d'Hodayhiah. — 2. Premiers fruits de ce traité 125

CHAPITRE XLIII

An VII de l'Hégire (11 mai 628 au 30 avril 629).

1. Envoi d'ambassadeurs aux Souverains. — a. L'empereur Héraclius. — a. Le Kesra de Perse, — 4. Le gouverneur d'Alexandrie ;
137

CHAPITRE XLIV

1. Diverses révélations. — 2. Victoire du Khayber.... 149

CHAPITRE XLV

1. Prise du fort Qumus et de tous les forts du Khayber. — 2. Tentative d'empoisonnement par la juive Zay nab B. Hareth 1
159

CHAPITRE XLVI

1. Soumission de Fadak; Jafar revient de son exil en Abyssinie. — a. Dieu fait rétrograder le soleil pour Ali, dans le Ghazwah de l'Ouadi-el-Qora. — 3. Omratu - el - Qadza (Pèlerinage de la Prédestination divine) 167

CHAPITRE XLVII

An VIII de l'Hégire (1^{er} mai 629 au 19 avril 630).

1. Conversion de trois nobles Koréish. — a. Expédition de **Dhût** Assilâsil (Silasil). — 3. Ghazwah de Mo wtah. 175

CHAPITRE XLVIII

Les Koréish enfrennent le traité d'Hodaybiah....	185

CHAPITRE XLIX

Préparatifs de guerre et marche contre La Mecque.	191

CHAPITRE L

Le Prophète prend possession de La Mecque (Janvier 630).....	201

CHAPITRE LI

I. Les proscrits du La Mecque. — 2. Événements accomplis pendant le séjour du Prophète à La Mecque après la prise de cette ville ; destruction d'idoles et de leurs temples.....	209

CHAPITRE LU

1 Ghazwah d'Honayn. — a. Ghāzwah de Taïf.....	221

CHAPITRE LUI

I. Largesses de Mahomet aux Koréish. — 2. Politique de conciliation.....	235

CHAPITRE LIV

**An IX de l'Hégire (Année des Députations.
20 Avril 630 au 8 Avril 631).**

1 Divers incidents au commencement de la IX année, dite des députations. — 2. Mahomet reste un mois séparé de ses épouses. — 3. La femme adultère_____	243

CHAPITRE LV

1. Ghazwah de Tahuk. — a. Sériait de Dumat-el-Jandal. - 3. Seriah de l'Ouadi-el-Rahmi.....	251

CHAPITRE LVI.

1. Les Wofud. — 2. Abu Beckr et Ali vont à La Mecque régler le pèlerinage. — 3. Mort édifiante d'Abdullah B. Abu Salul. — 4. Nouveaux Wofud. — 5. Moseylamah l'imposteur.....	265

CHAPITRE LVII

An X de l'Hégire (9 avril 631 au 28 mars 632).

- I. Ali conquiert l'Yémen à la Foi. — 2. Traité d'amitié avec les Chrétiens de Nnjran. — 3. *Appendice* : Le Koran et le Christianisme 281

CHAPITRE LVIII

- I. Le Pèlerinage d'adieu. — a. Exhortations pendant le retour du Pèlerinage 299

CHAPITRE LIX

An XI de l'Hégire (29 mars 632 au 18 mars 633)

Mort de Mahomet.

- I. Maladie mortelle. — a. Anssars et Mohajers. — 3. Dernière allocution aux lidèles dans la Mosquée de Médine. — 4. Mahomet et Fatimah Zorah. — 5. Gabriel et l'Ange de la Mort, Azrael ; le dernier soupir. *Appendice* : Autre version 311

CHAPITRE LX

- I. Actes d'Abu Beckr, d'Omar et d'Ali immédiatement après le décès. — 2. Devoirs et honneurs rendus à la dépouille mortelle 331

CHAPITRE LXI

Portrait de Mahomet.

- I. Sa personne, ses qualités, ses habitudes, son caractère, sa vie privée. — 2. Ses femmes, ses concubines, ses entants. — 3. Autres détails sur Mahomet. — 4. Son courage et sa vie publique 341

Errata 381

Table des matières contenues dans le Tome II et dernier 83

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Coran (le). — Texte arabe de FLUGEL, revu et publié par REDSLOB. Nouvelle édition. *Leipzig*, 1881, in-8 br.. 535 pp. 25 fr.

Très belle édition en caractères typographiques avec encadrement et titres des sourates imprimés en rouge avec ornements orientaux.

— Texte arabe autographié, in-12, reliure orientale. 15 fr.

— Analysé d'après la traduction de M. Kazimirski et les observations de plusieurs orientalistes, par Jules LA BEAUME. XXIII et 800 pages. 20 fr.

Derembourg (H.). — *Le Divan de Nabiga Dhobyani*, texte arabe, publié pour la première fois, suivi d'une traduction française, et précédé d'une introduction historique. *Paris, Imp. imp.*, 4869, 1 beau vol. in-8 br. de 272 pp. 9 fr.

Derembourg (Joseph), *Membre de l'Institut*, et Derembourg (H.), *prof. à l'Ecole des langues orientales*. — *Opuscules et traités d'ABOU'L-WALID MERWAN IBN DMNAH de Gordoue*. Texte arabe publié avec une traduction française. *Paris, imp. nationale*, 1880, in-8 br., cxxiv-400 pages, fac-similé. 15 fr.

Derembourg (Harlwig). — *Le livre de Sibawaihi. Traité de grammaire arabe* par Sibouya, dit Sibawaihi. Texte arabe publié d'après les mss. du Caire, de l'Escorial, d'Oxford, de Paris, de Saint-Pétersbourg et de Vieone. *Paris, Imprim. Nationale*. 1881-1889, 2 tomes en 3 vol., in-8 br. 42 fr.

— et Spiro *Chrestomathie élémentaire de l'arabe littéraire avec un glossaire*, 2^e édit., revue et corrigée. *Paris*, in-12 br. 7 fr. 50

Dictionnaire (Petit) français-juif-italien-arahe (publié par les Franciscains de Terre-Sainte). *Jérusalem*, 1880, in-12 br., 603 pages. 10 fr.

Dozy (R. P. A.). — *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le Moyen âge*, V^e édit. *Leyde*, 1860, 2 vol. in-8 br. 10 fr.

— *Le même ouvrage*, 3^e édit., revue et augmentée. *Paris*, 1881, 2 vol. in-8 br. 20 fr.

— *Essai sur l'histoire de l'islamisme*, traduit du Hollandais par V. CHAUVIN, professeur à l'université du Liège. *Leyde et Paris*, 1879, in-8 br., vii-326 pp. 7 fr. 50

Dugat et Farès ECH-Chidiac. — *Grammaire française à l'usage des Arabes* de l'Algérie, de Tunis, du Maroc, de l'Egypte et de Syrie. *Paris, Imp. imp.*, 1854, in-8 br., 125 pp. 5 fr.

Farbat (Germanos). — *Grammaire arabe*, en arabe. Nouvelle édition. *Beyrouth*, 1882, in-8 br., 363 pages 10 fr.

EN VENTE A LA MEME LIBRAIRIE

- Garcin de Tassy.** — *Science des Religions*. L'hiamisme, d'après le Coran, renseignement doctrinal et la pratique. Paris, 1874, in-8 br. 7 fr. 50
- Gasselin (Ed.).** — Dictionnaire français-arabe. Deux beaux vol. in-4 brochés de 075 et 860 pages à deux colonnes. Paris. 200 fr.
- Gay (J.).** — Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Afrique et à l'Arabie. Catalogue méthodique de tous les ouvrages français et des principaux en langues étrangères, traitant de la géographie et de l'histoire, du commerce des lettres et des arts ne l'Afrique et de l'Arabie. *San Remo*, 1875, in-8 br., 312 pages à 2 colonnes (3696 titres) 10 fr.
- Houdas (O.), prof.** à l'Ecole des Langues orientales. — Histoire de Djouder le pêcheur. Conte des Mille et une nuits. Texte arabe entièrement vocalisé et accompagné d'un vocabulaire par ordre de racines. *Alger*, 1884, in-8 cart. 3 fr.
- Syllabaire de la langue arabe. *Paris*, 1889, in-18 cart., 48 pages. 1 fr.
- Précis de grammaire arabe. *Pains*, 1897, in-8 cart. 6 fr.
- Kazimirski (A. de Biberstein).** — Dictionnaire arabe-français, contenant toutes les racines, leurs dérivés dans les idiomes vulgaire et littéral, ainsi que les dialectes d'Alger et du Maroc. *Paris*, 1860, 2 v. gr. in-8 br., 3030 pp. à 2 col. 105 fr.
- Lavoix (Henri)** — Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale. *Paris*, 1881-96, 3 beaux vol. gr. in-8 br. 90 fr.
- L et allier (V.).** — Vocabulaire oriental: français, italien, arabe, turc, et grec, pour la seule prononciation, *Paris*, 1838, in-8 oblong, br. 5 fr.
- Mallouf (N.).** — Guide de la conversation en trois langues: français, anglais, arabe (dialecte d'Egypte et de Syrie), l'arabe avec la prononciation figurée, 2^e edit. *Paris*, 1880, in-18, toile, 208 pp à 4 col. 4 fr.
- Marcel (J. J.).** — Dictionnaire français arabe des dialectes vulgaires d'Algérie, de Tunisie, du Maroc et d'Egypte, avec la prononciation figurée en lettres latines, 5^e edifi., revue et corrigée. *Paris*, 1885, in-8 toile, de x-572 pages à 2 col. 6 fr.
- Martin (A.).** — Dialogues arabes-français (dialecte algérien) avec la prononciation figurée. *Paris*, 1847, in-8 br., 208 pages. 4 fr.
- Querry (A.).** — Droit musulman. Recueil des lois concernant les musulmans Schytes. *Paris, Imp. nat.*, 1871-72, 2 vol. in 8 br., viii-1467 pages 30 fr.

